6.5.301

APHORISMES
DE
MONSIEUR
HERMAN
BOERHAAVE
SUR

LA CONNOISSANCE ET LA CURE des Maladies,

Traduits en François par ***

A RENNES,
Chez la Veuve de P. A. GARNIER, Imprimeur-Libraire, Place du Palais, à la Bible d'Or.

M DCC XXXVIII.

2558

AVERTISSEMENT.

Quand on a commencé d'imprimer cette Traduction, on n'avoit point la derniere Edition de l'Ouvrage Latin. On l'a suivie depuis l'Aphorisme 220. Pour ce qui étoit déja imprimé, on trouvera à la fin les additions de l'Auteur.

PRÉFACE.

VOici un Ouvrage d'un petit volume important par sa matiere, & qui n'a pas été enfanté sans travail. Vous trouverez cette cinquiéme Edition augmentée & quelques endroits plus éclaircis. J'y donne des régles pour développer les causes des maladies & les guérir. C'est à l'industrie des Grecs, aux travaux des Arabes & à l'exactitude d'un petit nombre de Modernes que je dois les experiences qui servent de base à cet Ouvrage. L'Anatomie & la Méchanique m'ont fourni les principes & l'ordre de mon raisonnement. On a cultivé de nos jours ces deux Sciences avec tant de succès, qu'on ne peut s'égarer en les suivant, quoiqu'en disent les ignorans & les envieux. En décriant des connoissances au dessus de leur portée, ils ne font tort qu'à eux-mêmes par l'aveu de leur propre-ignorance. Quand pour la colorer ils m'imputent de prétendus paradoxes & une nouveauté dangereuse, peuvent-ils ne pas faire rire les connois-

feurs. Ceux qui ſont verſés dans la lecture des Anciens & des Modernes ſçauront apprécier cet Ouvrage. Voilà les ſeuls que je reconnoiſſe pour Juges, & que je reſpecte. On ſera ſans doute ſurpris de l'ordre & de la briéveté de mes Aphoriſmes; mais je prie de faire attention qu'ils ſont faits pour être expliqués dans mon cours particulier. Je n'ai fait mention d'aucun Auteur; il en falloit citer un trop grand nombre, ou il n'en falloit citer aucun, & je n'ai point ajoûté à l'hiſtoire des maladies un vain étalage de médicamens ſpécieux: pourquoi? c'eſt que rien n'eſt plus pernicieux à l'Art, & je penſe qu'il n'eſt en effet de remédes que ceux qui naiſſent de la circonſtance, & ſont appliqués à propos. C'eſt pourquoi je me ſuis uniquement attaché à ne donner par tout que de juſtes indications. Enfin ce Livre eſt écrit non avec la politeſſe & la pureté du ſiécle d'Auguſte, mais dans le vrai ſtile de Art, qui eſt effectivement plus aiſé à entendre. J'avouë qu'il auroit peut-être beſoin d'un Commentaire; mais pour cela il faudroit avoir plus de loiſir que je n'en ai. Adieu.

TABLE
DES CHAPITRES.

Prolegomenes, page 1
Maladies de la fibre solide simple, 5
Maladies de la fibre foible & lâche, 6
Maladies de la fibre roide & élastique, 9
Maladies des petits & des grands vaisseaux, 11
Maladies des visceres foibles & lâches, 12
Maladies des visceres forts & roides, 15
Des vices les plus simples & spontanés des humeurs, 19
Maladies spontanées qui naissent de l'humeur acide, ibid.
Maladies qui naissent de la viscosité glutineuse spontanée, 22
Maladies qui naissent de l'alkali spontané, 24
Des Maladies que le seul excès de la circulation produit, 30
Des Maladies qui naissent du défaut de circulation & de la pléthore, 34
Maladies composées les plus simples, l'obstruction & les blessures. L'obstruction, 36

TABLE

Des Playes en general, page 45
De l'Hémorrhagie, 68
De la Douleur, 69
Des Convulsions, 71
Des Playes de la tête, 73
Des Playes du thorax, 88
Des Playes de l'abdomen, 92
Des Contusions, 96
Des Fractures des os, 100
Des Luxations, 106
De l'Inflammation, 108
Des Abcès, 119
Des Fistules, 123
De la Gangréne, 124
Du Sphacele, 135
De la Combustion, 141
Du Schirre, 142
Du Cancer, 145
Des Maladies des os, 151
Des Maladies internes & des Fiévres en general, 163
Froid fébrile, 183
Tremblement fébrile, 184
Anxiété fébrile, 186
Soif fébrile, 189
Naufée fébrile, 190
Rots & Vents, 193
Vomiſſement fébrile, 196
Débilité fébrile, 198
La chaleur fébrile, 201

Délire fébrile, page 207
Coma fébrile, 208
Insomnie fébrile, 210
Convulsion fébrile, 211
Sueur fébrile, 213
Diarrhée fébrile, 214
Exanthemes fébriles, 215
Fiévre continuë, 217
Fiévre synoque, 218
Fiévre ardente, 220
Fiévre intermittente, 225
Maladies aiguës fébriles, 233
La Phréneſie, 234
L'Eſquinancie, 240
L'Eſquinancie aqueuſe, 243
L'Angine ſchirreuſe, 245
L'Eſquinancie inflammatoire, ibid.
L'Eſquinancie ſuppurante, 253
L'Eſquinancie gangreneuſe, 254
L'Eſquinancie convulſive, 255
La vraye Peripneumonie, 257
La fauſſe Peripneumonie, 276
La Pleureſie, 280
La Paraphréneſie, 296
Differentes eſpeces d'Hépatite & d'Icte-re, 299
Inflammation du ventricule, 313
Inflammation des inteſtins, 315
Aphtes, 325
Nephretique, 332

Apoplexie, 337
Catalepsie, 351
Carus, 353
Des Maladies chroniques, 354
Paralysie, 358
Epilepsie, 365
Melancolie, 372
Manie, 389
Rage canine, 391
Scorbut, 404
Cachexie, 413
Empyême, 417
Phthisie pulmonaire, 423
Autres Phthisies, 432
Hydropisie, ibid.
Goutte, 447
Maladies des Filles, 457
Maladies des Femmes grosses, 460
Accouchement difficile, 463
Maladies des Femmes accouchées, 465
Maladies des Enfans, 468
Petites Veroles, 475
Maladies Epidemiques, 488
Calcul, 490
Maladies Veneriennes, 495
Rachitis, 501
Rheumatisme, 506

Fin de la Table.

APHORISMES
DE MONSIEUR
HERMAN BOERHAAVE.

PROLEGOMENES.

1. ON appelle maladie tout état du corps humain dans lequel les fonctions vitales, naturelles & animales sont dérangées.

2. Et l'on donne le nom de Médecine pratique à la partie de la Médecine qui nous apprend à connoître & à guérir les maladies.

3. Celui donc qui ne connoît pas les moyens requis pour l'exercice des fonctions vitales, naturelles & animales, & qui par conséquent ignore quelles sont les causes de la vie & de la

ſanté, n'eſt point en état de connoître leur dérangement, c'eſt-à-dire les maladies. (1.)

4. La guériſon eſt le changement de la maladie (1.) dans la ſanté (2.); ainſi elle ſuppoſe les mêmes choſes connuës : (3.) pour connoître & guérir les maladies, il faut donc ſçavoir en quoi conſiſte la vie & la ſanté de l'homme, c'eſt-à-dire être au fait des inſtitutions de Médecine phyſiologiques.

5. Ce changement (4.) n'eſt autre choſe qu'un mouvement produit ou dirigé par l'application d'inſtrumens qu'il faut connoître & ſçavoir manier. Je parle du régime, des médicamens & de la Chirurgie, dont par conſequent la matiere, la préparation & l'uſage ſont auſſi ſuppoſés connus.

6. Cette application (5.) eſt fondée ſur la connoiſſance de l'effet qui en reſultera. On doit donc connoître en general les loix ſelon leſquelles ſe font ces operations, on doit ſçavoir la Sémeiotique & la Thérapeutique. Ainſi un Médecin qui veut enſeigner la pratique (2.) doit ſuppoſer qu'on eſt au fait de toutes les parties des inſtitutions de Médecine. C'eſt pourquoi nous les ſuppoſerons connuës & expliquées ailleurs.

7. La maladie (1.) en tant qu'elle affecte le corps, eſt un effet corporel d'une cauſe ſinguliere déterminée.

8. Il ſuffit de détruire entierement cette cauſe pour guérir.

9. On la détruit en diſſipant le mal particulier, ou par un remede qui agit ſeulement ſur lui, ou par des médicamens qui agiſſent indifferemment ſur toute la machine. On appelle ceux-ci generaux, & les autres ſpécifiques.

10. Ces deux methodes (9.) s'apprennent par l'obſervation, par l'Analogie, ou par le raiſonnement qu'on tire de l'une & de l'autre.

11. L'obſervation ou l'expérience s'acquierent 1. par l'hiſtoire exacte de la maladie, de ſes cauſes, de ſa nature, de ſes effets. 2. par la juſte énumeration des choſes qui ont paru favorables ou contraires, ſoit qu'on les ait employées par haſard ou ſuivant les regles de l'Art. 3. par la diſſection & l'examen des cadavres de ceux dont on avoit auparavant obſervé les maladies.

12. On juge par Analogie, lorſqu'en comparant un cas préſent & inconnu avec d'autres cas qu'on a déja vûs, (11.) on découvre la nature du mal, & la méthode la plus sûre pour le guérir.

13. Celui qui connoît tous les accidens d'une maladie, (11.) qui les considere, les pese chacun en particulier, qui les compare tous entr'eux, & à ce qui arrive dans l'état sain, celui enfin qui par la force du raisonnement parvient à découvrir la cause prochaine du mal & les moyens capables de la déraciner, celui-là seul merite le nom de Médecin.

14. Pour décrire l'histoire & la curation des maladies, la meilleure methode qu'on puisse employer est donc. 1. d'exposer fidélement & avec ordre les symptômes inséparables, propres & communs de chaque maladie. 2. de détailler tout ce qu'un malade a fait, mangé, bû, retenu, évacué & quelles en ont été les suites. 3. d'indiquer les secours qu'on peut tirer du régime, de la Chirurgie, de la Pharmacie avec la meilleure maniere de les appliquer. 4. enfin de déduire de ces trois articles & de ce qui a été dit (13.) des consequences si justes & si vraies qu'elles puissent servir de regles sûres dans la pratique.

15. Il est vrai que la multitude des maladies ne laisse pas d'embarrasser.

16. Mais on doit commencer. 1.

par la maladie la plus simple. 2. dont on a l'idée la plus claire. 3. qui est la plus aisée à guérir. 4. dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence d'une autre maladie.

17. Sur ce fondement (16) nous les traiterons toutes dans l'ordre qui suit.

18. Nous décrirons d'abord les maladies les plus simples & leur guérison.

19. Ainsi nous commencerons par expliquer les maladies des parties solides.

20. Parmi lesquelles (19.) celles des fibres solides les plus simples tiennent le premier rang.

MALADIES DE LA FIBRE solide simple.

21. LA fibre la plus simple est composée de petites particules simples, terrestres, séparées du fluide contenu dans les vaisseaux, réciproquement appliquées les unes aux autres par les forces de la vie, & dont les causes, qui se trouvent dans un corps vivant, peuvent à peine changer ou alterer la nature.

22. C'est pourquoi chaque molécu-

le (21.) en particulier n'eſt ſujette à aucune maladie que les Médecins nous ayent dit avoir vûë ou traitée.

23. Mais la plus petite fibre qui eſt compoſée de ces parties (21.) unies enſemble, eſt ſuſceptible des maladies ſuivantes. (24. juſqu'à 38.) toutes ſimples qu'elles ſont, elles meritent d'être examinées, parce qu'elles ſont frequentes & néceſſaires pour l'intelligence des autres maladies, quoiqu'on les ait paſſées ſous ſilence, ou qu'on ne les ait pas encore bien développées.

MALADIE DE LA FIBRE foible & lâche.

24. UNe fibre foible (23.) eſt celle dont les parties (21.) ſont ſi peu d'effort pour entretenir leur union que le moindre mouvement des liqueurs, tel qu'il eſt dans l'état ſain, ou un peu plus conſiderable, peut la détruire.

25. Les cauſes antécédentes de cette débilité (24.) ſont. 1. le défaut de nutrition, qui vient ou d'une trop grande diſſipation des bons liquides, & du peu d'action des ſolides ſur les flui-

des, ou de ce qu'on prend des alimens trop ténaces pour qu'ils puiſſent ſe convertir en bonnes humeurs. 2. la cohéſion trop foible d'une molécule avec une autre molécule, qu'il faut attribuer à la trop grande foibleſſe de la circulation, laquelle vient elle-même ordinairement du défaut du mouvement muſculaire. 3. la diſtenſion de la fibre ſi exceſſive, qu'elle eſt prête à rompre.

26. Les petits vaiſſeaux compoſés de ces fibres (24.) n'agiſſent que bien foiblement ſur leurs liquides, ſe dilatent & ſe rompent facilement. Voilà l'origine des tumeurs, du croupiſſement, de l'extravaſation des fluides, de la putréfaction & d'une infinité d'autres effets qui s'enſuivent.

27. De-là (24. 25. 26.) on connoît la débilité préſente, future ou paſſée; on en prévoit les effets, & on prend le point de vûë néceſſaire pour la guériſon.

28. Il conſiſte. 1. à ſe nourrir d'alimens dans leſquels abonde la matiere (21.) & qui ſoient déja preſque auſſi bien préparés, qu'ils le ſont dans un corps ſain & robuſte: tels ſont principalement le lait, les œufs,

les bouillons de viande, le pain qui a bien fermenté, les vins auſteres, dont il faut uſer ſouvent & en petite quantité. 2. à augmenter le mouvement des ſolides & des fluides, par le frottement, en ſe faiſant porter à cheval, en carroſſe, ſur mer, par la promenade, la courſe & generalement tous les exercices du corps. 3. à preſſer legerement les vaiſſeaux & à repouſſer doucement les fluides. 4. à faire un uſage prudent & moderé de médicamens acido-auſteres & de ſpiritueux qui ayent fermenté. 5. à mettre en œuvre tous les moyens de remedier au tiraillement des fibres.

29. Une fibre lâche (23.) eſt celle dont les parties (21.) ſont unies enſemble, de maniere que le moindre mouvement la rend plus longue qu'elle n'étoit auparavant. Ainſi il eſt évident que ce relâchement eſt une eſpece de débilité (24.) de laquelle dépendent la flexibilité & la diminution du reſſort, comme on le peut comprendre parce qui a été dit (21. 22. 23 24. 25. 26. 27. 28.)

30. De plus, on répond par là à ces queſtions : Pourquoi les alimens aqueux & gras affoibliſſent les fibres ?

Pourquoi ceux qui ne font pas d'exercice, ceux qui ſont d'un tempérament froid, les enfans, ceux qui croiſſent ont les fibres foibles? Pourquoi les matieres terreſtres & auſteres raffermiſſent les fibres? Pourquoi ceux qui font beaucoup d'exercice, ceux qui ſont d'un temperament chaud, ont les fibres fortes? Pourquoi l'élaſticité ſe trouve jointe à la force?

MALADIES DE LA FIBRE roide & élaſtique.

31. UNe fibre (23.) trop roide eſt celle dont les moindres parties (21.) ſont ſi fortement unies qu'elles reſiſtent à l'action des fluides, à laquelle elles doivent ceder pour conſerver la ſanté.

32. Elle (31.) ſuit l'uſage exceſſif ou trop long-tems continué des cauſes requiſes dans la curation des fibres foibles (28.)

33. Elle (31.) rend les vaiſſeaux compoſés de ces fibres moins flexibles, plus etroits, plus courts, trop reſiſtibles au mouvement des liqueurs, & produit les accidens qui s'enſuivent.

Voyez (50. 51. 52. 53.)

34. On connoît par là (31. 32. 33.) ce genre de mal, (31.) ſes effets, (33.) & ſa curation.

35. 1. On doit uſer d'un régime aqueux & doux, & principalement de petit lait, d'herbes ou de legumes tendres, de matieres farineuſes bien délayées & qui n'ayent point fermenté. 2. il faut ſe repoſer dans un lieu humide & un peu froid, & y dormir pleinement. 3. faire un uſage externe & & interne de remedes aqueux tiédes & d'huiles douces & legeres.

36. Selon ce que nous venons de dire, il eſt facile de ſe faire une juſte idée de la trop grande élaſticité, & d'y remedier, car elle ſe trouve ordinairement jointe à la rigidité (31.) & en eſt l'effet.

37. On comprend auſſi pourquoi les enfans, les femmes, les gens oiſifs ont les fibres lâches; pourquoi au contraire les adultes, les hommes, & principalement ceux qui ſont accoûtumés à faire beaucoup d'exercice ont les fibres, & par conſequent toutes les parties ſolides roides ; & pourquoi elles ſe contractent avec tant de force, dès qu'elles ſont rompuës.

MALADIES DES PETITS & des grands Vaiſſeaux.

38. LEs petits vaiſſeaux ſont compoſés de fibres ſimples (21. 23.) appliquées ou entrelaſſées les unes avec les autres; ainſi il eſt évident, ſelon ce qui a été dit, depuis (21. juſqu'à 38.) que leurs maladies viennent des mêmes cauſes, ſont de même nature, produiſent les mêmes effets, & exigent le même traitement

39. Les grands vaiſſeaux qui ſont compoſés des petits (38.) appliqués ou entrelaſſés enſemble ont deux differentes maladies. La premiere depend de celle du petit canal, (38.) qui entre dans la compoſition du grand : ainſi c'eſt là (38.) qu'il faut chercher ſon origine & ſa nature pour en déduire ſa guériſon. La ſeconde vient. 1. de la force avec laquelle le fluide qui coule dans la cavité de ce grand canal va heurter contre ſes parois : car comme ils ſont compoſés d'autres canaux plus petits, cette preſſion en exprime les liqueurs qui y ſont contenuës. C'eſt ainſi que les parties latera-

les de ces petits tuyaux s'approchent les unes des autres, s'affaiſſent & s'uniſſent ſous la forme d'une fibre ſolide, (21. 23.) mais plus épaiſſe : la même choſe peut arriver dans les petits vaiſſeaux voiſins. 2. de l'union du liquide avec ſon propre vaiſſeau.

40. Il eſt facile à préſent de ſçavoir ce qu'on entend par la foibleſſe, le relâchement, la force, la rigidité, le reſſort des vaiſſeaux : une matiere auſſi importante & ſi mal traitée juſqu'à préſent meritoit d'être approfondie.

MALADIES DES VISCERES foibles & laches.

41. ON appelle débilité des vaiſſeaux & des viſceres cette cohéſion des parties (23. 38. 39.) qui les compoſent, que le moindre mouvement peut détruire juſqu'au point de les empêcher de faire les fonctions néceſſaires à la vie & à la ſanté.

42. Cette débilité eſt differente ſelon l'âge & le ſexe.

43. Elle vient. 1. de la foibleſſe de la fibre, (24.) & de ſes cauſes, (25.) 2. de la débilité des petits vaiſſeaux,

(38.) & de ſes cauſes, (38.) 3. de la lenteur de la circulation dans les grands vaiſſeaux, (39.) laquelle vient de la diminution de la maſſe du ſang, de l'augmentation de ſes parties aqueuſes qui le rendent trop fluide, & de l'inaction des muſcles.

44. De cette débilité (41.) produite par ces cauſes, (43.) naiſſent pluſieurs maladies qu'on regarde ſans fondement comme des maladies de temperament; ou que l'on apporte en naiſſant, & dont les principales ſont. 1. une facile dilatation des vaiſſeaux, la tumeur; leur facile compreſſion, l'inanition; la ſtagnation des liqueurs, la reſiſtance du cœur augmentée, la crudité des humeurs, la corruption ſpontanée, une diſpoſition peu propre à l'exercice des fonctions vitales, naturelles, animales, & toutes les indiſpoſitions qui ſont les ſuites de ces premieres; ſuites auſſi difficiles à guérir qu'infinies en leur nombre, & ſource féconde de nouvelles maladies, ſur tout la Cachexie & la Cacochymie. 2. une facile diſſolution des vaiſſeaux par des cauſes internes ou externes, acres, ou miſes en mouvement; leffuſion, la ſtagnation, la corruption, l'évacuation du liquide

nécessaire à la vie & à la santé, l'interception du mouvement du liquide dans les vaisseaux rompus, la corruption des parties que ce mouvement tenoit en vigueur ; ces maladies sont encore de différente espèce, sur tout la Phthisie, l'Empyéme, l'Hydropisie, l'Atrophie.

45. Si l'on réflechit attentivement sur (41. 42. 43. 44.) on connoîtra non seulement ce genre de mal (41.) mais on découvrira l'origine & la présence d'une infinité d'autres maladies très-obscures, on en prédira les suites & on sera seul en état de trouver les moyens sûrs d'y remedier.

46. Dans l'application de ces moyens il ne faut pas agir avec précipitation, eû égard à la débilité ; car il n'est point de cas où un changement subit soit plus dangereux.

47. L'application des remedes (28.) demande donc beaucoup de lenteur & de précaution; on ne doit en user que par degrés, depuis le plus foible jusqu'au plus fort; & après que les vaisseaux ont acquis quelque solidité, on doit faire beaucoup d'exercice, & le continuer, jusqu'à ce qu'on soit sûr que les vaisseaux & les visceres sont assez fermes & assez solides.

48. Il suit de là que tout ce qu'on dit des qualités des alimens est tantôt vrai, tantôt faux ; que l'action des muscles donne de la force aux fibres ; que la vection dissout les humeurs coagulées, fortifie ou raffermit les parties lâches, sans dissiper les forces ; que les gens très-robustes ont le sang fort épais, lent, doux ; au lieu qu'il est dissous, leger & âcre dans les personnes fort délicates ; qu'il y a une infinité de maladies très-differentes les unes des autres en apparence, lesquelles cependant ne tiennent souvent qu'à une seule racine, qu'il suffit d'extirper pour les guérir toutes.

49. On déduit des mêmes principes & la connoissance & la cure de la laxité des vaisseaux & des viscères.

MALADIES DES VISCERES forts & roides.

50. LEs vaisseaux & les viscères sont trop roides, lorsque les parties (23. 38. 39.) qui les composent, sont tellement unies ensemble, qu'ils résistent à ce mouvement qui devoit les changer & les mettre en jeu pour ope-

rer ce qui dépendoit dans le tems de la vie & de la santé de cette mutabilité.

51. Cette rigidité vient. 1. de toutes les causes qui rendent les fibres trop roides. (32.) 2. quand la force de la circulation joint les fibres ensemble & les rend solides. 3. de la réunion des petits vaisseaux privés de leurs liquides par la violence avec laquelle le sang arteriel va frapper les parois des grands vaisseaux ; la principale cause de cet effet est la fréquente contraction des muscles. 4. de la concrétion des vaisseaux avec leurs propres liquides, qui croupissans dans leurs cavités, s'y dessechent, s'y coagulent & ne forment enfin qu'un tout solide avec eux.

52. La rigidité des vaisseaux produit 1. les mêmes effets que la trop grande rigidité (33.) des fibres, ou de semblables. 2. c'est d'elle que vient dans les vaisseaux l'effort violent que la fibre fait pour s'appliquer à l'axe de son canal pour en retrécir le diametre, pour presser, comprimer, repousser & chasser leurs fluides ; resister par là au mouvement que le sang reçoit du cœur & à la force du cœur même, & en se dilatant avec peine interrompre l'égalité de la circulation, troubler

toutes

toutes les sécretions, empêcher que le cœur à chaque contraction ne pousse autant de sang qu'il en pousseroit sans cela, & qu'il ne se vuide entiérement; ce qui donne lieu à des concrétions polypeuses, parce que le sang qui reste toûjours dans le cœur à force d'y être comprimé perd ses parties les plus fluides & se condense en une masse assez solide; d'où la suffocation & la mort peuvent s'ensuivre. 3. La grande violence avec laquelle les parties des vaisseaux se retirent vers leurs points d'appui, quand ils sont blessés, & l'augmentation qui survient à l'ouverture des playes des mêmes vaisseaux, sont encore les effets de leur rigidité; aussi bien que la diminution ou la clôture parfaite des embouchures de leurs extrémités, quand ils sont coupés totalement.

53. Par une exacte attention à (31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 50. 51. 52.) on connoît clairement dans les vaisseaux la rigidité, l'élasticité & la force passée, présente, future, qui est ou qui se mettra en action, & sa curation.

54. Elle consiste 1. dans l'usage des remedes propres à guérir la rigidité des fibres. (35.) 2. principalement de ceux qui diminuent le volume, la densité,

& la preſſion du ſang. 3. qui calment le mouvement muſculaire. 4. des humectans, des adouciſſans, des émolliens, des délayans, des diſſolvans, des mondificatifs.

55. Par (21. juſqu'à 55.) on conçoit la nature & la cure des maladies particulieres aux ſolides & l'on y puiſe la ſolution des queſtions ſuivantes. Quelle difference y a-t-il en differens âges dans la ſtructure des parties ſolides? Pourquoi l'homme croît-il, ceſſe-t-il de croître, décroît-il? Pourquoi les uns ſont-ils d'un tempérament lâche, fort, roide, les autres d'un temperament ſec, humide, plein? D'où vient meurt-on d'une mort naturelle ou de vieilleſſe? Et de quelle maladie meurt-on alors? Quels maux ſont ordinairement propres à chaque âge? Quels alimens, quel genre de vie, quels médicamens conviennent à chaque âge? Quel fond peut-on faire, & quelle utilité peut-on retirer de la doctrine du reſſerrement & du relâchement des ſolides? &c.

56. Suivant l'ordre (16.) Après les plus ſimples maladies des ſolides, je devrois traiter des playes: mais comme elles entrainent toûjours avec elles

les vices ſpontanés des fluides, je vais commencer par l'examen de ceux-ci que l'on doit faire connoître avant que de décrire l'hiſtoire de celles-là.

57. C'eſt pourquoi l'on traitera d'abord des maladies qui attaquent nos humeurs abandonnées à elles-mêmes, ſans avoir aucun égard ni aux vaiſſeaux ni au mouvement vital trop rapide ou trop lent.

DES VICES LES PLUS SIMPLES & ſpontanés des humeurs.

58. LEs humeurs qui ſe trouvent dans un homme vivant, où demeurent cruës & conſervent la nature des alimens, ou par l'efficacité des fonctions naturelles, & par leur mêlange avec nos fluides, elles acquierent la même nature.

59. Les premieres (58.) ſont extraites ou des vegetaux, ou des animaux.

MALADIES SPONTANÉES qui naiſſent de l'humeur acide.

60. SI nos fluides formés de plantes farineuſes, ou de fruits

de saison cruds ou fermentés, l'emportent sur les forces de notre vie, ils acquierent dans notre corps la même qualité qu'une chaleur humide leur fait naturellement prendre, en les échauffant. Voilà la cause de l'acrimonie acide & de la viscosité glutineuse; la premiere naît des matieres fermentées sur tout, & non fermentées; la seconde, des matieres farineuses non fermentées ou cuites; à quoi ont aussi rapport les austeres dont l'aprêté rend les humeurs tenaces.

61. Les causes antécédentes de cette acrimonie acide (60.) sont. 1. les alimens tirés de matieres farineuses, de sucs acides, récens, cruds, déja fermentans, ou de parties de vegetaux qui ayent fermenté. 2. la disette de bon sang dans ceux qui usent de ces alimens. 3. la foiblesse du tissu des fibres (24. 29. 41.) des vaisseaux, & des visceres. 4. le défaut du mouvement animal.

62. Elle prend naissance & reside principalement dans les premieres voïes, d'où elle infecte lentement le sang & toutes les humeurs.

63. Elle produit des rots acides, la faim, la cardialgie, la passion ilia-

que, des vents, des ſpaſmes, l'inaction & diverſes autres alterations de la bile ; elle rend le chyle acide, & en communique l'odeur aux excrémens. Voilà ſes effets dans l'eſtomach & dans les inteſtins.

64. Elle rend le ſang pâle, & la ſeroſité chyleuſe, le lait des femmes, la ſueur, la ſalive acides. De là naiſſent des prurits, des obſtructions, des puſtules, des ulceres, des coagulations de ſang, la difficulté de ſa circulation, l'irritation du cerveau & des nerfs, des convulſions, le dérangement total du cours des liqueurs, & la mort.

65. On connoîtra par ce qui a été dit (60. 61. 62. 63. 64.) quelle a été, quelle eſt, & quelle ſera la nature de l'acide dominant. On aura les prénotions de ſes effets & la façon d'y remedier.

66. Elle conſiſte. 1. à ſe nourrir d'alimens anti-acides tirez des animaux & des vegetaux. 2. de ſucs analogues au bon ſang, tels que ſont ceux des oiſeaux voraces. 3. à uſer de corroborans. 4. à faire beaucoup d'exercice. 5. à employer des médicamens propres à abſorber, à délayer, à émouſſer, à alterer l'acide.

67. Le choix, la préparation, la doze & la juſte application de ces remedes dépendent de la connoiſſance que le Médecin a de la maladie, de ſon ſiége, du malade, &c.

68. D'où l'on comprend aiſément pourquoi ce genre de mal eſt ſi familier aux enfans, aux gens pareſſeux, aux vierges, aux pauvres & à certains artiſtes.

MALADIES qui naiſſent de la viſcoſité glutineuſe ſpontanée.

69. LA viſcoſité glutineuſe produite par des vegetaux a pour cauſes antécédentes. 1. des matieres farineuſes, cruës, auſteres non mures. 2. la diſette de bon ſang. 3. l'action trop foible des vaiſſeaux, des viſceres, de la bile. 4. le mouvement animal ralenti. 5. la diſſipation des parties les plus fluides par les vaiſſeaux ſécretoires relâchés. 6. la rétention des plus épaiſſes dont les vaiſſeaux excréteurs ne peuvent ſe décharger par rapport à leur foibleſſe.

70. Elle ſe forme d'abord dans les

premieres voyes, d'où elle pénetre dans le ſang & dans toutes les humeurs qui s'en ſéparent.

71. Dans les premieres voyes, elle ôte l'appetit, donne un ſentiment de répletion, des nauſées, des vomiſſemens, cauſe des crudités, détruit l'action de la bile, la rend gluante, la conſume, produit la pituite dans l'eſtomach & dans les inteſtins, rend le ventre pareſſeux & enflé, empêche la préparation, la perfection & la ſécrétion du chyle.

72. Lorſqu'elle eſt parvenuë dans les humeurs, elle rend le ſang viſqueux, pâle, immeable, obſtruë les vaiſſeaux, donne lieu à des concrétions, rend l'urine blanche & preſque ſans odeur, la ſalive tenace, forme des tumeurs œdémateuſes, empêche les ſécrétions, & produit par la diſſipation des parties les plus ſubtiles la coaleſcence des petits vaiſſeaux.

73. Ainſi la digeſtion, la circulation, les ſécrétions, les excrétions & toutes les fonctions vitales, naturelles & animales ſont dérangées, d'où la ſuffocation & la mort s'enſuivent.

74. On tire de (69. 70. 71. 72. 73.) les ſignes diagnoſtiques, prog-

noſtiques, anamneſtiques de ce mal, & ſa curation.

75. On l'obtiendra. 1. par l'uſage d'alimens & de boiſſons qui ayent bien fermenté & qui ſoient aſſaiſonnnées de ſels & d'aromates. 2. de boüillons de viande d'animaux volatils. 3. de remedes qui raffermiſſent les vaiſſeaux & les viſceres. 4. en augmentant le mouvement. 5. en mettant en œuvre les délayans, les réſolutifs, les irritans, les remedes bilieux & ſavoneux. 6. le frottement, la chaleur, les bains, les véſicatoires.

MALADIES qui naiſſent de l'alkali ſpontané.

76. QUelques plantes ſont remplies d'une matiere qui venant d'elle-même à ſe corrompre, ne s'aigrit & ne ſe coagule point, mais dégenere dans un alkali huileux, fétide; telles ſont preſque toutes les plantes aromatiques fort acres. Il eſt vrai qu'on en prend rarement une aſſés grande quantité pour qu'elles faſſent naître un mal de leur nature; mais s'il en arrive, on doit le ranger dans la claſſe des maux que

les âcres huileux alkalis produiſent.

77. Nos fluides formés de parties d'animaux, ſont differens. 1. ſelon la difference des alimens dont ils ſe nourriſſent. 2. ſelon les parties que l'on prend de ces animaux.

78. Car les animaux qui ne vivent que d'herbes & d'eau ont le chyle acide ou très diſpoſé à s'aigrir, auſſi-bien que le lait, qui par lui-même fait naître dans notre corps les mêmes effets, que les alimens tirés des végetaux, (voyez depuis 61. juſqu'à 76.) & produit dans les premieres voyes une matiere lente ſemblable à du fromage preſſé, & qui eſt regardée ici comme une eſpece de viſcoſité particuliere.

79. Ceux qui ſe nourriſſent d'autres animaux n'ont que des ſucs qui s'alkaliſent aiſément.

80. Si les alimens ont été tellement élaborés par les forces de la nature, (58.) qu'ils ayent déja produit des liqueurs ſemblables à celle qu'on trouve dans un homme ſain qui n'a ni bû ni mangé depuis vingt heures, alors ſoit que ces liqueurs demeurent tranquilles & expoſées à une certaine chaleur, ſoit qu'on les agite fortement, elles commencent d'elles-mêmes à ſe

putréfier dans toute leur étenduë.

81. Les alimens tirés des autres animaux ont cette disposition naturelle à la putréfaction, avant que d'avoir souffert aucun changement dans notre corps.

82. Cette putridité (80. 81.) dénote cet état des humeurs dans lequel l'eau s'en exhale, les sels attenués, depoüillés de leur acide, changés ou séparés de leur terre & de leur huile deviennent acres, volatils, alkalis; il en est ainsi des huiles dont une partie fort tenuë, privée de sa terre, acquiert, en se mêlant à ce sel acre, une nature acre, volatile, fétide, tandis que l'autre se mêlant intimement à la terre, dont l'eau, les sels & l'huile la plus subtile se sont détachés, forme une lie noirâtre, épaisse, imméable.

83. Telle est la nature des hommes, des insectes, des poissons, des amphibies, de tous les animaux, des aquatiques, des volatils, des reptiles, de ceux qui nagent, qui marchent, qu'ils tendent tous d'eux-mêmes à cette putréfaction. (82.)

84. Les causes antécédentes de cette putridité (82.) sont 1. des alimens

tirés des autres animaux (excepté le lait (78.) que l'herbe produit.) sur tout des insectes, des poissons, d'oiseaux voraces & de vegetaux alkalescens. 2. l'abondance d'un sang loüable ou deja prêt à se putréfier. 3. la forte action des vaisseaux, des viscères (depuis 50. jusqu'à 54.) de la bile. 4. la stagnation ou la trop grande agitation des liqueurs, qui viennent du défaut ou de l'excès du mouvement animal. 5. une grande chaleur communiquée au corps pendant un long espace de tems.

85. Dans les premieres voyes, elle donne soif, ôte l'appetit, produit des rots nidoreux, des ordures ameres & puantes dans la bouche, sur la langue, au palais, au gosier, des naussées, des vomissemens de matiere bilieuse corrompuë, des crudités putrides, des diarrhées bilieuses, des douleurs iliaques inflammatoires, & un sentiment de chaleur incommode.

86. Parvenuë dans les humeurs, elle cause une dissolution putride du sang, y fait naître une acrimonie alkaline, huileuse, volatile, le rend moins propre à la nutrition & plus propre à causer la consomption, détruit les

plus petits vaiſſeaux ; ainſi elle trouble, déprave, détruit toutes les fonctions des parties ſolides & liquides. C'eſt pourquoi la circulation, les ſécrétions & les évacuations ſont dérangées : d'où naiſſent des fiévres ardentes, la putréfaction des urines & de toutes les ſécrétions, l'inflammation, la ſuppuration, la gangrene, le ſphacele & la mort.

87. On peut déduire de (76. 79. 81. 82. 83. 84. 85. 86.) le diagnoſtic, le prognoſtic & la cure de ce mal.

88. Elle conſiſte à faire uſage. 1. d'alimens & de boiſſons diſpoſées à s'aigrir promptement ou déja acides. (Telles ſont les matieres farineuſes cuites dans l'eau ou laiſſées en digeſtion juſqu'à ce qu'elles commencent à ſe corrompre, le lait & ſes productions herbacées, les fruits de ſaiſon, leurs ſucs acides, cruds, ou changés en vin ou en vinaigre par la fermentation.) 2. de médicamens acides tirés des vegetaux cruds ou fermentés, ou de ſels & de ſouffre convertis en acides par le feu. 3. de ſels qui abſorbent l'alkali, tels que le ſel gemme, le ſel marin, & le ſel de nitre. 4. de délayans aqueux.

5. d'altérans doux, tels que ſont les plantes farineuſes en émulſion, ou en décoction. 6. de matieres ſavoneuſes déterſives, acides, oléagineuſes, d'oximel. 7. le repos, le ſommeil, les bains de vapeurs, les fomentations ſont ſalutaires en ce genre de mal.

89. Selon ce qui a été dit, on peut aiſément comprendre dans quel cas & pourquoi les rots acides qui ſuccedent aux rots nidoreux ſont de bon augure : quels ſont les convaleſcens qui ont un goût déſagreable de ſel ammoniac, & quelle en eſt la raiſon ; pourquoi les ſueurs qui ſentent l'aigre ſont ſalutaires dans les maladies aiguës ; quelle acrimonie eſt acide, alkaline, bilieuſe, huileuſe.

90. On ſçait auſſi quels maux fait naître la circulation trop rapide ou trop lente, & combien ſes effets varient ſelon les lieux où les liqueurs s'arrêtent, & ſelon la differente nature des humeurs ſur leſquelles elle agit ; quels maux proviennent de la ſtagnation, de l'extravaſation ; enfin quelle eſt l'origine de cette gluë qui naît dans nos humeurs de l'uſage exceſſif des conſommés, des peaux & des extrémités des animaux, qui ſont des

parties tenaces, lesquelles rendent nos humeurs visqueuses. Voilà en effet une autre espece de matiere pituiteuse differente de celle dont on a fait mention à la fin de (78.)

91. Après avoir traité séparément des plus simples maladies des solides & des fluides, je vais passer aux plus simples maladies qui naissent conjointement des uns & des autres.

DES MALADIES que le seul excès de la circulation produit.

92. TOus les fluides que contiennent tous vaisseaux provenans d'une grande artere n'ont été séparés que du sang, qui un peu auparavant étoit si bien mêlé dans les deux ventricules du cœur, qu'il ne paroissoit être qu'un seul & même liquide.

93. Cependant dans l'un & dans les autres il est composé de grands globules d'un volume déterminé, d'une figure variable, de couleur rouge, & d'une eau transparente, legere, tenuë, composée de molecules plus petites,

mais qu'on ne peut appercevoir à cauſe de leur tranſparence. On donne le nom de partie rouge à l'amas des premiers, & de ſérum aux derniers. L'un & l'autre paroiſſent clairement au microſcope.

94. Les molecules rouges détachées du ſérum ſe convertiſſent promptement en ſeroſité par le repos & par leur foible union, de ſorte que preſque tout le ſang ſe réſout en cette matiere.

95. Le ſérum gardé long-tems en repos dans un air médiocrement chaud & humide ſe réſout auſſi par le repos & par la foible union de ſes parties en un liquide plus tenu, plus tranſparent, plus leger, qui ſe putréfie inſenſiblement, devient volatil & s'évapore preſque tout. Ce qui augmente proportionellement au tems.

96. Une petite chaleur un peu au deſſus de celle qui nous eſt naturelle, ſans diſſiper beaucoup des parties ſubtiles du ſang (92.) le réünit preſque tout en une maſſe ſolide, qu'on pourroit couper, & que l'eau, le ſel, l'huile & les eſprits ne peuvent diſſoudre. La chaleur de l'eau produit le même effet par une concrétion toute

particuliere & ſemblable à celle dont nous venons de parler.

97. La rougeur du ſang (93. 94.) & la concrétion du ſérum, (95. 96.) doivent leur origine à l'action des vaiſſeaux, & à l'efficacité de la circulation; comme nous l'apprennent les divers changemens de la nature du chyle, du lait, du ſang ſorti des vaiſſeaux ou y contenu. Ce qui eſt encore confirmé par le microſcope.

98. L'augmentation du mouvement du ſang par les vaiſſeaux vient de la contraction du cœur plus frequente & plus forte.

99. Le cœur ſe contracte plus ſouvent & plus fortement. 1. quand le cerveau & le cervelet y envoyent une trop grande quantité d'eſprits, comme il arrive dans les paſſions de l'ame & dans la douleur. 2. lorſque le cœur eſt irrité par le retour du ſang veineux, que les frictions, ou l'action des muſcles accelerent, ou par des matieres acres, aromatiques, ſalines, acides, alkalines, purulentes, ichoreuſes, putrides, qui ſont dans le ſang.

100. L'augmentation du mouvement du ſang par les vaiſſeaux, fait qu'il eſt pouſſé avec plus de force dans ceux

ceux qui le reçoivent; que les vaiſſeaux réagiſſent avec plus de vigueur ſur le ſang, qu'il eſt fort comprimé, que le frotement reciproque des ſolides & des fluides, ainſi que celui des parties du ſang entr'elles eſt plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans dans toute la maſſe du ſang; qu'il ſe deſſeche par la diſſipation de ſes parties aqueuſes, acquiert une viſcoſité inflammatoire propre à former des concrétions, & ſe réſout en ſels & en huile volatile & acre : que le diametre des vaiſſeaux s'élargit à leurs commencemens; que des fluides trop épais ſont pouſſés dans les petits vaiſſeaux, les obſtruent, les détruiſent, les enflamment, y cauſent ſuppuration, gangrene, ſphacele, ſchirres, & une infinité d'autres maux qui peuvent s'enſuivre.

101. On connoît donc l'augmentation de la circulation par ſes cauſes, (99.) & par ſes effets, (100.) mais principalement par la celerité & dureté du pouls, par la reſpiration courte & laborieuſe, par une grande chaleur.

102. Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du ſang ſont donc ceux qui empêchent le cœur de ſe contracter ſi ſouvent & ſi fortement.

103. Les uns regardent l'esprit, les autres le corps.

104. Les premiers consistent à divertir les malades, à détourner ou à calmer leurs passions par d'autres passions contraires.

105. Les derniers consistent dans le répos des muscles, à rélâcher les veines, (54.) à délayer, émousser, adoucir l'acreté quelqu'elle soit, (66. 67. 88.) à dissiper les causes de la douleur.

DES MALADIES qui naissent du défaut de circulation & de la Pléthore.

106. LE défaut de circulation fait naître dans les humeurs des maladies à peu près semblables aux spontanées des fluides qui sont en répos. (voyez depuis 58. jusqu'à 70.) ainsi c'est là qu'il faut apprendre à les connoître & à les guérir : on pourra même en déduire la nature, les causes, les effets, les signes & la cure de la pléthore, si on fait attention à ce qui suit.

a. La pléthore est une abondance de bon sang, trop grande pour pouvoir

ſupporter des changemens qui ſont inévitables dans la vie, s'il n'arrive des maladies.

β. Elle a pour cauſe tout ce qui fait beaucoup de chyle & de ſang loüable, & qui en même tems en empêche l'attenuation, la diſſipation & la tranſpiration.

γ. A quoi ſe rapporte la grande contraction des viſceres chylifiques du cœur & des arteres, & en même tems le relâchement des veines & des autres petits vaiſſeaux ; des alimens doux qui ſe changent aiſément en chyle, beaucoup de ſommeil, la tranquilité d'eſprit, l'inaction des muſcles, l'habitude de perdre du ſang naturellement ou par art.

δ. Tous les effets de la plethore dépendent de la raréfaction que cauſent la velocité & la chaleur qui s'enſuit ou d'autres cauſes que l'obſervation ſeule peut faire connoître. De-là la dilatation des arteres, tant ſanguines que lymphatiques, le dérangement des ſécrétions, la compreſſion des veines ſanguines & lymphatiques, l'étranglement de la circulation, l'inflammation, la rupture des vaiſſeaux, la ſuppuration, la gangréne, la mort.

ε. On peut donc aiſément connoître la plethore préſente & prévoir tous les effets qui pourront s'enſuivre.

ζ. Sa curation conſiſte dans la ſaignée, le travail, les veilles; à ſe nourrir d'alimens acres après les évacuations; à omettre peu à peu les évacuations.

MALADIES COMPOSÉES les plus ſimples, l'obſtruction & les bleſſures.

L'OBSTRUCTION.

107. L'Obſtruction eſt une obturation de canal qui empêche l'entrée du liquide vital ſain ou morbifique, qui doit y paſſer, & qui a pour cauſe la diſproportion qui ſe trouve entre la maſſe du liquide & le diametre du vaiſſeau.

108. Elle vient donc de l'étroite capacité du vaiſſeau, de la grandeur de la maſſe qui doit y paſſer ou du concours des deux.

109. Un vaiſſeau ſe rétrecit, quand il eſt exterieurement comprimé; par ſa propre contraction, ou par l'épaiſſiſſement de ſes membranes.

110. La masse des molécules s'augmente par la viscosité du fluide ou par erreur de lieu.

111. Et par les deux, lorsque les causes de l'un & de l'autre mal (109. 110.) concourent.

112. Les vaisseaux sont exterieurement comprimés. 1. par une tumeur voisine pléthorique, inflammatoire, purulente, schirreuse, chancreuse, œdemateuse, ampoullée, variqueuse, anevrismale, topheuse, pituiteuse, calculeuse, calleuse. 2. Par la fracture, la luxation, la distorsion, la distraction des parties dures qui compriment les vaisseaux, qui sont des parties molles. 3. Par toute cause qui tiraille trop & allonge les vaisseaux, soit une tumeur, soit la pression d'une partie dérangée de sa place, soit l'action d'une force externe. 4. Par des vêtemens étroits, par des bandages, par le poids du corps tranquillement couché sur une partie, par des ligatures, par le mouvement, par le frottement, par le travail.

113. La cavité d'un vaisseau se rétrecit, quand sa propre contraction, celle des fibres longitudinales, & principalement de ses fibres spirales, augmentent. Cette contraction a pour cau-

ſe. 1. tout ce qui augmente le reſſort des fibres, des vaiſſeaux & des viſceres. (31. 36. 40. 50. 51.) 2. la trop grande plénitude des petits vaiſſeaux qui forment les parois & la cavité des grands. 3. la diminution de la cauſe qui dilatoit les vaiſſeaux, ſoit que ce fut l'inaction ou l'inanition. C'eſt pourquoi les vaiſſeaux coupés retiennent bientôt leurs liquides.

114. L'augmentation de l'épaiſſeur des membranes mêmes du vaiſſeau vient, 1. de toute tumeur (112. N. 1.) qui ſe forme dans les vaiſſeaux qui compoſent ces membranes. 2. de calloſités membraneuſes, cartilagineuſes, oſſeuſes, (51.) qui s'y forment.

115. La maſſe des parties fluides s'augmente juſqu'au point de devenir imméable. 1. lorſque leur figure ſphérique ſe change en une autre qui préſente plus de ſurface à l'ouverture du vaiſſeau, ou. 2. lorſque pluſieurs particules qui étoient auparavant ſéparées ſe réüniſſent en une ſeule petite maſſe.

116. Ce changement de figure arrive principalement lorſque les molécules fluides n'étant plus également ni en même tems preſſées de toutes parts, ſont abandonnées à leur propre reſſort,

c'eſt-à-dire lorſque le mouvement languit, ou que le tiſſu du vaiſſeau eſt relâché, ou que la quantité du fluide eſt diminuée.

117. L'union des molécules vient du repos, du froid, de la gelée, du deſſechement, de la chaleur, de la violence de la circulation, & de la forte preſſion du vaiſſeau, de coagulans acides, auſteres, ſpiritueux, abſorbans, de matieres viſqueuſes, huileuſes.

118. Les parties d'un fluide deviennent imméables par erreur de lieu; lorſqu'elles ont été pouſſées avec force dans un vaiſſeau dilaté vers ſa baze & trop étroit vers ſon extrémité dans laquelle elles ne peuvent finir leur circulation. La pléthore, l'augmentation du mouvement, la raréfaction des liqueurs, le relâchement du vaiſſeau ſont les principales cauſes de cette dilatation, ſur tout lorſqu'elles ſont immédiatement ſuivies des cauſes contraires.

119. On connoît par là les cauſes & la nature de toutes ſortes d'obſtructions.

120. Quand elles ſe trouvent formées dans un corps vivant, elles s'oppoſent au paſſage des humeurs qui y doivent couler; elles arrêtent tout ce

qui vient heurter contr'elles ; elles en reçoivent l'effort, expriment les parties les plus ſubtiles, réüniſſent les plus épaiſſes, extendent les vaiſſeaux, les dilatent, les attenuent, les briſent, condenſent le fluide dont elles cauſent la ſtagnation, ſuppriment les fonctions qui dépendent de l'intégrité de la circulation, déſempliſſent & deſſechent les vaiſſeaux qui en doivent être arroſés, diminuent la capacité qui leur eſt néceſſaire pour tranſmettre les liqueurs, augmentent la quantité & la velocité des liqueurs dans les vaiſſeaux libres, & produiſent enfin tous les maux qui en peuvent dépendre.

121. Ces effets (120.) ſe manifeſtent differemment ſelon la differente nature du vaiſſeau obſtrué, & de la matiere de l'obſtruction.

122. Elle produit une inflammation du premier genre dans les arteres ſanguines, une autre du ſecond genre dans les arteres lymphatiques, un œdéme dans les grands vaiſſeaux lymphatiques, des douleurs ſans tumeur apparente dans les petits, d'autres effets dans les conduits adipeux, oſſeux, médullaires, nerveux, biliaires.

123. Celui qui connoîtra bien le

siége, la nature, la matiere, les causes, les effets des differentes obstructions dont j'ai parlé, (depuis 107. jusqu'à 123.) ne se trompera point aux signes qui manifestent la présence de l'obstruction, qui font prévoir celle qui doit arriver & ses effets.

124. Et toutes les especes de ce mal étant connuës, il ne sera pas difficile de trouver la cure propre à chacune.

125. En effet celle qui vient d'une compression externe (112.) indique la nécessité d'ôter la cause de cette compression, & si cette ablation est possible, on prendra la maniere de la faire dans la description qui en sera faite à la suite.

126. Celle qui vient de l'augmentation de la contraction des fibres se connoît non seulement par les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux, des viscères, (34. 36. 40. 50. 53.) mais encore par les signes clairs de sa cause, si c'est la contraction produite par la seconde cause (113. N. 2.) ainsi que l'autre que nous avons attribué au même lieu (N. 3.) à l'inanition qui a précedé.

127. Cette obstruction (113. 126.) se dissipe. 1. par les remedes propres à corriger la trop grande rigidité des

fibres, des vaisseaux (35. 36. 38. 54. 55.) 2. principalement, si on peut les appliquer à la partie même affectée sous la forme de vapeurs, de fomentations, de bains, de liniment, de clysteres, 3. en désemplissant les vaisseaux trop pleins qui composent les membranes par des évacuans en general, mais sur tout par des laxatifs, des délayans, des dissolvans, des atténuans, des déterfifs, des purgatifs appliqués à ces petits vaisseaux. 4. par des médicamens qui ont la vertu de fondre les callosités.

128. Mais il est bien rare que l'on guérisse (si on le fait jamais) l'obstruc- qui naît de cette cause. Les meilleurs remedes sont les émolliens & les relâchans. Tant il est vrai que la mort est inévitable, & qu'il est très-difficile de de se procurer une vie longue par le secours de la Médecine.

129. La difficulté qu'ont les fluides à passer par les vaisseaux, laquelle vient de ce qu'ils ont perdu leur figure sphérique se fait aisément connoître par l'examen de ses causes : (116.) car elles sont ordinairement sensibles.

130. Et l'on y remedie en rétablissant cette figure, c'est-à-dire, en augmentant le mouvement des liqueurs

dans les vaiſſeaux & dans les viſceres par les irritans, les fortifians, l'exercice.

131. Quant aux concrétions du ſang, elles ſe forment par tant de cauſes differentes, (117.) qu'elles exigent divers remedes ou diverſes méthodes ſelon la circonſtance. C'eſt cette variété ſoigneuſement recherchée en chaque maladie qui indique les ſecours néceſſaires & la maniere de s'en ſervir.

132. Cependant on les guerit en general. 1. par le mouvement reciproque du vaiſſeau. 2. par des délayans. 3. en y portant une liqueur fluide qui atténuë la matiere par ſon mêlange & ſon mouvement. 4. en ôtant la cauſe coagulante.

133. On donne du reſſort aux vaiſſeaux. 1. en diminuant leur tenſion par la ſaignée. 2. par les fortifians. (28. 29. 45. 46. 47. 49.) 3. par le frottement & l'action des muſcles. 4. par les irritans.

134. L'eau délaye, ſur tout ſi on la prend chaude en boiſſon, en injection, ſous la forme de fomentations ou de vapeurs déterminées vers le ſiége de la concrétion ; les attractifs, dérivatifs, propulſifs ont ici rapport.

135. Les atténuans ſont. 1. l'eau.

2. le sel marin, le sel gemme, le sel ammoniac, le sel de nitre, le borax, le sel fixe alkali, volatil. 3. les savons faits d'alkali & d'huile, naturels, composés, fuligineux, volatils, fixes ; la bile. 4. les préparations mercurielles qu'on détermine vers la partie affectée par des dérivans, des attrahans, des propellans.

136. On détruit la cause coagulante en la faisant passer dans une autre qui l'attire. C'est ainsi que les alkalis absorbent les acides, les huiles, &c. & c'est principalement par des expériences chymiques qu'on fait ces découvertes.

137. Lorsqu'un fluide qui a été poussé dans des lieux étrangers y devient impénétrable, & forme par là des obstructions, plusieurs maladies malignes s'ensuivent. C'est pourquoi ce genre de mal mérite d'être attentivement examiné.

138. On le connoît, lorsqu'on sçait. 1. qu'il a été précedé de ses causes, (118.) qu'il est ordinairement assez aisé d'observer. 2. que des causes contraires leur ont ensuite succedé. 3. Quand on voit clairement ses effets. (120. 121. 122.)

139. Il est aussi facile d'en prévoir

les ſuites ſelon ce qui a été dit (120. 121. 122. 123.)

140. La cure conſiſte. 1. à faire rétrograder la matiere de l'obſtruction dans de plus grands vaiſſeaux. 2. à la réſoudre. 3. à relâcher les vaiſſeaux. 4. à la faire ſuppurer.

141. Ce mouvement de rétrogradation ſe procure. 1. en évacuant par de grandes & ſubites ſaignées les liqueurs qui par leur mouvement forçoient la matiere de s'engager davantage ; & par ce moyen le vaiſſeau à force de ſe contracter, la fait rétrograder. 2. par des frictions faites de l'extrémité du vaiſſeau vers la baze.

142. La matiere de l'obſtruction ſe réſout par les remedes décrits ci-devant (133. 134. 135. 136. 137.)

143. On relâche les vaiſſeaux par les remedes propoſés. (35. 36. 54.)

144. On parlera de la ſuppuration dans l'hiſtoire de l'inflammation.

DES PLAYES EN GENERAL.

145. LA playe eſt une ſolution de continuité récente & ſanglante d'une partie molle, faite par

l'action d'un corps dur & aigu.

146. Sa cause sensible est donc la dureté, le tranchant & le mouvement de l'instrument qui blesse.

147. Son sujet, une partie molle, & conséquemment un tissu de vaisseaux sanguins, lymphatiques, adipeux, nerveux, membraneux & tendineux, & des vesicules qui en sont formées.

148. La cause (146.) produit dans ce sujet, (147.) la séparation des parties unies, l'effusion des liqueurs qui y étoient contenuës.

149. C'est pourquoi elle dérange les fonctions qui dépendent de l'intégrité & de la détermination du cours des liqueurs par les vaisseaux.

150. Ainsi les playes faites à des parties dont l'intégrité est nécessaire à la vie, sont mortelles.

151. D'icelles (150.) les unes causent une mort inévitable.

152. Les autres ne sont mortelles qu'étant abandonnées à elles-mêmes; mais on peut si bien les traiter qu'on n'est point en risque de perdre la vie.

153. Enfin celles qui ne sont point mortelles peuvent le devenir par négligence ou par erreur.

154. Les blessures ont differens ef-

fets, selon les diverses fonctions de la partie, lorsqu'elle étoit entiere ; c'est de là qu'elles prennent differens noms, qu'on n'ignore guéres, quand on sçait ce qui se passe dans l'état sain.

155. Elles ne varient pas moins dans leurs noms, leurs formes, & leurs effets, eu égard à la diversité de la cause vulnerante (146.) à sa figure, à sa façon d'agir, soit en piquant, coupant, tranchant, contondant, agitant, à la force avec laquelle on l'applique, & selon qu'on l'ôte ou qu'on la laisse dans la playe, ou qu'elle est empoisonnée.

156. Tout cela varie encore selon la difference de la partie blessée (147.) eû égard à sa dureté, à sa molesse, à sa connexion, à sa situation, à ses fonctions, aux liqueurs qu'elle contient & à son changement de forme.

157. Il est aussi néceſſaire de connoître l'origine de ces variétés, qu'il est inutile d'en distinguer subtilement tous les noms.

158. Lorsqu'un homme sain & robuste est blessé dans une partie visible où il n'y a point de grandes arteres, & qui n'est point trop tendineuse, voici les phenoménes qui s'ensuivent ;

pourvû que l'on garantiſſe la playe de l'air, du froid & de tout ce qui pourroit la deſſecher.

1. Les parties bleſſées ſe rétirent inſenſiblement & de plus en plus les unes des autres, quoiqu'on ait ôté la cauſe de la playe, à moins que ce ne ſoit qu'une très-petite piqueure.

2. Le ſang ſort d'abord avec quelque abondance, il s'arrête enſuite peu à peu de lui-même.

3. Pour lors il ſe forme au fond de la playe une croûte de ſang.

4. Il en ſort une humeur délayée, tenuë & rougeâtre.

5. Alors les lévres de la playe commencent à rougir, à s'échauffer, à faire douleur, à ſe tumefier, & à ſe renverſer, tandis qu'en même tems le fond s'enfle & s'éleve.

6. Et il ſurvient dans ce tems là une petite fiévre avec chaleur & ſoif.

7. Trois ou quatre jours après, plutôt ou plus tard, la playe rend une liqueur tenace, blanche, épaiſſe, polie, qu'on nomme pus.

8. Et auſſi-tôt la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, le renverſement des lévres, la petite fiévre ceſſent ou diminuënt conſiderablement.

9. La playe de son fond vers ses bords, & de ses bords vers son centre se remplit de chair peu à peu, ses bords deviennent blancs, tirant sur le violet, mols, polis, & se réunissent.

10. Enfin la playe se seche & se cicatrise.

159. Lorsqu'une artere qui n'est ni trop grande, ni trop proche du cœur est tout-à-fait coupée transversalement, elle se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, & se bouche d'elle-même, &c. comme ci-devant (158.)

160. Si cette même artere (159) est blessée transversalement sans être totalement coupée, les fibres qui se retirent en arriere, accroissent la blessure. Ce qui donne lieu à une hémorrhagie qui dure long-tems; & lorsqu'elle a enfin cessé, la foiblesse de la cicatrice qui cede à l'action des liqueurs, produit quelquefois un anévrisme.

161. Quand une grande artere est totalement coupée, il en arrive une hémorrhagie qui cause la défaillance ou la mort. Les parties qui sont situées au-dessous de la blessure tombent en langueur, & sont insensiblement rongées par une gangrene putride & lente,

ou après s'être desséchées, elles se racourcissent & se retirent entierement.

162. Les nerfs grands & tendus totalement coupés se retirent vers leurs principes, se cachent, tirent à eux les petits rameaux qui sont un peu au dessus de la playe, les distendent, causent de la douleur & une obstruction aux rameaux voisins, occasionnent l'engourdissement, l'impuissance de se mouvoir & l'exténuation à la partie qui est située au-dessous de la playe, ou même la gangrene.

163. Les nerfs, tendus & tendineux, piqués ou à demi coupés font des douleurs qui quelquefois sont d'abord sourdes, & d'autres fois très-vives : elles se font premierement sentir à l'endroit de la playe, & se communiquent ensuite aux nerfs des parties voisines, & à tous ceux avec lesquels ils correspondent : ce qui fait naître des chaleurs, des tumeurs, de grandes rougeurs, des douleurs, des fiévres, des délires, des spasmes, l'inflammation, l'ouverture de la partie enflammée avec l'évacuation souvent très-abondante d'une sérosité acre & tenuë : la partie perd ensuite le sentiment, se roidit, reste immobile, se flétrit, se gangrene enfin,

& le bleſſé meurt. Accidens qui ſont tous d'autant plus violens, que le nerf eſt plus fortement tendu ou attaché à des parties fermes, ou couvert d'enveloppes plus dures & plus tenaces.

164. Les accidens (162. 163.) ſont à peu près les mêmes dans les differentes playes des tendons, & même plus violens.

165. Et comme les membranes ſont aſſés ſouvent des productions des tendons & des nerfs, leurs playes ſont ſujettes aux mêmes accidens (162. 163.)

166. Pour les bleſſures des vaiſſeaux lymphatiques, adipeux, veineux, & des véſicules qui en ſont formées, il eſt aiſé d'en comprendre la nature & les effets par les loix de la circulation, & par la conſideration des parties voiſines.

167. Si une playe eſt viſible, on en connoît la préſence & la nature. 1. en ôtant tout ce qui peut empêcher de la voir & en arrêtant l'hémorrhagie. 2. par la ſtructure anatomique des parties voiſines.

168. Mais ſi elle eſt cachée, pour en découvrir la nature, il faut être au fait. 1. de la fabrique, de la ſituation de la partie qui doit avoir été bleſſée,

de la maniere & de la force avec laquelle le coup a été porté. 2. Il faut ſçavoir quelle fonction ſe trouve léſée par la bleſſure. 3. quelles matieres ſont ſorties du corps ou s'y ſont répanduës. 4. les accidens qui ſont ſurvenus, tels que la douleur, le hocquet, les convulſions, les tumeurs, &c.

169. On prédit sûrement par (167. 168.) les évenemens des playes.

1. Si le bleſſé mourra ou non.

2. Si la guériſon eſt poſſible, impoſſible, ſera parfaite ou imparfaite.

3. Si elle ſera facile, difficile, courte, longue.

4. Quels ſeront les effets de la bleſſure après la guériſon, tels que l'amaigriſſement, la paralyſie, l'immobilité, le changement de figure, &c.

170. Les playes qui ont les cinq effets ſuivans rendent la mort inévitable, pourquoi on les juge néceſſairement mortelles. (151.) Telles ſont.

1. Celles qui interceptent le cours des eſprits du cervelet au cœur α. Les bleſſures du cervelet; celles du cerveau, quand elles ſont ſi profondes qu'elles donnent atteinte à la moëlle allongée. β. Les vaiſſeaux ſanguins rompus au dedans du crane avec du ſang

extravasé, qui en pressant le cerveau ou en se putréfiant cause la mort, & qu'on ne peut ôter par le trépan à cause de la condition du lieu : telles sont les parties inferieures de l'orbite de l'œil, de l'os temporal, ethmoïde de la baze du crane, &c. χ. Les blessures profondes faites à la partie superieure de la moëlle de l'épine. δ. Celles qui composent les nerfs cardiaques.

2. Les playes qui pénetrent dans les ventricules du cœur, & en font sortir le sang, sont mortelles.

3. Celles qui répandent hors du corps ou au dedans du corps le sang qui vient du cœur, du cerveau & du cervelet, & ausquelles la situation du lieu empêche de remedier : telles sont les grandes blessures du poumon, du foye, de la rate, des reins, du pancreas, du mésantere, de l'estomach, des intestins, de la matrice dans les femmes grosses, de la vessie, vers ses principales arteres, de l'aorte, des carotides, des vertébrales & d'autres arteres & veines semblables.

4. Celles qui ôtent entierement la respiration, comme celles du larinx, les grandes blessures des bronches, celles qui percent les deux cavités de la

poitrine, en ſorte que l'air y entre, celles qui pénetrent des deux côtés du médiaſtin dans le diaphragme, ou qui percent ſon centre nerveux.

5. Celles qui empêchent le chyle d'être porté au cœur ; l'œſophage coupé ; de grandes bleſſures faites à l'eſtomach, aux inteſtins ; celles du canal thorachique, ou du reſervoir chyleux.

171. Les bleſſures mortelles de leur nature, mais que l'art peut guérir, (152.) ſont.

1. Celles du dedans du crane auſquelles on remedie par l'operation du trépan.

2. Celles d'un grand vaiſſeau arteriel ou veineux ſitué dans un lieu où le Chirurgien peut porter la main.

3. Celles des viſceres dans leſquelles on peut employer avec ſuccès la Chirurgie & la Pharmacie.

4. Celles qui répandent du ſang dans des cavités deſquelles on peut le rétirer, ſans danger de perdre la vie. Telles ſont quelques bleſſures du thorax, de l'abdomen, des Vreteres, de la veſſie ; certaines bleſſures des inteſtins.

172. On peut prédire qu'une bleſſure qui n'eſt point mortelle (153.) le deviendra par ces cauſes.

1. Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consomption purulente; ou le sang extravasé, qui par là se putréfie.

2. Si l'on a peché dans les 6. choses non naturelles.

3. Par la négligence ou la faute du Chirurgien.

4. Par le mauvais temperament où les autres maladies que le blessé peut avoir; lesquelles sont quelquefois si cachées, qu'elles ne se manifesteroient pas sans cet accident. C'est à quoi le Médecin doit faire attention, quand il fait aux Juges le rapport d'une blessure.

173. Sur quoi l'on peut appuyer les rapports touchant les playes, & marquer précisément le tems auquel on pourra décider si elles sont mortelles.

174. Par l'histoire des playes (depuis 145. jusqu'à présent.) Il est également facile de prédire les autres évenemens que lon doit prévoir (169.)

175. Pour les phenomenes (158. 159.) il est aisé de les expliquer, quand on connoît les fonctions vitales & animales. Voyez ce que j'ai dit sur les maladies des solides & des fluides en general.

176. Lorsque les tuniques exterieures d'une artere ont été piquées, cou-

pées, contuſes, tiraillées, rongées, ſans que la tunique interne ſoit endommagée, le ſang qui y vient avec impetuoſité les dilate, y forme un ſac qui eſt ſouvent de la groſſeur d'un œuf, dont les parois deviennent calleuſes, dont on ſent la pulſation, dont la couleur eſt rougeâtre, qui diſparoît par la compreſſion, & reparoît, quand on ceſſe de le comprimer; augmente la capacité de ſon artere, diminuë celle des vaiſſeaux voiſins qu'il comprime, & forme ainſi un anévriſme vrai (160.) dont la cauſe, les ſignes, & les effets ſont évidens.

177. Lorſqu'une artere qui a été bleſſée de la même maniere par les mêmes cauſes eſt plus foible après ſa guériſon, les mêmes accidens (176.) ſurviennent.

178. Si les mêmes cauſes (176.) ayant rompu toutes les tuniques à la fois, le ſang s'épanche dans toutes les parties voiſines, qu'il diſtend ſans trouver d'iſſûë au dehors, il ſe fait un amas de ſang extravaſé qui, s'augmentant continuellement & ſans meſure, forme une tumeur molle, livide, dont on ne ſent preſque pas la pulſation, qui diſparoît à peine quand on la preſſe, qui

ſe putrefie bientôt & cauſe la gangrène dans les parties voiſines. Voilà ce qu'on nomme anévriſme faux, (160.) cette ſeule deſcription en fait connoître la cauſe, les ſignes & les effets.

179. La phyſiologie donne la raiſon des autres effets que produit la ſection d'une grande artere, (161.) & d'un nerf. (162.)

180. Mais pour concevoir clairement les cauſes des effets conſidérables qui paroiſſent, lorſqu'un nerf eſt piqué, ou en partie coupé, ſelon ce qui a été dit, (163. 164. 165.) il faut faire attention aux choſes ſuivantes, que la théorie & l'anatomie nous apprennent.

181. Tout nerf viſible eſt un faiſſeau de petits filamens nerveux liés par de petites membranes, entrelaſſés d'arteres, de veines, de vaiſſeaux lymphatiques, & enveloppés d'une membrane commune: tous ces petits tuyaux qui entrent dans la compoſition du nerf ſont remplis d'une liqueur ſubtile qui leur eſt propre, qui circule continuellement dant leurs cavités, & qui leur eſt fournie par le cœur, par le cerveau, par le cervelet, & par la moëlle de l'épine: ils ſont tous doüés d'une

assez grande vertu de contraction.

182. Ce qui fait que les parties d'un nerf entierement coupé se retirent du lieu de la blessure vers les parties fermes auxquelles il est attaché, se cachent sous les solides qui les environnent, sont comprimées par leur action & ferment leurs orifices & ceux de leurs petits vaisseaux sans causer d'autres préjudices que ceux de (162.)

183. Mais s'il n'y a que quelques-uns des petits filamens nerveux dont le nerf est composé, qui soient coupés ou piqués; en se retirant en arriere, (182.) ils tiraillent les fibrilles qui les lioient ensemble, (181.) eux & leurs petits vaisseaux. Ce qui cause une dilaceration lente & continuelle, & conséquemment une douleur aiguë & continuelle dans ces parties. Les fibres nerveuses qui sont encore unies ensemble soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes: elles seront donc plus distenduës, plus dilacerées, & par conséquent elles produiront une douleur très-vive, & se comprimeront tellement par leur distraction, qu'elles boucheront le passage. Quand une partie est coupée, & que l'autre ne l'est pas, elles souffrent

beaucoup toutes les deux, & les petits vaiſſeaux intermédiaires ſe trouvent comprimés ; par conſéquent le ſang, la lymphe & les eſprits ſont arrêtés, preſſés, accumulés, d'où naît dans ces parties l'inflammation cauſée par le ſang, la lymphe & les eſprits.

D'un côté les nerfs voiſins, les tendons, les guaines des uns & des autres, les muſcles & les vaiſſeaux ſont tendus, étranglés, tiraillés ; de l'autre les membranes du cerveau, du cervelet, de la moëlle épiniere ſont tiraillées, irritées, & ainſi toutes les fonctions du cerveau ſont dérangées.

Ce qui produit naturellement & néceſſairement l'enchainement de tous les phénomenes (163. 164. 165.) que je viens de dire.

184. On conçoit auſſi par-là, quelle piqueure, quel déchirement & quelles ſortes de bleſſures des nerfs ſont ſi funeſtes, & quelle en eſt la raiſon ; pourquoi les bleſſures des membranes, des tendons, & de pluſieurs vaiſſeaux produiſent les mêmes effets.

185. Pour guérir une playe, il faut 1. en ôter tout ce qui pourroit en empêcher la réünion, ſoit partie des ſolides & fluides corrompus, ſoit par-

tie de l'inſtrument vulnerant, ou de quelqu'autre matiere laiſſée dans la playe.

2. Reparer la deperdition par la regeneration de ce qui a été emporté.

3. Rejoindre les parties ſéparées & les contenir dans leur union.

4. Y faire naître une cicatrice tout à fait ſemblable à la peau naturelle.

186. S'il s'y trouve quelque fragment de métaux, de pierre, de bois, de verre, des balles à fuſil, des grumeaux de ſang, de la chair morte, des eſquilles d'os, il faut d'abord les ôter, ſi cela eſt utile.

187. Mais ce n'eſt qu'après avoir conſideré la nature de la playe, du lieu bleſſé, la matiere qui s'y eſt introduite, la force du malade, les ſymptomes du mal, qu'on juge ſi l'on doit les en ôter (186.) ou les y laiſſer.

188. On juge auſſi par (187) de quelle maniere & avec quel inſtrument on peut les ôter. (186.)

Si le corps a ſouffert quelque déperdition de ſubſtance, il faut la réparer par la regeneration d'une matiere qui lui ſoit ſemblable. Ce qui ſe fait 1. en diſpoſant les vaiſſeaux arteriels, lymphatiques, nerveux, de façon, qu'ils

reçoivent & transmettent leurs liqueurs bien conditionnées 2. en faisant en sorte que ces humeurs bonnes & naturelles se portent vers ces vaisseaux dans la quantité réquise, & avec un mouvement convenable.

190. Par ce moyen (189.) les petits tuyaux blessés, retirés, bouchés & presque dessechés se rempliſſent, s'humectent, s'allongent, s'appliquent à ceux du plexus reticulaire qui leur sont voisins, & avec lesquels ils s'agglutinent par le secours d'un bon liquide.

191. A mesure que toutes ces choses (190.) se font ensemble & également de tous les points du fond & des côtés de la playe, sa cavité se remplit de chaque partie au centre d'une matiere solide & liquide semblable à celle dont il s'étoit fait déperdition.

192. Il faut donc pour que cela se faſſe 1. se nourrir d'alimens qui rendent le chyle, le serum du sang loüables, & la matiere de la nutrition douce & glutineuse, d'alimens peu disposés à la putréfaction, aisés à digerer & à se convertir en notre propre substance : user sur tout des décoctions de matieres farineuses, cruës, fermentées, d'émulsions, de lait, de boüillons, de

fruits mûrs cuits, de legumes tendres pris souvent en petite quantité, & éviter la repletion, la faim, & la soif.

193. On juge sur la connoissance du temperament du malade, & eu égard à la saison & à la complication du mal, lequel de ces remedes (192.) convient à chacun, & comment on doit le préparer.

194. On doit éviter toute acreté parce qu'elle augmente trop la circulation : le vin, les sels, les aromates, l'acide, les legumes acres sont par consequent nuisibles à la cure des playes.

195. Les boüillons trop épais ou trop gras, les plantes alkalescentes, le cresson, le chou, le raifort & autres semblables qui se putrefient aisément, sont aussi nuisibles.

196. Il faut s'interdire tout ce qui a de la peine à se changer en chyle ou en sang. Telles sont les matieres endurcies par le sel, la fumée & l'air; les matieres fort grasses, telles que le lard, les poissons gras, les canards, les oyes, & semblables oiseaux qui se nourrissent de poissons, les matieres visqueuses, telles que les legumes gras, les matieres farineuses cruës, les œufs.

197. Les médicamens qui condui-

ſent au même but, ſont ceux qui ôtent tout ce qui pourroit empêcher la conſolidation (190. 191.) & dont on ſe ſert ordinairement en décoction. Il faudra donc les varier ſelon la varieté de l'obſtacle qu'on aura à lever, car il n'en eſt aucun qui ſoit generalement utile.

198. On aura donc recours ſelon la circonſtance aux atténuans, aux épaiſſiſſans, aux adouciſſans, aux irritans, aux aperitifs, aux relâchans, aux aſtringens, aux ſpecifiques, & ſouvent conſequemment à des remedes oppoſés.

199. On décidera de leur choix ſur la connoiſſance de la nature du vice qui ſe trouve dans le malade, & des vertus des remedes (197. 198.)

200. L'air ſec un peu chaud, pur, ſans aucune exhalaiſon putride, & ſouvent renouvellée convient fort.

201. On doit entretenir le ventre libre par l'uſage des émolliens, des relâchans, des eccoprotiques.

202. Procurer le ſommeil par des anodyns, par un regime humectant, par des narcotiques.

203. Il faut avoir l'eſprit gay, s'abſtenir des plaiſirs de l'amour, & prendre du repos.

204. Pour que les vaiſſeaux conſervent l'état requis, (189.) & que les fluides ne ſe corrompent point dans la playe, & par là ne nuiſent point à l'action décrite, (189. 190. 191.) il faut la mettre à l'abri de l'air, la fomenter & la remplir toute de remedes doux, balſamiques, vulneraires, amis des nerfs, & entretenir par tout une preſſion égale.

205. On tient ces remedes (204.) appliqués ſur la bleſſure par des emplâtres qui ne ſervent gueres en ce cas que par leur tenacité, laquelle ne nuit point.

206. Les liquides qui abordent à la playe, ceux qui s'épanchent dedans, les fibres à demi mortes, les canaux obſtrués & enflés y forment des matieres purulentes, ichoreuſes, des ordures, des chairs ſpongieuſes.

207. On les emporte ordinairement par des digeſtifs, des déterſifs, des coroſifs, des déſiccatifs, & ſouvent par la compreſſion.

208. Il faut mettre ces moyens (207.) en uſage, juſqu'à ce qu'il paroiſſe un pus loüable, doux, blanc, viſqueux, uni, égal, ſans odeur, ſous lequel les ordures ſe nettoyent, les contuſions & les

les tumeurs se dissipent, ce que l'air avoit corrompu se sépare, les cavités se remplissent, les parties divisées se réünissent.

209. Il faut alors avoir recours aux remedes sarcotiques, tels que les digestifs doux.

210. Si après avoir satisfait, suivant (186. 187. 188.) à la premiere intention, (185.) on trouve qu'il n'a été rien emporté de la substance du corps, il faut si bien unir les lévres, que les parties naturellement unies se réappliquent mutuellement les unes aux autres & restent dans cet état.

211. Cela se fait. 1. en donnant à la partie la même situation qu'elle avoit avant que d'être lésée. 2. en la comprimant doucement & également, afin que tous les points de sa surface demeurent contigus & bien assujettis

212. On retient les lévres unies. 1. par le moyen d'emplâtres ténaces, coupés à plusieurs angles en forme de doigts, dont les extrémités qui s'éloignent de la playe forment une anse à laquelle on attache des fils par le secours desquels on peut rapprocher les emplâtres que l'on doit appliquer aux deux côtés de la playe. Ces emplâtres

ſont d'uſage dans les longues ſciſſures tranſverſales de la peau & des parties lâches.

213. 2. En ſe ſervant de compreſſes & de bandages par deſſus, afin que les parties entr'ouvertes (14. N. 1.) demeurent également appliquées les unes aux autres, & ſe réüniſſent. Ce qui ſe fait par une preſſion convenable. Cette ſeconde méthode convient dans les playes longitudinales.

214. 3. Par des ſutures qu'on fait avec des éguilles d'acier, droites quand les playes ſont ſuperficielles ; & courbes, quand elles ſont plus profondes, bien aiguës par la pointe & garnies d'un fil ciré. On les enfonce à une ſuffiſante diſtance de la playe, juſqu'à ſon fond, d'une lévre à l'autre, & en reſſerrant ce fil, on tient dans la réünion les lévres d'une playe ; on nouë enſuite le fil par deſſus & on le couvre d'une petite compreſſe. On recommence cette manœuvre ſelon le beſoin, depuis le milieu ou depuis l'angle de la playe, juſqu'à ſon extrémité : enſuite on enduit les lévres de baume, on met de petites compreſſes ſur les nœuds, on couvre la playe d'un emplâtre.

215. Les ſutures (214.) ſont d'u-

sage dans les playes recentes, par lesquelles il a sorti peu de sang, dans les playes simples, pleines, pures, transversales, obliques, angulaires ; elles (214.) nuisent aux playes qui ont causé une grande hémorrhagie, aux playes vieilles, sanieuses, purulentes, sordides, avec contusion ou perte de substance, couvertes de croutes dangereuses, par la lésion des grands vaisseaux, trop profondes, fort enflammées, empoisonnées, & à celles qui sont faites à une partie nécessairement mobile.

216. 4. On retient les lévres unies en y laissant l'éguille entourée de fil, en sorte que les lévres ne puissent se retirer. Cette méthode convient aux grandes & larges playes des parties pendantes.

217. On parvient au dernier but (40.) en faisant en sorte que les parties soient de niveau, comme dans l'état sain, & qu'elles ne soient ni trop, ni trop peu pressées ; en évitant les caustiques, les stiptiques, les astringens, & sur tout prenant soin que tous les points de la playe soient également pressés. On réüssit dans toutes ces choses en pratiquant ce que j'ai dit ci-devant (211. 212.) en mettant

sur la playe un dessiccatif doux, & enfin en lavant la cicatrice avec des spiritueux.

DE L'HÉMORRHAGIE.

218. Lorsque les causes (159. 160.) d'une playe donnent lieu à une grande hémorrhagie, on l'arrête. 1. par des cauteres actuels. 2. par des cauteres potentiels. 3. par des astringens. 4. par la ligature du vaisseau. 5. en le coupant entierement. 6. en le comprimant par des compresses graduées & des bandages.

219. La révulsion n'est ici (218.) d'aucune utilité, à moins que les vaisseaux ouverts (159) ne soient petits & que le malade ne soit plethorique. On peut dire avec raison la même chose des alimens, de la boisson & des médicamens internes. Ce que nous avons dit de l'hémorrhagie peut aussi s'appliquer au flux de matiere ichoreuse, quoique les baumes épais soient ici d'un grand secours.

DE LA DOULEUR.

220. TOutes les fois qu'une fibre nerveuse qui prend son origine du cerveau est tellement tenduë ou autrement disposée, qu'elle est prête à se rompre, on sent de la douleur.

221. Elle est d'autant plus vive, que la fibre est plus prête à se rompre, & d'autant moins vive que la fibre s'éloigne moins de sa tension naturelle.

222. C'est pourquoi une grande douleur dans une même partie dure peu de tems, une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer & augmenter.

223. La cause de la douleur est donc tout ce qui produit une telle extension ou disposition. (220.)

224. Par exemple. 1. la force de la contraction naturelle soutenuë d'un petit nombre de fibres, les autres étant rompuës. (183.) 2. ce qui produit par trop de répletion une trop grande distension dans un vaisseau tissu de fibres nerveuses ; l'obstruction, la pléthore, l'abondance d'humeurs cachochimes, & l'augmentation du cours des liqueurs.

3. tout ce qui tiraille violemment, comme une luxation, une tumeur, une force externe. 4. tout ce qui bleſſe & corrode.

225. De là l'on connoît la multitude des cauſes (224.) de la douleur (220.) qui naît de la playe (145.)

226. On conçoit auſſi par là la raiſon de l'inquiétude, des veilles, de l'agitation, de la fiévre, de la ſoif, de la ſéchereſſe, des convulſions, de la gangrene, qui en ſont les effets.

227. Et comment il faut varier les anodyns ſelon ſes differentes cauſes.

228. On détruit donc la cauſe de la douleur. 1. en relâchant la fibre tenduë. 2. en diſſolvant les concrétions. 3. en diminuant le mouvement & le volume de la matiere qui cauſe la tenſion. 4. en remédiant au tiraillement inégal & violent. 5. en adouciſſant l'âcreté. 6. en la diſſipant. 7. en ôtant ce qui déſunit les fibres.

229. La douleur ceſſe, quoique ſa cauſe (224.) ſubſiſte. 1. en rendant le nerf inſenſible, en le coupant, en le comprimant, en le brûlant. 2. en émouſſant le ſentiment du ſenſorium commun par des narcotiques. On diſſipe

par là bien des effets (226.) de la douleur.

DES CONVULSIONS.

230. LA convulsion est une contraction violente, involontaire & alternative d'un muscle.

231. Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués.

232. Ainsi elle peut se trouver dans une playe, soit que ce soit une matiere étrangere qui cause irritation, soit la condition même du nerf lesé (163. 164. 165. 183. 184.) soit une trop grande hémorrhagie qui aura précedé.

233. L'on sçait de plus qu'elle trouble toutes les actions.

234. On la guérit. 1. en ôtant le corps irritant, (186.) par le secours de la Chirurgie. (187. 188.) 2. en adoucissant ou en dissipant l'acreté. 3. en changeant l'état du nerf (232.) par les remedes décrits (228. 229.) 4. en rempliſſant le corps d'alimens liquides, doux, amis des nerfs, pris sans cesse en petite quantité. 5. en arrêtant en même tems l'hémorrhagie (218. 219.)

235. Une petite tumeur & une legere inflammation ſont de bon augure dans une playe, mais ces ſymptômes ſont dangereux s'ils viennent à augmenter. Les bains, les fomentations, les anodyns, les antiſpaſmodiques appliqués au lieu bleſſé & à tout le reſte du corps ſont d'un uſage ſalutaire. On en parlera dans l'hiſtoire & la cure de l'inflammation.

236. Le ſang qui s'eſt épanché d'une playe dans une cavité du corps doit en être tiré promptement en mettant le malade dans une ſituation convenable, ou en ſuçant le ſang par le moyen d'une ſonde creuſe, s'il n'eſt point grumelé, ou après l'avoir délayé d'abord; en dilatant l'ouverture de la playe, ou en faiſant une contr'ouverture.

237. Si la playe pénetre en quelque partie ferme, il faut procurer aux ordures une iſſuë par où elles puiſſent s'évacuer. Ce qui ſe fait en comprimant, en lavant, en liant la partie, ou dilatant la playe ou en faiſant une contr'ouverture.

238. La dilatation ſe fait avec un biſtouri, en introduiſant dans la playe des tentes de linge, des éponges, de

la racine de gentiane, & autres choſes ſemblables ſéches attachées à un fil; leſquelles venant à ſe gonfler par l'humeur qu'elles abſorbent, en dilatent l'ouverture.

DES PLAYES DE LA TÊTE.

239. LEs playes de tête endommagent ou les ſeuls tégumens externes communs, ou le perioſte, ou le crâne, ou la dure-mere, ou la pie-mere, ou les vaiſſeaux du cerveau, ou ſa ſubſtance corticale ou médullaire, & ſes ventricules.

240. On ſçait que les ſeuls tégumens ſont bleſſés. 1. par la cauſe vulnerante, par ſa figure. 2. par ſon peu de violence. 3. par l'état du lieu bleſſé, ſur tout quant à la figure. 4. par la legereté des accidens. 5. par la vûë. 6. par le ſtilet.

241. Quoique ces playes (240.) paroiſſent de peu de conſéquence, elles deviennent ſouvent dangereuſes par la proximité des muſcles, des tendons, des futures, du perioſte, du crâne, des nerfs, des vaiſſeaux, du cerveau & par la grande contractilité de la partie bleſſée,

242. Principalement ſi la playe eſt avec contuſion.

243. Ou ſi étant plus étenduë que ſon ouverture, elle donne lieu à un amas d'ordures.

244. Car cet amas de matiere (242. 243.) cauſe d'énormes tumeurs, des eryſipeles, des œdémes, des douleurs, des convulſions, la corruption du périoſte & de l'os, des fiévres, la mort. L'air s'inſinuant dans les cavités, y étant imprudemment retenu par l'application des emplâtres, interieurement répouſſé, produit de prodigieux emphyſemes.

245. S'il n'y a que les ſeuls tégumens bleſſés, ſans ce qui a été dit. (241. 242. 243. 244.) quoique ces ſortes de playes paroiſſent ſouvent conſiderables, on les guerit facilement par le moyen d'une ligature convenable, & par la méthode décrite (depuis 183. juſqu'à 239.) il eſt ſur tout avantageux, quand on en commence la cure, qu'elles ſoient récentes, de les tenir bien réunies, de les débander rarement & promptement, & d'éviter avec ſoin les remedes émolliens, huileux, tout ce qui eſt trop humide & l'air même.

246. Mais ſi ce que j'ai dit (241.) ſe trouve, il faut recourir à divers re-

medes, (depuis 183. jusqu'à 239) selon la difference de la partie affectée, (241.) & les divers dégrés du mal.

247 S'il y a contusion, (242.) on se servira des remedes qui puissent la dissiper ou la faire suppurer, pourvû qu'on choisisse toûjours ceux qui sont amis des nerfs & des membranes (204. 207. 245.) qu'on en fera l'ouverture.

248. Si le mal (244.) arrive, il faut dilater la partie avec un bistouri & la nettoyer (238. 207. 208.)

249. Le pericrâne étant lésé de façon à laisser l'os long-tems découvert & à l'alterer, cet os se trouve privé des vaisseaux que lui fournissoit le pericrâne, & consequemment des siens propres, les liqueurs restent en stagnation dans ces mêmes vaisseaux, & s'y corrompans, séparent une écaille : ce qui fait que l'os devient jaune, brun, noir & enfin s'exfolie.

250. La cause de ce mal (249.) est l'interruption de la continuité des vaisseaux, ou l'air froid qui en resserre & desseche les extrémités dans l'os, sans qu'on soit en droit de l'accuser de malignité.

251. Ses effets sont, l'augmentation des maux. (249.)

252. On le guérit. 1. en perçant légerement avec un petit trépan le crâne jusqu'à son milieu en divers endroits & à peu de distance. Par là on prévient l'exfoliation & le perioste se regenere. 2. En mettant l'os à couvert du pus, de la sanie, rejettant toutes matieres grasses, aqueuses, en empêchant l'impression de l'air, & en appliquant de petits plumaceaux trempés dans de l'esprit de vin dans lequel on aura fait fondre du mastich. 3. en déliant rarement & avec beaucoup de vîtesse.

253. Par ce moyen il sort des endroits où l'on a appliqué le trépan, (252.) & de toutes parts une nouvelle substance qui devient bientôt comme charnuë; alors le reste (249.) se guerit, comme je l'ai dit (245. 246. 247. 248.)

254. Selon la varieté de la cause vulnerante, le crâne peut être fendu, rompu, contus, enfoncé, ou privé d'une portion de sa substance; & cela peut arriver dans l'une ou l'autre de ses tables ou dans toutes deux.

255. On sçait qu'il est ainsi offensé (254.) 1. par la violence de la cause vulnerante. 2. par la grandeur de la playe comparée avec la figure de la

partie bleſſée. 3. par le ſtilet. 4. en verſant de l'ancre. 5. par le cliquetis qui ſe fait lorſque l'on mord. 6. en voyant le crâne rompu, contus, ou pâle en certains endroits. 7. par le tact. 8. par les accidens que ſouffrent les tégumens, par l'abcès qui ſe forme le ſeptiéme jour, par la douleur, par la nature du pus ichoreux, fétide, par la malignité étrangere de la playe.

256. Les effets de ce mal (254.) ſont. 1. la mort de la portion d'os ſéparée, (249. 250. 251.) 2. la corruption des lieux voiſins. 3. de là ſouvent la putrefaction de tout l'os infecté. 4. la carie du diploë. 5. la corruption des tégumens du crâne & du cerveau. 6. les convulſions, l'aſſoupiſſement, la paralyſie, l'apoplexie, & la mort, effets de l'affection du cerveau.

257. D'où (254. 255. 256.) l'on tire la notion & la prédiction de ce mal.

258. Les indications curatives conſiſtent 1. à découvrir la partie bleſſée. 2. à la nettoyer. 3. à trépaner l'os. 4. à procurer la regeneration de ſon perioſte. 5. à guerir le reſte de la playe.

259. On découvrira la partie. 1. en faiſant avec un ſcapel aux tégumens

blessés jusqu'au crâne ; une incision droite, perpendiculaire, angulaire ; cruciale. Lorsqu'il se trouve sous les tégumens des fragmens d'os rompus & vacillans, il faut beaucoup de prudence & faire differemment cette incision, selon la varieté du lieu offensé & de la playe. 2. en séparant du crâne exactement avec un bistouri les tégumens coupés. 3. en rempliſſant de charpie la playe.

260. On absorbe avec des éponges le sang, le pus, la sanie, les ordures ; pour les fragmens, les esquilles, les écailles d'os, on les emporte avec la pince, s'ils sont petits, & ne tiennent à aucune membrane ; ou on les enleve avec de petites ténailles. C'est ce qu'on nomme mondation artificielle.

261. Mais s'ils sont trop grands, s'ils tiennent à quelque partie vivante, s'ils sont cachés, il faut les laisser : car ou ils se séparent d'eux-mêmes, ou ils se reprennent aux parties vivantes : voilà la mondation naturelle.

262. Si l'os paroît contus, blanc, brun, livide ou fendu, il faut y appliquer ça & là de petits trépans, comme on l'a prescrit (252.) par là les parties vivantes en s'élevant détachent

promptement & facilitent l'exfoliation des parties mortes.

263. Par là même (262.) la regeneration du perioſte (152.) ſe fait bientôt.

264. Le reſte ſe guerit, comme on l'a dit. (245. 246. 247. 248. 253.)

265. On conçoit par là pourquoi une petite fente eſt ſouvent plus dangereuſe qu'une grande contuſion du crâne. (256.)

266. Et que cette méthode (252. 262.) eſt préferable aux cauteres actuels, aux rugines, aux trépans, dont les anciens ſe ſervoient dans ces cas. (249. 254. 256. 262.)

267. Lorſque le crâne eſt enfoncé dans les enfans, ou comprimé dans les adultes après une fracture, il preſſe le cerveau. Selon la difference du lieu comprimé, la differente grandeur, profondeur & violence de la preſſion, ſelon que le corps qui comprime eſt aigu, picquant, ſurviennent divers ſymptômes, la ſtupidité, l'étourdiſſement, l'aſſoupiſſement, le tintement d'oreille, le vertige, l'obſcurciſſement de la vûë, le délire, des vomiſſemens de bile, des douleurs de tête, des convulſions, la paralyſie, la ſortie involontaire de l'u-

rine & des excrémens, l'apoplexie, la fiévre & la mort.

268. De plus le cerveau ainsi offensé & corrompu par son inflammation, sa suppuration, sa gangrene, ses fongus & ses hémorrhagies, produit des maux semblables. (267.)

269. On connoît ce genre de mal par le tact, par la vûë, en levant les tégumens. (259.)

270. Pour le guerir il suffit d'ôter ce qui pique, de rétablir dans l'état naturel ce qui fait la pression, & de l'y conserver.

271. Après avoir découvert le crâne (259.) qui est mol dans les enfans, on l'éleve par le moyen d'un emplâtre ténace. Dans les adultes, si la portion d'os enfoncée ne vacille point, on l'éleve avec un tirefond. Si elle vacille & qu'elle ne puisse soûtenir le trépan, il faut percer le crane près de la fracture, afin qu'on puisse élever la portion vacillante avec l'élévatoire. Pour faciliter le succès de cette operation, on doit faire éternuer le malade & lui faire retenir son haleine.

272. On conserve cette portion dans sa situation naturelle, en évitant toute pression externe par le moyen d'un bandage convenable. 273.

273. Si le crâne étant fendu, rompu ou contus, il arrive que les vaisseaux sanguins ou lymphatiques s'étant rompus sous le crâne, y ayent répandu leurs humeurs, ces mêmes humeurs épanchées pressant le cerveau produisent les maux (267.) venant ensuite à se putrefier & à se convertir en pus ou en ichorosité, les parties du cerveau qui sont fort tendres s'en trouvent affectées par droit de voisinage, ce qui produit de nouveau des accidens semblables. Ces vaisseaux, qui du crâne communiquent à la dure-mere, de celle-ci à la pie-mere, de là au cerveau, à ses sinus, à ses ventricules, produisent en differens endroits des dommages differens par leur danger & leur guerison.

274. Une forte commotion du cerveau, souvent le crâne n'étant aucunement endommagé, fait naître les mêmes symptômes, (273.) par la rupture des vaisseaux du cerveau, par la compression de sa substance.

275. On connoît ces maladies (273. 274.) par leur cause connuë, par la force de son action, par le lieu affecté, par le vomissement bilieux, par l'affoiblissement, la dépravation ou l'entiere

deſtruction de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, du goût, du tact; par le vertige ſimple ou tenebreux, par la chûte, par l'aſſoupiſſement, le *ſtertor* par la paralyſie, par des mouvemens convulſifs, par le délire, la léthargie, l'apoplexie, le hériſſement du poil, la fiévre avec redoublemens, l'écoulement du ſang par les yeux, par les narines, par les oreilles, la rougeur du viſage & des yeux.

276. On ſçait ce qui eſt lezé au dedans du crâne. 1. par les ſignes externes ſenſibles, (249. 254. 255. 256. 262. 267. 269.) s'il y en a. 2. en découvrant par art l'endroit offenſé du crâne, (255.) 3. par la tumeur & la rougeur qui paroiſſent ſur la peau raſée, après y avoir appliqué un emplâtre. 4. en faiſant attention à l'endroit de la tête où le malade a porté la main par un mouvement ſpontané. 5. aux ſymptômes de la paralyſie d'un côté, tandis que l'autre eſt en convulſion.

277. Alors. 1. il faut ôter ſur le champ le ſang épanché. 2. purifier les lieux infectés. 3. tirer les petites eſquilles d'os qui ont pû s'inſinuer dans la ſubſtance du cerveau.

278. On ôte le ſang extravaſé. 1.

par la réſorbtion. 2. par la réſolution. 3. par le trépan.

279. La réſorbtion s'en fait, lorſqu'il eſt repouſſé par la force de la vie dans les veines qu'on a vuidées par les grandes ſaignées & les purgations.

280. Ces deux évacuations (279.) doivent être grandes, proportionnées aux forces du malade, & réïterées ſelon le beſoin, ſur tout lorſqu'on s'apperçoit après les avoir adminiſtrées que les ſymptômes (273. 274.) diminuent.

281. La réſolution ſe fait. 1. par la réſorbtion (279. 280.) d'une partie de l'humeur épanchée. 2. en l'attenuant par des délayans aqueux & par des réſolutifs bûs chauds. 3. en appliquant ſur la partie affectée, après l'avoir raſée, des emplâtres, des cataplaſmes, des fomentations faites de digeſtifs nervins & céphaliques. 4. en appliquant les mêmes remedes aux oreilles & aux narines.

282. Si les ſymptômes (273. 274.) bien loin de diſparoître ou de ſe calmer, continuent ou augmentent, malgré tous ces remedes, (279. 280. 281.) il faut ſur le champ faire l'operation du trépan pour évacuer les hu-

meurs (273. 277. N. 1.) procurer la dépuration (277. N. 2.) & ôter les fragmens osseux. (277. N. 3.

283. Pour sçavoir dans quel lieu on doit appliquer le trépan, il faut connoître l'endroit blessé, (276.) considerer s'il peut souffrir l'operation, & si rien n'en peut empêcher le succès.

284. L'on ne doit point trépaner. 1. sur les sutures. 2. sur plusieurs muscles. 3. sur les sinus frontaux. 4. sur les endroits où pénetre une artere considerable. 5. dans les endroits qui approchent de la base du crâne. 6. sur une piéce d'os rompuë, contuse, cariée, quand elle est vacillante. 7. sur les endroits inégaux par leurs éminences & leurs cavités alternatives.

285. En ce cas on applique avec succès le trépan sur l'endroit voisin de celui qui est offensé. (276.)

286. Si le mal presse (273. 275.) quoiqu'on ne puisse découvrir sûrement le lieu affecté, (276.) il faut cependant tenter l'operation des deux côtés du crâne, pour parvenir au but. (277.)

287. L'endroit offensé (276. 283. 284. 285. 286.) étant trouvé, après avoir rasé les cheveux, on incise les

tégumens (259.) on les sépare du crâne, on tient les lévres élevées, on desseche l'os, on le couvre de charpie, on arrête l'hémorrhagie, (218.) on appaise la douleur, (227. 228. 229.) on empêche l'inflammation, (235.) & si le mal n'est pas fort pressant, après avoir fait un appareil convenable, on remet l'opération au lendemain.

288. Alors la tête bien appuyée, les oreilles bouchées, l'atmosphere échauffée, le crâne bien essuyé, on applique la couronne du trépan avec sa pyramide : le front sur cet instrument, on le tourne doucement & également par tout, jusqu'à ce qu'il y ait un cercle bien gravé sur le crâne.

289. Ensuite après avoir ôté la pyramide, on continuë de le tourner lentement en nettoyant sans cesse les scieures, jusqu'à ce qu'il s'épanche du sang, que l'os paroisse plus mol, ou que le changement de son avertisse qu'on est déja parvenu au diploë, lequel souvent ne se trouvant point, est souvent attendu en vain.

290. Après avoir nettoyé le sang épanché, on l'arrête avec de l'esprit de vin chaud, on essuye toute la scieure ; on fait encore un ou deux tours de

trépan avec toute la précaution, la lenteur, & la patience poſſible, on ôte ſans ceſſe la ſcieure, on regarde continuellement ſi le cercle fait dans l'os par le trépan ne change point de couleur, & ſi ſon fond eſt parfaitement égal. Alors on appuye differemment le trépan, ſelon la differente couleur du cercle. Enfin l'os ſe détache, enſorte qu'il ne tient preſque à rien par toutes ſes parties.

291. Si toute la circonference du cercle eſt d'une couleur tirant ſur le bleu, par tout égale, & que la portion d'os vacillante faſſe connoître que le crâne eſt preſque perforé, on doit alors enlever le ſegment oſſeux avec l'élevatoire ou le tire-fond.

292. On ratiſſe enſuite avec le couteau lenticulaire les inégalités raboteuſes qui ſont aux côtés de l'os; on eſſuïe ce qu'on a ratiſſé; on évacuë le ſang & les ordures en faiſant éternuer le malade, en lui faiſant retenir ſon haleine & en péſant un peu & avec beaucoup de précaution ſur la dure-mere avec le méningophilax. On remplit le trou d'un linge fin enduit de quelque médicament ami des membranes, & on le couvre d'une plaque de plomb à anſes,

193. Après quoi la curation eſt ſemblable à celles des playes des membranes. (depuis 185. juſqu'à 239.)

194. Par cette méthode dans l'eſpace de 40. ou 50. jours les bords du trou oſſeux ſe détachent, il y naît chaque jour une chair qui remplit le trou, & devenant inſenſiblement plus dure, prend la forme d'un cal oſſeux cavé ou éminent, où il reſte de la foibleſſe & quelque ſentimens de douleur.

195. L'inflammation, la ſuppuration, la gangrene, les champignons des membranes du cerveau & du cerveau même, ſe diſſipent par les remedes propres à ces maladies, par l'application des antiphlogiſtiques, des antiſeptiques, des déterſifs, par la ligature & la lame de plomb. (292.) Au reſte on juge de la malignité des playes de la tête, 1. par leur ſiége; le plus dangereux eſt l'occiput, le haut de la tête, les parietaux, les ſutures. 2. par leurs ſymptômes; les plus facheux ſont la fiévre après le ſeptiéme jour, avec froid & tremblement; la ſéchereſſe de la playe avec une couleur pâle & livide; l'inégalité de l'os avec une couleur jaune; l'hémiplegie; les convulſions, 3. par l'âge, 4. par le temperament du

malade. 5. par la saison de l'année. 6. par l'impureté & la putréfaction de l'air.

296. Si l'on s'apperçoit après l'operation du trépan qu'il y a du sang, du pus & d'autres ordures cachées sous la dure-mere, il faut hardiment l'ouvrir.

DES PLAYES DU THORAX.

297. ON connoît les playes du thorax & on sçait qu'elles ne pénetrent point dans sa cavité. 1. par la vûë. 2. par la sonde. 3. parce qu'il n'en sort point d'air, quoiqu'on fasse pour s'en apercevoir. 4. par le retour de l'eau tiéde injectée. 5. en mettant le malade dans la situation où il étoit, lorsqu'il a été blessé. 6. quand on a des marques sûres que le poumon est colé à l'endroit de la plevre qui est percé.

298. Si elles (297.) descendent obliquement sur ou entre les côtes, il arrive souvent que le pus ayant rongé la plevre, s'insinuë dans la cavité de la poitrine, sur tout s'il ne peut trouver d'issûë au dehors, quelques moyens qu'on mette en œuvre pour lui en pro-

curer. Ce qui donne lieu à l'empyéme & à nombre de maux qui s'enſuivent.

299. C'eſt pourquoi au lieu de tentes, d'emplâtres & de tout ce qui peut comprimer, il ne faut uſer que de dépuratifs, de balſamiques avec des plumaceaux & d'un leger bandage, & mettre le corps dans une ſituation convenable.

300. On ſçait qu'une playe penetre dans la cavité de la poitrine. 1. en comparant ſa cauſe avec ſa largeur. 2. en introduiſant une ſonde dans le corps du malade, après l'avoir mis dans la ſituation qu'il avoit, lorſqu'il a reçû le coup. 3. en faiſant fortement inſpirer le malade, pendant qu'en même tems on ferme la playe, les narines & la bouche; quand on ſent que l'air fait effort pour ſortir, on découvre ſur le champ la playe, alors l'air en ſort par l'expiration: ſouvent auſſi on entend le bruit qu'il fait dans la capacité de la poitrine. 4. par l'injection. 5. par l'emphyſéme; qui ſurvient lorſque l'air contenu dans la cavité du thorax, augmenté continuellement par l'action du poumon léſé, échauffé, rareſié, preſſé par l'inſpiration, retenu dans la playe d'où il ne peut librement ſortir, pouſſé dans la

membrane cellulaire aux lévres de la playe, s'y insinuant de plus en plus, produit souvent par tout le corps d'un homme, à l'exception de la plante des pieds & de la paulme des mains, une enflûre lisse & transparente d'onze pouces d'épaisseur. (Voyez les Mémoires de l'Academie Roïale des Sciences de 1713. p. 15. 18. Voyez aussi 4. 15. & 119. 120. où il est fait mention d'un emphyséme mortel survenu à l'occasion d'une fracture des côtes sans léſion de la peau.) 6. par le sang écumeux qui en sort.

301. Voici les effets d'une telle playe. 1. Il arrive souvent que l'air qui a pénetré dans la cavité du thorax presse le poumon ; ce qui nuit à la respiration & à la circulation. 2. Il se fait un amas de sang extravasé dans la poitrine. 3. Ce sang échauffé, agité & enfermé de toutes parts se putréfie. 4. D'où suivent la mortification, l'érosion, la corruption, la puanteur de la plevre, des poumons, du médiastin, du diaphragme, du péricarde. 5. une infinité de maux qui en resultent. 6. le crachement de sang.

302. Les signes du sang épanché sont. 1. l'orthopnée. 2. on est plus com-

modément couché sur le dos, avec peine sur la partie blessée, mais il est impossible de rester couché sur le côté sain. 3. les effets décrits (301.) 4. on sent une pésanteur sur le diaphragme. 5. on sent la fluctuation de la matiere. 6. l'extravasation se manifeste par la nature & le siége de la playe. 7. par l'extrême foiblesse, la pâleur, les sueurs froides. 8. par la violence de presque tous les symptômes, qui augmente de plus en plus.

303. Il faut sur le champ ôter le sang épanché. Pour cela. 1. on met le malade dans une situation convenable & il doit faire les efforts nécessaires. 2. on suce le sang par un tuyau courbe, percé aux côtés, obtus à son extrémité. 3. on injecte une liqueur délayante, dissolvante & dépurative. 4. on dilate la playe. 5. on fait une contr'ouverture entre la seconde & la troisiéme vraye côte inferieure à quatre doigts de distance des vertebres & de l'angle inferieur de l'omoplate ; la pointe de l'instrument dirigée en bas, on fera une section paralelle aux côtes dans leur milieu.

304. Quand ces playes sont guerissables, on les guerit fort bien & en

peu de tems, pourvû qu'on n'y mette aucune tente, qu'on les découvre rarement, qu'on les garantisse de l'air & du froid, & qu'on fasse sortir l'air qui a interieurement penetré, par un sucement artificiel, & en faisant respirer le malade aussi fortement qu'il convient.

305. Par cette méthode on obvie à tous ces cruels symptômes. (301.)

DES PLAYES de l'Abdomen.

306. ON connoît que les playes de l'abdomen ne pénetrent point dans sa cavité. 1. par la sonde & la situation du malade. 2. par l'injection. 3. par la cause vulnerante connuë & la nature de la playe.

307. Si elles sont profondes, & si elles pénetrent presque jusqu'au peritoine, les tégumens se trouvant affoiblis en cet endroit, donnent lieu à une hernie dans les personnes robustes: ces playes ne sont jamais plus fâcheuses que lorsque se trouvant obliques entre les tégumens de l'abdomen, elles deviennent fistuleuses.

308. C'eſt pourquoi l'on y doit remédier par la ſuture & le bandage ; & pour le reſte il ſuffit de ſuivre la cure ordinaire des playes.

309. Pour celles qui pénetrent dans la cavité de l'abdomen, il eſt facile de les connoître. 1. par la ſonde & la ſituation. 2. par l'injection. 3. par la cauſe & la nature de la playe. 4. par la ſortie des parties contenuës.

310. En ce cas, ſi les ſymptômes ſont peu conſiderables, ſi le malade n'a ni douleur ni fiévre, ni inflammation, ſi le corps poſé ſur la playe, il n'en ſort point de ſang ; ſi la liqueur qu'on a injectée revient telle qu'elle étoit, ſoyez sûr que les viſceres ne ſont point bleſſés.

311. Il faut ſur le champ chaſſer par le ſucement & l'effort de l'expiration l'air qui eſt entré & qui s'eſt échauffé dans la poitrine ; après avoir ôté les tentes, on pratique la gaſtroraphie pour réünir les tégumens ; on finit la guériſon en faiſant coucher le malade ſur la playe enduite de baume : en le faiſant reſter en repos, manger peu & des alimens doux & humectans ; en levant rarement l'appareil.

312. La douleur vive & la fiévre qui

ſont des ſignes d'inflammation, le ſang, les matieres ichoreuſes, purulentes, les alimens, la boiſſon, le chyle, la bile, l'urine, les excrémens, la puanteur qui ſort de la playe, la cauſe vulnerante, la ſituation & la nature de la playe, la pâleur, les ſueurs froides, l'inquietude, les défaillances, le défaut du pouls, dénotent par leur préſence que les viſceres de l'abdomen ſont offenſés, & leſquels.

313. Il ſurvient alors une infinité de maux qui dépendent en partie. 1. de la nature délicate, vaſculeuſe & non muſculaire des viſceres, dans leſquels la circulation ſe fait très-difficilement, & ne peut ſe faire ſans que l'abdomen ſoit fermé. 2. de la léſion de leurs fonctions. 3. de la quantité & de la corruption du ſang épanché. 4. de la raréfaction & de la preſſion de l'air qui s'eſt inſinué dans la cavité de l'abdomen.

314. C'eſt ce qui rend ſouvent ces playes mortelles. Pour les playes des inteſtins, lorſqu'elles ſe préſentent à traiter, & qu'elles ſont grandes, il faut les coudre; mais on doit laiſſer agir la nature, ſi elles ſont petites, & ſuivre au reſte. ce qui a été dit (311.)

315. Si l'inteſtin ſort par une large

ouverture, sans être endommagé; après l'avoir réchauffé par l'application d'un animal ouvert vif, ou par une fomentation convenable, on le remet dans sa place; l'on pratique au reste ce qui a été dit. (311.)

316. S'il sort par un petit trou, s'il est tellement enflammé, ou enflé par des vents ou des matieres fécales, qu'on ne puisse le réduire, on fomente, on picque l'intestin; on dilate la playe pour en faire la réduction.

317. Lorsqu'une portion d'intestin a été emportée par une playe, par la suppuration, ou par la gangrene, on doit coudre avec l'ouverture de la playe la partie superieure de l'intestin, si elle se présente d'elle-même, ou après l'avoir prudemment approchée.

318. Quand l'épiploon sort, s'il est humide, chaud, & conserve encore sa couleur rouge, naturelle, il faut le réduire, comme on l'a dit (316.)

319. S'il est sec, froid, livide, après y avoir fait la ligature, la section & la fomentation convenable, on le remet en sa place.

320. Les remedes qui méritent la préference en ce cas, sont, de copieuses saignées, des lavemens au commen-

cement du mal, (supposé que les gros intestins ne soient point lezés) la diette, une douce respiration, le repos, une situation convenable.

DES CONTUSIONS.

321. LA contusion n'est autre chose que la rupture de plusieurs petits vaisseaux ensemble, faite par un corps dur & obtus, soit par le mouvement ou la résistance de ce corps, soit par sa morsure, ou sa pression.

322, L'idée que l'on en doit avoir ne renferme autre chose qu'une accumulation de petites playes avec broyement des solides & des petits vaisseaux.

323. Ses effets sont donc une solution de continuité avec déchirement; la destruction de plusieurs parties avec écrasement, l'extravasation des liqueurs dans les vuides voisins, ou dans ceux qui se forment, & une infinité de maux qui peuvent s'ensuivre. La contusion & la fracture des côtes produit un emphyseme mortel. (Mém. de l'Acad. Royale des Sciences. 1713. p. 119.)

324. Ce qu'il y a de plus dangereux parmi tous ces effets (323.) c'est lorsque

que les tégumens n'étant point endommagés, les parties intérieures ſont tellement affectées (321. 322 323.) que les liqueurs croupiſſent, ſe coagulent, ſe corrompent ; ce qui produit des échymoſes, des anévriſmes faux, des meurtriſſures, des ulceres, la gangrene, la carie ; & dans les glandes, des ſchirres & des cancers.

325. La contuſion leze ſouvent les os, & pour lors les accidens décrits (249. 250. 251. 254. 256. 257.) ſurviennent, & la moëlle ſe trouve offenſée, d'où naiſſent des ulceres, des fiſtules, la carie, la putréfaction ; car la moëlle eſt dans les os, ce que le cerveau eſt dans le crâne. (273. 274.)

326. Alors elle offenſe quelquefois les muſcles, ce qui produit d'abondantes ſuppurations, la gangrene, la paralyſie, des contractions ; ſi elle endommage de grands nerfs qui donnent pluſieurs rameaux, ſurviennent la paralyſie, l'atrophie, l'inſenſibilité & une gangrene incurable dans les parties inferieures ; ce qui ſe trouve vrai, ſur tout dans les léſions de l'épine du dos & de ſa moëlle.

327. Les viſceres même ſont ſou-

vent offenſés par la contuſion ; alors ils s'enflamment, ſuppurent, ſe gangrenent, deviennent ſchirreux & leſés dans leurs fonctions.

328. D'où (322. 323. 324. 325. 326. 327.) l'on peut aiſément expliquer une infinité de maladies fâcheuſes & ſurprenantes, tant aiguës que chroniques, qui peuvent naître des contuſions. (321.)

329. On connoît la contuſion & ſon ſiége. 1. par la vûë & le tact. 2. par la douleur, l'engourdiſſement, la peſanteur, par la couleur rouge, brune, plombée, noire, jaune, verte, par l'hémorrhagie, la gangrene, (323. 324. 325. 326. 327.) en comparant l'inſtrument qui a fait la contuſion & ſa figure avec la partie offenſée.

330. Et l'on n'ignore pas. 1. qu'une grande contuſion interne des viſceres nobles eſt incurable, cauſe des maladies & la mort. 2. que celles des os ſont fort dangereuſes, difficiles à guerir, principalement près des jointures & de la moëlle. 3. que celle du crâne eſt la plus dangereuſe, comme je l'ai fait voir, à cauſe du voiſinage du cerveau. 4. que celles des groſſes glandes des oreilles, des aiſſelles, des mammelles, du pan-

creas, des aînes, de l'uterus, menacent de ſchirres, de cancers, &c.

331. Dans la cure de ce mal il faut toûjours tenter la réſolution, craindre la ſuppuration, & encore plus la gangrene.

332. La réſolution conſiſte à ôter la liqueur extravaſée, ſans bleſſer davantage les vaiſſeaux.

333. Pour cela il faut. 1. La rendre fluide. 2. relâcher les vaiſſeaux voiſins. 3. la déterminer dans les vaiſſeaux en les évacuant ou en les frottant.

334. Ainſi de copieuſes ſaignées appuyées de purgations fortes & qui n'échauffent point, des fomentations ſur la partie, qui pénetrent, relâchent, attenuent, des frictions chaudes à la partie; les diſſolvans, les ſudorifiques, les diurétiques interieurement pris ſont profitables.

335. On connoît par là (334.) & par le grand danger de la maladie, l'ordre qu'on doit ſuivre dans l'adminiſtration de ces remedes, & la néceſſité de les répeter, & leur proportion.

336. Il faut en même-tems uſer d'alimens très-legers, & qui n'ayent aucune tendance à la putréfaction.

337. Mais ſi ce mal eſt ſi conſidera-

ble qu'on ne le puiſſe réſoudre, ſuppoſé qu'il ſoit poſſible d'y porter la main ; on ſcarifie la partie, on l'ouvre, on la fait ſuppurer en pratiquant en même-tems ce qui a été dit. (334.) mais ſi elle eſt déja tout-à-fait morte, ou même dans un état qui menace de douleurs inſupportables, d'inflammation, de ſuppuration, d'atrophie, de fiévre, de mort, il faut l'extirper, s'il eſt poſſible. (voyez depuis 464. juſqu'à 475.)

338. Cependant la méthode décrite (331. 332. 333. 334. 335.) eſt ſi efficace, qu'on pourroit à peine le croire ; tant la nature ſçait d'elle-même attenuer, réſoudre, diſſiper, ſéparer & pouſſer au dehors !

DES FRACTURES DES OS.

339. QUand les parties d'un os ſont ſéparées par force en de grands fragmens, on donne à cette ſolution de continuité le nom de fracture.

340. Lorſqu'il n'y en a qu'une ſeule, on l'appelle ſimple ; compoſée, quand il y en a pluſieurs, & compliquée, quand elle eſt avec playe, con-

tuſion, inflammation, ulcere & pluſieurs autres fractures.

341. Suivant ſa differente ſituation elle prend encore le nom de tranſverſale, d'oblique, de longitudinale; & ſelon que les fragmens montent les uns ſur les autres, ſont réciproquement appliqués par les côtés ou s'élevent en pointes, elle prend divers noms, diverſe nature, & demande different traitement.

342. Ses effets varient ſelon la varieté de ſa forme, la nature de l'os rompu, la varieté des fragmens par rapport à leur ſituation, leur figure, leur nombre, leur grandeur, enfin ſelon leur different ſiége & les parties voiſines.

343. Les principaux ſont donc la deſtruction de ce qui appuye, ſoûtient & dirige les muſcles; leur contraction, le racourciſſement de la partie, le deplacement des muſcles, la contorſion du membre, ſa difformité; la dilaceration, la contuſion, la corruption du perioſte externe, des petits vaiſſeaux des cellules, du perioſte interne, de la membrane medullaire, & de la moëlle même; l'élevation des petits vaiſſeaux oſſeux, ce qui cauſe une inegalité au cal, une tumeur,

& défigure la partie ; la diſtraction, la dilaceration, l'irritation, la compreſſion des membranes, des tendons, des nerfs, la convulſion ; le changement des vaiſſeaux voiſins, leur deſtruction, l'obſtruction, l'inflammation, la douleur, l'échymoſe, la maigreur, la ſuppuration, la gangrene ; la mort de la partie, ſouvent du tout : & preſque toûjours contuſion.

344. Sur ces conſiderations (342. 343.) l'on connoît le mal préſent & ſon état. Si dans le même tems, l'on touche les fragmens ; ſi l'on entend une crepitation ; ſi l'on voit la figure leſée, l'immobilité, ſi l'on en conçoit la cauſe, ſon impetuoſité, ſa ſorte d'impulſion, ſi l'on conſidere l'âge décrepit, l'effet du froid de l'hyver, le diagnoſtic en eſt clair.

345. Quoiqu'on ne puiſſe connoître qu'avec peine & fort tard les fractures oblongues, cependant la connoiſſance de l'inſtrument qui les a faites, la douleur, la tumeur, l'épaiſſeur, l'inégalité de la partie, le pus fétide qui en ſort, aident un peu à les découvrir.

346. La figure, la ſimplicité, la compoſition, la durée de la fracture, le nombre, la figure, la grandeur des

fragmens, l'endroit de l'os bleſſé, la léſion des parties voiſines, la ſaiſon, l'âge, le temperament du malade, toutes ces choſes mûrement examinées font prédire, ſi la cure ſera facile, difficile, longue, prompte, entiere, ou défectueuſe.

347. Pour guérir ce genre de mal.

1. Il faut rendre à la partie ſa ſituation naturelle par l'extenſion, par la réduction.

2. Maintenir l'os réduit par des bandages & des machines.

3. Qu'étant réüni & maintenu en ſon union, la conſolidation s'en faſſe, par le moyen du cal qui ſurvient.

348. Si la fracture n'a pas dérangé la propre ſituation de l'os, la premiere indication ceſſe.

Si les parties de l'os fracturé ſont un peu lateralement écartées, il ſuffit de faire une petite extenſion.

Si elles ſont tout-à-fait lateralement écartées, il faut faire une grande extenſion, afin que les parties embaraſſées ſe dégagent, que l'on agence & ajuſte bien l'os, & qu'on lui rende ſa longueur naturelle.

349. Pour faire l'extenſion. 1. on prend l'os près de la fracture avec la

main ou avec des lacs. 2. on assujettit le malade. 3. on pose la partie dans sa situation naturelle. 4. on la tire lentement en ligne droite, aussi long-tems & avec la force qu'exige la contraction des muscles. 5. si la main n'est pas assez forte, on a recours à des instrumens méchaniques.

350. Lorsque la partie est déja enflammée, il faut souvent calmer l'inflammation, avant que de faire ces operations, (348. 349.) parce qu'elles ne se font guéres sans violence ni sans douleur; autrement la gangréne survient & les malades meurent en convulsion.

351. Si les fragmens ne tiennent à rien, on les ôte, si on peut le faire sans peine. Si les pointes d'os empêchent absolument de faire l'extension, & sont visibles, il faut les couper, ou faire incision pour les découvrir, si elles sont cachées. Si la fracture est fort composée ou compliquée, principalement si elle est en même tems avec grande contusion, écrasement d'os, destruction des grands vaisseaux, il faut sur le champ faire l'amputation de la partie, supposé que rien n'en empêche.

352. Après avoir fait une extension suffisante, (349.) les préparations ;

(351.) la réduction se fait en tournant la partie doucement, lentement, avec précaution, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien d'engagé, que les muscles dérangés ayent repris leur place, & les os leur situation naturelle.

353. On en est sûr par la connoissance de l'anatomie, par la comparaison de la partie saine avec celle qui est malade, par la cessation de la douleur, par la longueur & la figure naturelle renduë à la partie.

354. On maintient l'os reduit par des bandages, des compresses, des attelles, par des goutieres qui le tiennent assujeti en empêchant & en dirigeant l'action des muscles.

355. Les bandages trop serrés font enfler la partie, y arrêtent le cours des liqueurs, y font naître la gangrene; d'où naissent une infinité de maladies; on ne doit donc que légerement les resserrer, pour assujetir doucement les vaisseaux.

356. S'il y a playe, il la faut guérir selon l'art, (voyés depuis 185. jusqu'à 239.) & en levant rarement l'appareil. Il en est ainsi de l'inflammation, de la douleur, des tumeurs & des autres symptômes.

357. Le cal se forme plus ou moins vîte, dans l'intervale de 20. à 70. jours, selon l'âge du malade, l'épaisseur de l'os, & le poids qui presse la partie.

DES LUXATIONS.

358. Lorsque l'extremité d'un os mobile est sortie de la cavité dans laquelle il se meut naturellement, en sorte que cet os ne puisse plus se mouvoir, ce déplacement s'appelle luxation.

359. Si l'os est tout à fait déplacé, c'est une luxation; s'il ne l'est qu'en partie, ce n'est qu'une entorse.

360. La plus mauvaise est celle qui est causée par le détachement de l'épiphise du corps de l'os.

361. Ce genre de mal a pour cause externe, toute extension, contorsion & expulsion violente.

362. Pour cause interne, toute matiere qui se formant dans la cavité en chasse l'os.

363. Ces causes (361. 362.) ont pour adjuvantes, l'extension, la relaxation, la rupture des ligamens, prove-

nuës soit de cause externe ou de cause interne.

364. De là le changement de figure dans la partie, la tumeur, la cavité, l'allongement, le racourcissement du membre, l'immobilité, la distraction des muscles, l'engourdissement des parties inférieures, la paralysie, la compression des vaisseaux voisins, la douleur, l'insomnie, l'inflammation, l'œdéme, l'anchylose, la convulsion, la maigreur, la mort de la partie ou même du tout.

365. On tire de toutes ces marques les signes évidens de la luxation.

366. Si l'on fait attention à la grandeur, à la figure, à la situation, aux parties comprimées & interceptées, à la durée, à la concrétion des parties luxées, à la douleur, à l'inflammation, aux convulsions & aux autres symptômes, à la solidité ou à la délicatesse des parties voisines, à la rupture ou seulement à l'allongement des ligamens, aux muscles attachés à l'os luxé, & autres choses semblables, on pourra sûrement prognostiquer si la guérison sera entiere, défectueuse, prompte, lente, facile ou difficile.

367. Elle dépend, 1. de la reduction de la partie luxée. 2. de sa reten-

tion dans sa place jusqu'à la fin.

368. La reduction se fait. 1. en assujettissant le corps du malade. 2. en remuant la partie de façon que l'os réponde directement à sa cavité. 3. en l'y conduisant par intorsion, intrusion, pulsation.

369. On maintient l'os reduit par le repos, par les bandages, par la situation naturelle de la partie.

DE L'INFLAMMATION.

370. LA similitude de la cause & des effets de l'inflammation & du feu, a fait donner à l'inflammation le nom de feu, de phlegmon.

371. Elle consiste en ce que le sang rouge arteriel qui croupit dans les plus petits vaisseaux est agité & pressé par le reste du sang qui est en mouvement & agité plus fortement par la fiévre.

372. Elle peut donc se faire ou dans les extrémités des arteres sanguines ou dans les vaisseaux sereux lymphatiques ou autres plus petits vaisseaux arteriels, lesquels ne peuvent y transmettre les globules rouges ou autres élemens grossiers des fluides qui ont pénetré dans

leur cavité par la dilatation de leurs orifices. Si le sang passe dans les veines destinées aux esprits animaux, il cause une inflammation. (Cels. 5.)

373. Ainsi son siége est toute partie du corps où se distribuent des arteres sanguines & où les lymphatiques prennent leurs origines.

374. Par consequent les arteres mêmes, les veines, les nerfs, les membranes, les muscles, les glandes, les os, les cartilages, les tendons, tous les visceres, & consequemment presque toutes les parties du corps sont susceptibles de ce mal, qui affecte la graisse plus frequemment & avec plus d'opiniâtreté que toute autre partie.

375. Ce croupissement (371.) a pour cause. 1. toute compression, tension, contorsion, rupture, contusion, brûlure, érosion, crispation, qui rétrecit tellement les extrémités coniques & cylindriques des vaisseaux, que le diametre de leur orifice devient plus petit que le diametre du globule de sang: la chaleur, le mouvement violent, tout corps étrange, les ligatures, toute pression, tout acre interieurement pris ou exterieurement appliqué, le froid brulant, le frottement trop vio-

lent ou trop long-tems continué, toutes les causes des playes, des contusions, de l'érosion, des fractures, des luxations, des obstructions.

376. Cette même stagnation est produite 2. par tout ce qui bouche les vaisseaux, en y mêlant en même tems des acres interieurement ou exterieurement; comme sont les matieres huileuses salines, acres.

377. 3. Par tout ce qui épaissit le sang; le mouvement excessif, la dissipation de ses parties les plus fluides, par les sueurs, les urines, la salive, la diarrhée, les ichorosités; les coagulans.

378. La stagnation qui se fait dans les arteres lymphatiques a pour cause. 1. toutes celles qui élargissent leurs premiers orifices, de sorte qu'il y entre des globules de sang épais qui venant à être poussés plus loin trouvent l'extrémité de ces vaisseaux trop étroite pour pouvoir passer, & souffrent alors ce qui a été dit. (377.) Tel est le relâchement du vaisseau à son principe, le mouvement violent du liquide arteriel. 2. toutes celles qui sont communes à l'autre espece d'inflammation. (375. 376.)

379. Tout vaisseau conique dont la

liqueur coule d'une cavité large dans une plus étroite peut donc s'enflammer : car il y a peut-être dans la lymphe, comme dans le ſang, une partie plus épaiſſe que le reſte.

380. D'où il eſt aiſé de connoître la difference qu'il y a entre le phlegmon, l'éréſipele, l'œdéme, le ſchirre & l'inflammation.

381. Toutes les fois que ces cauſes (375. 376. 377. 378. 379.) ont produit cette ſtagnation (371. 372. 379.) dans les vaiſſeaux, (372. 373. 374. 378. 379.) le ſang agité par ce qui reſte de forces à la vie, a certains effets qui ſont en même tems les ſignes de l'inflammation.

382. 1. les arteres capillaires & à peine viſibles obſtruées déja s'augmentent dilatées qu'elles ſont par le ſang, ce qui forme une tumeur rouge. 2. La même choſe arrive aux vaiſſeaux lymphatiques arteriels, auparavant tranſparens & inviſibles : ce qui augmente la rougeur, ſur tout, les vaiſſeaux les plus délicats & les véſicules du pannicule adipeux ſe trouvans remplis d'un ſang engagé de force, épais & privé de ſa partie la plus liquide. 3. Les petits vaiſſeaux, à force d'être tiraillés ou

tendus, ſont prêts à ſouffrir rupture dans leurs petites fibrilles : de là vient la douleur piquante. 4. Les ſolides & les liquides agiſſent & réagiſſent fortement les uns ſur les autres : d'où naiſſent en la partie la dureté & la réſiſtance. 6. De la réſiſtance, de l'impulſion, & de la compaction, du rétreciſſement des vaiſſeaux non obſtrués par la tumeur que cauſent les obſtrués, provient la grande & mutuelle attrition des ſolides & des fluides, qui produit la chaleur & l'ardeur. 7. Et parce que le ſang que le cœur a pouſſé avec force vers l'extrémité du vaiſſeau bouché, en dilate les parois, on ſent une pulſation. 8. Les fibres ſe trouvant irritées & le ſang circulant avec trop de celerité dans les vaiſſeaux qui lui ſont ouverts, réporté qu'il eſt par les veines & retenu en pluſieurs arteres, le mouvement du pouls eſt acceleré ; la fiévre ſurvient accompagnée de ſoif, de chaleur, de débilité, d'inquiétudes, de veilles, de triſteſſe.

383. Telle eſt (382.) l'inflammation qui n'a pas encore atteint ſon état.

384. En ce cas le ſang ſorti de plein jet d'une veine à laquelle on a fait une large ouverture, reçû dans un plat, ſe couvre,

couvre, à mesure qu'il se refroidit, d'une peau blanche, dure & épaisse comme la coënne de porc.

385. A mesure que le mal s'accroît, les mêmes symptômes (382. 383. 384.) s'augmentent; la lymphe exprimée se sépare & le sang s'épaissit.

386. Si les humeurs qui circulent sont douces, si leur cours est moderé, si la cause de l'obstruction n'est point trop opiniâtre, si l'obstruction est petite & a principalement son siége dans les arteres, ou dans le commencement de vaisseaux lymphatiques; si les vaisseaux sont mobiles & lâches, le vehicule délayant, on résout l'inflammation en rendant au sang épaissi sa fluidité; le mouvement à celui qui est en stagnation & en le faisant retrograder.

387. Si les humeurs qui circulent n'ont aucune acreté, si la circulation est rapide, l'obstruction si considerable qu'on ne puisse la résoudre, (386.) si les symptômes deviennent plus violens, les vaisseaux distendus avec douleur, chaleur, pulsation; tumeur, se rompent; leurs liqueurs s'épanchent, se dissolvent, se putréfient un peu; les solides mêmes dont le tissu est d'une

grande délicateſſe, à force d'être broyés, diviſés, attenués, ſe mêlent avec les fluides & ne forment enſemble qu'une ſeule humeur, blanche, épaiſſe, glutineuſe, graſſe, qu'on appelle pus. C'eſt ainſi que l'inflammation dégenere en ſuppuration.

388. Si les humeurs ſont acres, fort agitées, ſi l'obſtruction eſt grande, les vaiſſeaux trop forts & trop élaſtiques, tous les ſymptômes (382. 386. 387.) violens: alors les vaiſſeaux ſe rompent ſur le champ, les liquides ſe putréfient: il ſe forme ſous l'épiderme des bulles de matiere ichoreuſe aſſez ſemblable à la lavure de chair ou à de la ſanie jaune, la partie devient griſe, brune, pâle, noire: la rougeur, la chaleur, la douleur, la pulſation quittent le lieu affecté pour paſſer dans le voiſinage: la partie affectée meurt. Voilà ce qu'on entend par gangrene, troiſiéme terminaiſon de l'inflammation.

389. Lorſqu'une partie ainſi affectée (388.) eſt exterieurement comprimée, ou qu'une grande chaleur diſſipe ſon humidité, elle s'endurcit comme du cuir ſec, ſuffoque & corrompt les parties inferieures.

390. Les corps actuellement ou po-

tentiellement froids, les astringens; les coagulans, les irritans, les matieres grasses & acres, les matieres emplastiques; les narcotiques, les ligatures serrées, toute pression externe, font en peu de tems dégenerer l'inflammation en gangrene. (388.)

391. Et ensuite en sphacele.

392. Si la partie enflammée est glanduleuse, si la chaleur interne ou externe est considerable, si la matiere qui cause l'engorgement est épaisse, sans mouvement, si les émonctoires des glandes sont obstrués, si leurs follicules & leurs parois sont dilatés, il se fait dans la glande une tumeur dure, indolente qu'on nomme schirre: quatriéme mal par lequel l'inflammation se termine.

393. On établit un prognostic parfait sur la cause du mal, la partie affectée, la grandeur, la profondeur, la rapidité du mal, le temperamment du malade, les symptômes de l'inflammation, comparés avec ses signes & ses effets.

394. Il est aussi très-évident que les indications thérapeutiques sont differentes, selon les divers dégrés du mal.

395. En effet, si quelqu'une des

causes (375. 376. 377. 378. 379.) a produit dans quelque partie que ce soit (372. 373. 374. 379.) l'inflammation (371.) accompagnée des symptômes (382. 383. 384.) & des premieres conditions, (386.) les indications suivantes se présentent.

1. Empêcher que la lésion des petits vaisseaux ne devienne plus considerable.

2. Guérir celle qu'ils souffrent déja.

3. Rendre la matiere de l'obstruction douce, fluide, & l'entretenir en cet état.

4. Ou, si l'on n'en peut venir à bout, la faire rétrograder dans de plus grands vaisseaux.

396. On empêche la lésion d'augmenter.

1. En détruisant, en corrigeant les causes connuës (375. 376. 377. 378. 379.)

2. En diminuant l'impetuosité du sang arteriel, par la saignée & la purgation.

3. En diminuant la quantité des liqueurs par les mêmes moyens.

4. En déterminant le cours du sang vers d'autres parties par la révulsion, qui se fait par le sucement, par le

frottement, par des épiſpaſtiques, des véſicatoires, par les fomentations, les bains, par des cauteres, des ſétons & de fortes purgations.

5. Par un air ſec & un peu froid; par la tranquilité que l'on procure à l'eſprit en prévenant ou calmant ſes paſſions; par le repos naturel ou artificiel; par une diette exacte; par des alimens liquides & antiphlogiſtiques & des boiſſons de même qualité; par des médicamens délayans & en même-tems rafraîchiſſans.

6. En calmant l'impetuoſité dans le lieu même, par l'application exterieure de rafraîchiſſans, d'aſtringens, d'anodyns, d'aperitifs, dont on variera le mêlange, ſelon la circonſtance.

397. On diſſipe la léſion déja faite par l'uſage des mêmes remedes: (396.) car quand on aura relâché la trop grande tenſion, la fibre reprendra d'elle-même ſa premiere forme, & rétablira ſes forces par la nutrition.

398. Pour rendre fluide la matiere de l'obſtruction, il faut l'attenuer, la délayer.

1. En rétabliſſant le reſſort du vaiſſeau par la diminution du liquide qui le diſtend, procurée par la ſaignée &

les purgations abondantes; en animant les fibres par l'uſage de liqueurs tenuës, aromatiques buës chaudes; par des fomentations, des frictions, des ventouſes, des ſcarifications.

2. En uſant de boiſſons tenuës, aqueuſes, chaudes, en délayant la matiere engagée.

3. Par l'uſage des atténuans, des réſolutifs & des remedes oppoſés à la nature de la matiere de l'obſtruction, & employés interieurement, exterieurement, ſous la forme de décoction, de bain, de fomentations, de vapeurs, de cataplaſmes, d'emplâtre, d'onguent.

399. On l'adoucit par une boiſſon aqueuſe, par un régime doux, par des médicamens doux qui délayent, émouſſent, ou qui ſoient ſpécifiquement oppoſés à l'acre dominant.

400. La rétropulſion ſe fait

1. En évacuant par la ſaignée beaucoup de liquide arteriel & veineux.

2. En relâchant les fibres.

3. Par des frictions artificielles.

401. On comprend par là quelle eſt la réſolution qu'on doit toûjours tenter en toute maladie inflammatoire interne ou externe; quelle eſt la par-

faite guériſon de ce mal ; quelle eſt celle qui ſe fait ſans criſe. (386.)

DES ABCE'S.

402. SI ces moyens (395. 396. 397. 398. 399. 400.) n'ayant point été mis en uſage, ou ayant été tentés trop tard, ou inutilement, on s'apperçoit par les ſignes, (387.) que l'inflammation tend à la ſuppuration (387.) l'indication eſt

1. De faire promptement mûrir les matieres crûës, & de les convertir en une ſeule humeur.

2. De les amollir, ainſi que les parties voiſines.

3. De les attirer au dehors.

4. D'évacuer le pus mûr.

5. De nettoyer la partie.

6. De traiter le reſte comme une playe.

403. Pour faire venir un abcès à maturité, il faut

1. Augmenter le mouvement de la partie, en la fomentant, en l'irritant, en l'échauffant par des remedes actuellement ou potentiellement chauds, qui ſont en tout la même choſe, en excitant une petite fiévre.

2. Concentrer dans la partie le mouvement & la chaleur qu'on a produits, en empêchant une trop grande dissipation & exhalaison par des matieres glutineuses, qui bouchent les pores, & par des remédes qui adouciſſent la trop grande acrimonie.

3. Il faut ſi bien régler le cours de toute la maſſe du ſang & ſa conſtitution, qu'il ne circule ni trop lentement ni trop vîte.

4. Tenir le lieu fermé, juſqu'à ce que toute la matiere enflammée qu'on n'a pû réſoudre, ait ſuppuré. Car c'eſt par ce moyen qu'il ſe forme un pus loüable dans la partie.

404. A moins que la matiere de l'inflammation ne ſoit ainſi changée, c'eſt avec danger & ſans aucun fruit que l'on ouvre un abcès.

405. La moleſſe de la partie, la fluctuation qui ſe fait dans la tumeur lorſqu'on la preſſe, ſa blancheur, la ceſſation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tenſion, de la pulſation, de la fiévre, la tumeur élevée en pointe, la peſanteur ſuccédant à la douleur, font connoître que le pus eſt formé, & en état d'être évacué.

406. Si on laiſſe alors ce pus long-

tems enfermé, il s'atténuë, devient acre, se putréfie, s'accumule, ronge, détruit les lieux voisins, forme par son volume, par son poids & par son mouvement des sinus & des fistules qui sont differentes selon leurs differens siéges, très dangereuses au rectum : ou ses parties les plus fluides s'étant dissipées, le reste se durcit. Ce qui produit des tumeurs dures principalement dans les parties glanduleuses : ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rongé les orifices, il se mêle avec le sang, l'infecte, corrompt les viscéres, trouble leurs fonctions, & produit ainsi une infinité de maux très-dangereux.

407. C'est par l'usage des mêmes remédes (403.) qu'on amollit en dessus & en dessous, qu'on atténuë, qu'on relâche les tégumens & les parties voisines.

408. Leur réfistance étant ainsi (407.) diminuée par l'usage des suppuratifs, (403.) le pus formé est poussé à l'exterieur & attiré au dehors.

409. Il faut appliquer alors des matieres émollientes un peu acres & un peu grasses mêlées les unes avec les autres, afin que les tégumens morts puis-

ſent s'ouvrir plus aiſément & ſans douleur.

410. Après avoir preſſé le pus, comme il convient, on introduit le biſtouri dans la tumeur éminente, par la partie inferieure, la plus blanche & la plus molle, juſqu'à ce qu'on voïe le pus ſortir. Enſuite ſans pénetrer plus avant, on conduit l'inſtrument par une large ouverture qu'on fait de bas en haut, ou après en avoir fait une nouvelle du côté oppoſé, on coupe les tégumens qui ſont au milieu en évitant les fibres & les vaiſſeaux : auſſi-tôt on évacuë le pus doucement & peu à peu ; il faut prendre garde à l'impreſſion de l'air, & ne point mettre de tente dans la playe.

411. On finit la guériſon par des mondificatifs, des ſuppuratifs, des digeſtifs, des balſamiques, des déterſifs, des déſicatifs, qu'on pourra varier ſelon la circonſtance, ſuivant la doctrine des playes. (192. juſqu'à 220.)

412. Au lieu du fer qu'une vaine crainte proſcrit quelque fois, il faut appliquer à la partie (410.) un cauſtique, en ſéparer l'eſcharre, après l'avoir amolli avec du beurre ; & finir la curation comme ci-devant (410. 411.).

DES FISTULES.

413. ON connoît par là (406.) l'origine, la cause, la nature, le siége, les effets des sinus, & des fistules.

414. On les connoît facilement, quand ils (413.) sont ouverts. Quand ils sont fermés, la cavité molle qui paroît au toucher, les découvre.

415. On les guérit en les ouvrant par leur partie inferieure, en remplissant leur cavité de digestifs liquides, selon la circonstance, en y injectant des déterfifs, en pressant peu à peu par le moyen d'une ligature, depuis le fond jusqu'à l'ouverture; mais il faut sur tout adroitement & promptement couper les tégumens sur la sonde crenelée, sur un stilet d'argent, ou avec un syringotome.

416. En voilà assez pour connoître & sçavoir guérir le bubon, l'inflammation des parotides, le furoncle, l'antrax, le charbon, le phyma, l'éryfipele, les boutons de rougeole ou de petite vérole, & en prédire les suites.

417. On sçait aussi quels effets doit produire la suppuration interne, à la-

quelle la main ne peut porter ſécours. Car elle eſt la ſource de nombre de maladies dangereuſes (406. 413.) & des amas de pus dans les cavités du corps.

418. Il ſuffit alors de ſçavoir que la partie affectée eſt néceſſaire à la vie ou à la ſanté pour prédire ce qui arrivera, & la difficulté de la guériſon.

DE LA GANGRENE.

419. SI la gangrene (388.) ſuccede à l'inflammation, (371. 372.) on doit avoir recours à une autre methode. Or l'on appelle gangrene l'affection d'une partie molle, qui tend à la faire mourir, en aboliſſant le flux de l'humeur vitale dans les arteres & ſon réflux dans les veines, au lieu que le ſphacele eſt celle, qui par une mort parfaite de toute la partie, en détruit toutes les actions vitales, pendant que les autres parties ſont vivantes.

420. La gangrene a donc ordinairement ſon ſiége dans le pannicule adipeux : le ſpacele s'étend juſqu'à l'os, & eſt ordinairement précedé de la gangrene, à moins qu'il ne provienne de

la corruption de l'os, de la moëlle, ou du périoſte. On connoît par là une eſpece ſinguliere de grangrene, que la contuſion de la moëlle épiniere fait naître dans les parties inferieures, (326.) ſans être précedée de fiévre, d'inflammation, ni d'aucune perte de chaleur naturelle.

421. La gangrene & le ſpacele viennent donc de la même cauſe; mais ils different par leur action, leur durée & leur ſiége.

422. Cette cauſe eſt par conſequent 1. tout ce qui produit l'inflammation, (375. 376. 377. 378. 379.) ſi les liqueurs croupiſſent & que l'effort du ſang vif contr'elles ſoit grand: par exemple α. la ligature des veines; leur compreſſion par quelque cauſe que ce ſoit, par une tumeur, &c. β. le grand froid. γ. la tranſpiration empêchée dans le phlegmon par les aſtringens; δ. les emplaſtiques, les choſes froides, les répercuſſifs, les narcotiques; ſur tout ſi on fait intérieurement uſage de médicamens acres, ou ſi on les mêle avec ceux qu'on applique exterieurement. ε. l'inflammation tant externe qu'interne. ζ. les playes, les contuſions, les luxations, les frac-

tures principalement ſi on les ſerre trop. ν. l'application des remedes huileux, acres ſur des parties ſaines ou malades. ℓ. la preſſion qui vient à force d'être couché ſur une même partie, ι. les hernies étranglées & enfermées.

423. 2. Tout ce qui aiguiſe tellement les liqueurs, qu'elles rongent & détruiſent les petits vaiſſeaux, comme α. la ſtagnation d'une humeur chaude & renfermée, lorſqu'elle dure long-tems; ce qui produit l'acrimonie alkaleſcente (80.), la corroſion, qui qui donnent lieu à l'amas du ſang dans l'anévriſme, à la formation du pus dans l'abcez, à l'épanchement de l'eau dans le crâne, dans le thorax, dans l'abdomen, dans le ſcrotum, &c. à la contuſion, à l'extravaſation dans les parties léſées. β. le vice total d'une humeur mauvaiſe, morbifique, acre, & qui arroſe une partie; comme la lymphe qui coule long-tems vers des parties tendineuſes, la matiere ichoreuſe d'un cancer, un flux dyſenterique, l'écoulement de l'eau des hydropiques, le cours d'une matiere fébrile, peſtilentielle, ſcorbutique, de petite verole, vers les chairs, ſur tout vers les gencives.

424. 3. Ce qui cauſe la mort des

extremités en y empêchant l'influence des humeurs vitales, comme l'oisiveté dans les viellards, l'extrême foiblesse, les grandes contusions des grands nerfs, de l'épine du dos, de sa moëlle, des gros ganglions. (326. 421.)

425. 4. Certains venins.

426. Quand on connoît les causes de la gangrene, (422. 423. 424. 425.) on connoît les signes qui l'annoncent.

427. Mais les signes qui font connoître sa présence sont. 1. la cessation subite des phénomenes de l'inflammation, la cause demeurant la meme, (comparez 382. 383. 385. avec 422. 423. 424. 425.) 2. l'insensibilité de la partie. 3. sa couleur pâle, cendrée, brune, livide, noire. 4. sa molesse & sa flaccidité qui fait que l'impression du doigt y demeure quand on l'a pressée. 5. des pustules pleines d'une lymphe ichoreuse, jaunâtre, ou rougeâtre sur l'endroit qui étoit enflammé. 6. quand la gangrene vient du froid, on sent une grande démangeaison, un fourmillement très incommode, & une rougeur vive qui se convertit bien-tôt en noirceur mortelle.

428. Lorsqu'on voit augmenter sans

ceſſe les ſymptômes de la gangrene (427.), c'eſt une marque qu'elle dégenerera en ſphacéle.

429. On ſçait qu'une partie eſt ſphacélée: 1. lorſqu'il a précedé une violente gangrene, 2. lorſqu'en brûlant, en picquant, en coupant la partie, on s'aperçoit qu'elle eſt entierement privée de ſentiment & de mouvement, ſi ce n'eſt que l'on y reſſent comme une péſanteur. 3. ſa couleur eſt livide, brune, noire. 4. ſa chair eſt molle, flaſque, froide, la peau s'en ſépare aiſément, enfin la partie dévient ſeche & dure. 5. il s'en éleve une puanteur cadavereuſe. 6. la corruption profonde gagne à vûë d'œil les parties voiſines & s'étend juſqu'aux os.

430. Ce mal eſt ſi terrible par le danger & la promptitude de ſes effets, qu'il eſt néceſſaire de former un juſte prognoſtic.

431. Pour cela il faut. 1. conſiderer l'âge, le tempéramment, la maladie, les forces. 3. la velocité des progrès du mal. 3. ſa cauſe interne ou externe. 4. la ſaiſon. 5. le lieu affecté, ſelon qu'il eſt plus ou moins néceſſaire à la vie, ou qu'il eſt plus ou moins humide, ſinueux ou ſec.

432. Voici les régles qu'on peut déduire de ce qui a été dit.

La gangrene produit le ſphacele.

Le ſphacele cauſe la mort de la partie, & infecte promptement les parties voiſines.

Il faut ſur le champ remédier à la gangrene.

L'on doit très-promptemente extirper le ſpacele.

La gangrene du cerveau, des viſceres, de la veſſie eſt mortelle. Dans les maladies aiguës elle cauſe une mort prompte, quoique les grands vaiſſeaux paroiſſent à peine endommagés.

La gangrene du dedans de la bouche, des narines, des parties génitales eſt difficile à guerir.

Dans la vieilleſſe le ſphacele des extremités, des parties tendineuſes eſt mortel.

Dans l'hydropiſie, dans la phthyſie, dans le ſcorbut, la gangrene eſt un ſigne avant-coureur de la mort.

Le ſphacele qui monte aux parties ſupérieures, cauſe des veilles, des délires, des ſyncopes, des rots, des ſanglots, des ſpaſmes, de la douleur, des ſueurs froides, l'aſſoupiſſement, annonce la mort.

Lorſque les parties voiſines d'ulceres

ſont livides, noires, arides, elles ſont connoître que la gangrene ou le ſphacele ſont préſens.

433. Les indications curatives de la gangrene conſiſtent. 1. à affermir les forces. 2. à empêcher la putréfaction d'entrer dans les veines. 3. à en empêcher le progrès.

434. Les forces s'acquierent. 1. par ce qui peut ſervir à détruire la cauſe interne (422. 423. 424. 425.) à animer les eſprits, à entretenir le cours des liqueurs, eu égard en même-tems à l'âge, au ſexe, au temperament, à la ſaiſon. L'on doit donc ſelon la circonſtance ſe ſervir de rafraîchiſſans ou d'échauffans. 2. par des alimens & des boiſſons analeptiques. 3. en appliquant aux veines ou aux narines des épithemes de pain rôti avec les remédes preſcrits (N°. 1. de cet Aph.)

435. On empêche la matiere corrompuë d'entrer dans les vaiſſeaux. 1. en donnant des forces au malade, (434.) & par conſéquent en augmentant le mouvement à l'exterieur. 2. en ménageant une iſſuë au dehors par des fomentations, des cataplaſmes diaphoretiques, émolliens, relâchans, par des ſcarifications, des ventouſes, des ſangſuës,

& enfin par une chaleur externe.

436. On arrête les progrès de ce mal. 1. en détruisant ses causes sensibles (422. 423. 424. 425.)

437. 2. En corrigeant sa cause prochaine, la stagnation & la chaleur. α. en préservant les liqueurs qui croupissent & β. les solides de la putréfaction. γ. en faisant circuler dans les vaisseaux préservés de putréfaction les liqueurs qui étoient en stagnation après les avoir corrigées.

438. On met les liquides à couvert de la putréfaction par le sel, le vinaigre, le vin, l'esprit de vin, les aromates.

439. Et les solides, par l'usage des mêmes remedes. (438.)

440. On donne du mouvement aux fluides qui croupissent. α. par l'usage interne & externe de délayans aqueux. β. en donnant du réssort aux arteres par des remédes opposés au mal. γ. en agitant les fluides par la chaleur, le frottement & l'usage des cardiaques. δ. en ôtant par la saignée la quantité des liqueurs qui causent une trop grande tension.

441. Si la gangrene ne fait que commencer, on la guerit souvent par la

prompte application de ces remédes (434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.) lesquels à force d'être renouvellés la font heureusement transpirer.

442. Mais si les liqueurs déja corrompuës ont perdu leurs parties les plus mobiles, si les vaisseaux sont détruits, la gangrene ne cede point à ces remédes, & on ne rend point la santé à la partie corrompuë; au contraire les parties vivantes ne pouvant transpirer, se mouvant intérieurement, infectent & détruisent ainsi leurs parties voisines.

443. Ainsi on ne doit avoir d'autre but en ce cas (442.) que de séparer les parties mortes des parties vivantes.

444. C'est le jeu des arteres vivantes qui fait toûjours cette séparation, (443.) les liqueurs venant heurter fortement contre tous les points où l'escharre gangreneuse se termine, s'y trouvant suffoquées, produisent ainsi une suppuration (387.) qui détache & rompt les fibres par lesquelles la gangrene étoit liée aux parties saines.

445. Il est donc évident que tout l'art consiste à faire. 1. ce qui a été dit (433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440.)

2. A accelerer la suppuration.

3. A amollir l'eſcharre.

446. Pour procurer la ſuppuration, il faut faire des ſcarifications qui pénetrent juſqu'à la chair vive; car en diminuant par ce moyen la ſuffocation de la partie, au lieu d'une gangrene qui ronge & détruit tout, il ſe forme un abcès, au moyen de quoi la peau & les graiſſes qui ſont gangrenées ſe ſéparent le plus ſouvent des parties vivantes qui ſont deſſous.

447. Pour que le ſang vienne heurter contre l'eſcharre avec plus de force, il eſt ſouvent utile d'appliquer les ſangſuës, les ventouſes & ſemblables épiſpaſtiques.

448. La partie ſcarifiée (446.) doit être fomentée avec des liqueurs chaudes capables de réſiſter à la pourriture (438.) & d'amollir (403) la dureté des eſcharres. (387.)

449. Les parties pendantes, mortes, détachées, l'eſcharre amolli, doivent être emportées avec de petites tenailles ou coupées avec des ciſeaux.

450. On doit appliquer aſſidument ſur toute la partie malade des cataplaſmes émolliens, diaphoretiques, anodyns, & qui agiſſent par une chaleur long-tems ſoutenuë.

451. Il eſt auſſi fort à propos de ne

découvrir la partie que le moins qu'il eſt poſſible, & beaucoup plus rarement qu'on a coutume de le faire.

452. Auſſi-tôt que par l'uſage des moyens (446. 447. 448. 449. 450. 451.) on voit l'eſcharre ſe contracter, les parties ſcarifiées s'humecter, les bords ſains s'enfler, rougir, ſuppurer, la partie morte vaciller ou devenir mobile, c'eſt un ſigne que la ſéparation ſe fait, que la gangrene ne fait plus de progrès, & que le lieu ſera bientôt pur.

453. Il faut alors uſer de remedes doux, anodyns, balſamiques, digeſtifs, découvrir rarement l'ulcere, éviter tout ce qui peut roidir les fibres, laiſſer la partie tranquille, & enfin traiter le mal (411.) comme un ulcere.

454. Si la gangrene a été cauſée par le froid (427. N°. 6.) il faut bien envelopper la partie, après l'avoir couverte de neige, de linges trempés dans de l'eau glacée, juſqu'à ce que les pointes du froid s'étant retirées dans la neige, ou dans l'eau, la partie commence à s'en débaraſſer, & reſſuſcite ainſi par le retour de la vie & des eſprits.

455. Autrement en échauffant cette partie, elle tombe en pourriture, car

la chaleur ne ſert qu'à pouſſer plus avant les pointes du froid, au lieu de les enlever.

456. Cela étant fait (454.) on doit reſtaurer le malade par des cordiaux, & l'échauffer juſqu'à lui procurer des ſueurs.

DU SPHACELE.

457. SI la gangrene a déja degeneré en ſphacele, il faut extirper ce qui eſt infecté.

458. Cette extirpation ſe fait differemment, ſelon que le membre eſt totalement ou en partie affecté, ou ſelon que ſa ſituation ne lui permet pas d'être extirpé tout entier, comme ſont les feſſes, &c.

459. Si donc la partie n'eſt pas entierement gangrenée, ou ne peut être extirpée, on doit tâcher. 1. d'empêcher les progrès de la corruption. 2. d'emporter ce qui eſt ſphacelé.

460. Pour empêcher les progrès de la corruption, il faut faire en ſorte que les parties mortes n'ayent aucune communication avec les vivantes.

461. Pour cela on ſe ſert du fer, du

feu, ou des corrosifs, avec lesquels on fait une ligne entre la partie saine & la malade dans le voisinage de l'une & de l'autre : & cette ligne qui sert de bornes au sphacele doit par tout être assez profonde.

462. Pour séparer ce qui est infecté, après avoir ainsi (461.) empêché les progrès du mal ou en même tems qu'on fait cela (461.) il faut couper toute la partie jusqu'au fond sain, & la consumer ensuite avec un corrosif qu'on y laisse appliqué chaud jusqu'à ce qu'il s'en sépare des escharres, qu'il faut continuellement amollir (403.) & enlever, en prenant toûjours bien garde d'endommager les parties vivantes.

463. Dès qu'on voit ensuite reparoître les signes de la vie & de la santé, on guérit ce mal comme un ulcere ou une playe.

464. Si en conservant la vie du malade on peut emporter la partie sphacelée jusqu'à l'os, il faut l'extirper avec l'os même, parce qu'ayant perdu ses vaisseaux il ne peut être nourri ni vivre.

465. Le coin & le marteau sont les instrumens dont on se sert pour faire cette operation aux doigts, au metacarpe ou au metatarse.

466. Mais pour des parties plus considerables, comme la jambe, la cuisse, le bras, il faut de plus puissans secours, comme on le verra par ce qui suit.

467. Pour déterminer dans quel endroit l'extirpation doit se faire ; il faut suivre ces regles.

1. Conserver les parties saines.

2. Emporter d'une seule fois tout ce qui est sphacelé.

3. Procurer l'usage commode de la partie qui reste.

468. L'amputation de la jambe doit toûjours se faire sous le genou, pour la raison que je viens de dire, (467. No. 3.) & celle des autres membres dans la parties saine près de la partie malade pour les raisons (467. No. 1. 2.)

469. Pour faire l'amputation avec succès, il faut faire attention.

1. Aux préparations nécessaires.

2. A l'opération même.

3. A la guérison des symptômes.

4. A la consolidation.

5. A ce qui peut suppléer à ce qui a été perdu.

La préparation consiste.

1. A comprimer les grandes arteres

avec des compresses graduées & une ligature qu'on fait avec le tourniquet autour de la partie saine près de la malade.

2. A tirer fortement & également les parties qu'on doit couper, par le moyen d'une ligature de cuir attachée à des courroyes.

3. A bien assujettir le corps du malade & la partie qu'on va couper.

4. A courber un peu cette partie, de peur qu'elle ne se trouve dans une trop grande tension, quand on la coupera.

5. A faire prendre au malade un cardiaque narcotique.

470. L'opération se fait sur la partie préparée. (469.)

1. Avec un couteau bien aiguisé, fort, courbe, obtus au dos, bien trempé : que l'on enfonce jusqu'à l'os en le tournant circulairement avec force, & d'un seul tour on coupe promptement & exactement tout le perioste.

2. Si le membre est composé de deux os, on coupe pareillement les interstices avec un petit coûteau tranchant des deux côtés.

3. On fait fortement tirer les parties coupées (1. 2. de cet Aph.) par des

ſerviteurs, afin qu'il reſte un eſpace entre les bords de la ſection.

4. On coupe l'os perpendiculairement, avec force & d'une façon égale avec une ſcie fine, aiguë, forte, tenduë, en commençant par l'os le moins gros, & finiſſant par celui qui l'eſt davantage, ſuppoſé qu'il y en ait deux, & cela de peur que la ſcie venant à porter ſur l'os le plus foible, ne le faſſe fendre par éclat, & s'écarter.

5. A meſure qu'on coupe les os, les ſerviteurs doivent les fléchir lentement & avec art, pour donner plus de liberté à la ſcie.

471. Le premier ſymptôme qui ſuit l'amputation eſt l'hémorrhagie; il faut ſur le champ l'arrêter.

1. En ſaiſiſſant avec des tenailles à reſſort les vaiſſeaux que le jet du ſang fait découvrir, en les attirant, en les ſerrant avec un fil que l'on paſſe au travers & à l'entour, s'ils ſont grands. Ou en ſerrant le vaiſſeau par le moyen d'un fil paſſé avec deux éguilles courbes des deux côtés du vaiſſeau.

2. Par des cauteres ignés.

3. En appliquant ſur les vaiſſeaux des plumaceaux empreints de vitriol, & des abſorbans ſur les autres endroits.

4. En ramenant les parties vivantes qu'on avoit repouſſées. (469. N°. 2.)

5. En mettant ſur ce moignon une veſſie couverte de poudres aſtringentes.

6. Par un bandage bien ſerré.

7. En procurant au malade le repos, le ſommeil, & en le mettant au régime qui convient.

472. On conſolide l'os en guériſſant promptement l'exfoliation, en prévenant la carie, en y appliquant une petite compreſſe trempée dans de l'eſprit de vin dans lequel on aura fait fondre du maſtich.

473. Pour la chair elle ſe conſolide, comme il a été dit dans l'hiſtoire des playes (depuis 189. 192. juſqu'à 210.)

474. Lorſqu'un malade, qui a perdu par l'amputation une grande partie (depuis 466. juſqu'à 471.) a les viſceres forts & bien diſpoſés, il éprouve ſouvent les effets d'une pléthore, dont on ne peut détruire la cauſe, qu'en mettant quelquefois ſelon la circonſtance, la ſaignée en uſage, & en obſervant un régime moderé.

475. Enfin on ſupplée au membre qu'on a perdu par des machines faites exprès à l'imitation de la partie cou-

pée. Voyez Aquapend. Hildan, Soling, Paré.

DE LA COMBUSTION.

476. SI un feu ardent, ou renfermé dans quelque corps qui en eſt échauffé, vient à toucher notre corps, il cauſe la deſtruction des petits vaiſſeaux, l'extravaſation des humeurs, qui varient ſelon la varieté de leur cauſe, de ſa durée, & de la partie affectée.

477. Il y a dans cette varieté (476.) divers dégrés ſemblables à ceux qu'on obſerve depuis la plus legere inflammation (370. à 464.) juſqu'au ſphacele le plus violent.

478. Ainſi les effets, le diagnoſtic, le prognoſtic ſont les mêmes.

479. La cure même n'en differe en rien. La boiſſon doit toûjours être antiphlogiſtique.

480. La brûlure qui ne paſſe point les bornes d'une inflammation que l'on peut réſoudre (386.) ſe guérit par des remedes qui donnent du mouvement aux liqueurs; qui les préſervent de la corruption, qui dégagent & conſer-

vent les vaisseaux. Tels sont le feu moderé, les fomentations, les cataplasmes, (395. jusqu'à 402.) le beurre lavé, l'esprit de vin avec un peu de vitriol.

481. Celle qui menace de gangrene, comme on le prévoit par la rougeur, la crispation, l'érosion de la peau, & les bullesqui s'élevent dessous, se traite comme une inflammation de la même espece, par des fomentations, des cataplasmes, émolliens, des digestifs (402. jusqu'à 454.)

482. Celle qui a déja dégeneré en gangrene ou en sphacéle se guérit comme ces maladies (419. jusqu'à 476.)

483. Il n'est point de cas où l'on doive plus être en garde qu'en celuici contre la difformité de la cicatrice. (Voyez 217.)

DU SCHIRRE.

484. LE schirre (392.) a pour cause tout ce qui peut coaguler, épaissir, déssecher le suc dans les glandes, il peut donc se former dans toutes sortes de glandes, mais principalement dans celles dont les liqueurs s'é-

paiſſiſſent plus facilement ou y ſont un plus long ſéjour à cauſe de leur ſituation. C'eſt pourquoi ce genre de mal ſe forme ordinairement dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, aux mamelles, aux aiſſelles, aux aines, au pancreas, au méſentere, à la matrice.

485. Ainſi l'inflammation, (392.) le lait qui s'épaiſſit, ſe durcit, ſe coagule, une contuſion, (322.) le frotement violent, l'antrax, le bubon, un ulcere trop tôt déſſeché, la matiere atrabilaire du ſang ou de la bile, principalement, lorſque le flux menſtruel ou hemorrhoïdal ordinaire vient à ceſſer, toute matiere épaiſſe, auſtere, terreſtre, calculeuſe; une vie triſte, de mauvais vivres, une tache hereditaire, peuvent être les cauſes du ſchirre.

486. Les effets du ſchirre formé ſont d'occuper par ſon volume les lieux voiſins, de les preſſer, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie ſchirreuſe & des voiſines; de produire enſuite des inflammations, des ſuppurations, des gangrenes, des paralyſies, des atrophies, des ſphacéles, la ſterilité, l'acouchement difficile, le volvulus & pluſieurs autres maux ſemblables qu'il eſt aiſé de déduire de

la nature & de la fonction de la partie léſée & qui fait la compreſſion.

487. On connoît la preſence du ſchirre par ſes cauſes, (484. 485.) par ſes effets, (486.) par ſes ſymptômes, (392.) par la partie affectée (484.) & par la connoiſſance du temperament du malade.

488. C'eſt de là (487.) qu'on déduit le prognoſtic de ce mal en conſiderant ſa durée & ſes effets. (486.) Les ſchirres ne ſont point nuiſibles par eux-mêmes, il n'y a que le mouvement qui les rende malins.

489. Celui qui ſouvent ne peut être évité, jette dans une crainte perpetuelle.

490. C'eſt pourquoi celui qui a un ſchirre à traiter doit conſiderer.

1. S'il eſt récent, benin, bien ſitué, s'il n'eſt pas encore parfaitement dur, ſi le malade eſt d'un bon temperament, en ce cas on doit mettre en uſage les émolliens & les reſolutifs, tels que ſont principalement le mercure & les vapeurs acides.

2. S'il ne cede point à ces remedes, ſuppoſé que le lieu, la ſituation, les parties voiſines, la mobilité, la nature du mal, les forces & la ſanté du malade

lade le permettent, il faut l'extirper tout entier avec le fer.

3. S'il eſt vieux, s'il paroît malin par ſa couleur, ſa dureté, ſon inégalité, par la demangeaiſon qui commence à devenir douloureuſe, s'il eſt reſpectable par la partie où il a ſon ſiége & par le voiſinage, s'il eſt adhérent, & dans un ſujet cachochyme, il eſt impoſſible de l'extirper. En ce cas, de peur qu'il ne dégenere en cancer, il faut éviter tout ce qui augmente le mouvement; & par conſéquent il eſt dangereux de ſe ſervir d'émolliens, de ſuppuratifs, de corroſifs, de cauſtiques & de réſolutifs.

4. Ainſi il n'y a que les anodyns, les calmans, les préparations douces de Saturne & de Mercure qui conviennent en ce cas.

491. Si le malade eſt en même-tems d'un mauvais temperament, il faut y remédier préferablement à tout le reſte.

DU CANCER.

492. SI le ſchirre par ſon ancienneté, ſon augmentation, & par le mouvement des parties voiſines

eſt tellement émû que les vaiſſeaux voiſins de ſes bords commencent à s'enflammer, il devient malin, & prend alors le nom de chancre par la reſſemblance qu'il a avec l'animal qui porte ce nom, ou de carcinome.

493. Le degré de l'inflammation voiſine, le lancement, l'excès de l'acrimonie putride dans le lieu affecté, la qualité de la partie, le nombre & la condition des glandes qui ſont en connexion, la diſpoſition de toute la machine, font connoître les divers états de la premiere malignité du cancer. (492.)

494. On appelle cancer occulte, celui qui eſt renfermé dans ſes enveloppes, & lorſqu'elles ſont rompuës par un ulcere, on le nomme cancer ouvert ou ulceré; le premier produit le dernier.

495. La cauſe du cancer & du ſchirre (485.) eſt la même. L'acreté jointe au ſchirre, la circulation dérangée par la ſuppreſſion des régles, des hémorrhoïdes, ou de toute autre hémorrhagie, la ſterilité, le celibat, l'âge de 45. à 50. ans, des alimens auſteres, acres, chauds, la triſteſſe, la mélancolie, la bile dominante, toute irritation

externe, le mouvement, la chaleur, l'acrimonie, les émolliens, les suppuratifs, les caustiques, l'usage extérieur des vesicatoires, & les remédes qui pris intérieurement ont le même effet.

496. Il a le même siége que le schirre. (484.)

497. On connoît le cancer occulte par les signes du schirre qui a précedé (487.) par la titillation, par le prurit, par la douleur lancinante, brûlante, piquante, par la couleur rougeâtre, de pourpre, bleuë, livide, noire, par la grande dureté inégale & raboteuse avec une pointe éminente, par l'augmentation subite de la tumeur, par l'enflûre des vaisseaux qui deviennent variqueux, épais, noirs.

498. On connoît l'ulceré par l'occulte (497.) qui a précedé, s'il vient à s'ouvrir. Alors sa peau s'excorie, & paroît nûë, & l'on en voit sortir comme une espece de sueur ichoreuse, tenuë, acre.

499. Voici ses progrès : les vaisseaux sains qui environnent les bords du cancer dur se rompent à force d'être affoiblis par l'impetuosité du cours des liqueurs & d'être tiraillés par la tumeur qui s'éleve de plus en plus.

De là naît la putréfaction qui produit une ſanie ſubtile, acre, fétide, cadavereuſe, qui ronge, corrode, détruit les parties voiſines, fait circulairement & profondément des progrès. En pouſſant de tous côtés vers les parties voiſines des racines malignes auſquelles il eſt fortement attaché, ſes lévres ſe renverſent & s'enflent horriblement, on ſent des douleurs inſupportables, la couleur du cancer devient griſe, livide, noire, il s'en forme d'occultes dans les glandes voiſines. Surviennent des hémorrhagies, des convulſions, une fiévre lente, le maraſme ou l'extenuation de tout le corps, la privation de l'odorat, des calloſités indolentes dans l'oreille, la lypothymie, la conſomption & la mort.

500. Les bons ſujets ſupportent aiſément un cancer occulte, tandis qu'il eſt tranquille, mais dès qu'il vient à être agité, il fait mille ravages (499.)

501. Si le cancer eſt petit, s'il ne fait que commencer, s'il eſt libre, bien ſitué, s'il ne tient point à de grands vaiſſeaux, s'il eſt unique dans tout le corps, & dans un corps jeune & ſain, enfin s'il vient d'une cauſe externe, il faut l'extirper ou l'emporter

ſur le champ avec le fer.

502. Les émolliens, les emplaſtiques, les ſuppuratifs, les matieres acres, celles qui excorient, les véſicatoires, les cauſtiques ſont dégénerer le cancer occulte en cancer ulceré : il faut donc s'en interdire l'uſage.

503. Si le cancer eſt vieux, grand, adhérent, ſitué dans un lieu d'où on ne puiſſe l'extirper, s'il tient à de grands vaiſſeaux, ou s'il eſt deſſus, s'il a été produit par une cauſe interne, ſi le ſujet eſt vieux, cachochyme, diſpoſé au cancer & qui en eſt déja atteint, il ne faut employer ni fer (501.) ni médicamens (502.)

504. Car à moins qu'on ne puiſſe en ôter la ſemence avec la racine, il s'irrite, devient plus malin, reflue en dedans, produit d'autres cancers, & augmente ceux qui ſont formés.

505. Il faut détruire la cauſe du cancer en l'extirpant, ou avant que de l'extirper.

On ne doit point y toucher, à moins qu'on ne puiſſe l'emporter tout entier.

Celui de la matrice, du gozier, du palais, de l'aiſſelle, des aînes eſt incurable ; celui des lévres eſt difficile à guerir.

506. Dans cet état (503.) on ne doit donc penſer. 1. qu'à laiſſer le mal en repos. 2. qu'à calmer les ſymptômes.

507. On procure du repos au cancer. 1. en défendant le lieu affecté de tout corps externe par des préparations de Saturne & des narcotiques. 2. en diminuant, en corrigeant, en détournant la cauſe connuë (495.) par de legers purgatifs tirés de plantes douces & de remédes mercuriels pris en petite doſe ſouvent réïterée. 3. par l'uſage des délayans, des apéritifs doux & de remédes un peu alkalis. 4. en évitant l'uſage intérieur & extérieur de tout ce qui produit le même effet que la cauſe.

508. On calme les ſymptômes par la même méthode (507.) & la douleur par les opiats.

509. Quand on ne peut extirper le cancer ulceré (498. 499.) on l'adoucit ſouvent en le purifiant, en y appliquant de douces préparations de Saturne & en pratiquant ce qui a été dit (507. 508.)

510. On fait l'extirpation. 1. en préparant le corps du malade par des alimens & des remédes reſtaurans, &

opposés à la cause. 2. en élevant tout le cancer avec ses racines par le moyen d'un fil ou d'une fourchette passée au travers, en le coupant ensuite, ou bien après l'avoir découvert de ses enveloppes, on le souleve par le moyen d'un fil passé au travers, & ensuite on le sépare avec prudence. 3. enfin après avoir prudemment évacué le sang voisin, on met sur la playe un appareil convenable qu'il faut lever rarement.

511. Long-tems après l'opération (510.) on doit continuer un régime convenable & l'usage de remédes opposés à la cause du mal. Il est facile de concevoir les maux qui peuvent naître d'un cancer situé dans un lieu qui ne permet pas d'en faire l'extirpation.

DES MALADIES DES OS.

512. Les os sont sujets aux mêmes maladies que les parties molles.

513. Car leurs interstices sont revêtus d'une petite membrane parsemée des mêmes vaisseaux & humectée, comme elles, des mêmes liqueurs qui y sont continuellement apportées.

514. Et selon que ces petits espaces (513.) ont plus d'étenduë, plus la structure de l'os approche en ces endroits de celle des parties molles.

515. Et par consequent plus il (514.) est susceptible des maladies qui affectent les parties molles.

516. Telle est l'extrémité des os qui est large vers les jointures, tandis que leur milieu est plus dense & moins vasculeux.

517. Voilà (114. 515. 516.) ce qui donne lieu à la premiere distinction des maladies des os.

518. Outre les vaisseaux communs (513.) aux parties molles, les os ont dans leur plus larges cellules (516.) des véscules pleines d'une moëlle fine huileuse qui s'y filtre & s'y amasse pour les usages auſquels elle est destinée. Ces véscules qui sont assez considerables vers les articles diminuent peu à peu vers le milieu de l'os, & prennent enfin la forme de tuyaux adipeux, si petits qu'on ne peut presque plus les suivre.

519. On connoît par là (518.) la seconde classe des maladies des os.

520. Les os ont un perioste externe qui couvre leur convexité, qui porte

des arteres dans leurs cellules & à leur moëlle, & qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaiſſeaux ſont les uns grands, les autres petits, & infinis en leur nombre.

521. On peut déduire de là (520.) la troiſiéme diviſion des maladies des os.

522. Les os ont un perioſte interne qui revêt, tapiſſe leur concavité où la moëlle ſe dépoſe, qui diſtribuë des arteres dans les véſicules médullaires, qui reçoit les veines qui en partent. Ces deux genres de vaiſſeaux ſont les uns grands, les autres petits, & leur nombre eſt infini.

523. Voilà (522.) ce qui conſtituë la quatriéme eſpece des maladies des os.

524. Les os ont dans leurs cavités une infinité de véſicules pleines d'une moëlle fine qu'elles gardent pour la partager entr'elles & la diſtribuer aux inteſtices des lames, aux cavités des jointures, & aux pores de l'os. Ces véſicules ont des arteres, des veines, des conduits lymphatiques & adipeux, de petits nerfs, de petites membranes.

525. Voilà (524.) ce qui diſtingue la cinquiéme & la derniere eſpece des maladies des os.

526 Si la moëlle (518. 524.) croupit dans ſes véſicules, dans leurs émiſſaires, ou dans les petits vuides des os, elle ſe corrompt par la chaleur & le mouvement vital, devient acre, putride, ſanieuſe; elle empêche les nouvelles ſécretions, bouche les vaiſſeaux déferens & ſécreteurs: ces véſicules s'enflamment enſuite, ſuppurent, les petits vaiſſeaux & leurs liqueurs ſe putréfient, ſe gangrénent. D'où il ſuit que la ſubſtance molle de l'os, privée de nourriture, à force d'être rongée par l'acreté des liqueurs, dégenere dans une eſpece de chaux griſe qui ſe forme dans les endroits où cette ſubſtance eſt la plus rare, c'eſt-à-dire dans les cellules des apophyſes. Voilà la cauſe de la douleur, de la chaleur, de la pulſation, de la tumeur, de l'abcès, de la carie des os. Cette ſtagnation peut venir de toutes ſortes d'obſtruction. (Voyez le Chapitre de l'obſtruction.) Mais ſi elle vient d'un mal interne, c'eſt preſque un *ſpina ventoſa*.

527. Il eſt évident que les ſignes de ce mal & ſon état, (526.) ſont ceux d'une inflammation profonde & inſenſible, quand on la touche exterieurement.

528. Quand on ne peut aiſément ſéparer, nettoyer & purifier la partie, c'eſt une marque qu'il ſurviendra pluſieurs mauvais accidens & que la cure ſera très-difficile.

529. La meilleure méthode qu'on puiſſe ſuivre dans la curation eſt. 1. d'uſer abondamment de décoctions faites de remedes fort pénetrans, capables de nettoyer & de reſiſter à la corruption. 2. de donner à toutes les queurs un grand mouvement, en excitant les ſueurs par des vapeurs chaudes qu'on fait artificiellement recevoir au corps du malade. 3. en même tems que la ſueur coule, déterminer le mouvement des humeurs vers le lieu affecté par des fomentations, & en faiſant particulierement recevoir les vapeurs chaudes à la partie affectée.

530. Cette méthode (529.) long-tems continuée eſt ſouvent très-ſalutaire, principalement ſi on obſerve en même tems vne diette rigoureuſe & oppoſée à la putridité huileuſe

531. Si les arteres, les veines, les vaiſſeaux lymphatiques (513. 516. 520. 522.) ſont obſtrués, faute de nouveaux liquides, ou par la ſtagnation de ceux qui ſont pouſſés dans leurs

cavités ; ces parties ſont ſujettes aux mêmes maladies, il n'y a que l'ordre qui en eſt changé. (526.)

532. Le diagnoſtic, le prognoſtic, la cure de ces maladies (531.) ſont donc les mêmes. (529. 530.)

533. Et il eſt évident que le danger de ces maladies eſt plus ou moins grand, ſelon le lieu où elles ont pris naiſſance & où elles ont établi leur ſiége. Cela poſé on comprend facilement ce qui ſuit.

534. 1. L'inflammation de l'os la moins dangereuſe eſt celle qui vient de l'inflammation du perioſte externe, dont il y a une infinité de cauſes & d'effets connus. (Voyez toute l'hiſtoire de l'inflammation.)

2. On la connoît par les ſignes de l'inflammation profonde que le tact augmente & rend plus violente.

3. Si elle ne ſe guérit promptement, on doit s'attendre à quantité de maux. (526. 531.)

4. On la guérit comme une inflammation, en tâchant principalement d'attirer tout au dehors, ce qui ſe fait par des fomentations, & quelquefois par des inciſions.

535. On ſçait que cette inflamma-

tion (534. N°. 1.) ſe diſpoſe à ſuppurer. 1. par les ſignes de la violente inflammation qui a précedé (534 N°. 2.) 2. par la pulſation, par la fiévre, par des friſſons vagues. 3. par l'abſence des ſignes de la reſolution. (386.)

536. Les ſignes de la ſuppuration (387. 405.) nous apprennent que l'abcès eſt réellement formé.

537. Alors le pus ayant rongé & détruit le perioſte, met l'os à nud, le prive de ſes vaiſſeaux & le corrompt en peu de tems. (531.) Comparez (406.)

538. C'eſt pourquoi il faut ſur le champ ouvrir l'abcès, évacuer le pus, purifier l'ulcere, (403. 404. 409. 410. 411.) & en même tems traiter l'os avec les mêmes précautions dont nous avons parlé dans la cure des playes de tête, où le crâne eſt découvert. (252. 253. 259. 260. 262. 266.)

539. On ſçait que cette inflammation (534.) ſe change en gangrene. 1. par les ſignes de la plus violente inflammation (388. 422.) 2. par la ceſſation de douleur dans la partie ſans bonne cauſe. 3. par l'enflure dure, lente & peu douloureuſe des parties qui couvrent l'os.

540. On ſçait que la gangrene eſt déja formée par les mêmes ſignes (539.) & par la couleur pâle, griſe, livide des mêmes parties.

541. Alors l'os nud, dépoüillé de ſes vaiſſeaux, privé de ſa nourriture, eſt rongé & carié par l'acreté & la putréfaction de la matiere gangreneuſe dont les rapides progrès entraînent ceux de la carie.

542. Il faut donc auſſi-tôt ouvrir le lieu affecté juſqu'à l'os & le purifier: pour l'os, on le traite comme il a été dit (248. 249. 252. 258. 259. 260. 261. 262. 266.)

543. L'inflammation du périoſte interne (512.) provient des mêmes cauſes (534.) & fait naître des effets qui ſont les mêmes par rapport à l'intérieur de l'os, elle ſe termine auſſi par la ſuppuration ou par la gangrene. (535. 539.) Mais ces deux maux ſont ici bien plus dangereux faute de tranſpiration; c'eſt pourquoi toute la moëlle venant à ſe pourrir, fait perir toute la ſubſtance de l'os carié.

544. On conçoit auſſi clairement que la putréfaction de la moëlle produit en peu de tems une carie preſque incurable; ſoit que cette membrane

(522.) s'enflamme d'abord elle-même, soit que la moëlle auparavant corrompuë l'infecte de sa contagion.

545. On connoît que ce mal n'est encore qu'une inflammation. 1. par les signes généraux de l'inflammation, (382.) 2. par la profondeur du lieu. 3. par une douleur sourde, fixe, longue, qui ne cede à aucun remede externe & qui ne s'augmente point par le tact. 4. mais seulement par le mouvement des muscles & l'usage intérieur des matieres acres & aromatiques.

546. On le guérit alors. 1. suivant la cure générale de l'inflammation, (395. jusqu'à 401.) 2. ensuite aussitôt qu'on s'apperçoit des signes (386.) d'une résolution commencée, on observe exactement la méthode proposée (229.)

547. Mais si la suppuration ou la gangrene est déja formée, on la connoît par les signes certains (545.) de l'inflammation interne qui a précedé, & par une douleur sourde, profonde, fixe, & on la guérit par la seule méthode (529.) ou on ne la guérit point du tout.

548. Car alors toute la substance interne de l'os étant putrefiée, enflée, en-

flammée, cariée, le perioſte externe s'enflâme, eſt violenté par la tumeur, rongé par l'acreté. Les parties qui couvrent l'os, affectées lentement par la contagion, ſe corrompent, s'élevent ſous la forme d'une tumeur ſpongieuſe, douloureuſe, tout le membre perit, il n'y a que l'extirpation qui guériſſe.

549. La verole, le ſcorbut, le rachitis ſont des cauſes fréquentes de ce mal. On comprend par là quelle eſt la nature de l'exoſtoſe, de l'abcès, de la carie & des autres maladies des os nommées *gummi*, *tophus*, *nodus*, *ſpina ventoſa*.

550. On conçoit auſſi pourquoi la carie donne aux os tant de differentes couleurs qui paſſent du bleu blanc au blanc gras, au jaune, au cendré, au livide, au noir, & quel dégré de corruption dénote chacune de ces couleurs.

551. Pourquoi un os carié devient inégal, rude, ſpongieux, friable, mol, fragile. C'eſt que les arteres internes & externes ne compriment plus l'os.

552. Pourquoi il s'en exhale une odeur de lard rance.

553. Pourquoi dans les endroits ulcerés par la carie, les chairs qui ſont deſſus ſont-elles molles, flaſques, fongueuſes;

gueuſes, enflées, élevées; les lévres de l'ulcere renverſées; pourquoi il en ſort une ſanie claire, tenuë, puante, à peine glutineuſe & remplie de petites écailles noires; pourquoi le mal ſe renouvelle ſans cauſe, & ne cede point aux médicamens qu'on employe avec le plus de ſuccès dans tous les autres ulceres.

554. Comme auſſi pourquoi la carie qui vient de cauſe externe ſe guérit facilement, celle qui naît de cauſe interne, difficilement; celle que la verole produit, plus difficilement; & encore plus difficilement celle qui vient d'un *ſpina ventoſa*.

555. Enfin pourquoi elle eſt dangereuſe dans la partie la plus ſolide de l'os, pire dans celle qui eſt ſpongieuſe, & très-funeſte dans les jointures; pourquoi les progrès de la premiere ſont lents, ceux de la ſeconde prompts, ceux de la derniere très-rapides; pourquoi ſes progrès ſont ſi prompts, & pourquoi elle eſt difficile à guérir dans les enfans; pourquoi le *ſpina ventoſa* affecte ordinairement pluſieurs endroits à la fois, ou ſucceſſivement.

556. Celui qui joindra à cela (depuis 512. juſqu'à 556.) ce qui a été

dit des contuſions (249. 250. 251. 254. 256. 257. 325.) des luxations, (358. juſqu'à 370.) des fractures (339. juſqu'à 358.) & des playes du crâne (249. juſqu'à 297.) ſçaura l'hiſtoire & la curation des principales maladies des os : ſur tout ſi on y ajoûte l'anchyloſe, qui n'eſt autre choſe que l'immobilité d'un article avec une tumeur dure, & qui doit principalement ſon origine au cal d'un os rompu près de ſon articulation, à l'épaiſſiſſement du liniment de Havers, à la rigidité des ligamens, aux exoſtoſes qui arrivent auprès des jointures. Sa cure eſt très-difficile, & doit varier ſelon ſes cauſes.

557. Mais celui qui a bien conçu toutes les maladies que j'ai décrites & miſes juſqu'à préſent ſous les yeux, qui en a examiné avec attention les cauſes, les natures, les effets, la curation, n'a qu'à en faire l'application aux parties internes & cachées du corps, faire la comparaiſon de leurs fonctions, & enſuite avec les ſymptômes des maladies internes, il comprendra que le dedans eſt réellement conforme au dehors, qu'on doit commencer par traiter les maladies chirurgicales, ſans quoi l'on

ne peut dans la pratique de la Médecine rien faire ni enſeigner avec ordre & certitude.

DES MALADIES INTERNES & des Fiévres en general.

558. IL faut maintenant expliquer la fiévre. C'eſt une maladie très-fréquente, qui en produit pluſieurs autres; qui accompagne toûjours l'inflammation, cauſe la mort & ſouvent une heureuſe guériſon.

559. La nature de ce mal eſt ſi cachée qu'on ne ſçauroit trop prendre garde de tomber dans l'erreur, en la recherchant.

560. Ce qui peut aiſément arriver, à cauſe du grand nombre de ſymptômes dont il eſt ordinairement accompagné, & ſans leſquels cependant il peut être.

561. Pour éviter l'erreur, parmi tous ces accidens (560.) il ne faut enviſager que ceux qui ſont inſéparables de toute eſpece de fiévre, & dont la préſence ou l'abſence font connoître qu'on a la fiévre ou qu'on ne l'a pas.

562. Après les avoir bien examinés (561.) on pourra parvenir à connoître la nature individuelle de la fiévre.

563. Dans toutes les fiévres qui ſont produites par des cauſes intérieures, les malades ont en differens dégrés, ſelon les differens tems de la fiévre, du friſſon, un pouls précipité, & de la chaleur.

564. Quand ces accidens (563.) viennent promptement & ſont accompagnés de danger dans leur cours, c'eſt une fiévre aiguë.

565. Quand ils ſont tardifs, avec ou ſans danger, c'eſt une fiévre lente.

566. L'une & l'autre (564. 565.) eſt commune ou épidémique, ou particuliere à tel ou à tel homme.

567. On appelle maladies fébriles aiguës celles que la fiévre (564.) accompagne; & chroniques fébriles, celles où ſe trouve la fiévre. (565.)

568. Pour les expliquer toutes, (567.) il faut donc connoître auparavant la nature de la fiévre.

569. On en vient à bout, en conſiderant les trois ſymptômes communs. (563.)

570. Mais quoiqu'il n'y ait point de fiévres dans leſquelles ils (563.)

ne se trouvent, cependant la vîtesse du pouls est la seule chose qu'on observe en tout tems de la fiévre, depuis le commencement jusqu'à la fin, & c'est par elle seule qu'un Médecin peut sûrement juger que l'on en est attaqué.

571. Et par conséquent c'est dans la seule velocité du pouls que le Médecin puise tout ce qu'il sçait touchant la nature de la fiévre. Toute fiévre cesse après la mort.

572. La cause prochaine de cette velocité (571.) est donc aussi la cause prochaine de la fiévre ainsi connuë.

573. C'est donc une plus fréquente contraction du cœur; c'est donc l'effort que fait la vie tant dans le froid que dans la chaleur, pour éloigner la mort.

574. Et par conséquent l'influence réciproque du suc des nerfs & du cervelet dans le corps des muscles & au cœur, le cours du sang dans les vaisseaux, se font avec plus de vîtesse.

575. Il n'est point d'especes de fiévre connuë jusqu'ici, provenant de causes internes, qui ne commence d'abord par un sentiment de froid, de concussion, d'horripilation, lequel est plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, est interne ou ex-

terne ſelon les divers ſujets, les differentes cauſes de la fiévre, & la differente nature de la fiévre même.

576. Alors (575.) le pouls devient fréquent, petit, ſouvent intermittent; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'inſenſibilité ſaiſiſſent ſouvent les extrémités.

577. D'où il eſt clair que les humeurs ſanguines croupiſſent alors dans les plus petits vaiſſeaux, tandis qu'en même-tems la cauſe (574.) irrite le cœur.

578. Voila (577.) la cauſe de tous les phénomenes (575. 576.) qui paroiſſent alors.

579. On voit ſuccéder aux accidens (575. 576. 577.) une chaleur plus ou moins grande, qui dure peu ou beaucoup de tems, interne, externe, univerſelle, locale, ſelon la varieté de la fiévre.

580. Comme la fiévre précede cette chaleur, (579.) il eſt évident qu'elle n'en eſt que l'effet & non la cauſe, & qu'elle n'en conſtituë point la nature.

581. Ainſi la contraction du cœur plus frequente & la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires donnent une idée abſoluë de la nature de toute fiévre aiguë.

582. Or l'une & l'autre (581.) peuvent être produites dans un animal vivant par des causes infinies en leur nombre & en leur varieté, & arriver ensemble ou séparément, en sorte que l'une suit aisément l'autre.

583. C'est pourquoi la cause prochaine (581.) de la fiévre reconnoît elle-même une infinité d'autres causes immédiates.

584. Cependant on les divise, ou en causes particulieres à chacun, ou en universelles & communes à plusieurs, qui dépendent ordinairement de l'air, des alimens, du même genre de vie.

585. Les causes de la fiévre sont donc particulieres ou épidemiques.

586. Les causes particulieres (583.) les plus prochaines peuvent se rapporter à certains points capitaux : α. aux matieres acres qu'on a prises, soit en aliment, en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titres de poison même, toutes d'une nature à ne pouvoir être digerées, mises en mouvement ni évacuées ; ou prises en telle abondance qu'elles irritent, suffoquent, obstruent & se corrompent : β. aux excrétions ordinaires supprimées par le froid, par les onctions, par la tristesse, par des ali-

ens, des boissons, des médicamens, des venins, par un air nébuleux, gras, par le repos, le défaut d'exercice ordinaire, par des obstructions, par des compressions externes ou internes: γ. à ce qu'on a fait, comme la trop grande agitation d'esprit ou de corps, la chaleur, l'ardeur, à laquelle on s'est exposé: δ. à l'application exterieure de matieres acres, de matieres qui piquent, corrodent, déchirent, brulent, enflamment: ε. à ce qui cause beaucoup de changement dans les humeurs & dans leurs mouvemens, comme plusieurs causes, tant externes qu'internes, telles que la faim, des évacuations; le pus, l'eau, les matieres ichoreuses dans l'hydropisie ou dans l'empiéme; une serosité acre croupissante en quelqu'endroit; la bile ardente, l'inflammation, la suppuration, la grangréne, le cancer, les veilles excessives, une trop grande application à quelque chose que ce soit, l'usage immoderé des plaisirs de la chair.

§ 87. L'expulsion, la propulsion plus prompte des liqueurs, l'agitation des humeurs qui sont en stagnation, le mêlange, la confusion de toutes ensemble, la resistance vaincuë, la coction, la sécrétion de l'humeur digerée, la crise

de la matiere qui en irritant & en coagulant avoit produit la fiévre, le changement des humeurs saines dans une nature propre à supporter ce à quoi le malade étoit le moins accoûtumé, l'expression du plus liquide, l'épaississement du reste, la soif, la chaleur, la douleur, l'anxiété, la foiblesse, un sentiment de lassitude, de pésanteur, l'anorexie sont les effets de la fiévre.

588. Moins il faut de tems pour résoudre la lenteur (577.) & pour calmer l'irritation, (574.) moins la fiévre est considerable, moins elle est dure, plus elle est salutaire, & reciproquement au contraire. Au reste elle suit la variété des dégrés & du concours de l'un & de l'autre.

589. D'où il suit que la fiévre sert souvent elle-même de remedes à d'autres maladies.

590. Il suit encore que les commencemens, les progrès, l'état, la diminution, la crise, le changement & la cure de ce mal varient dans les fiévres aiguës, comme dans les fiévres particulieres.

591. La fiévre cause la mort, dégenere dans une autre maladie ou se guérit.

592. Elle cauſe la mort, lorſque les ſolides ſe détruiſent par la violence qu'ils ſouffrent, ou lorſque le ſang eſt tellement vicié & dépravé, qu'il bouche les vaiſſeaux vitaux, ou ceux qui doivent porter de quoi réparer la déperdition. C'eſt ainſi que la fiévre produit dans les viſceres nobles, tels que le cœur, le poumon & le cervelet, l'inflammation, la ſuppuration, la gangréne, ou dans les premieres voyes des aphtes qui cauſent ſouvent la mort.

593. Elle dégenere dans une autre maladie, quand elle cauſe une ſi grande agitation, que les vaiſſeaux en ſont endommagés, & qu'à force de diſſiper les parties les plus fluides des humeurs, elle épaiſſit le reſte; ou quand elle n'a pas la force de reſoudre par elle-même la matiere coagulée; ou lorſqu'elle dépoſe la matiere critique dans certains vaiſſeaux obſtrués, dilatés, ou rompus. De-là des taches rouges, des puſtules, l'éryſipele, la rougeole, la petite verole, des phlegmons, des bubons, la parotide, la ſuppuration, la gangréne, le ſphacele, des ſchirres, &c.

594. La fiévre ſe guérit 1. toutes les fois qu'elle peut d'elle même dompter ſa cauſe materielle, la rendre mobile

& l'expulſer par les voyes de l'inſenſible tranſpiration ; il faut en même tems que ſon mouvement ſe calme & que la circulation ſe retabliſſe dans toute ſa liberté. Cette voye de réſolution eſt preſque ſemblable en tout à celle dont nous avons parlé. (386.) 2. lorſque la matiere morbifique domptée & devenuë mobile n'eſt pas encore parfaitement ſaine, de ſorte qu'elle empêche l'égale diſtribution des fluides & irrite les vaiſſeaux, ce qui occaſionne quelque évacuation ſenſible avec laquelle cette matiere eſt expulſée hors du corps ; je parle des ſueurs, de la ſalivation, des vomiſſemens, des diarrhées, des urines qui ſurviennent après la coction & l'état de la fiévre, & cela à peu près dans l'eſpace de 14. jours, que la criſe employe à ſe faire.

595. Enfin la matiere de la maladie domptée, reſoluë, devenuë mobile par l'action de la fiévre même, aſſimilée de nouveau aux humeurs ſaines, circule avec elles ſans produire aucune criſe ni d'autres maux.

596. Pour connoître la terminaiſon, le changement & la fin d'une fiévre aiguë, il ſuffit d'obſerver ſa nature, ſes differences, ſa durée, ſon com-

mencement, ſes progrès, ſon état.

597. Et par conſequent on peut aiſément déduire en general de tout ce qui a été dit (depuis 560. juſqu'à préſent.) le diagnoſtic & le prognoſtic des fiévres.

598. Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toute les fiévres & à leur cure generale. 1. il faut pourvoir à la vie & aux forces du malade. 2. corriger & expulſer l'acrimonie irritante (574.) 3. diſſoudre la lenteur (577.) & l'évacuer. 4. calmer les ſymptômes. (587.)

599. On ménage la vie & les forces du malade par des alimens & des boiſſons fluides, aiſés à digerer, qui réſiſtent à la putréfaction, qui apaiſent la ſoif, excitent l'appétit & ſoient oppoſés à la cauſe connuë de la maladie.

600. Il ne faut donner à manger que lorſque la fiévre a ceſſé, ou qu'elle a diminué.

601. On en doit ſouvent uſer, mais en petite quantité, pour ſoûtenir les forces du malade, & de peur de faire trop travailler les viſceres, ou d'en alterer les fonctions.

602. On régle la quantité & la

qualité de la nourriture. 1. sur le tems qu'on prévoit que la fiévre durera, (588. 589. 590. 596. 597.) sçavoir 1. 4. 7. 9. 11. 14. 21. 30. 40. 60. jours; car il faut songer à soûtenir tellement les forces de la nature, que la coction & la crise puissent se faire. Moins on prévoit que le mal durera, moins il faut prendre d'alimens, & d'alimens peu nourrissans, & réciproquement au contraire. 2. sur l'âge du malade. Car plus on est jeune ou vieux, plus on a de peine à supporter l'abstinence. 3. sur l'état & la véhémence du mal, qui exige des alimens differens en quantité & en qualité. Quand la fiévre est à son dernier dégré de violence, on n'en doit prendre que de très-legers & en petite quantité; au contraire la nourriture doit être plus abondante & plus forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal, selon qu'il s'éloigne plus de ce dernier dégré. 4. sur le climat que le malade habite; car ceux qui sont voisins de l'Equateur supportent plus aisément la diéte que ceux qui sont proches des Pôles. 5. sur la saison de l'année; en esté les alimens doivent être moins, & en hyver plus substan-

tieux & plus nourriſſans. 6. ſur l'habitude du malade, & ſon tempérament naturel; ceux qui font bonne chere pendant la ſanté & la diſſipent aiſément, ont beſoin de plus d'alimens, lorſqu'ils ſont malades, parce que leurs vaiſſeaux & leurs viſceres y ſont accoûtumés. 7. ſur le ſentiment de legereté ou de peſanteur qui ſuit la nourriture qu'on a priſe.

603. Quand on s'apperçoit qu'il y a des corps étranges, acres, irritans, extérieurement appliqués, (comme des morceaux pointus de verre, de métal, de bois, de pierre, d'os, ou des médicamens ſtimulans, qui enflamment, des corroſifs, des véſicatoires, des cauſtiques, des ſeptiques, des venins) il faut les ôter ſur le champ, quels qu'ils ſoient; enſuite fomenter la partie leſée avec des matieres lentes, muqueuſes, huileuſes, douces, anodynes, un peu apéritives.

604. Toute acreté irritante qui a ſon ſiége dans les parties intérieures du corps, (comme celle de l'inflammation, de la ſuppuration, de la gangrene, du ſphacele, du cancer, de la carie des os, de l'ichoroſité, du pus, d'une lymphe acre & croupiſſante) doit

être ôtée ou corrigée, ſuivant les régles preſcrites dans l'hiſtoire de ces maladies. S'il eſt entré dans le corps quelque acre épidémique ou venimeux, & qui y cauſe irritation, on doit le traiter ſelon les régles preſcrites dans la cure des maladies épidémiques. (1404. juſqu'à 1412.)

605. Tout acre irritant qui s'eſt introduit dans les liquides par l'abus des choſes non naturelles, peut ou doit être ôté, ou corrigé par differens remédes, ſelon ſa differente nature connuë.

1. Si c'eſt par un mouvement exceſſif, le repos du corps & de l'eſprit, les humectans, les délayans, les adouciſſans en ſont le reméde.

2. Si c'eſt par la trop grande chaleur de l'air, on le tempere par des exhalaiſons froides, principalement de quelques plantes propres à cela; on boit largement beaucoup d'eau nitrée, un peu acide, mêlée avec un peu de vin, qui ſoit auſſi aigrelet; on uſe d'alimens acides, adouciſſans, un peu ſalés, de médicamens ſemblables.

3. Si c'eſt par la trop grande humidité de l'air, il faut faire de grands

feux de bois aromatiques & réſineux ; il faut brûler des aromats.

4. Si on a lieu d'accuſer l'acrimonie putréfiante de l'air, on la corrige en brûlant du ſalpêtre, de la poudre à canon, par des vapeurs de vinaigre, en jettant du ſel ſur des charbons ardens.

5. Si le mal vient des paſſions de l'ame, on les appaiſe par la raiſon, par leurs contraires, par la varieté des objets, par des anodyns, par des opiats.

6. S'il eſt cauſé par des alimens âcres, acides, il faut délayer l'acre, l'adoucir, l'abſorber, le convertir en ſel compoſé. C'eſt ce qu'on fait par des matieres aqueuſes, gélatineuſes, tirées des animaux, par des matieres huileuſes, graſſes, terreſtres, par des ſels alkalis, fixes ou volatils, ſimples ou compoſés. (depuis 60. juſqu'à 69.)

7. S'il vient d'une nourriture acrimonieuſe, ſalée, on met en œuvre des délayans aqueux, qui faſſent ſortir du corps cette acrimonie, des matieres lentes & huileuſes pour l'adoucir, & de l'eau de chaux vive pour la corriger.

8. S'il vient d'alimens acres, aro-

matique

matiques échauffans, on use de délayans aqueux, de correctifs acides, de dissolvans & de déterfifs savoneux acides, de matieres gélatineuses adoucissantes; & comme les alkalescens y ont rapport, ils sont ici soufentendus.

9. Si c'est pour avoir mangé des parties alkalescentes d'animaux, il faut en chercher la guérison dans ce que nous avons dit. (depuis 76. jusqu'à 91.)

10. S'il a pour cause la constriction de l'estomach à l'occasion d'un excès dans le manger; les délayans, la diette, le vomissement, le flux de ventre le détruisent.

11. S'il est produit par des boissons acres, acides, huileuses, aromatiques simples ou distillées, il faut y remedier par ce qui a été dit (N°. 5. 6. 8. de cet Aph.)

12. Si l'on a trop veillé, il faut pratiquer ce qui a été dit (N°. 1. 2. 3. de ce même Aph.)

13. Si l'on est constipé & que ce mal ait donné lieu à une acrimonie alkaline, acide, huileuse, savoneuse, il faut avoir recours à des remedes, tant externes qu'internes, qui lubrifient les voyes, rendent les matieres méables, qui ouvrent les émonctoires, excitent

& augmentent leurs forces expultrices.

606. L'on y réüſſit en diſſolvant les humeurs qui ſont comme entaſſées de force, en relâchant les vaiſſeaux obſtrués par des bains, des fomentations, des frictions, en raſant les cheveux, en rendant la peau propre & nette. (Voyez depuis 107, juſqu'à 144.)

607. Lorſque le ſang comprime tellement les vaiſſeaux par ſa trop grande abondance, qu'il ſe trouve quelqu'humeur forcée de croupir vers leurs extrémités, on rend à cette humeur ſa fluidité & ſa circulation, en diminuant le volume du ſang par la ſaignée. Ce vice ſe manifeſte par les ſignes de la pléthore. (depuis 106. juſqu'à 107.)

608. Mais ſi le ſpaſme, la contraction & conſéquemment le rétreciſſement des fibres, des tuyaux capillaires procurent le même croupiſſement dans l'extrémité de ces petits tuyaux, il faut relâcher les fibres, (depuis 35. juſqu'à 55.) diſſiper l'acreté qui cauſe la contraction, (35. 36. 54. 66. 67. 68. 102. 103. 104. 105. 122. 128.) par les remedes que nous y avons indiqués.

609. Si le croupiſſement a pour cauſe la viſcoſité ou la lenteur de quel-

qu'humeur, ce mal se guérit par divers remedes, dont le principal est la fiévre même, moderée de façon à pouvoir dissiper cette coagulation, (587. 589. 593. 594.) ainsi il faut regler sa vivacité, α. afin qu'elle ne puisse exciter l'inflammation, la suppuration, la gangréne, le sphacele, (592.) toutes maladies dont on sçait être ménacé, par la vehemence des symptômes, & sur tout par l'excès de la chaleur comparée avec le peu de force des petits vaisseaux; β. de peur que le trop grand mouvement du sang n'en dissipe les parties les plus fluides; ce qu'on connoît par la sechereſſe des narines, des yeux, du gozier, de la langue, par la voye rauque, par l'aridité de la peau, par la petite quantité des urines, par la petiteſſe, la viteſſe & l'inégalité du pouls. γ. de peur qu'elle ne devienne trop languiſſante & pareſſeuſe avant la coction, en ſorte qu'il ne ſoit plus dans ſon pouvoir de dompter, d'émouvoir la matiere morbifique, d'en procurer les ſécrétions & excrétions; ce que l'on reconnoît par la langueur parfaite des actions vitales, dans le tems qu'il ne paroît encore aucun ſigne de coction.

610. Si donc la fiévre eſt trop vio-

lente, (101.) on ſçait la moderer par l'abſtinence, par une nourriture legere, en buvant de l'eau tiéde, en reſpirant un air un peu froid, en calmant les paſſions, par la ſaignée, par des lavemens rafraîchiſſans, par des médicamens doux, aqueux, glutineux, rafraîchiſſans, par des anodyns, par des opiats. (Voyez depuis 92. juſqu'à 106.)

611. Si elle paroît trop lente, on anime ſon action par l'uſage d'alimens & de boiſſons pures & cordiales, par un air un peu plus chaud, par des paſſions plus vives, par des médicamens acres, volatils, aromatiques, qui ont fermenté, par les frictions, par la chaleur, le mouvement muſculaire, les bains, les fomentations.

612. Un autre moyen, après le premier, (609.) de diſſiper la viſcoſité, eſt de rétablir le reſſort des vaiſſeaux, en diminuant le volume du ſang par des ſaignées copieuſes faites promptement par une large ouverture, & en augmentant enſuite ou en même tems ſon mouvement par des irritans.

613. Une troiſiéme méthode pour rendre à ces matieres viſqueuſes leur fluidité, c'eſt de les délayer par des

boiſſons, des bains, des fomentations, des lavemens, aqueux, les frictions faites en même tems.

614. Les aqueux, ſalins, aromatiques, amers, lacteſcens froids ſont fort efficaces, lorſqu'on les prend chauds.

615. Pour que leurs (613.) effets ſoient plus sûrs, plus prompts, plus ſalutaires, il eſt à propos de commencer par la ſaignée; par là ils entrent plus aiſément dans les vaiſſeaux, ſe mêlent avec les humeurs & agiſſent mieux ſur elles.

616. Auſſi-tôt que la viſcoſité eſt attenuée par ces remedes (609. 610. 611. 612. 613. 614. 615.) il ſuffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre cette matiere mobile & l'expulſer; mais il arrive ſouvent en ce cas qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'évacuer (594. №. 1.)

617. Les ſymptômes de la fiévre aiguë particuliere, ſont ſur tout le froid, le tremblement, l'anxieté, la ſoif, les naüſées, les rots, le vomiſſement, la débilité, la chaleur, l'ardeur, la ſéchereſſe, le délire, l'aſſoupiſſement, les veilles, les convulſions, les ſueurs, la diarrhée, les puſtules inflammatoires.

618. Quand on a détruit la cauſe fé-

brile, (594. 595. 598. jusqu'à 617.) tous ces accidens (617.) cessent, parce que c'est la fiévre (581. 587.) qui les produit ; & par conséquent, s'ils peuvent subsister avec la fiévre, sans que la vie du malade soit en danger, ils demandent à peine une cure particuliere.

619. D'ailleurs ils viennent souvent des efforts que fait la nature, quand elle se dispose à une crise ou à évacuer la matiere critique ; alors, comme ils précedent, accompagnent ou suivent cette crise, il faut bien prendre garde de les interrompre.

620. Mais si ces symptômes arrivent à contretems, s'ils sont si violens qu'il y ait lieu de craindre pour la vie ou que le malade ne puisse les supporter, ou s'ils ménacent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer chacun en particulier par les remedes qui leur soient propres, ayant toûjours égard à la cause (586.) & à l'état (590.) de la maladie même.

FROID FEBRILE

621. LE froid qui paroît au commencement des fiévres aiguës suppose la diminution du frottement des liqueurs entr'elles & contre les vaisseaux, le ralentissement de leur cours, la stagnation des fluides dans les extrémités, une moindre contraction du cœur, une moindre évacuation, une moindre influence des esprits du cervelet.

622. S'il est violent & de longue durée, il donne lieu à des concrétions polypeuses dans les grands vaisseaux de la region du cœur; à des évacuations dans les petits par l'expression de leurs liquides; ce qui produit plusieurs grands maux dans les uns & dans les autres.

623. On sçait par là ce qu'il désigne, ce qu'il fait craindre; pourquoi plus le froid est grand au commencement de la fiévre, plus elle est dangereuse; pourquoi le froid est si violent au commencement de la peste, & pourquoi il est suivi d'une chaleur extrême, quand l'accès de ce mal est plus avancé.

624. Tous les remedes qui irritent fortement, à quelque titre que ce soit, loin de dissiper ce froid, produisent souvent une inflammation qui dans la suite devient incurable ; il faut donc rejetter l'usage des matieres salines, acres, aromatiques, huileuses, des vésicatoires & d'autres choses semblables.

625. Au contraire on le guérit en buvant de l'eau chaude nitrée avec un peu de miel & de vin : les bains, les fomentations, la vapeur, les lotions de liqueurs semblables & de legeres frictions conviennent en ce cas.

626. Lorsqu'on fait de bonne heure usage de ces remedes, (625.) on guérit souvent sur le champ de très-grands maux. (622.)

TREMBLEMENT FEBRILE.

627. LE tremblement suppose une alternative de tension & de relaxation dans les muscles ; des causes qui se succedant mutuellement les unes aux autres, tendent & relâchent les muscles en peu de tems & involontairement ; la circulation du liquide artériel & du suc nerveux, tantôt conti-

nuée, & tantôt interrompuë, & par conſéquent le cours de ces deux fluides ſuſpendu au commencement de la maladie, & ſouvent vers la fin, leur trop grande abſence à la ſuite d'une trop grande déperdition.

628. S'il dure long-tems, il forme des obſtacles à la circulation des humeurs & produit les vices qui en dépendent.

629. De là on peut tirer ſon diagnoſtic & ſon prognoſtic, & l'on conçoit pourquoi le tremblement eſt accompagné de froid ; (621.) pourquoi un tremblement violent eſt ſi pernicieux ; pourquoi l'on tremble dans les grandes paſſions ; un peu avant que de mourir ; après toute évacuation trop abondante ; après avoir trop bû de quelques liqueurs que ce ſoit.

630. On guérit ce mal en rétabliſſant l'égalité de la circulation & de la preſſion du ſang arteriel & des eſprits, de l'un contre les parois des arteres ; & des autres, ſur les fibres motrices : c'eſt ce qu'on peut faire au commencement de la maladie par l'uſage des remedes qui diſſipent la lenteur, qui rétabliſſent les forces ; (606. juſqu'à 617.) & à la fin, par ceux qui peuvent vîte réparer les liquides qu'on a

perdus, & fortifier les fibres & les viſceres. (46. 47. 48. 49.)

ANXIETÉ FEBRILE.

631. L'Anxieté vient de ce que le ſang ne peut ſortir du cœur, & par conſequent ne peut paſſer par les vaiſſeaux capillaires du poumon ou de l'aorte : d'où il ſuit que ce mal eſt produit par la contraction ſpaſmodique des petits vaiſſeaux, ou par une matiere enflammée incapable de circuler. Quand les mêmes cauſes empêchent le trajet du ſang par la veine porte, nous avons remarqué que le même effet s'enfuit, car comme tout le ſang veineux qui eſt apporté par les arteres cœliaques & méſenteriques ne peut revenir, croupit, diſtend les vaiſſeaux, réſiſte à la circulation arterielle, & produit par là tous les maux qui en naiſſent & en peuvent naître ; il eſt évident qu'il faut obſerver ſcrupuleuſement dans toutes maladies aiguës ces deux cauſes d'anxieté & les combatre.

632. Lors donc qu'une telle anxieté (631.) dure long-tems, elle donne lieu à des concrétions polypeuſes dans

les parties vitales, à des inflammations, à des gangrénes ſubites, avec un reſſerrement inſuportable qui eſt bientôt ſuivi de la mort. Mais ſi elle a ſon ſiége dans les Hyppocondres, on ſent une vive douleur vers l'eſtomach, tandis que les autres viſceres ont bien moins de ſenſibilité. Enſuite le ſang ſe putréfiant tout à coup dans ces vaiſſeaux qui ſont larges & ont peu de force, fait naître la gangréne, la putréfaction du foye, une dyſenterie que cette putréfaction rend mortelle.

633. En voilà aſſez pour faire connoître à un Médecin la cauſe & la nature de ce mal, (631. 632.) & les ſuites qu'on en doit attendre, & en même tems lui faire diſtinguer l'anxieté que l'affection du ſeul genre nerveux produit, ſans qu'aucune fiévre ait précedé, de celle qui naît d'une inflammation violente, laquelle s'eſt auparavant manifeſtée par ſes ſignes; & comparant ces deux cauſes avec la vehemence, la durée & le ſiége du mal, rien ne pourra ſe dérober à ſa prudence. Il ſçaura pourquoi on eſt tourmenté d'anxieté dans preſque toutes les maladies à l'article de la mort; pourquoi l'anxiete ſpaſmodique eſt peu à craindre

& l'inflammatoire très-dangereuse ; pourquoi dans les maladies que l'inflammation ou la suppuration produit, on est ménacé d'une mort prochaine, quand on se jette de côté & d'autre, qu'on ne peut tenir en place, qu'on soupire, qu'on veille toûjours, qu'enfin on est toûjours hors d'haleine.

634. De là il paroît aussi combien on doit varier les remedes pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît cependant & on en fait l'application, quand on s'est auparavant instruit de la nature du symptôme qui le caracterise. Si donc on s'apperçoit qu'une affection spasmodique en soit la cause, on la détruit en adoucissant l'acre irritant, (603. 604. 605.) en le chassant par les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les détersifs ; en le délayant par des aqueux, chauds, en calmant les passions, en relâchant les fibres, les vaisseaux, les visceres, (35. 36. 54. 55.) en reprimant l'impetuosité des esprits par des anodyns & des narcotiques. Si elle est produite par une viscosité inflammatoire, il faut la dissoudre, la délayer, relâcher les vaisseaux où elle réside, & enfin moderer le cours des liqueurs, ce qu'on fait principalement

en buvant beaucoup d'eau chaude mêlée avec du miel, des matieres farineuses nitrées, un peu acides & legerement aromatiques ; par des fomentations, des cataplasmes, des épithémes, des emplâtres composés de délayans, de relâchans, d'émolliens, d'anodyns qu'on applique sur l'endroit affecté ; par des clisteres faits des mêmes remedes, souvent réïterés, mais pris en petite quantité, pour qu'on puisse les garder longtems ; par la vapeur d'eau chaude mêlée avec des matieres émollientes, laquelle peut être portée sans cesse aux poumons par la bouche & les narines.

635. Il n'est point de cas où cette cruelle maladie demande des secours plus prompts & plus efficaces qu'en celui-ci.

SOIF FEBRILE.

636. LEs causes de la soif sont la sécheresse, l'immeabilité des liqueurs, toute acrimonie salée, alkaline, bilieuse, huileuse, les excremens putrides des premieres voyes.

637. La soif indique donc presque toûjours la présence de quelqu'une de ces causes. (636.)

638. Et par conſéquent elle annonce les maux qui peuvent naître des cauſes dont elle manifeſte la préſence. (636. 637.)

639. C'eſt pourquoi il faut toûjours ſur le champ y remedier, principalement dans les maladies aiguës.

640. Ce qui ſe fait. 1. en uſant ſouvent & en petite quantité de boiſſons aqueuſes chaudes, un peu acides, nitrées, adouciſſantes. 2. en fomentant, lavant, gargariſant avec la même boiſſon les narines, la bouche, le goſier. 3. en entourant les Hyppocondres de fomentations, d'épithémes & de cataplaſmes compoſés de choſes ſemblables. 4. en prenant & retenant quelque tems des lavemens de même nature.

641. Mais ſi la ſoif eſt accompagnée d'une grande foibleſſe, on mêle avec cette boiſſon (640.) du vin, & même ſouvent du vin ſpiritueux qu'on peut prendre ſans crainte en ce cas.

NAUSÉE FEBRILE.

642. LA nauſée eſt une envie de vomir ſans effet avec une eſpece d'horreur; ſa cauſe prochaine eſt

une petite convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, du ventricule, des intestins, des muscles de l'abdomen; laquelle est occasionnée 1. par des matieres acres, putrides, bilieuses, qui étant poussées dans l'estomach, lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, piquotent & irritent ces deux parties, dont les mouvemens se communiquent à celles qui leur correspondent. On connoît cette cause par l'abstinence qu'on a faite, par la puanteur de l'haleine, par la malpropreté de la bouche, de la langue & du gosier; ou. 2. ce spasme vient d'une matiere lente, visqueuse dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont la présence se découvre par la viscosité gluante qui aura précedé; (69. jusqu'à 75.) ou. 3. ce mal est produit par une legere inflammation du ventricule, de l'œsophage, des intestins & des visceres voisins, laquelle se manifeste par les symptômes qui caractérisent proprement chaque espece de ces inflammations. 4. la nausée se reveille par le souvenir des choses qui l'avoient fait naître autrefois. 5. elle naît du cours déreglé des esprits, de quelque cause que vienne ce déreglement. En

ce cas le délire, les convulsions, le vertige, le ttemblement sont les signes qui peuvent la faire connoître.

643. Si les nausées durent long-tems on ne peut prendre ni alimens, ni boissons, ni médicamens, & ensuite on vomit ; voilà la source de plusieurs maladies & principalement de la débilité, de la sécheresse, de l'acrimonie alkaline putride.

644. Les nausées qui viennent de la premiere cause (642. N°. 1.) se guérissent 1. par l'usage de boissons aqueuses, acides, salées, d'alimens & de médicamens semblables ; en prenant un purgatif doux semblable, ou des remedes acido-austeres qui raffermissent les fibres ; ou enfin un vomitif, si elles ne cedent point aux autres remedes. Celles qui naissent de la seconde cause (642. N°. 2.) demandent des attenuans, des délayans, des purgatifs, des vomitifs. Mais si elles sont produites par la troisiéme cause, (642. N°. 3.) on ne peut les guérir que par les remedes propres dans les maladies qui y ont donné lieu, comme nous le dirons dans la suite. Quant à la quatriéme espece, il n'y a point d'autres remedes que d'oublier ou d'éviter les choses qui l'ont

fait

fait naître. La cinquiéme exige des médicamens auſteres, le repos, les narcotiques, l'eau froide.

645. On ſçait par là pourquoi un purgatif ou l'émetique eſt ſi ſalutaire dans les maladies aiguës où ſe trouvent des nauſées, pourvû qu'on prenne ces remedes au commencement, & dans quel genre de maladies aiguës ; pourquoi dans les fiévres aiguës on déteſte ſi fort la viande, le poiſſon, les matieres graſſes, & on appete au contraire l'eau froide, les acides, les fruits de ſaiſon ; pourquoi les remedes ne profitent point aux malades, tant que les nauſées ſubſiſtent ; pourquoi ce ſymptôme eſt ſouvent incurable ; & pourquoi enfin de telles maladies font place à un appetit ſurprenant, extraordinaire & preſque ſubit.

ROTS ET VENTS.

646. LA cauſe des rots eſt une matiere élaſtique que la chaleur, l'efferveſcence ou la fermentation dilatent, qui eſt retenuë un moment, & qui le moment ſuivant, les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa ſortie venant à ceſſer,

eſt pouſſée fortement & avec bruit.

647. L'air, les ſels de differente nature, les fruits de ſaiſon, les humeurs putreſcentes, les végetaux fermentans, fourniſſent aux rots & aux vents une matiere dont l'impetuoſité & la puanteur varient ſuivant ſa qualité.

648. Cependant toutes ces choſes (647.) ſortent ſans aucun effort, quand elles trouvent les paſſages libres & ouverts. D'où l'on comprend clairement que le ſphincter de l'œſophage, l'œſophage, les deux orifices de l'eſtomach & les inteſtins concourent toûjours enſemble en ce qu'ils ſe contractent ſpaſmodiquement & ſe relâchent enſuite. Voilà l'origine des rots, des vents, des pets, des borborygmes.

649. Si ces deux cauſes (647. 648.) concourent enſemble, agiſſent avec force & durent long-tems, alors la matiere élaſtique qui ſe raréfie par la chaleur, par le mouvement & par ſa propre vertu, venant à être reſſerrée dans une cavité que la convulſion de ſes fibres rétrécit, dilate, diſtend avec douleur les membranes qui la gênent, comprime les lieux voiſins. D'où naiſſent des anxietés & des douleurs inſuportables, qui diſparoiſſent à la ſortie des

vents. (Voyez 220. jusqu'à 227. & 631. 634.) Si la fiévre survient à ces maux, elle cause des tourmens inexplicables.

650. Pour guérir ce mal, il faut 1. dissiper la matiere (647.) par des délayans, par des boissons aqueuses, chaudes, un peu aromatiques, par des remedes qui en dissipant l'équilibre des sels font dominer celui qui convient, qui corrigent la putréfaction, qui appaisent la fermentation. 2. à quoi ont rapport les antispasmodiques, ceux qui adouciſſent l'acreté, & moderent le cours tumultueux des esprits, parmi lesquels l'opium & les anti-hysteriques sont préferables. 3. par des clysteres, des fomentations, des épithemes chauds, émolliens, anodyns, un peu aromatiques, par des ventouses appliquées à l'abdomen sans scarification.

651. Selon ce qui a été dit (646. à 651.) il est aisé de répondre à ces questions qui autrement sont fort embarrassantes : quels sont les alimens, la boisson, les venins, les médicamens flatueux ? Pourquoi se forme-t-il des vents, quand les premiers visceres sont vuides? Pourquoi s'en forme-t-il quand on a été blessé, quand on a le ventre

fort ſerré, dans l'affection hypocondriaque, hyſterique, dans les convulſions & dans la colique ?

VOMISSEMENT FEBRILE.

652. LE vomiſſement eſt une expulſion violente des matieres contenuës dans l'eſtomach, ainſi que dans les inteſtins & enfin dans les viſceres qui s'y déchargent. Il a pour cauſe prochaine la convulſion des fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage, de l'eſtomach, des inteſtins, du diaphragme & des muſcles de l'abdomen ; & pour cauſe éloignée tout ce qui irrite ces mêmes fibres ou les viſceres qui entrent aiſément en convulſion.

653. C'eſt pourquoi s'il ſurvient dans une fiévre aiguë, il eſt quelquefois cauſé par le vice de l'eſtomach en convulſion, enflammé, en ſuppuration, devenu ſchirreux, cartilagineux ; il eſt opiniâtre, on le connoît par l'idée de la cauſe qui le produit, & on le guérit en diſſipant cette même cauſe : nous parlerons de cela dans la ſuite.

654. Si les viſceres & les parties qui les environnent ſont pareillement affec-

tés : ſi d'ailleurs l'eſtomach à force d'être tendu par la grande quantité d'alimens qu'on a pris, les irrite, & qu'en même tems la fiévre paroiſſe, il ſurvient un vomiſſement opiniâtre, ſans qu'on en connoiſſe la cauſe.

655. Tout ce qui excite de fortes nauſées (642.) peut donner lieu à ce mal, d'où on apprend à le connoître, à le traiter & à le guerir.

656. Lorſqu'il dure long-tems, il produit l'atrophie, le miſerere, les convulſions & les effets des grandes & opiniâtres nauſées. (643.)

657. S'il vient de la cauſe (653. 654.) c'eſt dans l'hiſtoire de ces maladies qu'il en faut chercher la curation.

658. S'il eſt produit par la cauſe, (642. 655.) il faut mettre ſoigneuſement en uſage les mêmes remedes (644.) principalement les opiats, les épithemes corroborans, les épiſpaſtiques, les diſſipans.

659. On ſçait de là pourquoi il eſt ſi difficile d'arrêter le vomiſſement dans pluſieurs maladies aiguës ; la fauſſeté & le danger de la regle qui dit que le vomiſſement ſe guérit par le vomiſſement. On ſçait pourquoi on y remedie avec ſuccès par des ſudorifiques, comme on

l'obſerve dans la peſte ; pourquoi une criſe le guérit ſouvent, comme dans la petite verole ; pourquoi il cede ſouvent à la ſaignée dans les maladies inflammatoires ; pourquoi ceux qui vomiſſent continuellement au commencement d'une fiévre aiguë qui n'eſt point accompagnée d'inflammation, doivent s'attendre à avoir pour criſe une diarrhée qu'on prévient en donnant l'émetique au commencement de la maladie ; pourquoi on eſt ménacé d'un très-grand danger dans les maladies aiguës, lorſqu'on vomit tout ce qu'on prend auſſi-tôt après l'avoir avalé ; enfin on peut déduire des mêmes notions l'origine du ſanglot ou du hocquet, & la maniere d'y remedier.

DÉBILITÉ FEBRILE.

660. LA grande foibleſſe arrive, quand le cours & la preſſion du ſuc nerveux dans les muſcles ſont empêchés.

661. Les cauſes de cet empêchement ſont le vuide des vaiſſeaux produit par la diſſipation de leurs humeurs, l'imméabilité des liquides, l'obſtruction du

canal, ſa compreſſion, ſur tout vers ſon origine dans le cerveau & le cervelet, & enfin la débilité du cœur.

662. La premiere ſe manifeſte par les ſymptômes paſſés ou préſens des grandes évacuations, tel qu'eſt la longueur du mal ; par des hémorrhagies cauſées par la maladie ou artificielles, par les ſueurs, le diabete, la ſalivation, la diarrhée, par le défaut de nourriture ou la mauvaiſe qualité des alimens que l'on a pris, retenus, digerés & qui ſont entrés dans la maſſe du ſang, par la pâleur, la maigreur, la petiteſſe du pouls, la collabeſcence des vaiſſeaux & la flaccidité des muſcles.

663. Les ſignes décrits (69. à 74.) font connoître que les humeurs ſont imméables, ſoit par leur qualité gluante, ſoit par leur inflammation.

664. Pour l'obſtruction, on la connoît par les ſignes décrits depuis (107. juſqu'à 144.)

665. On connoît que la compreſſion du cerveau & du cervelet eſt la cauſe de la foibleſſe, par la léſion des fonctions qui dépendent de leur bonne diſpoſition, comme s'il paroît en même tems délire, aſſoupiſſement, tremblement, vertige, tintement.

666. C'eſt par les ſignes du défaut de circulation (106.) que l'on ſçait que la débilité vient de celle du cœur.

667. On remplit commodément les vaiſſeaux par des alimens liquides, analogues au ſang, artificiellement digerés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végetal, vineux & aromatiques mêlés ſelon l'art, donnés ſouvent en petité quantité, principalement d'une nature oppoſée à celle du mal, & aidés par de légeres frictions faites aux parties exterieures.

668. Si le mal vient de l'imméabilité des liquides, (663.) il faut employer les remedes indiqués, (75.) & depuis (132. juſqu'à 137.) car autrement il n'eſt aucun remede pour cette eſpece.

669. Pour la cure de (664.) il faut auſſi la tirer de (124. juſqu'à 144.)

670. La foibleſſe qui nait de la cauſe (665.) ſe diſſipe ordinairement par des remedes qu'on applique à l'endroit affecté & qui ont la vertu de déſobſtruer les vaiſſeaux (124. juſqu'à 144.) de diriger vers d'autres lieux l'impétuoſité des liqueurs ; ce qui ſe fait en humectant par de douces fomentations

les narines, la tête, le visage, la bouche, le col, & en appliquant aux pieds des épispastiques.

671. On remedie rarement à la débilité du cœur, si ce n'est lentement; cependant ce que nous avons dit en general (667. jusqu'à 671.) peut être ici de quelqu'utilité.

672. De là (666. jusqu'à 672.) il paroît combien est rare la science des cardiaques dans les maladies aiguës, & combien est souvent indomptable la débilité fébrile.

LA CHALEUR FEBRILE.

673. ON connoît la chaleur externe par le themometre, & l'interne par le sentiment du malade & la rougeur de l'urine.

674. Dans le lieu qu'elle échauffe le plus elle requiert toûjours une plus grande quantité de feu.

675. Laquelle ne vient que d'un frottement reciproque plus violent des parties fluides entr'elles, contre les vaisseaux & des vaisseaux contr'elles. Et il n'en est point d'autre vraie cause.

676. Cette violence est occasionnée

par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la grande réſiſtance que les vaiſſeaux oppoſent au cœur.

677. Le grand mouvement du ſang que le cœur pouſſe eſt eſtimé à raiſon de la denſité du liquide pouſſé & de ſa velocité dans les vaiſſeaux.

678. On juge de la denſité du ſang par la vûë de celui qui eſt ſorti des vaiſſeaux, par la diſſipation qui a été faite de ſes parties les plus fluides, par la dureté du pouls.

679. On peut calculer ſa vîteſſe par le nombre des contractions du cœur comparé à la grandeur des battemens du pouls.

680. La grande réſiſtance ſe connoît par la maſſe des parties qui doivent être mûës & qui ſont ſans mouvement, & par le petit nombre ou la petiteſſe du diametre, ou l'immobilité des vaiſſeaux qui doivent tranſmettre ces parties.

681. On ſçait que cette maſſe eſt très-conſiderable par les ſignes de la pléthore, (106.) de la cacochymie, ou de la prompte diſſolution des liquides qui croupiſſoient auparavant; (comme on le remarque dans les perſonnes qui ont beaucoup d'embon-

point) & principalement par le gonflement des veines, enſemble la vélocité & la grandeur des arteres.

682. Selon l'hiſtoire de l'obſtruction, (107. juſqu'à 124.) ou des playes (145. à 331.) on peut juger du petit nombre des vaiſſeaux.

683. La vûë, le tact, le temperament ſec, la grande chaleur qui ſuccede à une petite augmentation de mouvement, ſont les ſignes de l'étroiteſſe des vaiſſeaux.

684. Tous les ſignes de la rigidité des fibres, des vaiſſeaux & des viſceres (32. 33. 34. 50. 51. 52. 53.) nous font connoître l'immobilité par laquelle les vaiſſeaux réſiſtent beaucoup à leur dilatation.

685. De tant de cauſes prochaines (674. juſqu'à 685.) dépend l'origine de la chaleur fébrile, parmi leſquelles il peut encore s'en trouver d'éloignées infinies en nombre & en varieté.

686. La chaleur peut s'accroître à meſure que s'augmente une ſeule de ces cauſes, ſéparément priſes, & alors l'augmentation de la chaleur eſt comme celle de ſa cauſe.

687. Si de nouveau deux cauſes s'augmentent enſemble, l'augmentation

de la chaleur ſera comme le produit de l'increment des cauſes, ſi elles ſe trouvent reciproquement multipliées par elles-mêmes.

688. On peut de même calculer tout le reſte.

689. L'augment de la chaleur diſſipe les molécules les plus liquides de notre ſang, c'eſt-à-dire l'eau, les eſprits, les ſels & la partie la plus ſubtile des huiles, déſſeche le reſte de la maſſe, le condenſe, le reduit en concrétions imméables & indiſſolubles : dégage les ſels & les huiles, les attenuë, les meut, les exalte, les rend plus acres : briſe & rompt les petits vaiſſeaux : déſſeche les fibres, les roidit, les met en contraction & produit par là tout ſubitement pluſieurs maladies aiguës, dangereuſes & mortelles, qu'il eſt facile de déduire de la premiere.

790. Enfin ſelon ce que nous venons de dire, on peut aiſément découvrir ce qui eſt requis pour moderer la chaleur, & combien de divers remedes peuvent ici trouver leur place.

691. Si la chaleur ne vient que de ce que les liqueurs circulent avec plus de velocité, il faut mettre en œuvre tous les moyens de ralentir leur mouvement.

Ce qui se fait sur tout par le repos des muscles & de l'esprit, en pressant légerement & fort peu de tems les veines des principaux membres, en refroidissant peu à peu le malade interieurement & exterieurement, & par la prudente administration des opiats.

692. Si elle est produite par leur densité, (678.) il faut non seulement user de remedes qui calment leur vîtesse, (691.) mais encore boire de l'eau, prendre de l'oximel & tout ce qui peut relâcher les vaisseaux.

693. Dans la pléthore on vient aisément à bout (106. ζ.) de mettre en mouvement les liqueurs qui n'en ont point: dans la cacochymie la guérison se fait avec plus de lenteur; elle consiste à évacuer de tems en tems & à corriger la nature du mal. Quant à la dissolution des humeurs grasses qui croupissoient auparavant, il est très-difficile d'y remedier, si ce n'est par des boissons aqueuses, acides, miellées, sucrées, par des jaunes d'œufs, & en même tems par des purgatifs souvent réïterés.

694. On comprend bien ce que c'est que l'obstruction qui cause de la chaleur (682.) par la cure de l'obstruction (125. jusqu'à 144.) & par

celle des maux qui ſont la ſuite de la deſtruction des vaiſſeaux dans les playes.

695. Si elle eſt produite par l'étroite capacité des vaiſſeaux, (683.) il eſt néceſſaire de les dilater par l'uſage des relâchans. (54.)

696. Si c'eſt à la trop grande rigidité qu'il faut s'en prendre, il faut mettre en œuvre ces mêmes remedes. (54.)

697. Si elle vient de diverſes cauſes à la fois, ſelon leur combinaiſon, on doit faire concourir les remedes que nous avons décrits (690. juſqu'à 697.)

698. Toute cette théorie de la chaleur (673. à 698.) fait concevoir pourquoi une fiévre très-chaude eſt aiguë, rapide en ſes progrès, putride & peſtilentielle dans le plus haut dégré de chaleur; pourquoi le lit, l'air enfermé, les alimens, les médicamens chauds ſont ſi nuiſibles dans ces maladies; pourquoi l'ardeur qui ſe fait ſentir vers le cœur & les hypocondres eſt d'un ſi mauvais augure.

699. La même doctrine nous apprend l'origine, la nature, les effets de la ſéchereſſe, & nous ſert de guide

dans la curation qui se fait par l'usage de boissons relâchantes, aqueuses, miellées, un peu acides, de fomentations, de bains, de lavemens & de gargarismes semblables.

DÉLIRE FEBRILE.

700. LE délire est une production d'idées qui ne sont point conformes aux causes externes, mais à la disposition interieure du cerveau, avec un jugement qui naît de ces idées, une affection de l'ame & le mouvement du corps qui s'ensuit. Ces choses séparément prises ou combinées entr'elles, produisent selon leurs differens dégrés, differens genres de délires.

701. Il suppose donc toûjours une affection maladive de la moëlle du cerveau, qui peut être produite par une obstruction quelle qu'elle soit, par tout ce qui peut empêcher le sang d'aller au cerveau, d'être transmis au de-là, & d'en revenir; par une circulation trop rapide, par la stagnation des liqueurs, & par plusieurs autres causes, qu'il faut soigneusement rechercher pour pouvoir guérir ce genre de mal.

702. Car selon leur diverse nature,

(701.) il faut choisir divers remedes ou differentes methodes. Le bain chaud des pieds, les épispastiques appliqués aux pieds & aux jarrets, le frotement fait à ces parties, les clysteres délayans, composés d'eau seule, les alimens legers, une boisson délayante, calmante, désobstructive; les médicamens émolliens appliqués à la tête, quelque fois les émetiques, les purgatifs, des anodyns legers, la saignée du pied, le flux hémorrhoïdal ou menstruel, procuré par des épispastiques, sont les principaux.

COMA FEBRILE.

703. LE coma est une envie continuelle de dormir dans la fiévre, avec ou sans effet: il suppose dans tout le cerveau certaine disposition qui empêche l'exercice des sens & des mouvemens animaux: cet empêchement peut venir de ce qu'il ne vient pas au cerveau une assez grande quantité de sang arteriel, ou de ce qu'il n'y circule pas librement, ou de ce que les esprits ne peuvent se séparer du sang dans les nerfs, ou de ce que leurs flux & leur reflux

reflux par les nerfs, ne peut se faire.

704. Plusieurs causes differentes & souvent contraires, telles que sont toutes les évacuations ou repletions considerables ; le trop grand épaississement du sang devenu gluant, gras ou inflammatoire ; toutes les causes qui compriment la substance même du cerveau, quelles qu'elles soient, peuvent donc occasionner cette affection dans les fiévres : elle peut aussi être l'effet de la compression des nerfs.

705. D'où l'on comprend qu'un Medecin doit bien faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particuliere de ce mal avant que de déterminer quels remedes conviennent & comment il faut les employer : car on est souvent obligé d'avoir recours à des choses contraires les unes aux autres ; & souvent un assoupissement long & opiniâtre, apres avoir tout tenté inutilement, cesse enfin de lui-même, quand le pepasme de la fiévre est achevé.

706. Les remedes (702.) que nous avons indiqués dans le délire conviennent ici, & principalement les fomentations appliquées à la tête & au col.

707. Mais si l'on voit les signes d'u-

ne grande inflammation, il faut traiter ce mal comme la maladie principale dont nous parlerons dans le Chapitre de la phrénesie.

INSOMNIE FEBRILE.

708. L'Insomnie est le contraire du mal; (703.) par là on comprend sa nature & on sçait qu'elle est le plus souvent produite par les premiers commencemens d'une très-légere inflammation du cerveau qui venant à s'augmenter, la fait souvent dégénerer en coma.

709. L'insomnie se guérit par le repos des muscles, par la tanquillité de l'esprit, en éloignant les objets qui frapent les sens; par un froid moderé, en humectant l'air par des vapeurs aqueuses, par des vivres doux, émolliens, par des boissons farineuses, douces, émollientes; par un murmure doux, continuel, agréable & dont le son soit clair & flateur; par des médicamens farineux, un peu huileux, humectans, adouciſſans, par l'odeur de plantes soporiferes; par l'usage des anodyns, des paregoriques, des somniferes, des nar-

cotiques ; mais avant tout cela il faut toûjours commencer par les remedes qui ſont propres à diſſiper l'inflammation & à en arrêter les progrès.

CONVULSION FEBRILE.

710. LA convulſion que nous avons décrite ci-devant (230. à 239.) eſt ici toûjours produite par un vice du cerveau, lequel provient ou d'une irritation qui ſe communique des parties inferieures au cerveau par le moyen des nerfs (627. 631. 632. 633. 642. 648. 649. 652. 653. 654.) ou de ce que les liqueurs du cerveau y ſont pouſſées, tranſmiſes au de-là & en reviennent d'une façon irreguliere ou déreglée ; & cette irregularité peut avoir pour cauſe toutes celles du délire, du coma, de l'inſomnie ; (701. 702. 703. 704. 708.) c'eſt pourquoi il y a encore ici bien de la varieté, tant dans l'étiologie que dans la curation.

711. Si ce mal dure long-tems ; il affecte aiſément tout le genre nerveux par la communication que les nerfs ont entr'eux, d'où naiſſent de triſtes maux ;

712. La convulsion qui succede à l'inflammation du cerveau est presque mortelle. Lorsqu'immédiatement après des urines épaisses on en rend de claires & aqueuses, & qu'ensuite il survient des convulsions, elles sont des plus mauvaises : celles qui dans la fiévre succedent à de grandes évacuations sont presque mortelles, ainsi que celles qui sont accompagnées d'un délire perpetuel.

713. Avant que de tenter la guérison de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cause particuliere (710.) qui le produit, & la partie affectée en premier lieu d'où il tire son origine, ensuite y appliquer au plûtôt des remedes qui puissent adoucir l'acreté, resoudre la matiere engagée & relâcher les parties qui sont en contraction; car pour guérir ces convulsions, il suffit presque ordinairement de délayer, de relâcher, de faire revulsion & d'adoucir; & on ne doit jamais ajoûter foi au titre specieux des prétendus antispasmodiques.

714. Mais si on remarque que la tête soit la premiere affectée, il faut suivre la curation décrite. (706.)

SUEUR FEBRILE.

715. LA sueur qui sort au commencement d'une fiévre aiguë, dont la cause est un peu opiniâtre, est produite par le relâchement & la foiblesse des petits vaisseaux, par la violence de la circulation du sang, & par la facilité avec laquelle l'eau se dégage des autres principes du sang.

716. Si elle dure long-tems, elle prive le sang de son liquide délayant, épaissit le reste, produit des obstructions mortelles, parce que les délayans & les dissolvans peuvent à peine lui rendre ensuite sa fluidité, ce qui peut causer presque toutes sortes de maladies aiguës.

717. Il faut donc toûjours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne soit sûr que la matiere morbifique est si tenuë qu'elle peut se dissiper avec les premieres sueurs.

718. On l'arrête en se levant du lit, en s'asseyant, en se couvrant moins, en recevant un air un peu froid, en s'abstenant de tout ce qui est chaud & échauffant, en prenant souvent & abondam-

ment des boiſſons douces un peu froides, pour reparer vîte les pertes, en moderant l'excès de la circulation. (depuis 102. juſqu'à 106.)

DIARRHÉE FEBRILE.

719. LA diarrhée a pour matiere la mucoſité, la lymphe, la gluë, le pus, la ſanie, le ſang des narines, de la bouche, du goſier, de l'œſophage, du ventricule, du foye, de la véſicule du fiel, du pancreas, des inteſtins, du méſentere; & pour cauſe, ce qui les chaſſe avec force dans les inteſtins, pendant que ces derniers ne peuvent ſe contracter que foiblement, ou que les pores de leurs vaiſſeaux abſorbans ſont tellement bouchés que rien n'y peut entrer.

720. Il y a donc dans les fiévres bien des eſpeces de flux de ventre, tant par rapport à la matiere & à la cauſe, que par rapport aux effets & à l'évenement; & par conſequent il eſt évident que ce genre de mal eſt ſouvent incurable; que les diarrhées colliquatives ſont rares & preſque ſans remede.

721. Si ce flux dure long-tems, il diſpoſe de plus en plus les viſceres de

l'abdomen à la même maladie, il les affoiblit, les excorie, les enflamme, vuide, épuise le reste des viscères & des vaisseaux : d'où naissent l'atrophie, la maigreur, la débilité, la dysenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des parties fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomtion & la mort.

722. La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui fait irritation ; à l'évacuer par des émetiques, des purgatifs, des lavemens, à raffermir les parties lâches, à calmer l'impetuosité des liqueurs par des narcotiques, à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par les sueurs ou par les urines, à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source.

EXANTHEMES FEBRILES.

723. Les pustules inflammatoires ont le plus souvent pour matiere, celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisseaux de la peau, s'y arrête ; & pour cause la force de la circulation, des sécrétions, des excrétions : ainsi de ces differentes causes proviennent

bien des ſortes de puſtules qui donnent aux fiévres divers caracteres, d'éryſipelateuſes, de ſcarlatines, de pétechiales rouges, de pétechiales pourprées, de rougeole & de petite verole.

724. On a coûtume de traiter ſéparément des trois dernieres eſpeces; car pour les trois premieres il eſt facile d'en tirer le diagnoſtic & le prognoſtic.

725. La cure n'eſt pas difficile: il ſuffit ordinairement de prendre une aſſez grande quantité de boiſſon legere pour donner toûjours de la mobilité à la matiere & pour que la force de la vie perſevere toûjours dans une juſte moderation, car par ce moyen les puſtules ſe diſſipent en faiſant tomber l'épiderme par écailles & diſparoiſſent bientôt; d'où je concluë que toute cette maladie a ſon ſiége dans les vaiſſeaux de la tranſpiration.

726. Les autres ſymptômes de la fiévre qui ſont ſemblables à ceux-ci & ceux qui en ſont produits, exigent la même guériſon que la maladie même.

727. On ſçait par là ce que l'on doit penſer de la varieté des fiévres aiguës; car on appelle fiévres continuës proprement dites, celles qui ſont ſans intermiſſion depuis leur commencement

jusqu'à leur fin ; & continuës remittentes, celles qui sans discontinuer ont de tems en tems quelque relâche & ensuite quelques redoublemens, & enfin fiévres intermittentes, celles qui ont une intermission periodique qui procure toûjours une entiere *apurexie* entre deux paroxismes.

FIÉVRE CONTINUË.

728. LA plus simple des fiévres continuës est l'éphémere ou la fiévre d'un jour, dont le commencement, l'augment, l'état & le déclin se font dans l'espace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît point d'autre cause qu'un mouvement devenu trop vehement pour avoir péché dans les six choses non naturelles. On la connoît par sa cause qui est de peu de consequence, par le corps du malade qui d'ailleurs est très-pur, par la légereté des symptômes, par la crise qui s'en fait bientôt, par le pouls qui se rétablit parfaitement aussi-tôt que la fiévre a disparu ; il est aisé de la guérir par l'abstinence, par le repos & par l'usage des délayans.

729. Si cette fiévre (728.) dure plusieurs jours, on l'appelle continuë non putride. Sa cause, ses signes & son traitement sont les mêmes, elle demande sur tout des saignées copieuses & des rafraîchissans.

FIEVRE SYNOQUE.

730. ON appelle fiévre synoque putride celle qui vient de causes plus graves qu'une simple inflammation, de l'obstruction des viscères, de l'oppilation de la peau & de presque tous les vaisseaux capillaires & d'une forte acrimonie.

731. On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en touchant le malade, par un pouls de fiévre, mais inégal & déreglé, par l'urine qui est épaisse, rouge, trouble, cruë, sans sédiment, par l'âge, par l'habitude du corps, par le temperament chaud & sanguin.

732. Cette fiévre est homotone, épacmastique ou anabatique ou paracmastique.

733. La premiere est salutaire, la seconde est la plus dangereuse & la troisiéme est la meilleure.

734. Plus le pouls eſt foible, frequent, inégal en force, déreglé pour le tems, intermittent dans ſes battemens ; plus la reſpiration eſt difficile, frequente, embarraſſée, accompagnée du mouvement des ailes des narines ; douloureuſe vers les parties vitales & irreguliere ; plus la laſſitude & la débilité ſont grandes, plus on ſe jette de côté & d'autre, plus on ſe plaît à être ſouvent ſur le dos, les membres tendus ; plus l'uſage de la raiſon & de ſes effets eſt troublé : moins on a d'appetit ; plus la digeſtion ſe fait difficilement, plus l'urine eſt rouge, épaiſſe, trouble, avec peu de ſédiment, ou même plus elle eſt tenuë, claire, aqueuſe, en petite quantité & difficile à garder, plus on a les mouvemens tremblans, badins ; plus on fuit le toucher, plus on cherche à prendre quelque choſe avec les mains ; plus on a les yeux triſtes, lugubres & moüillés de larmes involontaires, plus cette maladie (730.) eſt dangereuſe & mortelle.

735. Mais ſi l'on dort avec peine & avec trouble : ſi le corps eſt couvert de taches pourprées ou livides : ſi les hypocondres ſont tendus, enflés, la mort eſt preſque certaine.

736. Ce mal ne demande point un traitement particulier, la curation prescrite ci-devant & variée selon les differentes indications, la véhemence des symptômes, l'état du malade & de la maladie suffit.

737. Les Anciens ont donné à ces fiévres le nom de synoques, on les appelle continentes dans l'Ecole, parce que leur ardeur n'a aucune intermission : on nomme syneques ou continuës (727.) celles qui sont continuës remittentes.

FIEVRE ARDENTE.

738. DE toutes ces fiévres il n'y a que le causus ou la fiévre ardente qui merite un examen particulier, parce qu'elle est frequente, dangereuse & difficile à guérir.

739. Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brulante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales (au lieu qu'aux extrémités elle est souvent moderée, & même quelquefois elles sont froides) & qui se communique à l'air qui sort par l'expiration ; une séche-

reſſe en toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, & même quelquefois autour des yeux ; une reſpiration ſerrée, laborieuſe, fréquente ; une langue ſéche, jaune, noire, brulée, apre ou raboteuſe ; une ſoif qu'on ne peut éteindre & qui ceſſe ſouvent tout à coup ; un dégoût pour les alimens, des naufées, le vomiſſement, l'anxieté, l'inquiétude ; un accablement extrême, une petite toux, une voix claire & aiguë, le délire, la phrénéſie, l'inſomnie, le coma, la convulſion & des redoublemens aux jours impairs.

740. elle a pour cauſes un travail exceſſif, un long voyage, l'ardeur du ſoleil, la ſoif long-tems ſoufferte, l'uſage de matieres fermentées, aromatiques, acres, qui échauffent, le coït immoderé, l'excès du vin, principalement l'Eté, &c.

741. Tel eſt ſon cours : on en meurt ſouvent le troiſiéme & le quatriéme jour : on paſſe rarement le ſeptiéme, lorſque le cauſus eſt parfait ; il ſe termine ſouvent par une hémorrhagie (qui devient mortelle ſi elle arrive le troiſiéme ou quatriéme jour avec trop de médiocrité,) elle eſt annoncée par une douleur à la nuque, par la peſan-

teur & la tenſion des tempes, par l'obſcurciſſement des yeux, par la tenſion des parties précordiales ſans douleur; l'écoulement involontaire des larmes ſans autre ſigne mortel, la rougeur du viſage, le prurit des narines; il ſe termine auſſi aux jours critiques par le vomiſſement, le flux de ventre, les urines, les ſueurs, les crachats épais; le redoublement qui arrive au jour pair avant le ſixiéme eſt très-mauvais, l'urine noire, tenuë & qui ſort en petite quantité eſt mortelle; le crachement & le piſſement de ſang ſont mortels; la difficulté d'avaler eſt un très-mauvais ſigne, le froid aux extrémités eſt pernicieux, la rougeur du viſage & la ſueur qui en ſort ſont d'un ſiniſtre préſage; la parotide qui ne vient point à ſuppuration, eſt mortelle, la diarrhée trop abondante fait perir le malade; les mouvemens convulſifs annoncent le délire & enſuite la mort; le cauſus dégenere dans une peripneumonie qui eſt ſouvent accompagnée de délire; la fiévre la plus dangereuſe eſt celle qui ſuccede à de violentes douleurs de ventre, elle ſe termine par une criſe accompagnée de friſſon.

742. Toutes ces choſes bien exami-

nées, il n'eſt pas difficile de connoître la préſence & la cauſe immédiate de cette maladie qui n'eſt en effet qu'un ſang dépoüillé de ſes parties les plus douces & les plus liquides, une inflammation univerſelle produite par la trop grande force des ſolides & des fluides : on en peut de plus tirer de sûrs prognoſtics.

743. Pour guérir ce mal, l'air doit être pur, froid & ſouvent renouvellé, les couvertures légeres, le corps ſouvent élevé, la boiſſon abondante, aqueuſe, chaude, adouciſſante, un peu acide; les alimens légers & tirés de la farine, de l'orge, de l'avoine, & des fruits un peu aigres. L'on doit ſaigner, ſi le mal ne fait que commencer, s'il y a des marques de pléthore, d'une inflammation conſiderable, ſi la chaleur eſt inſuportable, ſi la raréfaction eſt exceſſive, ſi la revulſion eſt néceſſaire, ſi les accidens preſſent & ne cedent point aux autres remedes. Il eſt à propos de donner des lavemens anodyns, délayans, laxatifs, antiphlogiſtiques, rafraîchiſſans & de les réïterer ſelon que la grande ardeur, la ſéchereſſe du ventre & la revulſion ſemblent l'exiger. Il faut humecter tout le corps, déterminer dans les na-

rines la vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche & le gosier, laver les pieds & les mains dans l'eau tiéde, fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude les parties où il y a plusieurs vaisseaux qui présentent bien leurs surfaces; se servir de médicamens aqueux, doux, nitrés, d'une agréable acidité, qui lâchent très-doucement le ventre, qui poussent par les urines & les reparent, qui servent de vehicule à la sueur par leur quantité, & non par aucune acrimonie, & qui enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissolvent les liqueurs épaissies, les délayent & corrigent leur acrimonie.

744. Si l'on joint à ces préceptes les regles generales que j'ai données sur la cure des maladies aiguës & de leurs symptômes, & si en même tems on a soin de raprocher ici les traités que je donnerai dans la suite des maladies aiguës de chaque viscere en particulier, il n'est point d'especes de fiévres ardentes dont l'on ignore les remedes,

745. De là aussi on peut se faire une juste idée de toutes les autres fiévres aiguës particulieres : car elles sont ou des symptômes ou des effets d'une autre maladie aiguë.

FIEVRE INTERMITTENTE.

746. J'Ai donné ci-devant (727. 737.) la définition de la fiévre intermittente ; ſon diagnoſtic eſt évident par lui-même ; ſes diſtinctions en differentes claſſes ſont faciles à faire, n'étant fondées que ſur la ſeule difference du tems que ce mal dure. Il y en a quelquefois de ſeptenaires exquiſes, comme je l'ai vû.

747. Cependant il faut ſçavoir qu'on appelle en general fiévres de Printems celles qui regnent depuis le mois de Février juſqu'à celui d'Aouſt, & fiévres d'Automne celles qui commencent au mois d'Aouſt & finiſſent dans Février ; cette diſtinction eſt néceſſaire à cauſe de la difference qui ſe trouve, tant dans la nature & les ſymptômes de ces deux fiévres, que dans leur fin, leur durée, leur traitement : d'ailleurs l'une ſe change en l'autre.

748. Souvent même au commencement de l'Automne elles imitent exactement les fiévres continuës à cauſe de la longueur & du redoublement des accès ; cependant leur genie & leur cure ſont entierement differens.

749. Elles commencent avec des baillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, horreur, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxieté, nausée, vomissement, celerité, débilité & petitesse de pouls. Plus ces accidens sont considerables, & plus il s'en trouve ensemble, plus la fiévre, la chaleur & les autres symptômes qui la suivent, sont mauvais; tel est le premier dégré de cette fiévre, qui répond à l'augment des fiévres continuës & est le plus dangereux de tous : alors l'urine est ordinairement cruë & tenuë. En ouvrant des cadavres de gens morts dans ce premier dégré de fiévre intermittente, après des oppressions, des soupirs, des langueurs, j'ai trouvé le poumon farci de sang épais; dans cet état ils avoient toûjours le pouls petit, frequent, déreglé. Harv. Exercit. Anat. Chap. 16.

750. A cet état (749.) il en succede un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une respiration forte, grande, libre, moins d'anxieté, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, grande douleur aux articles & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges & qui répond à l'état des fiévres continuës.

751. On voit alors finir la maladie par des sueurs souvent abondantes: tous les symptômes se calment, les urines deviennent épaisses & déposent un sédiment ressemblant à de la brique broyée; le sommeil, l'apurexie, la lassitude, la foiblesse surviennent.

752. Souvent elles dégenerent en fiévres aiguës dangereuses, qui viennent pour la plûpart de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grande.

753. Voici les effets de la fiévre intermittente dans ses trois tems. (749. 750. 751.) Elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des visceres par la stagnation, l'obstruction, la coagulation, le mouvement, la dissolution, l'attenuation qu'elle cause; de là non seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégenerent principalement en ce que leurs parties sont moins homogenes, & ne sont point également mêlées; de ces vices naît l'acrimonie des liqueurs: & de toutes ces choses ensemble suit une grande disposition aux sueurs qui affoiblit beaucoup par la perte de la viscosité même du sang qui sort avec elles; l'urine est alors extrémement épaisse,

trouble, graſſe, ſemblable à celle de jument : telle eſt auſſi la ſalive : ainſi le ſang étant foible, diſſous, à peine lié & privé de ſa meilleure partie, celle qui reſte devient à la fois acre & épaiſſe ; c'eſt conſequemment par le relâchement des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement & l'acreté des liqueurs que ces fiévres, lorſqu'elles durent long-tems, dégenerent quelquefois en maladies chroniques, telles que le ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs ſchirreuſes du bas ventre & les maux qui s'enſuivent.

754. Au reſte quand ces fiévres ne ſont point malignes (753.) elles ſervent à diſſiper les maux inveterés & à prolonger la vie.

755. Après cette exacte diſcuſſion de toute l'hiſtoire des fiévres intermittentes, (746. juſqu'à 755.) on établit pour leur cauſe prochaine la viſcoſité du liquide arteriel & peut-être l'inaction des eſprits, tant du cerveau que du cervelet qui ſont deſtinés pour le cœur, quand par quelque cauſe que ce ſoit la contraction du cœur devient enſuite plus prompte & plus forte, & quand la reſolution des humeurs qui ſont en ſtagnation ſe fait.

756. Et par conſequent, comme il n'eſt point de fiévre intermittente qui ne garde cet ordre (749. 750. 751.) il paroît que celui qui a pû ſurmonter le premier tems (749.) & la premiere cauſe, (755.) peut enlever tout le paroxiſme.

757. Mais comme le premier état (749.) d'une fiévre parfaitement intermittente (727. 737.) & ſa cauſe (755.) peuvent venir d'une infinité de cauſes, même aſſez peu conſiderables, leſquelles peuvent pluſieurs à la fois prendre naiſſance au dedans du corps & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme on l'obſerve dans toutes les liqueurs qui ſe forment & ſe ſéparent dans le corps; il eſt bien plus difficile de diſtinguer la cauſe actuelle d'une infinité d'autres poſſibles, que d'en imaginer une de ces dernieres, ſuivant laquelle on puiſſe donner la raiſon du retour périodique des fiévres ſuivant les loix de l'œconomie animale; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de concevoir clairement, pour peu qu'on y faſſe attention.

758. Dans le tems de l'apurexie ou même dans celui qui a été décrit (749.) on doit donc avoir recours aux aperi-

tifs salins, aux alkalis, aux aromatiques, aux sels mineraux, aux délayans, aux matieres douces, huileuses; la chaleur, le mouvement, le frottement conviennent aussi.

759. De plus s'il s'est fait dans les premieres voyes un grand amas de mauvaises humeurs, on les évacuë par un purgatif ou souvent par un vomitif, pourvû qu'on le prenne dans un tems assez éloigné du paroxisme pour qu'il fasse son effet avant son retour. Ce remede est indiqué par le regime qu'on a observé, par les maladies & les symptômes qui ont précedé, par les nausées, le vomissement, les rots, le gonflement, par l'haleine, par les ordures ou les saletés qui paroissent sur la langue, au gosier, au palais, par l'anorexie, par l'amertume de la bouche, par le vertige tenebreux; & quand l'émetique a fait toute son operation, il faut avant l'accès calmer le trouble qu'il a causé, en faisant prendre un opiat.

760. Ce remede (759.) est d'un usage salutaire en ce que, comme un aiguillon, il met l'un & l'autre (759.) en mouvement.

761. Autrement cette méthode (759) est nuisible, en ce qu'elle affoi-

blit, dissipe les parties les plus liquides, trouble la digestion qui est sur tout ici fort nécessaire, & rend ainsi la maladie longue ou même cause la mort. On dissipe aussi souvent & le froid de la fiévre & la fiévre même par un sudorifique: & voici comment. Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tisanne aperitive, délayante, un peu narcotique, ensuite une heure auparavant le paroxisme on le fait suer & on ne cesse que deux heures après le tems qu'il a recommencé ou qu'il auroit dû reparoître.

762. De là il suit que la saignée nuit toûjours par elle-même; si quelquefois elle est utile, ainsi que la diette exacte & rigoureuse, ce n'est qu'en certains cas.

763. Le second tems de la fiévre (750.) indique la nécessité d'une boisson aqueuse, chaude, nitrée, un peu acide, avec de la chicorée & de semblables aperitifs doux. Le malade doit d'ailleurs se tenir en repos & dans une chaleur moderée.

764 Quand la crise (751.) met fin à l'accès, on repare les sueurs & les urines par des tisanes vineuses, des

boüillons de viande, des décoctions tiédes ; ainſi loin d'exciter la ſueur par la chaleur, par des médicamens ou à force de couverture, il ſuffit de l'entretenir très-doucement & long-tems en augmentant ſeulement la quantité des fluides qui doivent lui ſervir de matiere.

765. Enfin on remedie aux ſymptômes preſſans ſelon les regles preſcrites dans les maladies aiguës (617. juſqu'à 726.)

766. La fiévre étant tout à fait diſſipée, on reſtaure le malade par un regime analeptique, par des corroborans; on le purge enſuite à pluſieurs repriſes, quand on s'aperçoit que le malade eſt aſſez fort.

767. S'il s'agit d'une violente fiévre d'Automne, ſi le corps eſt affoibli par la maladie, ſi elle eſt déja inveterée, s'il n'y a aucun ſigne d'inflammation, de ſuppuration interne, ni d'aucune obſtruction conſiderable dans quelque viſcere, c'eſt alors que le quinquina eſt néceſſaire, en poudre, en infuſion, en extrait, en décoction, ſyrop, avec les ſpecifiques convenables dans l'apurexie en obſervant la méthode, la doze & le regime qui conviennent.

768. De plus les épithemes, l'onc-

tion de l'épine du dos & les boissons astringentes sont de quelqu'utilité.

769. Pour traiter chaque fiévre d'une maniere qui lui soit particuliere, il faut remarquer. 1. que les fiévres intermittentes vraies finissent d'autant plûtôt, qu'elles ont moins de remise, & reciproquement au contraire. 2. qu'alors elles approchent plus de la nature des fiévres aiguës, & ont plus de disposition à se convertir en elles. 3. qu'elles naissent d'un plus grand nombre de causes & peut-être de causes plus mobiles. 4. que conséquemment les fiévres du Printems se dissipent d'elles-mêmes par la chaleur qui survient. 5. qu'au contraire en Automne le froid succedant au chaud les rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de là il est facile de juger quelles sont les fiévres qui demandent à être traitées & comment elles le doivent être.

MALADIES AIGUËS fébriles.

770. IL faut maintenant faire mention des maladies aiguës, qui accompagnées de fiévres aiguës, affec-

rent de produire une inflammation particuliere dans tel ou tel organe, dont la fonction lesée donne le nom à toute la maladie. Tels sont la phrénesie, le coma, le carus, l'angine, la péripneumonie, l'hémoptisie, la pleuresie, l'inflammation des mammelles, du diaphragme, du ventricule, du foye, de la rate, du mesentere, des intestins (la dysenterie, le misereré, le volvulus, le tenesme, les hémorrhoides, la colique bilieuse,) l'inflammation des reins, de la vessie, des ureteres, de l'uterus, des jointures, des parties exterieures dans la rougeole & la petite verole.

LA PHRÉNESIE.

771. ON appelle vraye phrenesie un délire furieux & continuel, dont la cause est une affection idiopatique du cerveau, avec fiévre aiguë, continuë.

Si l'affection du cerveau dans la fiévre, & l'inflammation est symptomatique, & provient de celle d'une autre partie, ce mal s'appelle phrenesie, folie symptomatiques.

772. La vraye phrenesie est précedée d'une chaleur & d'une douleur de tête interne, vive, inflammatoire; d'une trop grande abondance de sang; d'une disposition inflammatoire, de la rougeur des yeux, du visage, d'un sommeil turbulent, d'un commencement de démence, de l'adolescence, de l'usage de boissons chaudes, d'un coup de soleil, de veilles, de colere, de chagrin, d'emportement violent, d'oubli subit, de la sechereſſe de tout le corps, & sur tout du cerveau; enfin on voit ceux qui en sont ménacés ramasser des flocçons.

L'autre est annoncée par presque toutes les maladies aiguës avec fiévre, par une douleur au côté, non pleuretique, avec un leger égarement d'esprit, par l'inflammation de la plevre, du poumon, du diaphragme, laquelle est très-mauvaise; par la noirceur de la langue, la suppression des excremens, des urines, par la blancheur des excremens, (ceux-ci sont toûjours mortels) par des urines blanches, sans couleur, claires; par le défaut de soif, l'air feroce, la rougeur du visage, de noires suspensions dans l'urine, par les veilles, & enfin les signes d'une inflammation qui ménace la tête.

773. Les symptômes qui annoncent la présence de l'une & de l'autre (772.) sont. 1. la dépravation des idées sensibles, comme aussi des sentimens interieurs, de la raison, & des affections, 2. la ferocité augmentée & effrenée, l'insomnie, l'agitation ou souvent un sommeil turbulent. 3. un pouls dur, une respiration grande, & avec de grands intervalles. 4. un visage le plus souvent fort rouge, avec beaucoup de grimaces, horrible à voir, les yeux qui semblent sortir de l'orbite, le regard farouche, la sortie de quelques gouttes de sang par le nez.

774. Voici à peu près le prognostic de ce mal.

La vraie phrénésie enleve le malade en trois, quatre ou sept jours, rarement plus tard.

Et alors si elle est violente, elle dégenere souvent en manie.

Faisant peu à peu des progrès, elle devient terrible.

Souvent elle se termine en léthargie, en coma, en catalepsie.

Le malade est souvent menacé de danger & de mort, si l'inflammation du cerveau lui cause des vomissemens de matiere poracée; si sans respect pour

les assistans, il leur crache souvent au visage, s'il a des tremblemens, si ses excrémens & ses urines sont interceptées, ou de couleur blanche, si ses urines sont cruës, s'il a des convulsions, s'il cherche à prendre des flocçons qu'il croit voir voler devant lui, s'il a les yeux secs & poudreux, s'il grince des dents, s'il n'a point de soif, ce qui annonce ordinairement des convulsions, si les symptômes changent sans cesse, si les tumeurs s'affaissent.

La phrénésie qui succéde à la peripneumonie est mortelle, ainsi que celle que le misereré produit; celle qui survient à la petite verole est très-perilleuse.

Lorsque l'inflammation se fixe un peu de tems, & que l'apreté du gosier monte aux parties superieures, il en naît une phrénésie mortelle: ces sortes de phrénétiques tatonnent & travaillent.

Quand les phrénétiques refusent leur nécessaire, ils sont en très grand danger.

775. Dans la dissection des cadavres de ceux qui sont morts phrénétiques, on trouve les meninges enflâmées, le cerveau gangrené, abscedé, sphacelé

où rongé par des matieres acres, ichoreuses.

776. D'où l'on conclut que la cause prochaine de la vraïe phrénésie est une veritable inflammation idyopathique de la pie-mere & de la dure-mere; la phrénésie symptomatique vient aussi d'une pareille inflammation produite par le transport d'une matiere phlogistique aux meninges du cerveau.

777. Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut faire les fonctions de la cause prochaine. (776.)

778. De-là on connoît aussi le vrai diagnostic des deux especes de phrénésies.

779. Pour les guérir, il faut faire attention aux choses suivantes.

Les varices ou les hémorrhoïdes qui fluent sont salutaires.

Le flux de ventre est aussi de bon augure.

La douleur qui survient à la poitrine, aux pieds, comme aussi une toux violente, guérit souvent ce mal.

Il en est ainsi d'une hemorrnagie.

780. Dans la vraïe phrénésie, on doit sur le champ mettre en usage les remedes les plus puissans pour guérir l'inflammation des arteres du cerveau.

781. On trouve ces remedes dans la cure de l'inflammation en general, mais il faut principalement observer ce qui suit. On doit faire une large ouverture à une ou plusieurs veines à la fois, au pied, au gosier, au front, afin de tirer du sang presque jusqu'à défaillance; on doit prescrire des tisanes délayantes, antiphlogistiques, nitrées, prises en grande quantité. Ensuite donner des purgatifs antiphlogistiques, avec beaucoup de tisane nitrée délayante: des lavemens semblables, en y ajoûtant des laxatifs; on fomente l'anus, on frotte les vaisseaux hémorrhoïdaux avec des feüilles de figuier, &c. ou on les fait fluer par l'application des sangsuës; les collutoires, les gargarismes doux doivent être souvent employés: il faut faire des fomentations aux narines, aux yeux, aux oreilles; il faut raser la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes, on a recours aux opiats, aux bains des pieds, aux épispastiques legers, aux ventouses qu'on applique aux parties inferieures, on leve le malade & on le rafraîchit, en l'exposant à un froid moderé.

782. Mais si la phrénésie vient d'une autre maladie inflammatoire déja

formée, il faut avant toutes choſes examiner ſi la cure que je viens de preſcrire (781.) n'eſt point contraire à la nature de ce mal ; car autrement il faut ſuivre la methode qui convient à cette même maladie inflammatoire, en ajoutant toûjours les remedes dérivans & topiques.

L'ESQUINANCIE.

783. Lorſque la deglutition & la reſpiration ſont empêchées, ſe font avec douleur ; ou ſont empêchées & douloureuſes tout enſemble, ce mal ſe nomme eſquinancie, laquelle eſt produite par l'action d'une cauſe morbifique ſur les parties ſituées au deſſus du poumon & de l'eſtomach & qui ſervent à ces deux fonctions.

784. Il y en a de deux eſpeces ; la premiere ſe manifeſte ſans aucun ſigne de tumeur interne ou externe, au lieu que l'autre vient toûjours accompagnée de quelque tumeur dans quelque partie des organes dont on vient de parler (783.)

785. La premiere ſurvient après de longues maladies, ſur tout après de grandes

grandes évacuations souvent réïterées, le gosier est alors pâle, sec, fletri; c'est pourquoi ses nerfs & ses muscles sont le plus souvent sans aucune force. Cette espece d'angine est presque toûjours le signe d'une mort prochaine. Si l'on guérit ce mal, ce qui arrive rarement, ce n'est qu'en remplissant les vaisseaux qui sont vuides de bons sucs vitaux, & en usant de remedes qui échauffent & fortifient.

786. Cette même esquinancie paroît quelque fois tout à coup sans avoir été précedée par aucun signe sensible d'aucun mal; elle est presque sans remede & on trouve presque toûjours après la mort le poulmon abscedé.

787. Pour l'angine qui est avec tumeur, elle prend divers noms tant de la nature de la tumeur, que du lieu que la tumeur occupe: de-là vient l'esquinancie œdemateuse, catharrale, inflammatoire, suppurante, schirreuse, chancreuse, convulsive.

788. Le siége de ces tumeurs (787.) est la langue, ses muscles: le palais, les amigdales, la luette, ses muscles; les cavités de l'os coronal; de la machoire superieure, de l'os sphenoïde, à l'occasion d'un polype qui s'y étant for-

mé, y ayant pris racine & accroiſſement, bouche les narines, comprime la partie poſterieure du palais, retrecit le goſier & ferme le pharinx & le larinx: ces mêmes tumeurs occupent tous les muſcles de l'os hyoïde ou ſeulement quelqu'uns d'eux; les muſcles du larinx, tant externes qu'internes, communs & propres; la membrane interne muſculeuſe de la trachée artere, les muſcles ſuperieurs du pharinx & l'œſophagien; le muſcle même de l'œſophage, les glandes qui ſont ſi voiſines de la trachée artere & de l'œſophage, que venant à ſe gonfler, elles peuvent comprimer ces deux conduits, telles ſont toutes les glandes ſalivaires, celles qui ſont çà & là diſperſées dans ces endroits, & enfin les glandes mêmes tyroïdiennes.

789. Pour peu qu'on veüille reflechir ſur l'hiſtoire (785. juſqu'à 789.) on concevra pourquoi ce mal a des évenemens ſi differens, ſi imprevûs, & ſouvent ſi funeſtes.

790. Mais comme la varieté de ce mal & des effets qu'il produit eſt grande, & qu'il n'exige pas des remedes & des traitemens moins variés, il eſt néceſſaire d'en faire le détail, autant que

la briéveté à laquelle je suis contraint, le permet.

L'ESQUINANCIE AQUEUSE.

791. QUand la respiration ou la déglutition se fait difficilement ou avec douleur, & qu'il se trouve en même tems une tumeur lymphatique aux organes de ces fonctions ou aux parties voisines, on nomme ce mal esquinancie aqueuse, œdemateuse, catharrale.

792. Elle a donc son siége, ainsi que les autres amas d'eaux, dans la partie excretoire des glandes où se dépose la lymphe qui s'est séparée des arteres.

793. Par conséquent elle vient de tout ce qui empêche l'excretion libre de la lymphe. Or le nombre de ces causes n'est pas moins grand que leur diversité. Toute compression des veines, dans lesquelles peut-être se déchargent les émonctoires de ces glandes; l'obstruction du follicule même de la glande causée par une matiere plâtreuse, pituiteuse, pierreuse, fongueuse & autres semblables qui s'y forment, l'obstruc-

tion des émonctoires mêmes de la glande produite par les mêmes causes : la compression des mêmes parties, l'action du froid sur les extremités des conduits excreteurs ; la foiblesse de la circulation.

794. Les effets de ce mal sont une tumeur aqueuse, blanche, froide ; la compression des parties voisines ; la difficulté d'exercer les fonctions qu'elles faisoient, lorsqu'elles n'étoient point comprimées.

795. De-là on conçoit clairement les signes diagnostics (791. 792. 793.) & prognostics (794.) de ce mal.

796. Sa cure consiste 1. à resoudre, à mouvoir la cause de l'obstruction & à l'enlever, soit en corrodant ou en faisant ouverture. On employe à ce dessein les émolliens, les apperitifs, les rélâchans appliqués sous la forme de fomentation, de cataplasmes, de gargarismes, d'injection, de collutoire, de vapeurs : les frictions, les caustiques, le scalpel. 2. à diminuer la quantité de lymphe, en l'évacuant par des lieux opposés ; ce qui se fait par des masticatoires, des véscatoires, des sudorifiques secs tant externes qu'internes, des diu-

retiques ſemblables, des purgatifs hydragogues. 3. à s'abſtenir de liquides, à obſerver un régime qui échauffe & deſſeche. 4. à augmenter la force de la circulation par les remedes connus. (98. 99.)

L'ANGINE SCHIRREUSE.

797. MAis s'il ſe forme dans les glandes dont nous avons parlé (788.) une tumeur ſchirreuſe qui acquiere un volume conſidérable, elle ſe manifeſte par les ſignes du ſchirre; (392.) & il ſuffit d'être au fait de ſa ſituation pour prévoir l'eſquinancie future, & connoître celle qui eſt déja formée: en ce cas il n'y a que l'extirpation qui puiſſe guérir, s'il eſt poſſible de la faire, ou la corroſion tentée avec prudence en dedans vers le goſier.

L'ESQUINANCIE inflammatoire.

798. MAis quand les glandes (788.) ou les muſcles (788.) ſont enflâmés, il en reſulte

une maladie qu'on doit rapporter ici à cause de son caractere d'aiguë qui la rend funeste, & de sa violence qui est des plus rapides, & qu'on ne peut souvent dompter.

799. Ce mal (798.) vient. 1. en general de tout ce qui peut faire naître l'inflammation de quelque espece qu'elle soit (375. 376. 377. 378.) 2. de toutes les causes qui peuvent particulierement déterminer celles de l'inflammation vers les parties décrites, (788.) principalement vers le larinx, le pharinx, l'os hyoïde, leurs muscles & la partie superieure de la trachée artere : telles sont la disposition propre aux jeunes gens, à ceux qui ont beaucoup de sang & le poil roux : le frequent & violent exercice de ces parties, la déclamation, le chant, les cris, la grande course à cheval contre le vent, & un vent froid, le jeu de la flute, le son de la trompette, les grands travaux dans un air froid : la chaleur brulante du Printems à la suite d'un grand froid : l'aridité du gosier produite par la chaleur de l'air qu'on inspire & qu'on expire, dans l'ardeur du soleil, ou d'une fiévre inflammatoire.

800. Lorsque ces causes (799.)

ont fait naître ce genre de mal selon la differente nature du lieu affecté, il produit divers symptômes parmi lesquels il y en a de terribles.

801. S'il n'y a que la seule membrane interne musculeuse de la trachée artere qui soit enflammée, sans que les autres soient aucunement endommagées, il s'y fait une tumeur accompagnée de chaleur, de douleur, d'une fiévre chaude aiguë; au reste, ce mal ne se manifeste par aucuns signes externes. La voix est aiguë, bruyante & perçante; on sent de très-vives douleurs dans l'inspiration; la respiration est petite, fréquente, elle ne se peut faire à moins qu'on ne soit assis, élevé, droit, & sans de grands efforts; ce qui fait que le sang circule avec peine dans le poumon, que le pouls vacille d'une viteſſe étonnante, que les angoisses sont extrêmes, que l'on meurt en peu de tems. Cette angine est une de celles qui n'ont aucuns signes exterieurs, & sont les plus funestes. Mais plus ce mal est voisin de la glotte & de l'épiglotte, plus sans doute il est fatal.

802. Si le larinx principalement est fort enflammé & que le mal ait son siége dans le muscle blanc de la glotte,

& en même tems dans les muſcles charnus qui ſervent à la fermer, il produit une eſquinancie ſi cruelle qu'on en eſt ſuffoqué ſur le champ. Elle a les mêmes ſignes que les précedens; (801.) lorſque le larinx s'éleve dans la déglutition on ſent de violentes douleurs qui s'augmentent encore en parlant ou en criant: la voix eſt fort claire & fort aiguë; le malade ſuffoqué meurt en très peu de tems. Voilà l'angine, ſans ſignes externes, la plus funeſte de toutes.

803. Lorſque les ſeuls muſcles qui ſervent à élever l'os hyoïde & le larinx ſont fort enflammés, voici les ſignes évidens auſquels il eſt facile de connoître cette eſpece d'eſquinancie; la reſpiration eſt aſſez libre, on ſent de très-vives douleurs quand la déglutition commence à ſe faire; tous les ſignes de l'inflammation en general & les mêmes que l'on remarque dans l'inflammation des muſcles que l'on peut voir & examiner, paroiſſent.

804. Si la même maladie n'attaque que le pharinx ſeul, on en connoît les ſignes ſpecifiques par l'inſpection du goſier; la reſpiration ſe fait ſans beaucoup de peine, la déglutition eſt douloureuſe, ne peut ſe faire; ce qu'on veut aval-

ler revient par les narines, tombe dans la trachée artere & excite une toux violente; ainſi on n'avalle ni alimens ni boiſſon; toutes les humeurs du corps ſe deſſechent & deviennent acres, la fiévre n'eſt pas grande, la maladie dure long-tems avant que de cauſer la mort.

805. Si les amygdales, la luette, le *velum pendulum*, ſes quatres muſcles pterigoſtaphilins ſont fort enflammés, ce mal produit à peu près les mêmes accidens que le précedent; (804.) la reſpiration eſt gênée, ſe fait difficilement; s'il paſſe de l'air par le nez ce n'eſt qu'en petite quantité; ſon paſſage par le goſier eſt étroit; les conduits ſont ſi reſſerrés & les douleurs ſi grandes que tout ce qu'on prend revient par la bouche; on crache ſans ceſſe; il ſe dépoſe continuellement une grande abondance de ſalive dans la cavité des amygdales, on ſent une douleur aiguë au dedans de l'oreille & dans le conduit qui s'y rend du goſier; pendant la déglutition il ſe fait un cliquetis dans l'oreille, ſouventon devient tout à fait ſourd, l'orifice de la trompe d'Euſtache étant bouché. Dans la verole ce genre de mal eſt aujourd'hui frequent & fort à craindre.

806. Quand toutes ces eſpeces d'inflammations (801. 802. 803. 804. 805.) ſemblent par leurs divers concours mediter la perte du malade, il eſt facile de juger que plus il s'en trouve à la fois, plus le mal ſera périlleux & accompagné d'un plus grand nombre de funeſtes ſymtômes.

807. Car pour lors le ſang ne pouvant réfluer dans ou par les jugulaires externes qui ſont comprimées, le goſier, les lévres, la langue, le viſage ſe tumefient, s'enflamment, la langue ſort au dehors, ſe tord, les yeux ſont rouges, s'avancent hors de l'orbite, & ſont ſi prodigieuſement gonflés qu'ils font horreur à voir : le cerveau eſt ſuffoqué pour la même raiſon ; delà la vûë, l'oüie, le tact, s'affoibliſſent, le délire ſurvient, la bouche eſt béante, ſurvient un ronflement profond, on ne peut reſter couché tant on eſt ſuffoqué ; le col, la poitrine, la nuque ſont ſouvent rouges, enflés avec douleur & pulſation ſenſible. De-là viennent les tumeurs variqueuſes des veines jugulaires, frontales, ranines.

808. Toutes les eſpeces d'eſquinancie ont le même cours que l'inflammation en general, & ſe terminent com-

elle par la réſolution, la ſuppuration, la gangrene, le ſchirre.

809. Si donc on connoît par les ſignes que c'eſt l'angine; (801.802.) il faut ſur le champ examiner s'il n'y a juſqu'alors qu'une ſimple inflammation, (382.383.384.) & pour lors en tenter promptement la réſolution (386.) par les remedes les plus efficaces; (395. juſqu'à 402.) ainſi. 1. l'on doit ſur le champ faire de copieuſes ſaignées, & les réïterer juſqu'à ce que la foibleſſe, la pâleur, le refroidiſſement du malade, l'affaiſſement des vaiſſeaux faſſent connoître qu'il ne lui reſte pas aſſez de force pour augmenter leur tumeur & leur roideur. 2. purger fortement par des potions & des lavemens réïterés qui ayent cette vertu. 3. faire obſerver un regime très leger & très doux, tant pour le boire que pour le manger. 4. faire uſer de medicamens nitrés & un peu acides. 5. faire recevoir ſans ceſſe la vapeur de liqueurs chaudes, émollientes, mettre en uſage les fomentations externes, & les épiſpaſtiques dérivatifs, les ventouſes & la moutarde appliquées au col & à la poitrine.

810. Il eſt vrai que l'eſpece d'eſ-

quinancie (803.) eſt rarement auſſi dangereuſe que celle dont nous avons fait mention. (801. 802.) Elle exige à la verité les mêmes remedes, (809.) mais les plus legers. Les plus néceſſaires ſont principalement les cataplaſmes anodyns, les rélâchans, les émolliens exterieurement appliqués.

811. Enfin tant que l'eſquinancie (804. 805. 806.) n'eſt encore qu'inflammatoire, elle requiert les mêmes remedes (809. 810.) obſervant en outre d'humecter continuellement la bouche & le goſier par de doux attenuans nitreux, par des délayans aqueux, chauds, par des relâchans onctueux que l'on peut injecter dans la bouche avec une canule pour les y retenir ſans faire de mouvemens, ou en gargariſant legerement; il faut renouveller ſans ceſſe la même manœuvre, afin que les parties ne ſe deſſechent point.

812. Si n'ayant point mis tous ces remedes (809. 810. 811.) en uſage, ou les ayant eſſayés trop tard, ou ſans ſuccès, la maladie eſt très récente, & ſuffoque, la cauſe du mal étant au deſſus du lieu où l'on doit faire la ſection, & accompagnée des plus funeſ-

tes symptômes, (807.) sans cependant que la gangrene soit encore formée; alors après un fâcheux prognostic, il faut venir aussi-tôt à l'operation de la *bronchotomie*.

813. On la fait, après avoir préparé le corps du malade, dans la trachée artere, à un travers de pouce de distance des parties inferieures du larynx; pour cela on coupe la peau & les tégumens, on écarte les muscles, on incise l'interstice des anneaux de la trachée artere; on introduit dans l'ouverture une petite canule d'argent, & on guérit ensuite la playe, quand le mal qui avoit exigé cette operation s'est dissipé: pendant tout ce tems il faut donner des clisteres nourrissans souvent & en petite quantité, supposé que le malade ne puisse avaler.

L'ESQUINANCIE suppurante.

814. Mais si cette maladie a déja fait de si grands progrès que l'on s'apperçoive par les signes (387.) que la suppuration commence à se faire dans le lieu affecté, on

doit tâcher de faire ouvrir l'abcès en dehors, selon l'art & par les remédes géneraux (402. jusqu'à 412.) mais sur tout par l'usage continuel de gargarismes émolliens, par l'application de larges cataplasmes relâchans, en faisant une ouverture à l'endroit que découvrent les sens, ou en pratiquant la bronchotomie (812. 813.)

815. Il faut remarquer ici que l'espece d'angine qui a été décrite en premier lieu (801. 802.) ne peut gueres faire de tels progrès; mais ou elle se résout auparavant, (809.) ou elle cause la mort.

L'ESQUINANCIE gangréneuse.

816. ENfin si les causes de l'esquinancie (799.) s'augmentent de plus en plus, & ont leur siége, sur tout dans une partie noble (801. 802.) ou dans les parties externes (804. 805.) souvent elle dégénere en une gangrene mortelle. On le connoît. 1. par l'application de ses signes géneraux (426. 427. 428. 429.) aux lieux affectés dont les fonctions

ſont dérangées. 2. par ſes ſignes propres: ſi la tumeur, la rougeur, la douleur, qui de ſenſibles qu'elles étoient, ont diſparu tout à coup ſans bonne cauſe; ſi le goſier eſt devenu tout à coup uni, liſſe, poli, ſec, livide, pour lors le mal eſt trop grand & trop avancé pour admettre aucun remede.

817. Quand les amygdales, la luette, le palais ſont affectés, les cauſes dont on a fait mention (392.) ſont dégenerer l'eſquinancie en ſchirre, la font aiſément connoître, & la rendent de difficile guériſon, principalement ſi elle eſt déja devenuë chancreuſe.

L'ESQUINANCIE convulſive.

818. SI l'action des nerfs moteurs des organes de la déglutition & de la reſpiration ſur ces mêmes organes eſt empêchée, il ſurvient une eſquinancie paralytique. Telle eſt celle qui arrive à la ſuite de la luxation de la dent d'une vertebre, ou de la luxation d'une des vertebres du col en dedans. Si la cauſe des convulſions quelle qu'elle ſoit, occupe les muſcles du pha-

rinx ou du larinx, il survient tout à coup une esquinancie suffocative; cette espece arrive fréquemment & périodiquement dans l'épilepsie, dans l'affection spasmodique, hysterique, hypocondriaque : on la guérit sur tout par les remédes propres à la cure de ces maladies.

819. Cette histoire (depuis 783. jusqu'à 819.) fait comprendre la raison des observations d'Hipocrate.

L'esquinancie sans aucun signe sensible, & qui ne se manifeste que par une respiration courte & un étranglement, avec une fiévre aiguë, une grande douleur de tête ou aux cuisses, sans bons signes, cause promptement la mort, c'est-à-dire le premier, le second ou le troisiéme jour.

Si l'esquinancie survient & naît d'autres maladies inflammatoires, ou si l'espece (801. 802.) naît de celles qui sont décrites (803. 804. 805.) elle est mortelle.

L'esquinancie dans laquelle on rend l'écume par la bouche, & dans laquelle il s'exprime une sérosité tenuë, & on rend ses excrémens sans s'en appercevoir; qui survient dans une fiévre bien aiguë sans se faire connoître par aucun

signe,

ſigne, qui ſuffoque les malades, quoique la tumeur, la rougeur & la pulſation ayent diſparu dans le goſier, ou ſur la langue, cauſe toûjours une mort précipitée.

LA VRAYE PERIPNEUMONIE.

820. SI les vaiſſeaux du poumon qui ſont ſuſceptibles d'inflammation ſont veritablement enflammés, ce mal s'appelle peripneumonie.

821. Ces vaiſſeaux ſont les arteres bronchiales, les arteres pulmonaires & leurs arteres laterales lymphatiques.

822. Ainſi on peut concevoir deux eſpeces de peripneumonie, dont l'une a ſon ſiége vers l'extremité des arteres pulmonaires, & l'autre dans les arteres bronchiales.

823. Il eſt évident que la premiere eſt très-dangereuſe; la derniere l'eſt moins, mais elle peut naître de la précédente, & ces deux eſpeces viennent de pluſieurs cauſes communes.

824. Ces cauſes peuvent être rapportées 1. aux cauſes génerales de toutes les inflammations auſquelles tout le corps eſt ſujet. (depuis 375. juſqu'à

380.) 2. à celles qui affectent principalement le poumon, comme sont, un air trop humide ou trop sec, trop chaud ou trop froid, trop grossier ou trop subtil, un air chargé d'exhalaisons caustiques, ou astringentes, ou coagulantes; un chile formé de matieres épaisses, séches, visqueuses, mêlées avec des acres, ou non mêlées, l'exercice du poumon rendu violent par la course, la lutte, les efforts, le chant, les cris, la course à cheval contre le vent, les venins coagulans, caustiques, constringens, portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes passions de l'ame, l'esquinancie avec oppression de poitrine & orthopnée, une forte pleurésie, une paraphrenesie violente.

825. Si ces causes (824.) ont donné lieu à la peripneumonie, elle produit divers effets selon son different siége; (822.) celle qui occupe les bronches produit tous les effets de l'inflammation (382. jusqu'à 393.) & enflamme les extremités mêmes des arteres pulmonaires qui leur sont contiguës, en les comprimant & en les infectant de sa contagion.

826. Lorsque l'inflammation est

parvenuë aux extremités mêmes des arteres pulmonaires, le sang croupit, le vaisseau se dilate, la partie la plus fluide s'exprime & transude, & la plus grossiere demeure & s'accumule ; le sang pouvant à peine circuler s'amasse presque tout entre le ventricule droit & l'extremité des arteres pulmonaires ; c'est pourquoi le poumon devient pesant, livide, ne pouvant se dilater, le sang ne se porte point au ventricule gauche, la foiblesse est extrême, le pouls est foible, mol, & tout-à-fait inégal, la respiration est petite, fréquente, difficile, elle ne peut se faire à moins qu'on ne soit élevé, elle est accompagnée d'une petite toux, l'air qui sort de la poitrine est brûlant, le sang veineux est en stagnation devant l'oreillette & le ventricule droit du cœur, le visage, les yeux, la bouche, le gosier, la langue, les lévres deviennent extraordinairement rouges ; enfin le malade meurt suffoqué après un délire & des anxietés terribles.

827. Si un mal (826.) affecte violemment les deux lobes du poumon à la fois, les remedes antiphlogistiques ne pouvant être d'aucun secours à la nature, la mort est prompte & inévi-

ble : voyez (386. & 395. jusqu'à 402.)

828. Mais s'il n'y a qu'une petite partie d'un seul lobe affectée, & que les causes de ce mal ne soient pas absolument bien violentes, il y a quelque esperance de bien guérir ; mais elle n'est pas certaine.

829. De-là (824. jusqu'à 829.) on peut tirer les signes diagnostics & prognostics de ce mal : principalement si on considere qu'elle se termine comme l'inflammation (386. jusqu'à 393.) & que ses états different selon sa differente durée, de sorte qu'elle finit ou par la santé, ou par un autre maladie, ou par la mort.

830. Elle se guérit. 1. par une resolution benigne, lorsque le malade est d'une constitution lâche, molle, que l'humeur est douce, & non trop visqueuse, & qu'il n'y a qu'une petite partie des bronches ou du poumon affectée. 2. par les crachats qui sortent de bonne heure, avec aisance, en grande quantité, qui sont d'un jaune sanguinolent, assez épais, qui calment la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite promptement une couleur blanche dou-

ce : ce qui arrive lorſque le ſiége du mal eſt principalement dans l'artere bronchiale ou dans une petite artere pulmonaire. 3. par un cours de ventre bilieux, qui ſoulage & fait ſortir des matieres preſque ſemblables aux crachats dont nous venons de parler. 4. par une abondante évacuation d'urines épaiſſes, chargées, qui ſoulagent, dont le ſédiment rouge d'abord devient inſenſiblement blanc, ſi cette évacuation arrive avant le ſeptiéme jour : on reſpire alors librement ; la fiévre eſt ſans force & ſans malignité ; le malade eſt ſans ſoif, la chaleur, l'humidité, le relâchement, la moleſſe ſont égaux par tout le corps.

831. Elle degenere dans une autre maladie qui dépend de la nature de l'inflammation ou du poumon même ſelon que les fonctions naturelles de ce viſcere ſont plus ou moins alterées.

832. Ainſi elle ſe termine premierement par la ſuppuration, qui ſe fait quand la reſolution de la matiere inflammatoire (376.377.824.) ne peut être faite par la nature (830.) & que cette matiere ne pouvant être corrigée par l'art, moins rebelle cependant, (387) croupit, s'échauffe, eſt agitée, rompt les petits vaiſſeaux du poumon qui ſont

d'une grande délicateſſe, les change en pus & à force de dilater ou de corroder les parois des vaiſſeaux, où elle eſt renfermée, forme avant l'eſpace de quatorze jours un abcès ou une vomique.

833. On ſçait que cela arrivera. (832.) 1. lorſqu'on a vû d'abord des ſignes sûrs d'une péripneumonie aſſez forte, (825. 828.) ſans être cependant très violente. (826.) 2. quand la reſolution & ſes ſignes (830.) n'ont point paru aſſez tôt, c'eſt-à-dire, avant le quatriéme jour. 3. lorſque les ſymptômes (825. 826.) n'ont point cedé aux matieres cuites que le malade a renduës par le crachement dans les jours critiques ; ſçavoir, le 1. 3. 5. 7. 9. 11. 14. jours, qu'il a renduës, dis-je, dans l'ordre ſucceſſif de tous les changemens qui ſont des ſignes de guériſon ; lorſque ces mêmes ſymptômes ont reſiſté aux ſaignées, aux medicamens & au régime convenable. 4. & ſans être trop mauvais, ont opiniâtrement ſubſiſté avec un délire continuel, & un pouls mol & onduleux.

834. On ſçait que la ſuppuration ſe fait. 1. lorſqu'on voit les ſignes décrits. (833.) 2. lorſqu'on eſt ſouvent ſaiſi de friſſonnemens legers & vagues

ſans cauſe manifeſte ; par la diminution de la douleur, par la moleſſe & la foibleſſe du pouls, tandis que la difficulté de reſpirer, la rougeur des joües & des lévres, la ſoif, une petite fiévre qui vient ſur le ſoir & d'autres accidens ſubſiſtent encore.

835. Mais on connoît que la ſuppuration eſt déja faite. 1. par les ſignes qui ont précedé. (833. 834.) 2. par une toux rebelle, ſeche, qui augmente après avoir mangé ou après avoir agi ; une reſpiration gênée, courte, laborieuſe, & qui ſe fait avec bruit, qui devient encore plus mauvaiſe après avoir mangé ou après s'être donné quelques mouvemens ; lorſque le malade ne peut reſter couché que ſur un ſeul côté, c'eſt-à-dire, ſur le côté malade, qu'il a une petite fiévre continuë, periodique qui augmente après avoir bû, mangé & fait quelques mouvemens, & qui eſt accompagnée d'une rougeur aux joües & aux lévres ; qu'il eſt ſans appetit ; qu'il a une grande ſoif ; qu'il a des ſueurs nocturnes, ſurtout au front & au col, qu'il rend une urine écumeuſe, & qu'il tombe dans la pâleur, la maigreur, & dans une extrême foibleſſe.

836. Cet abcès deja formé (835.) se termine de differentes façons. 1. il suffoque le malade, lorsque la tumeur occupe tout le poumon, ou qu'elle détruit par sa pression la partie de ce viscere qui n'est point encore viciée. 2. la même suffocation arrive quand la vomique venant à se rompre, se décharge tout à coup dans la trachée artere du pus qu'elle contenoit. 3. il se termine par un crachement abondant de matiere purulente qui dégage & consume le poumon. 4. par un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine ou dans la duplicature du médiastin. 5. il dégenere en marasme, donne lieu à diverses especes de phthisie, & à une empiême presque mortel.

837. La péripneumonie cause encore une autre maladie, qui consiste en ce que la matiere inflammatoire, devenuë purulente, (832. 833. 834.) reprise par les petites veines pulmonaires, se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelques visceres : ce qui ne débarasse le poumon que pour charger une autre partie du corps. Si donc cette partie est moins nécessaire à la vie, on doit bien augurer de cette métastase, au lieu qu'elle est le plus souvent très

funeſte, quand la matiere ſe fixe dans le foye, dans la rate, dans le cerveau & en d'autres parties ſemblables. De-là viennent à la ſuite de la péripneumonie des abcès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocondres, &c.

838. On prévoit qu'il ſurviendra de tels abcès. 1. quand on n'a remarqué aucun ſigne de péripneumonie mauvaiſe, (833. 834. 835.) quand la fiévre n'eſt ni violente ni maligne, quoique continuë, quand les douleurs de poitrine, l'anxieté, la peſanteur & la difficulté de reſpirer ne ſont point au plus haut dégré, & que tout cela arrive ſans aucune marque de reſolution. (830.) 2. ſi avec cela le pouls eſt toûjours de toute maniere fort vacillant. 3. ſi l'on remarque aux parties dont on a parlé (837) de la douleur, de la rougeur, de la chaleur, & de la tenſion.

839. On ſçait que l'abcès ſe formera aux cuiſſes. 1. par les ſignes des abcès futurs, (838.) 2. ſi ces ſignes ſont accompagnés de ceux d'une legere inflammation aux hypocondres.

840. Mais on ſçait qu'il ſe fera vers les oreilles. 1. par les ſignes. (838) 2. & en même tems par la moleſſe des hypocondres.

841. On connoit que la matiere de l'abcès se porte au foye, si l'on remarque. 1. les signes. (838.) 2. si la douleur est fixe dans cette partie, avec des urines à peu près comme dans l'ictere & la peau de couleur jaunâtre. Cela fait connoître qu'il s'est formé une vomique hépatique qui est souvent suivie de maux très-funestes.

842. Ces abcès (839. 840.) sont toûjours salutaires, lorsqu'ils dégagent le poumon, éteignent la fiévre, ne dégenerent point de leur nature purulente, que le pus en découle, & qu'ils demeurent fistuleux, pourvû que toutes ces choses arrivent assez-tôt, c'est-à-dire, avant le neuviéme jour : mais ils sont d'un sinistre préſage, s'ils paroissent sans soulager le malade, comme on l'a dit, lorsqu'il crache des matieres déja purulentes, & qui ne sont pas fort jaunes ; mais lorsque ces abcès s'évanoüissent soudainement avant que la suppuration en soit faite & que la peripneumonie revient, ils sont tout à fait mortels.

843. Ce mal dégenere encore en une tumeur calleuse & schirreuse au poumon, si la matiere & les conditions (392.) y concourent ; de là vien-

nent ces difficultés de reſpirer qui ne finiſſent qu'avec la vie, qui ſont ſi grandes que la reſpiration ne peut ſe faire, à moins qu'on n'ait le corps élevé, qui ſont accompagnées d'une petite toux & s'augmentent encore après avoir mangé ou agi, ſans qu'on apperçoive aucuns des ſignes, dont nous venons de faire mention, (835.) d'une vomique cachée; de là naît encore l'adherence du poumon à la plevre.

844. Enfin ſi l'artere bronchiale ou même l'artere pulmonaire eſt très-conſiderablement enflammée, (388.) par une cauſe interne ou externe (824.) la gangrene, & enſuite le ſpacele paroîtront bien-tôt à cauſe de l'abondance & du mouvement du ſang & à cauſe de l'agitation continuelle de ce viſcere, qui eſt d'une ſubſtance très-délicate. On apprend que cela doit arriver. 1. par les ſignes d'une peripneumonie violente (826.) que l'art, ni le haſard n'ont aucunement appaiſée, par une foibleſſe extreme ſubite & qui ſe manifeſte ſur tout au pouls. 3. par la froideur des extremités; mais l'on eſt sûr que la gangrene eſt déja formée, ſi ces ſymptômes ont précedé, ſi l'on crache des matieres ichoreuſes, te-

nuës, fétides, de couleur cendrée, livides, noires; la mort s'enſuit promptement.

845. L'hiſtoire de la peripneumonie, & l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts de cette maladie nous aprennent à connoître ces métamorphoſes (830. 832. 836. 837. 843. 844.)

846. D'où il eſt évident que le mal que les Anciens ont décrit ſous ce nom eſt une veritable inflammation du poumon.

847. Et l'on aſſûre par un prognoſtic clair que cette maladie eſt toûjours très dangereuſe, parce que les fonctions du poumon ſont très néceſſaires à la vie & pour guérir la matiere inflammatoire, à cauſe de l'abondance & de l'impetuoſité du ſang qui eſt continuellement porté à ce viſcere, à cauſe du mouvement perpetuel de ce dernier, à cauſe de ſa ſituation qui ne permet pas l'application des remedes, à cauſe de l'extrême délicateſſe de ſes petits vaiſſeaux, qui par conſequent ſont faciles à détruire, & de l'impoſſibilité de la revulſion qui eſt ſi néceſſaire dans la cure de l'inflammation.

848. Ces choſes (847.) font connoître quand, pourquoi & avec quels

ſymptômes cette maladie cauſe la mort ; ſçavoir, ſi tout le poumon & le cœur ſont en même tems enflammés, le cœur tombe ſur le côté droit, le malade eſt attaqué d'une paraplegie, il devient froid, & perd tout ſentiment ; alors il perit le 2. ou 3. jour, ſi l'urine qui de bonne & bien cuite qu'elle étoit au commencement de la maladie, devient claire après le 4. jour. Si dans la rigueur du mal on eſt contraint de reſter droit ſur ſon ſéant. S'il ſort du pus par les voïes inferieures ; ſi le malade ne crachant point, le poumon eſt tellement plein que la matiere ſemble boüillonner dans le goſier ; lorſqu'il ſe trouve une violente péripneumonie dans un ſujet très ſec, dur, calleux & uſé à force d'exercice ; ſi elle eſt mauvaiſe & accompagnée d'un crachement de ſang épais, fort rouge ; ſi elle eſt ſeche avec des taches rouges ſur la poitrine ; ſi elle eſt précedée ou ſuivie d'un écoulement de ſerofités par le nez, d'éternuëmens frequens ; ſi elle eſt venuë à la ſuite d'une fiévre ardente ; s'il eſt venu auſſi-tôt après le 6. jour un crachement bileux mêlé de pus ; ſi dès le commencement les crachats ont été fort ſanglans, tout à fait jaunes, blancs,

fonds, fort écumeux, sans appaiser la douleur; s'ils sont bruns, bourbeux, semblables à la lie, noirs, livides, inégaux, verdâtres; si la fiévre & la difficulté de respirer ne se calment point, on meurt le 7. ou 9. jour. A l'heure de la mort le pouls manque, tout le corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le col qui conservent encore une ardeur brûlante, les joues deviennent rouges & livides.

849. Il faut varier la curation de ce mal selon ses differens états & ses divers symptômes; car ce qui convient dans un tems nuit dans un autre, quoique la maladie soit la même.

850. Si donc la péripneumonie est accompagnée de tous les signes décrits, (830. N°. 1.) il faut tranquilliser l'esprit & le corps du malade, lui faire respirer un air humide, un peu chaud, tenir dans la vapeur d'un bain d'eau douce ses poumons, ses narines, sa bouche, ses pieds, ses cuisses, lui faire user de boissons & d'alimens legers, de médicamens aqueux, nitreux, farineux, miellés.

851. Mais si l'on observe l'état décrit, (830. N°. 2.) il faut mettre en usage les mêmes remedes (850.) &

les émolliens, les dépurans, les expectorans, les doux reſtaurans & les vapeurs. Il ne faut alors ni ſaigner, ni purger, ni exciter les ſueurs ou tout ce qui pourroit troubler cette évacuation.

852. Si l'on remarque l'état, (830. N°. 3.) les lavemens doux, émolliens, de douces fomentations appliquées à l'abdomen, des décoctions émollientes & qui ne peuvent procurer qu'une petite liberté de ventre, conviennent en ce cas, pratiquant en même tems ce qui a été dit. (850. 851.)

853. Dans le 4. état (830. N°. 4.) il faut avoir recours aux mêmes remedes qui ont été preſcrits, (850. 851. 852.) mais il faut de plus baigner les pieds, fomenter les reins interieurement par des lavemens émolliens, & exterieurement avec des linges imbûs d'une décoction émolliente, & faire boire des décoctions diuretiques, un peu déterſives.

854. Si l'inflammation eſt récente, grande, ſeche, & ſe trouve dans un ſujet robuſte, qui a fait beaucoup d'exercice & qui n'eſt malade que depuis fort peu de tems, comme on s'en apperçoit par les ſignes, (825. 826.) il

faut. 1. sur le champ & promptement avoir recours à la saignée copieuse & réïterée selon le besoin, afin de diminuer la quantité du sang épais, & de faire place aux délayans. 2. aux bains de vapeurs émollientes qu'on applique sans cesse aux poumons & souvent à toutes les autres parties du corps. 3. aux décoctions délayantes, résolutives, émollientes, rélâchantes, antiphlogistiques, nitreuses, miellées anodynes, qu'il faut sans cesse boire très chaudes, mais en petite quantité. 4. aux lavemens adoucissans, antiphlogistiques. 5. à un très leger régime de vie composé de sucs antiphlogistiques.

855. Si l'inflammation est grande avec fiévre & avec les autres symptomes les plus violens, qu'il y ait plus de trois jours qu'elle dure & qu'elle paroisse déja dégenerer en suppuration, (833. 834. 835.) le malade est toûjours dans un grand danger, quoique la maladie doive encore être longue & qu'on ait le tems d'y remedier; en ce cas. 1. on ne doit point saigner, à moins qu'on n'y soit forcé par des accidens pressans, & encore le doit-on faire avec beaucoup de moderation. 2. il faut user d'un régime de vie doux, un peu incrassant

craſſant & maturatif. 3. dès le premier jour du mal juſqu'au cinquiéme on doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes & maturatives. 4. le cinquiéme & le ſixiéme jour il faut uſer des mêmes remédes, & y ajoûter des liquides qui excitent un peu la toux, & qui rempliſſent en même tems, afin de ſoûtenir la vie du malade, d'atténuer les vaiſſeaux du poumon, & qu'ainſi ce viſcere puiſſe ſe décharger du pus, peut-être dès le ſeptiéme jour.

856. Si les ſignes font connoître que l'abcès eſt formé dans le poumon, (835.) il faut promptement le faire s'ouvrir dans la trachée artere, & ſur le champ purifier le lieu ulceré.

857. Pour tenter cette ouverture il faut après des alimens mols, un peu gras, avec du vin mol, le poumon étant ſuppuré (836.) & préparé, (855.) l'agiter par des vapeurs chaudes, par les cris, par la toux, par l'expectoration, par les ſecouſſes qu'un navire ou un carroſſe peuvent procurer.

858. Enſuite auſſi-tôt que les ſignes annoncent que l'abcès eſt ouvert, il faut ſe mettre au lait, pour tout aliment, uſer de plantes très-douces, &

qui ne ſe corrompent point aiſément ; alors de jour en jour on doit paſſer aux apéritifs, aux déterſifs, à de legers opiats, qu'on prend le ſoir, aux vapeurs émollientes, & enfin on ſe fait porter à cheval, en carroſſe, ou dans un navire.

859. Mais ſi les ſignes (838.) font connoître que le mal eſt dans l'état décrit, (837.) quoique cependant on n'ait encore pû ſçavoir par aucun prognoſtic certain de quel côté ſe porte la matiere, il faut alors ſuivre un régime leger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, tenir le corps en repos, choiſir des médicamens émolliens, & de la claſſe des plus foibles apéritifs, pourvoir au poumon par l'uſage des émolliens ; par ce moyen la matiere morbifique ſe déterminera en quelque endroit, ou ſe diſſoudra & s'évacuëra par quelques voyes.

860. Mais ſi l'on trouve joints aux ſignes (838.) ceux qui ont été décrits, (839. 840.) par leſquels on découvre dans quel endroit la matiere s'eſt portée, il faut pratiquer la même méthode dont nous venons de parler, (859.) & en même-tems traiter ſi bien le lieu prévû par le ſucement, les re-

lâchans, les irritans, les aperitifs, qu'il réſiſte moins, & qu'il tire davantage.

861. Si l'état décrit (841.) ſe manifeſte, il faut faire les mêmes remedes (859. 860.) en ajoûtant des aperitifs un peu forts; des remedes ſavonneux; hépatiques; des cliſteres & des fomentations qui en ſoient compoſés.

862. Pour le mal dont nous avons fait mention (843.) il eſt rare qu'on puiſſe le guérir; à moins que peut-être il ne ſe calme un peu par l'uſage tant externe qu'interne des émolliens, par le mouvement du cheval ou du carroſſe.

863. Lorſqu'il s'eſt converti en gangréne (844.) il eſt incurable.

864. Si les crachats qui avoient déja commencé à dégorger la peripneumonie ſe ſuppriment; il faut faire auſſitôt tout ſon poſſible pour les rappeller. Les cauſes de cette ſuppreſſion ſont ſouvent un grand froid, dont l'impreſſion eſt ſubite, un grand deſſechement produit par quelque choſe que ce ſoit, une fiévre ardente qui ſurvient, des médicamens qui échauffent; un cours de ventre, qui n'eſt point critique; des ſueurs abondantes, de violentes paſſions.

865. En ce cas, la matiere supprimée qui s'amasse & s'accumule de plus en plus produit une nouvelle inflammation dans les parties voisines, & en conséquence les mêmes symptômes que la premiere peripneumonie ; (825. 826.) mais comme ils se trouvent dans un corps déja fort affoibli, ils causent pour l'ordinaire une mort prompte.

866. Or on remédie à cet accident (864.) & à ses suites, (865.) en déterminant sans cesse au poumon par les narines & par la bouche des vapeurs humides, émollientes, chaudes, en communiquant artificiellement les mêmes qualités à l'air, en bûvant beaucoup de pareilles boissons, mêlées principalement avec du miel & du vinaigre, en usant de médicamens suppuratifs, antipyretiques, & en même-tems legerement résolutifs, tels que l'antimoine diaphoretique fixé avec le nitre, de legers opiats, en excitant les sueurs, & enfin par une parfaite tranquillité d'ame.

LA FAUSSE PERIPNEUMONIE.

867. LA peripneumonie qui est si souvent occasionnée par le froid de l'Hyver, ou les chaleurs qui

ſurviennent au Printems, procede ordinairement d'une pituite lente, qui ſe forme dans toute la maſſe du ſang par les cauſes dont nous avons fait mention, (69. 72.) & qui s'engorge inſenſiblement dans le poumon, où elle forme enfin cette fâcheuſe maladie, laquelle fait ſouvent tout à coup perir le malade.

868. Quand ce mal a fait quelques progrès, il produit pluſieurs effets (72. 73. 74.) dans tout le corps, ſans parler de ceux qui appartiennent proprement à la peripneumonie lente, (825. 826.) ce qui rend cette maladie très-difficile à guérir.

869. Car les ſaignées qu'on fait, comme il convient dans cette maladie, (854.) ſont fort nuiſibles, à cauſe de la trop grande débilité des viſceres, & de la grande quantité des matieres étrangeres humides & lentes; ainſi quoiqu'elles paroiſſent d'abord donner quelque ſoulagement, bientôt après elles augmentent le mal.

870. Pour les atténuans qui ſont ſi uſités en ce cas, en augmentant l'action des liqueurs ſur les vaiſſeaux pulmonaires, ils augmentent ſouvent l'épaiſſiſſement & l'engorgement de la ma-

tiere qui les obſtruë, & rendent bientôt la maladie mortelle.

871. Les Vieillards, ceux qui ſont d'une conſtitution pituiteuſe, froide, catharreuſe, enrhumés du cerveau, ſont fort ſujets à cette maladie ; elle naît ordinairement de toutes les cauſes qui donnent beaucoup d'agitation aux matieres croupiſſantes dans le poumon, comme la courſe, la déclamation, le chant, l'yvreſſe, (principalement celle que produiſent des liqueurs fort échauffantes,) les débauches nocturnes, la chaleur du feu domeſtique, des bains, du ſoleil, ſur tout ſi elle eſt tout à coup ſuivie d'un grand froid.

872. Ce mal eſt ſi trompeur par la lenteur de ſes progrès, qu'il ſaiſit à l'heure qu'on s'y attend le moins ; il commence en effet par une legere laſſitude, une débilité, un abattement preſqu'entier des forces de l'eſprit, une difficulté de reſpirer, une oppreſſion de poitrine, & de ſi legers mouvemens que le danger n'eſt annoncé que par de très-foibles indices de chaleur & de fiévre ; enſuite la difficulté de reſpirer & la foibleſſe s'augmentans ſubitement, la mort s'enſuit, ſans que le pouls ni les urines ayent donné preſqu'aucun

lieu de prévoir un événement si funeste.

873. Voici la meilleure méthode qu'on puisse employer pour guérir ce mal. 1. faut tirer du sang par une large ouverture. 2. aussi-tôt après nétoyer le ventre par des lavemens réïterés tous les jours jusqu'à ce que le poumon paroisse soulagé. 3. il ne faut prendre pour tous alimens que des boüillons de viande très-legers, sur tout un peu acides, une boisson légere d'eau & de miel. 4. il faut mettre en usage les vapeurs & les suffumigations dont on a parlé, (866.) boire continuellement des apozémes délayans, déterſifs, legerement apéritifs, se baigner les pieds & les jambes, & ne pas négliger sur tout l'application de larges véſicatoires.

874. Par tout ce que l'on a dit (820. jusqu'à 874.) on voit pourquoi les femmes & les enfans sont rarement sujets à ce genre de mal, ainsi que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi elle se guérit facilement & presque d'elle-même dans ceux-ci, & si difficilement dans les personnes robustes & accoutumées à faire de l'exercice. On sçait aussi par là que presque tou-

tes les maladies dégenerent en celle-ci avant que de cauſer la mort, & que par conſéquent la peripneumonie eſt la cauſe prochaine de la mort, & preſque le dernier effet de toutes les maladies mortelles.

LA PLEURESIE.

875. ON dit qu'un malade a la pleureſie, lorſqu'il a une fiévre aiguë continuë, (564. 567.) avec un pouls dur, une douleur aiguë, poignante, inflammatoire, (382. N°. 3.) qui s'augmente beaucoup durant l'inſpiration, qui diminuë dans l'expiration ou lorſqu'on retient ſon haleine, ou lorſque le thorax reſtant immobile, la reſpiration eſt principalement aidée de l'action des muſcles du bas ventre, avec une toux preſque continuelle qui cauſe de grandes douleurs, & qui par là eſt étouffée.

876. Si ces ſymptômes ſont accompagnés de crachats qui ſortent du poumon, on donne à ce mal le nom de pleureſie humide, ou de ſéche, ſi ce dernier ſymptôme ne paroît point.

877. Il n'eſt point de partie des té-

gumens intérieurs du thorax qui ne ſoient ſuſceptibles de cette maladie ; ainſi la plévre & tout le médiaſtin, & conſéquemment la partie antérieure, poſtérieure, droite, gauche, ſupérieure, inférieure, extérieure, profonde, en ſont indifféremment le ſiége; cependant ce mal affecte particuliérement les côtés.

878. Lorſque la douleur ſe fait ſentir à la membrane qui tapiſſe intérieurement les côtes, c'eſt une vraye pleuréſie, & au contraire c'eſt une fauſſe pleuréſie, quand la douleur plus profonde attaque les muſcles intercoſtaux & les parties dont ils ſont recouverts.

879. Ce mal afflige principalement les adultes, ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin, qui font bonne chere, boivent beaucoup de vin exquis, qui font beaucoup d'exercice, qui ſont rarement ſujets à des rots acides, qui ont quelque diſpoſition à des maladies inflammatoires, ſur tout au Printems, lorſqu'un grand chaud ſuccéde à un grand froid; en hyver lorſqu'on s'expoſe à un vent froid, piquant & brûlant; alors la pleuréſie qui n'eſt cauſée par aucune autre maladie, s'appelle idiopatique.

880. Mais on lui donne le nom de ſymptomatique, lorſqu'elle vient à la ſuite d'une maladie inflammatoire dont la cauſe materielle a été miſe en mouvement & tranſportée dans les lieux décrits (877. 878.)

881. Ce mal a pour cauſes antécédentes 1. tout ce qui peut produire une inflammation quelconque. (375. juſqu'à 380.) 2. ce qui détermine cette cauſe générale, principalement à la plévre, la nature du malade, la rigidité des arteres intercoſtales, dont le diametre eſt fort étroit, une maladie précédente qui laiſſe après elle une indiſpoſition, d'où naiſſent les mêmes effets, comme la plévre devenuë ſchirreuſe, calleuſe, adhérente au poumon, &c. la nature de la conſtitution épidemique prédominante, l'air froid pouſſé avec force par des fentes étroites, & dont on reçoit l'impreſſion ſur le corps nû, & fort échauffé par le travail ou par le feu ; toutes boiſſons froides avidement priſes & en grande quantité quand on a chaud, le vent de Nord, qui eſt très-froid durant l'Hyver, le tranſport d'une matiere inflammatoire, ichoreuſe, purulente, prédominante auparavant dans toute la machine ou

dans quelqu'une de ſes parties, & dépoſée dans ces parties là par quelque cauſe que ce ſoit, comme on le remarque dans la rougeole, dans la petite verole, dans les ulceres avec tumeur, dans de grands & de larges ulceres qui diſparoiſſent tout à coup, leur matiere étant abſorbée par les veines.

882. Cette hiſtoire, (875. juſqu'à 882.) le cours de ce mal tel que nous allons l'expoſer dans un moment, (883. juſqu'à 907.) la diſſection des cadavres des pleuretiques font voir clairement que le mal eſt une inflammation ſanguine (371.) qui a ſon ſiége dans les petites arteres des parties décrites, (877.878.) qui eſt occaſionnée le plus ſouvent par une fiévre aiguë qui a précedé.

883. De-là (881. 882.) il eſt facile de déduire clairement l'hiſtoire de cette maladie. Elle commence ſouvent par un grand & extraordinaire appetit, par le froid, le friſſon, la débilité, la laſſitude & la fiévre; dans ſon progrès la chaleur devient inſenſiblement ardente, avec ſoif, & perte totale de l'appetit; la douleur poignante, de foible qu'elle étoit devient des plus violentes, la reſpiration eſt fort léſée;

dans ſon état la fiévre eſt violente, mais ſe manifeſte moins, parce que la reſpiration eſt gênée ou étouffée par la vehemence de la douleur, ce qui induit ſouvent le Médecin dans des erreurs honteuſes. Elle finit par des évenemens d'autant plus variés qu'ils dépendent de pluſieurs cauſes, mais ſur tout des divers changemens de l'inflammation, (386. juſqu'à 393. 492. juſqu'à 500.) de la nature du lieu où reſide le mal (877. 878.) & de la conſideration de ces circonſtances : plus il y a de parties (877. 878.) affectées à la fois, plus la circulation ſe fait avec force & viteſſe, (92. juſqu'à 102.) ou plus la maladie principale (564. 567.) a de malignité, plus tous les ſymptômes ſont pernicieux, & ſur tout plus la reſpiration, le pouls, ainſi que les excrétions, s'éloignent de leur état naturel.

884. Ce mal ſe guérit, dégenere dans d'autres maladies ou cauſe la mort.

885. Dans ſes commencemens, & tandis qu'il eſt encore ſimple, il ſe diſſipe par le ſecours de la nature ou de l'art.

886. La nature le guérit ou par une heureuſe reſolution ou par la coction & l'évacuation de ſa cauſe.

887. Par resolution, si les causes (386. 401.) concourent, alors la benignité des symptômes apprend qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est d'aider la nature par un regime léger, par de très-doux aperitifs & des fomentations douces & émollientes.

888. Par coction & excretion de la cause, suivant ces observations sur tout. 1. toutes les fois que dans un tems favorable il coule des vaisseaux hémorrhoïdaux une suffisante quantité de liquide bien conditionné. 2. toutes les fois qu'avant le quatriéme jour l'urine est abondante, épaisse, sedimenteuse, sort goutte à goutte, est un peu rouge, dépose un sediment blanc & calme la maladie, cette urine est un signe de guérison, même dans la pleurese séche. 3. s'il sort par les selles avant le quatriéme jour une abondance de matiere jaune bilieuse qui soulage le malade. 4. si, selon ce qui a été dit (837. jusqu'à 843.), il commence à paroître avant le sixiéme jour autour des oreilles ou aux jambes des abcès ichoreux, purulens, fistuleux, qui coulent longtems. 5. lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur dou-

loureuſe dans ces parties. 6. quand les crachats ſont très-abondans, ſoulagent le malade, ne ſont point accompagnés de rhume, reſſemblent à du pus, acquierent bientôt ou avant le quatriéme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'eſt point interompuë, ou reparoît auſſi-tôt qu'elle a été ſupprimée, car par là le malade eſt hors de danger le neuviéme ou l'onziéme jour.

889. Lorſqu'après avoir exactement obſervé les ſignes de la pleureſie, (875.) on eſt sûr qu'elle eſt dans l'état qu'on vient de décrire; (888.) loin de rien remuer ou changer, il n'y a qu'à continuer ce que la nature a commencé. Il faut donc s'abſtenir de ſaigner, d'évacuer & prendre garde d'occaſionner aucun changement. 1. il ſuffit d'uſer d'un regime mol & leger: le corps & l'eſprit doivent être tranquilles; l'air doit être temperé dans ſa chaleur & dans ſon humidité: il faut laiſſer à la nature le ſoin du ſommeil, ou ne le procurer que par de doux ſomniferes: les medicamens doivent être mols, très liquides & très peu apéritifs. 2. il faut enſuite pourvoir à chaque évacuation particuliere, d'où la guériſon dépend. Ainſi dans l'état (888. N°. 1.) il faut

appliquer à l'anus des fomentations qui amolliſſent, rélâchent, ouvrent les vaiſſeaux, ou les ſangſuës, ſi cela ne ſuffit pas. Si l'on obſerve, (888. N°. 2.) on doit appliquer de pareilles fomentations aux reins, au perinée, à l'hypogaſtre; on doit uſer de diurétiques apéritifs; il faut entretenir l'air un peu moins chaud, éviter la ſueur & les autres évacuations, les diurétiques doux en lavemens ſont ſalutaires. Mais dans le cas (888. N°. 3.) il faut enveloper tout l'abdomen de fomentations ſemblables, prendre des cliſteres laxatifs, & les retenir long-tems: il faut uſer d'un régime relâchant. Si l'on remarque le quatriéme, (888. N°. 4.) qu'il eſt aiſé de prévoir par ce qui a été dit, (838.) & ſi en même tems le ſiége (839. 840. 841.) ſe manifeſte, il faut alors récourir aux remedes preſcrits (859. 860. 861.) & après avoir fait l'ouverture tenir quelque tems le lieu ouvert par l'uſage des ſuppuratifs: dans le cas, (888. N°. 5.) outre les choſes communes, il faut appliquer ſur les parties où la douleur s'eſt jettée des fomentations émollientes & chaudes, les froter doucement & les irriter par des emplâtres un peu attirans; enfin

dans le dernier (888. N°. 6.) la choſe eſt la même que dans la bonne péripneumonie : ainſi il faut mettre en œuvre tout ce que nous avons dit (850. 851.)

890. On guérit la pleuréſie par le ſecours de l'art, ſans faire naître d'autres maladies, & voici principalement la méthode qu'il faut ſuivre. Si la pleuréſie eſt récente avant la fin du troiſiéme jour, accompagnée de ſymptômes conſiderables, (875. 883.) ſeche, (876.) dans un corps robuſte, qui a fait beaucoup d'exercice, d'un tempérament ſec, ſi la réſolution & la coction ne ſe font point, (887. 888.) & qu'il n'y ait point d'eſperance qu'elles ſe faſſent. 1. il faut faire à un grand vaiſſeau une large ouverture pour en tirer promptement une grande quantité de ſang : le malade doit alors être en repos & avoir le corps renverſé ſur le dos crainte de défaillance, & pendant que le ſang coule de la veine, il doit accelerer ſon cours par la reſpiration, par la toux & par des ſoupirs ; en même tems on fomente & on frote doucement le lieu affecté : on doit continuer la ſaignée juſqu'à ce que la douleur ne diminuë aſſez conſiderablement, ou juſqu'aux

qu'aux premiers signes de défaillance ; on doit la réïterer selon que les premiers accidens pour lesquels on l'a d'abord faite reparoissent avec plus ou moins de violence, il ne faut la cesser que lorsque le sang n'est plus couvert d'une croute blanche. (834.) 2. il faut aussi-tôt avoir recours à des fomentations, à des bains tiédes, à des linimens, à des emplâtres dont l'utilité consiste à relâcher, à résoudre, à adoucir, à détourner. (Voyez 395. No. 6. 398. No. 3.) 3. il ne faut pas omettre de donner interieurement les délayans, les résolutifs, les relâchans, les adoucissans, les rafraîchissans, les anodyns chauds & en grande quantité ; on les détermine aussi au lieu affecté, on les varie suivant que les phénomenes changent, en choisissant toûjours avec soin ce qu'il y a de plus opposé à la putréfaction. 4. il faut user d'un régime leger, mol, rafraîchissant, antiphlogistique. 5. éviter tout ce qui dessèche, échauffe & augmente la circulation, comme la chaleur de l'air, du soleil, du feu domestique, du lit, des alimens, des remedes.

891. Quant au tems pendant lequel il faut continuer l'usage de ces reme-

des (890.) on se regle sur l'opiniâtreté, la remission ou la guérison (888.) de la maladie.

892. Cette maladie dégenere en d'autres, quand. 1. le lieu enflammé suppure; on sçait que la suppuration doit s'en faire. α. par les signes généraux. (387. 402.) β. par la douleur, la toux, la fiévre qui perseverent au de-là du quatriéme jour. γ. lorsqu'on ne voit point apparence de résolution (887.) & de guérison. (888.) δ. lorsqu'on sçait que le traitement requis (890.) a été négligé.

893. On sçait que l'abcès se fait déja par les signes communs, (405.) mais principalement en ce cas, par des frissons frequens & qui redoublent sans cause manifeste, pas les signes décrits (834. 835.) dans la peripneumonie & par le tems de la maladie: on sçait même par là qu'il est déja formé, & quelquefois il s'évacuë par le poumon sous la forme de crachats.

894. Quand l'abcès s'est rompu par la propre action du pus qu'il contenoit, ce pus s'épanche dans la cavité de la poitrine qui en est toute inondée de plus en plus, à proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matiere, ce

qui consume toute l'habitude du corps & se manifeste par les signes qui ont précedé, (892. 893.) par le mal qui dure jusqu'au quatorziéme jour; par la remission subite & le retour soudain des symptômes, & produit la phthisie.

895. Aussi-tôt donc qu'on connoît par les signes (892. 893.) qu'il s'est formé abcès dans le lieu enflammé, il faut brûler avec des caustiques le lieu où l'on sçait que le malade sentoit auparavant de la douleur, le couper environ jusqu'à la plévre; le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matiere determinée au dehors par le jeu des poumons, s'éloigne de la plévre, & ne donne point lieu à l'empiéme: ensuite on amollit le même endroit jusqu'à ce qu'on ne l'ait entierement mondifié.

896. Mais s'il est constant par les signes (302. 894.) que l'apostume est déja crevé & l'empiéme formé, il faut sur le champ ouvrir la poitrine, (303. No. 5.) en tirer le pus, (303.) guerir la playe (304.) par le regime & les médicamens convenables.

897. La pleuresie se termine dans un autre mal, quelquefois le lieu affecté devient schirreux, calleux, le pou-

mon devient adherent à la plévre d'où provient auſſi-tôt l'aſthme, la difficulté de reſpirer, une toux ſéche principalement après avoir mangé ou agi, ce qu'on connoît par la préſence de ces accidens ſans aucun ſigne d'abcès (893.) ou d'empiéme (896) & principalement s'ils durent long-tems ſans beaucoup augmenter le mal.

898. Si ce mal connu (897.) peut être gueri, ce n'eſt que par une vie dure, laborieuſe, par la grandeur, par l'exercice de la campagne en allant ſouvent à cheval.

899. Quelquefois auſſi la gangrene ſurvient d'abord au côté enflamé, & ſe communique bientôt après au poumon (844) à cauſe de la proximité du lieu.

900. Ce mal (899.) naît en même tems ou de la violence de la pleureſie, ou de la matiere acre, ou putride qui l'accompagne

901. Or l'on connoît qu'il doit arriver, & qu'il commence déja par differens ſignes : Si les crachats ſont purulens, bilieux, ronds, purulens, ſanguinolens, d'un noir de ſuïe, bourbeux, fétides ; ſi on entend un bruit dans la poitrine ; ſi le viſage eſt triſte,

les yeux d'un jaune tirant sur le rouge, poudreux, obscurcis ; si la nature des crachats varie au commencement, en ce cas on meurt souvent le troisiéme ou le cinquiéme jour. S'il y a sterteur, si les crachats sont supprimés totalement ou sortent avec peine ; si le pouls est languissant, l'urine enflammée ; s'il y a un cours de ventre liquide, fétide, putride, symptomatique ; s'il survient une grande peripneumonie ; si une nouvelle attaque succede à la premiere ; si le sang tiré par la saignée est très-vermeil sans croute inflammatoire, (384.) quoiqu'on l'ait fait sortir de la veine de plein jet par une large ouverture, & qu'on l'ait reçû dans un vase très-net ; si l'expectoration étant supprimée, la difficulté de respirer subsiste ou s'augmente avec douleur, pesanteur de poitrine, un pouls dur, petit, vif & beaucoup d'ardeur, ces symptômes devenans le cinquiéme jour plus violens, causent la mort le septiéme ; si l'urine est fort rouge, obscure, avec un sediment changeant & confus, on meurt dans l'espace de quatorze jours ; si l'hypostase est noire & ressemble a du son, la mort est plus prompte ; si l'inflammation legere

dans ſon commencement, augmente le cinquiéme ou le ſixiéme jour, le danger paroît le ſeptiéme & le douziéme; & rarement on guérit, ſi ce n'eſt après le quatorziéme; enfin ſi le dos, le côté, l'épaule deviennent rouges & enflammés avec de grandes douleurs & un cours de ventre verd & très-fétide.

901. Si la foibleſſe, la grande douleur, la matiere qui ne peut être expulſée, la trop grande contraction ou criſpation des vaiſſeaux, l'uſage exceſſif des remedes chauds rendent la pleuréſie ſéche, & qu'en même tems la douleur monte aux parties ſuperieures; ſi la langue paroît tout à coup ſéche, couverte d'ordures, livide, noire, avec une bulle noire, ſi l'on voit un de ces ſignes ou pluſieurs enſemble, la maladie eſt pour l'ordinaire mortelle par elle-même, ſe guérit difficilement, & cauſe le plus ſouvent la mort: elle n'a garde d'être facile à guérir, la gangréne ſurvenant au côté dans le lieu malade, & au poumon qui en eſt voiſin.

902. Lorſqu'on voit par ces ſignes (901.) qu'on eſt ménacé de ce mal, (899.) ſi le malade a encore quelque force, il faut ſur le champ mettre en œuvre les plus puiſſans moyens, car il

ne faut rien attendre des forces de la nature, ni des petits remedes.

903. En ce cas (902.) il faut donc auſſi-tôt enfoncer profondément dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les croutes gangrénées ; on les couvre enſuite de forts mondificatifs, on les échauffe ſans ceſſe par des fomentations très pénetrantes ; après quoi il faut uſer largement en boiſſon de délayans forts, d'apéritifs, d'antiſeptiques & de ſudorifiques : car s'il eſt un moyen d'adoucir un mal ſi cruel, c'eſt ſans doute celui-ci.

904. Mais ſi les ſymptômes de la pleuréſie viennent d'une cauſe inflammatoire très-violente, & ne cédent ni au ſecours de la nature (887. 888.) ni aux plus forts antipleuretiques, (890, 903.) diſparoiſſent enſuite tout à coup ſans cauſe en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, avec un pouls qui demeure petit, vif, intermittent, une reſpiration petite & fréquente, des ſueurs froides, il eſt sûr que la partie enflammée a déja degeneré en gangréne, d'où naît bientôt le délire, & auſſitôt la mort, ſur tout ſi le thorax eſt en même tems de couleur livide : la même choſe arrive lorſqu'en crachant

des matieres bilieuſes la douleur ſe calme ſans raiſon, car alors il ſurvient également une démence qui annonce que la gangréne va faire perir le malade.

905. La pleureſie même ſe termine par la mort, quand elle vient d'une inflammation ſi violente & ſi douloureuſe que le thorax n'ayant plus aucun mouvement, le cours du ſang eſt arrêté; ce qui fait naître en très-peu de tems une peripneumonie mortelle. (848.)

906. De là il eſt aiſé de voir pourquoi la peripneumonie vient à la ſuite de toutes les violentes pleureſies, pourquoi ce mal eſt ordinairement mortel aux vieillards, aux femmes accouchées ou groſſes, pourquoi en ſerrant le thorax par des bandages la douleur ſe calme, de façon qu'elle devient ſupportable.

LA PARAPHRENESIE.

907. Lorſqu'une maladie ſemblable à la pleureſie occupe cette partie de la plévre qui environne le diaphragme, ou occupe même le centre

nerveux de ce muſcle, on l'appelle paraphrénéſie, qui eſt un mal cruel.

908. Elle eſt bien plus fréquente qu'on ne s'imagine ordinairement; elle eſt ſouvent préſente, ſans qu'on s'en apperçoive; on la néglige, & ſi on la traite, c'eſt ſous le titre d'une autre maladie.

909. On la connoît par une fiévre continuë très-aiguë, par une douleur inflammatoire, intolerable en cette partie à cauſe de ſes membranes nerveuſes, douleur qui augmente cruellement dans l'inſpiration, quand on touſſe, quand on éternuë, quand on a l'eſtomach rempli, quand on a des naufées, des vomiſſemens, quand on piſſe, ou qu'on va à la ſelle, à cauſe de la compreſſion de l'abdomen, qui eſt néceſſaire à ces deux évacuations; on connoît encore ce mal par une reſpiration fort haute, courte, fréquente, étouffée, qui ſe fait par la ſeule action du thorax, pendant que le bas ventre eſt en repos, par un délire perpetuel, par la révulſion des hypocondres en dedans & en haut, par un ris Sardonien, par les convulſions, la fureur, la gangréne.

910. Elle a les mêmes ſuites que la pleureſie, (884. 892. 896. 897.

899.) mais le mouvement considerable & continuel de la partie, la necessité du lieu pour la vie, la tension de ses membranes nerveuses, tout cela rend ses progrès plus rapides & plus funestes, & produit l'ascite purulente.

911. La cure de ce mal demande les mêmes précautions, les mêmes distinctions, les mêmes remédes, excepté ceux dont la situation du lieu ne permet pas de faire usage; les clisteres émolliens sont souvent profitables, à cause du voisinage de la partie malade.

912. Mais dès que le diaphragme qui étoit auparavant enflammé vient à suppurer, l'abcès se rompt, la cavité du bas ventre est inondée de pus, qui venant à se putréfier, à s'amasser & s'accumuler de plus en plus, éleve l'abdomen, ronge les visceres, produit une consomption déplorable & la mort.

913. Et quoique tout ce mal soit bien connu, on ne sçauroit pourtant le guérir.

DIFFERENTES ESPECES d'hépatite & d'ictere.

914. LE foye peut s'enflammer, comme les viſceres & les parties dont on a fait mention juſqu'ici, quoiqu'on n'y penſe gueres, & cette inflammation n'eſt peut-être pas ſi fréquente, à cauſe de la petiteſſe de l'artere hépatique & du peu de force avec laquelle le ſang circule dans la veine porte.

915. Elle a donc ſon ſiége dans les dernieres extrémités de ces deux vaiſſeaux, (914.) qui imitent les arteres dans leur façon d'apporter le ſang au foye; ainſi il y a deux ſortes d'hépatite, comme de peripneumonie, diſtinguées par leur ſiége, par leur origine, de ſorte cependant que l'une produit aiſément l'autre.

916. Elles ont toutes deux (915.) les mêmes cauſes antécédentes, ſçavoir les cauſes génerales d'une inflammation quelle qu'elle ſoit, (375. juſqu'à 380.) particulierement déterminées à cet endroit, & pluſieurs autres qui appartiennent proprement à ce lieu prin-

cipalement, telles que l'épiploon trop gras, la nature atrabilaire du sang ou de la bile, l'acrimonie de matieres purulentes, ichoreuses, scorbutiques, croupissantes en quelque endroit, (supposé que la chaleur, la fiévre, le mouvement, les alimens, des médicamens, des venins liquifient ces matieres, les mettent en mouvement & les poussent au foye;) une bile grasse, acre, brûlée, altérée par ses causes; les pierres, les plâtres, un schirre, une callosité, une tumeur, un apostume, un cancer, un ver, occupans, [illegible]ans, comprimans quelque endroit du foye, de la véficule du fiel, du conduit biliaire, s'il survient alors une cause excitante semblable à celle dont je viens de parler, le froid vif pris dans l'air, en buvant, en mangeant, & subitement appliqué au foye, lorsqu'on est fort échauffé; une longue soif excitée par de grands mouvemens, par la chaleur, par la sueur, par une fiévre ardente avec besoin & sans boisson, de violentes passions, de grands efforts en vomissant, l'affection hypocondriaque inveterée.

917. Toutes ces differentes causes font naître une inflammation qui pro-

duit differens effets selon la differente disposition précédente du foye, selon la differente matiere qui est mûë & qui enflamme, & enfin selon la differente cause qui la meut.

918. Tandis que l'hépatite suit la nature ordinaire de l'inflammation, elle bouche les vaisseaux, arrête les fluides, forme une tumeur, presse les parties voisines, y produit les mêmes accidens qu'en son lieu. De-là le foye s'augmentant insensiblement, occupe presque tout l'abdomen, gêne l'estomach, & devient douloureux ainsi que le diaphragme, quand ce viscere est plein. Le cours de tout le sang de l'artere celiaque & des deux mesenteriques étant empêché, il s'arrête au foye; & en consequence la circulation de tout le sang veineux, arteriel, lymphatique ne peut aucunement se faire dans les premiers visceres abdominaux; la generation, la secretion, l'excretion, la circulation, l'action de la bile est détruite; il naît un ictere avec ses effets; tous les liquides & les visceres de l'abdomen se putrefient; ce qui cause une infinité de maux.

919. Elle se guérit, produit d'autres maladies ou cause la mort.

920. Elle se guérit par le secours de la nature ou de l'art.

921. Par le secours de la nature, quand il se fait une heureuse résolution, ou coction & excretion de la matiere morbifique.

922. La résolution se fait, quand la matiere est récente, douce, que les autres conditions se trouvent, (386.) & qu'alors l'art aide la nature par des épithêmes, des boissons, des lavemens qui délayent, résolvent, meuvent doucement.

923. La coction & l'excretion, lorsque dans cette maladie connuë par ses signes, (916. 917. 918.) 1. il survient un cours de ventre bilieux avec un peu de sang avant le quatriéme jour. ou 2. qu'on rend beaucoup d'urine acre, épaisse, rouge, avec un sediment blanchâtre, long-tems continuée avant le quatriéme jour. ou 3. qu'il survient une petite douleur à la rate avant les signes de la suppuration. 4. ou qu'il se fait une abondante hémorrhagie par la narine droite. 5. ou qu'on a des sueurs d'une bonne consistance qui coulent en tems & lieu, dont la continuation & les effets sont salutaires.

924. Dès que le premier cas paroît,

(923. No. 1.) il faut auſſi-tôt uſer d'épithêmes, de cliſteres, de fomentations, de boiſſons, d'alimens, de médicamens qui puiſſent délayer, réſoudre, mettre en mouvement, déterger, expulſer doucement, & ſur tout réſiſter à la putridité bilieuſe.

925. Si l'autre cas ſe préſente, (923. No. 2.) il faut mettre en œuvre les remedes dont on a parlé (889. pour la cure de 888. No. 2.) auſquels on doit en ajoûter qui ſoient un peu déterſifs.

926. Dans le troiſiéme cas (923. No. 3.) on fait les mêmes choſes; mais en même tems il faut appliquer de ſemblables fomentations à la rate & à tout le chemin de ce viſcere au foye.

927. Dans le quatriéme (923. No. 4.) on applique aux narines interieurement & exterieurement des fomentations émollientes, tiédes, juſqu'à ce qu'il n'ait coulé aſſez de ſang pour calmer les ſymptômes. Alors ſi l'hémorrhagie eſt trop abondante, on l'arrête peu à peu par des ſtiptiques, & en faiſant diette. Il ne faut point trop ſe preſſer.

928. Enfin dans le cinquiéme (923. No. 5.) il faut boire beaucoup de dé-

coctions délayantes & déterſives.

929. Il faut ſur tout prendre garde ici (924. juſqu'à 929.) qu'il ne reſte dans le lieu quelque peu de la matiere morbifique. On auroit enſuite bien de la peine à venir à bout de la diſſiper. C'eſt ainſi qu'on guérit la premiere & la meilleure eſpece d'ictere.

930. Si l'inflammation eſt récente, violente, ſans les ſignes ni l'eſperance, (922. 923.) il faudra la traiter avec les mêmes précautions, les mêmes remedes, la même méthode que la pleuréſie, (890.) la paraphrénéſie (911.) & ſemblables maladies : ſi ce n'eſt que les boiſſons & les cliſteres émolliens, antiphlogiſtiques, qui lâchent doucement par le ventre, ſont ſur tout ſalutaires en ce cas.

931. On juge que la guériſon eſt parfaite, lorſque les yeux, le viſage, l'urine, les excremens ne ſont plus jaunes, & que les ſymptômes (918.) ont diſparu.

932. D'où l'on connoît l'origine, la nature, l'effet, la curation de la ſeconde eſpece d'ictere qui eſt plus fâcheuſe.

933. Mais ſi dans l'inflammation du foye (914. 915.) les remedes (922. juſqu'à

jusqu'à 931.) n'ont point été employés, l'ont été trop tard ou envain; si ce mal vient de causes plus graves, la suppuration (387. 402.) s'y fera comme ailleurs; si ce n'est qu'à cause de la quantité de liquide sanguin & bilieux qui y croupit, il ne s'y fait gueres de bon pus que dans les vaisseaux petits & exterieurs; mais le plus souvent il arrive une putréfaction funeste.

934. On prévoit que cela arrivera. 1. par les signes de l'inflammation qui a précedé dans l'endroit, par la douleur inflammatoire, par la couleur jaune des yeux, de la peau, de l'urine; des excremens, par la fiévre aiguë. 2. par l'absence de la résolution, (922.) de la coction, de l'excrétion (923.) ou de la guérison. (924. jusqu'à 933.) 3. par le changement des symptômes, par la diminution de la douleur qui n'est plus si vive, par la pulsation qui a succedé, par l'ictere qui demeure, par certaines horreurs vagues. 4. par l'inflammation qui dure depuis plus de trois jours sans être des plus fortes.

935. On sçait que la suppuration est faite. 1. par les signes (934.) qui ont précedé. 2. par le gonflement de la partie. 3. par le changement des symptô-

mes, par la pésanteur qu'on sent alors dans la partie au lieu de la douleur; l'ictere n'étant point dissipé. 4. par la grande débilité, la fiévre hectique, la soif extrême.

936. Un tel apostume. ou 1. consume tout le foye. ou 2. se rompt & répand un pus sanieux dans la cavité de l'abdomen. ou 3. s'ouvre dans les intestins par les vaisseaux biliaires. ou 4. reflue dans le sang par la veine cave. ou 5. la tumeur du foye s'élevant jusqu'au péritoine, y forme un abcès externe qui se manifeste en cet endroit.

937. Lorsque le foye est consumé il survient alors une consomtion lente icterique, avec une petite fiévre continuë, une soif intolerable, une extrême foiblesse, une anxieté inexplicable, des urines presque noires, la tympanite, un flux de ventre sanieux très fétide; on meurt enfin après avoir longtems combattu.

938. Le mal parvenu jusques là (937.) n'admet aucune guérison; on peut à peine le pallier. Voilà une autre espece d'ictere.

939. S'il s'est fait des ulceres au foye, & qu'ils ayent répandu leur matiere dans la cavité de l'abdomen, four-

nissant sans cesse un nouveau pus, il s'y en fait un amas ; toute l'humidité & la nourriture du corps se convertissent en pus, tous les viscères se putréfient : de-là naît une ascite qui imite la tympanite ; & après une consomtion lente, affreuse, & ses symptômes ; la mort s'ensuit. Voilà une espece d'ictere presque semblable à la précedente, (938.) & qu'aucun art ne peut guérir.

940. Mais toutes les fois que la matiere purulente & ichoreuse, après avoir rongé les extrémités des conduits biliaires coule dans leur cavité & de-là dans les intestins, selon la variété des voyes affectées ; elle produit des vomissemens fétides, putrides, purulens, ichoreux, blancs, cendrés, bruns, jaunes, noirs, ou de semblables flux de ventre avec grande perte de forces, colliquatifs, & qui causent bientôt la mort. Voilà encore une nouvelle terminaison de l'ictere qui est fort à craindre.

941. Si les mêmes liquides (940.) après avoir rongé les extrémités de la veine cave passent de-là dans cette veine, & enfin se déchargent dans la masse du sang & se mêlent avec elle, il naît des symptômes affreux, & qui mar-

quent que la mort du malade arrivera bientôt. Les défaillances sont terribles & fréquentes, la foiblesse est extrême, le pouls mauvais de toutes façons, toutes les fonctions à la fois sont en désordre ; la mort est imprévûë. Voilà encore un autre ictere.

942. Et dans ce cas (941.) il n'est aucun puissant remede : s'il est quelque moyen de soulager le malade, ce n'est qu'en usant beaucoup des remedes qui conservent les forces, résistent à la putréfaction & réparent les liquides.

943. Mais si le mal est de la derniere espece, (936. No. 5.) on ouvre la tumeur qui se présente avec le lin, le fer ardent, les caustiques, la lancette ; & par le moyen de suppuratifs & de corrosifs, on accroît doucement l'ouverture & aussi profondément qu'il est nécessaire pour parvenir à la vomique.

944. Alors s'il sort extérieurement un pus blanc, égal, bien digeré, sans odeur, qui ne teigne point la sonde, il y a esperance : car il faut traiter ce mal comme un ulcere, (402. jusqu'à 413.) & en même tems user intérieurement de médicamens dépuratifs.

945. Mais s'il sort une lie jaune,

brune, livide, noire, fétide, qui teigne la ſonde de couleur d'iris, ſanieuſe, ichoreuſe, le foye ſera peu à peu rongé, le malade conſumé, & on verra preſque les mêmes ſymptômes. (941.)

946. Mais ſi l'inflammation du foye eſt ſuivie des conditions, (392.) il s'y formera un ſchirre, lequel venant à ſe gonfler, à ſe durcir, à s'agrandir, endommage & ſon ſiége & les parties voiſines ; de-là naiſſent encore à peu près les mêmes accidens, mais lentement, (881. 882. 883.) ce mal ne cede point aux émolliens ; les matieres acres le font dégénerer en cancer (492.) horrible, dont on comprend les terribles effets en comparant (499.) avec le ſiége de ce mal. Le principal effet d'un tel ſchirre eſt un ictere perpetuel.

947. D'où il eſt clair que ce mal connu par ſes ſignes (946.) doit être traité très doucement, & ſe guérit à peine.

948. Mais s'il n'y a qu'une ſeule petite partie du foye legérement enflammée, ce mal donnera lieu au calcul, à un petit ſchirre, à des puſtules, à un petit abcès ; tous accidens peu fâcheux en ſoi, mais qui ſont la ſource de bien

des maux, (881.) quand la fiévre ſurvient.

949. Enfin l'inflammation du foye cauſe ſubitement la mort, lorſque les cauſes de l'inflammation ſont ſi violentes que rien ne peut paſſer par tout le foye, & qu'en même-tems la fiévre eſt très-forte. Alors le foye dont les extrémités ſont reſſerrées & les vaiſſeaux dilatés, ne fait aucune fonction; il ſe fait un ictere ſubit & conſiderable, les vaiſſeaux ſe rompent, le ſang & la bile ſe répandent, le malade meurt ſur le champ. On prévoit que ce mal arrivera. 1. par la violence avec laquelle on ſçait que la maladie attaque le foye. 2. par la grande & ſoudaine réſolution des forces. Mais on connoît que ce mal eſt déja préſent par les vomiſſemens ou les ſelles de ſang, de bile, d'excrémens ſemblables à de la lie, verds, noirs, très-fétides, cadavereux, par les grands & perpétuels hocquets, par la vehémence de la fiévre, par la ſoif ineſtinguible, par la pâleur ſubite.

950. Par tout ce qu'on vient d'expoſer (depuis 914. juſqu'à 950.) on peut comprendre une infinité de ſymptômes qui ſe rencontrent dans les maladies aiguës, & que l'ignorance a fait

attribuer à une malignité vaine & fabuleuſe. Car c'eſt du foye que dépendent tous les viſceres du bas ventre, & conſéquemment toutes leurs fonctions, la digeſtion, l'aſſimilation, la nutrition, la ſanguification, l'évacuation par les ſelles. Il y a dans le foye trois ſortes d'humeurs qui ſe putréfient aiſément par la chaleur, beaucoup de ſang, & de ſang diſſous, la bile véſiculaire & hépatique; le foye eſt très-proche du diaphragme & du cœur. Quand les extrémités des vaiſſeaux biliaires ſont bouchées, la liqueur bilieuſe de la veine porte paſſe aiſément dans la veine cave. On peut juger par ces ſeules choſes combien il y a de differentes eſpeces d'icteres, pourquoi on guérit quelquefois ſans peine ce mal, & quand; pourquoi il eſt ſouvent très-opiniâtre; pourquoi il cauſe ſouvent une mort prompte, & ſouvent ne fait perir qu'après bien des ſouffrances; pourquoi il paroît, reſte, diſparoît, revient par périodes; pourquoi après de ſi grandes anxietés, des vomiſſemens, des douleurs, des convulſions, ce mal paroît, ſe calme, reparoît, & ce qu'il marque alors; pourquoi il eſt ſi funeſte avant le ſeptiéme jour dans les fiévres aiguës,

ſi inexpugnable dans les mêmes fiévres après le ſeptiéme ; pourquoi une dyſenterie copieuſe & de peu de durée le guérit ſi bien ; pourquoi la ſaignée eſt d'un ſi foible ſecours dans ces maladies, pourquoi dans toute maladie aiguë il faut faire tant d'attention aux douleurs des hypocondres, à leurs enflûres, à la façon dont ils s'élevent ; pourquoi la couleur des yeux & des urines font ſi-tôt connoître la préſence ou le déclin de l'ictere ; pourquoi l'inflammation, la ſuppuration, la gangrene, les ſchirres, les cancers de la rate, de l'eſtomach, de l'épiploon, du méſantere, des inteſtins endommagent toûjours ſi fort le foye ; pourquoi ces viſceres à leur tour ſouffrent ſi cruellement de l'inflammation ou du ſchirre du foye ; pourquoi le foye peut acquerir un volume ſi conſiderable, s'enfler ſi prodigieuſement & ſe deſſecher enſuite ; pourquoi les maladies du foye cauſent l'hydropiſie, & qui pis eſt, la tympanite ; pourquoi le foye s'exténuë & ſe deſſeche dans les hydropiques, tandis que leur rate s'enfle beaucoup ; ce que c'eſt qu'une dyſenterie hépatique, &c. car il y auroit encore une infinité de choſes qui trouveroient ici leur place.

INFLAMMATION du ventricule.

951. L'Eſtomach peut être attaqué d'une vraye inflammation, comme les autres parties; les ſignes & les effets de ce mal ſont à peu près ceux-ci, une douleur ardente, fixe, poignante, dans le lieu même de l'eſtomach, laquelle s'augmente dans l'inſtant même qu'il tombe quelque choſe dans ſa capacité; un vomiſſement très-douloureux auſſi-tôt après la déglutition de quelque choſe que ce ſoit, avec des ſanglots douloureux; une anxieté extrême & continuelle vers les parties précordiales, une fiévre aiguë, continuë; ſes cauſes ſont des inflammations génerales, ou le voiſinage d'autres parties enflammées, ou des matieres acres qu'on a priſes.

952. Ce mal eſt ordinairement bientôt mortel, à moins qu'on ne le guériſſe ſur le champ, à cauſe de la néceſſité des fonctions leſées & de la connexion d'une infinité de nerfs.

953. Cette inflammation ainſi que celles des autres parties, ſe guérit, dé-

génere en ſuppuration, en ſchirre, en cancer, en gangrene, ou cauſe une mort ſubite que les convulſions accelerent.

954. Auſſi-tôt que ſes ſignes (951.) font connoître ſa préſence, il faut ſur le champ faire d'amples ſaignées, réïterées ſelon le beſoin, uſer exactement de boiſſons très-légeres, nourriſſantes, émollientes, antiphlogiſtiques, oppoſées à la cauſe, de cliſteres & de fomentations ſemblables, éviter avec tout le ſoin poſſible tout acre, & ſur tout le vomiſſement.

955. Si elle dégenere en ſuppuration pluſieurs maux ſurviennent, ſur tout des nauſées, des vomiſſemens, des douleurs qui paroiſſent ſouvent extraordinaires : quand on en ignore la cauſe, on les guérit rarement. Lorſqu'on la connoît, (951.) ces accidens demandent le même traitement que l'abcès (402. juſqu'à 413.)

956. Si elle produit un ſchirre ou un cancer, elle excite alors d'énormes vomiſſemens, des douleurs inſuportables qui s'augmentent aux moindres choſes qu'on prend, qui deviennent fixes, longues, & qui s'irritent encore plus par l'uſage de tous les médicamens âpres.

957. On calme ces maladies par les seuls remédes doux qui y sont requis, (490. 491. 506. 507. 508. 509. 511.) on les guérit rarement ; les eaux médicinales naturelles sont les plus efficaces en ce cas.

958. On peut puiser dans (914. jusqu'à 958.) l'origine, la nature, les effets, la connoissance, la prévision, la curation, la palliation de l'inflammation de la rate, du pancreas, de l'épiploon, de la suppuration, de la gangrene, du schirre, du cancer de ces parties.

INFLAMMATION des intestins.

959. LEs intestins, principalement les grêles, ont très-souvent, comme l'estomach, leurs membranes fort enflammées, par les causes de l'inflammation en général transportées en ces parties, ou par des matieres acres prises en boisson, en aliment, en assaisonnement, sous la forme de médicament, à titre de venin, qui y sont portées, retenuës dans les rides de leurs valvules, & s'y attachent ; de plus par

toute matiere acre, putride, fétide, purulente, ichoreuſe, gangreneuſe, bilieuſe, atrabilaire & cancereuſe que l'œſophage, l'eſtomach, le foye, la rate, le pancreas, l'omentum y déchargent, qui s'y arrête, & les ronge; enfin par de violentes convulſions qui ont précédé, produit des vents, empêché le mouvement, & ont ainſi excité l'inflammation.

960. Produite en ces lieux, elle contracte les inteſtins, ferme leur cavité, empêche le paſſage des matieres qui y abondent, enfle prodigieuſement, diſtend, tiraille, enflamme l'inteſtin qui ſe trouve au-deſſus de l'endroit bouché & le ventricule même, cauſe par là une douleur très-aiguë, ardente, fixe, qui s'étend par toute la partie enflammée, de violentes convulſions dans le diaphragme & les muſcles de l'abdomen, quand elle eſt irritée par les matieres qui y abordent; ſupprime les ſelles; fait vomir ce qu'on a pris & ce qui y eſt déterminé plus ou moins vîte après l'avoir pris, ſelon qu'il s'eſt arrêté plus haut ou plus bas; fait naître des vents douloureux, les tourmens les plus violens avec des borborygmes, le miſereré, le volvulus, la

ſuppuration, la gangrene, un ſchirre, un cancer, une fiévre très-aiguë, une foibleſſe extrême cauſée par la véhémence de la douleur, & enfin une mort très-prompte.

961. Tant que ce mal eſt encore renfermé dans les bornes de l'inflammation, ceux qui n'y font pas d'attention le prennent pour la paſſion iliaque, l'attribuent avec un ſuccès dangereux au froid, aux flatuoſités, au vent, le traitent par des remédes chauds & carminatifs, dont les ſuites ſont très-funeſtes.

962. Mais on voit aiſément que ce mal eſt une vraye inflammation, par la fiévre aiguë continuë qui l'accompagne, par la grande ſoif, la grande chaleur, la dureté du pouls, la douleur brûlante, les urines enflammées & une débilité ſoudaine.

963. S'il occupe (959.) l'arc du colon, il produit une douleur qu'on nomme colique; s'il a ſon ſiége dans les extrémités de l'inteſtin rectum, alors on le prend ordinairement pour des hémorrhoïdes borgnes; il ſe diſſipe par une dyſenterie douce, ſanguinolente, bilieuſe.

964. Auſſi-tôt qu'on connoît par les ſignes (950. 960.) que ce mal

eſt préſent, dans cet état il faut ſur le champ mettre tout en œuvre pour le guérir. On y réüſſit. 1. en ſaignant copieuſement & fréquemment, comme dans la pleuréſie. (890.) 2. en donnant ſans ceſſe des cliſteres relâchans, délayans, antiphlogiſtiques, qu'on réïtere ſouvent, trois, quatre fois & plus, dans un ſeul jour. 3. en faiſant prendre ſans ceſſe les mêmes choſes en boiſſons chaudes, auſquelles on ajoûte prudemment des opiats & des médicamens d'une nature oppoſée à celle de la cauſe ſinguliere de ce mal connuë. (959.) 4. en appliquant ſur tout l'abdomen de pareilles fomentations & principalement des animaux jeunes, vivans, ſains. 5. évitant en même tems avec ſoin tout acre, tout ce qui augmente le cours des liqueurs, tout ce qui échauffe, ſoit boiſſon, aliment, médicament, ſoit le mouvement ou les paſſions. 6. en perſiſtant dans l'uſage de ces remedes juſqu'à ce qu'on ait appaiſé tout le mal & qu'on n'en ait point eu d'attaque depuis trois jours.

965. Si ce mal (959. 960.) loin de ceder aux remedes convenables, perſiſte toûjours avec violence au de-là du troiſiéme jour; & qu'à la douleur, à

l'ardeur, à la diſtention ſuccede une horreur vague par tout le corps, ſans cauſe manifeſte, une douleur ſourde avec un ſentiment de péſanteur dans l'endroit, c'eſt ſigne qu'il s'y fait un abcès. Dans l'eſpace de quatorze jours, cet abcès venant à s'ouvrir, ſe vuide du pus qu'il renferme. Si ce pus tombe dans la cavité de l'abdomen il produit pluſieurs maux ſemblables ; (939.) mais s'il eſt déterminé dans la cavité des inteſtins, il produit une dyſenterie purulente, plus ou moins abondante & de longue durée, ſelon la nature de l'ulcere qui y eſt formé ; dyſenterie qui fait ſortir les membranes des inteſtins ſouvent toutes entieres & produit ſouvent la conſomtion.

966. Auſſi-tôt que cela ſe (965.) manifeſte, il faut ſur le champ bannir tout régime qui fait beaucoup de matiere fécale, dure, épaiſſe ; on doit mettre le malade, pour toute nourriture, aux ſeuls boüillons avec des racines un peu déterſives : le faire beaucoup boire de décoctions balſamiques, détergentes, & en prendre des cliſteres, ou boire en grande quantité des eaux minérales, & continuer leur uſage juſqu'à parfaite guériſon.

967. Si ce mal vient de causes très violentes, (959.) & est accompagné des plus cruels symptômes, (960.) il pourra aisément produire en cet endroit (959. 963.) la gangréne (388.) qui cause ensuite une mort des plus tristes.

968. On prévoit (967.) qu'elle arrivera, par la connoissance des mêmes choses qui ont précédé, lorsqu'en même-tems il ne paroît aucun signe d'une heureuse résolution, (963.) ni de guérison (964.)

969. On connoît qu'elle se forme, par les signes qui ont précédé, (968.) par la rémission soudaine & sans cause de la douleur, par le pouls qui reste foible, intermittent; par des sueurs froides, par une dysenterie fétide, cendrée, ichoreuse, livide, noire, par la sortie involontaire des excrémens, d'où suit bientôt une mort douce & tranquille.

970. Quand ce mal est parvenu à ce point, il n'admet aucun remede; c'est auparavant ce tems qu'il faut le traiter, & il n'y a que la méthode (966.) qui soit utile.

971. Mais si les causes (392.) font naître un schirre en ces parties, comme

ce

ce genre de mal eſt d'une nature toute differente, & il eſt ſans doute néceſſaire de s'en faire une idée claire.

972. Si donc les inteſtins dont on a parlé (959. 963.) ſont attaqués d'une inflammation qui dure long-tems, qui eſt accompagnée des conditions, (392.) qui n'eſt pas des plus violentes, (960.) qui ne ſe réſout point, comme on l'a dit (963.) ni par les médicamens, (964.) & qui ne ſe termine point par la ſuppuration, (965.) qui laiſſe dans le lieu affecté un ſentiment perpétuel d'engourdiſſement, de peſanteur, de déchirement, alors ſoyez sûr qu'il s'y forme un ſchirre.

973. Ce ſchirre, ſuivant ſa nature, (392.) produiſant ſes effets (486.) en cet endroit, (959. 963.) donne lieu à pluſieurs maux de conſéquence, opiniâtres, tels que principalement l'engourdiſſement, le ſentiment de peſanteur qui augmente ſans ceſſe avec le ſchirre, à l'endroit duquel la cavité inteſtinale ſe rétrecit, les excrémens & le chyle y croupiſſent, agiſſent ſur le lieu de la réſiſtance, deviennent très-puants par leur ſéjour : de là l'inteſtin ſe boûche, ſe contourne ; ce qu'on prend y ſéjourne, y eſt arrêté ; de là le

miſereré, le volvulus, ou une dyſenterie ſéche, cauſée par l'acre irritant, des convulſions, le hocquet, le vomiſſement, une douleur continuelle, la fiévre, la maigreur, l'atrophie, la mort.

974. Quels que ſoient les médicamens, ils ont peu d'effet. Qu'on obſerve le régime (966.), moyennant quoi on ſupportera long-tems ce mal ſans de grandes douleurs.

975. Mais ſi un tel ſchirre produit en cet endroit par les cauſes (492. 495.) ſe manifeſte par les ſignes (497. 498.) les choſes ſont alors dans un état déplorable & irrémediable, comme on peut le concevoir en comparant (498.) avec la nature, les fonctions, le tiſſu nerveux de l'inteſtin. On eſt ſur tout travaillé d'une dyſenterie très-acre, continuelle, rebelle, qui brûle, ronge, conſume tous les lieux par leſquels elle paſſe, cauſe en même-tems des convulſions très-violentes, des douleurs fixes, longues, inſupportables, juſqu'à ce qu'enfin la mort ſoit l'unique ſoulagement qui reſte à ces malheureux.

976. Auſſi-tôt qu'on connoît (972.) la préſence du ſchirre, le moyen d'a-

doucir beaucoup ce mal (975.) c'eſt de le traiter ſuivant la méthode; (974.) mais ſi pour le dompter on uſe imprudemment de remédes acres, (490. N°. 3. 495. 502.) & ſur tout de violens purgatifs, on fait naître en cet endroit un cancer qui y fait de cruels progrès : alors il ne faut prendre pour toute boiſſon que du petit lait frais, & pour tous alimens que des boüillons faits de matieres farineuſes ou de viande, avec des jaunes d'œufs; on doit uſer de lavemens très-doux, faits ſeulement de graine de lin, de feüilles de ſolanum des boutiques, ou de têtes de pavot blanc, de médicamens fort adouciſſans, anodyns, légerement narcotiques, & qui ne s'aigriſſent point aiſément.

977. De là enfin on conçoit pourquoi on obſerve ſi ſouvent dans la pratique des douleurs à l'œſophage, à l'orifice de l'eſtomach, au foye, à la rate, au pancreas, à l'ileum, au colon, ſi cruelles, ſi fixes, ſi opiniâtres, ſi intolerables, ſi indomptables; ce qui dans tout vrai miſereré eſt toûjours la cauſe phyſique qui empêche abſolument les matieres contenuës de paſſer par les inteſtins de quelque nature qu'elle ſoit,

soit qu'elle dépende de la fabrique de l'inteſtin mal affectée, ou d'une certaine matiere qui en remplit la cavité, & dont on a en effet remarqué bien des eſpeces differentes : de là auſſi combien il y a d'eſpeces de dyſenteries toutes ſurprenantes ; combien on a ſouvent tort de s'en prendre à certaine acrimonie hectique particuliere des humeurs, & de donner des remédes nuiſibles en conſéquence de cette acrimonie fauſſement ſuppoſée ; combien il faut de prudence à un Médecin qui veut purger dans les grandes douleurs de ces parties ; quelle ſuperpurgation incurable ſurvient ſouvent après dans quelques ſujets ; combien il eſt néceſſaire de changer de remédes & de méthode pour guérir la dyſenterie ; le peu de fondement, l'erreur & le danger qu'il y a à ne recommander dans la cure de ces maladies qu'un ſeul ſpécifique quel qu'il ſoit, ou qu'une ſeule méthode thérapeutique génerale & une infinité de choſes ſemblables.

APHTES.

978. COmme dans plusieurs maladies aiguës l'inflammation des visceres est accompagnée d'aphtes, il faut en faire ici mention en peu de mots.

979. Ce sont des petits ulceres, ronds, superficiels, qui ont leur siége au dedans de la bouche.

980. Soigneusement examinés, ils paroissent consister en ce que le dernier émonctoire par lequel la salive & la mucosité se filtrent & se répandent dans la bouche est ulceré par une humeur lente & visqueuse, qui bouche l'extrémité de son canal.

981. Ainsi les aphtes occupent tous les lieux où s'ouvrent de tels émonctoires, & conséquemment les lévres, les gencives, l'interieur des jouës, la langue, le palais, le gosier, les amigdales, la luette, l'estomach, les intestins grêles, & sont par tout presque de la même espece.

982. Ce mal est fréquent chez les Nations Boreales; chez ceux qui habitent des lieux marécageux, dans un tems

chaud, pluvieux, aux enfans & aux vieillards.

983. Les aphtes qui doivent paroître dans la bouche sont ordinairement précédés d'une fiévre continuë, putride, ou intermittente devenuë continuë, qui commence avec la diarrhée ou la dysentèrie; de grandes & continuelles nausées, de vomissement, de dégoût, de grandes anxietés, fréquentes vers les parties précordiales, de grande foiblesse, d'une grande évacuation d'humeurs quelle qu'elle soit, de stupeur, de pesanteur, d'assoupissement leger, inégal, continuel, de plaintes continuelles de pesanteur & de douleur à l'estomach.

984. On voit pour l'ordinaire quelquefois paroître çà & là au commencement une pustule discrete, premierement à la langue, aux angles des lévres, au gosier & ailleurs, laquelle change de lieu, & celles-là sont presque toûjours bonnes; quelquefois elles paroissent d'abord au fond du gosier monter du fond de l'œsophage sous la forme d'une croute blanche, épaisse, reluisante, semblable à du lard frais, fort intimément adhérente, montant lentement; & celles-ci sont presque les

plus mauvaises, & pour l'ordinaire certainement mortelles; quelquefois toute la cavité de la bouche jusqu'aux extrémités des lévres, est couverte de croutes dures, épaisses, denses, tenaces, & les malades reviennent rarement de ces aphtes.

985. Leurs couleurs sont differentes; d'un blanc luisant comme des perles, d'un vrai blanc, qui provient de leur grande densité, brunes, jaunes, livides, noires & leur malignité suit l'ordre de ces couleurs, dont les premieres sont les meilleures, & les dernieres les pires.

986. Après que ces pustules ont été quelque tems adherentes, pour l'ordinaire elles se détachent en dessous, se relâchent, tombent par morceaux. C'est ainsi que toutes les parties qui en étoient les premieres affectées, en sont peu à peu & successivement délivrées. Il y en a qui tombent vîte, d'autres tard. Il y en a qui renaissent sur le champ, quelques-unes plus tard, & d'autres qui ne reviennent point; quelquefois elles reparoissent aussi, & même plus denses que les premieres : on connoît encore par là la diversité du danger & son siége.

987. On peut statuer sur le genie de

ce mal par son siége, (981.) par sa nature, (979. 980.) par sa cause, (980. 983.) par ses symptômes, (984. jusqu'à 987.) & en déduire facilement ses effets.

988. Car lorsque toute la surface des parties décrites (981.) est couverte par la croûte des aphtes, les nerfs perdent tout le sentiment qu'ils doivent avoir ; c'est pourquoi on n'a plus aucun goût : les liquides ne peuvent sortir par leurs émonctoires ; d'où naît la sécheresse, la dilatation des vaisseaux qui sont dessous, la putréfaction des liqueurs qui croupissent sous eux, l'inflammation des parties mêmes : les cavités des vaisseaux absorbans se ferment ; ce qui empêche l'entrée du nouveau chyle, de la boisson, des médicamens, produit les vices qui naissent du défaut de nutrition, d'où enfin la mort s'ensuit ; quand les croûtes sont tombées, il se décharge une trop grande quantité d'humeurs par l'ouverture qui se fait aux vaisseaux dilatés, d'où viennent la salivation, la diarrhée, qui sont salutaires, si les aphtes ne reviennent point ; de mauvais augure, s'ils se regenerent ; les croûtes ayant tombé, les parties enflammées, nuës deviennent douloureu-

ſes, & ſouvent il en ſort du ſang pur; ce qui rend la ſalive ſanguinolente, & donne lieu à une pareille dyſenterie; or ſi tous ces maux affectent le ventricule, l'émonctoire du foye, du pancreas, des inteſtins, on peut concevoir combien d'autres maux cette ſeule maladie peut cauſer, de ſorte qu'il n'eſt pas beſoin de donner un autre prognoſtic.

989. Mais ſi ces croûtes ulcereuſes ſont fort ténaces, épaiſſes, larges, compactes, ſouvent alors la chair qui eſt deſſous étant comprimée, s'enflamme, ſuppure, ſe gangrene, ſe convertit en cruels ulceres, qui rongent quelquefois juſqu'aux enveloppes de l'os du palais. Pour les maux qui peuvent naître de là dans l'eſtomach & les inteſtins, ils ſont évidens par eux mêmes.

990. Pour bien traiter ce mal, on doit 1. exciter, temperer l'action interne des humeurs vitales ſur les parties affectées, afin que les croûtes ulcereuſes ſe trouvant humectées en deſſous, ſe détachent, ſe relâchent, tombent. Cela ſe fait en prenant beaucoup de boiſſons chaudes, délayantes, réſolutives, déterſives; & parce que dans la mauvaiſe eſpece de ce mal, les vaiſſeaux lactés étant affectés, refuſent une

entrée facile, il suit que les fomentations, les vapeurs, les bains composés de mêmes choses, sont ici d'un usage merveilleux. Pour la nourriture, la meilleure est du pain cuit dans de l'eau, dans laquelle on mêle ensuite du vin & du miel. 2. On doit disposer la croûte à tomber aisément & vîte, ce qui se fait par des fomentations, des gargarismes, des lavemens qui doivent être composés d'une liqueur chaude, relâchante, émolliente, détersive, qu'on puisse garder assez long-tems pour qu'elle humecte, qui résiste à la putréfaction. 3. aussi-tôt qu'on l'a fait tomber, il faut alors faire usage de remedes anodyns, adoucissans, & en même tems un peu corroborans. 4. Aussi-tôt que la fiévre est calmée, que l'urine est hypostatique, le pouls un peu plus dégagé, les boissons corroborantes sont profitables. 5. à la fin de la maladie il faut prendre un purgatif corroborant.

991. Suivant cette histoire & cette cure des aphtes, on trouve la solution de plusieurs problêmes obscurs de pratique. Car pourquoi dans les fiévres accompagnées de diarrhée & de dysenterie paroît-il des aphtes à la fin de la maladie ? Pourquoi principalement dans

les enfans & les vieillards ? Pourquoi ſur tout, lorſqu'on a uſé au commencement de cette maladie d'alimens, de regime, de médicamens chauds, ou aſtringens ? Pourquoi prévient-on ces ſortes d'aphtes en donnant un purgatif au commencement d'une telle maladie ? Pourquoi quand les aphtes ſont très-mauvais a-t-on des hocquets fâcheux & funeſtes ? Pourquoi Hippocrate joint-il enſemble les aphtes de la bouche, les borborygmes, les dégoûts ? Pourquoi les aphtes qui ont leur ſiége dans la tunique de l'eſtomach produiſent-ils la lienterie ? Pourquoi regarde-t-on les aphtes noirs comme peſtiferés ? Pourquoi les aphtes dans la bouche d'une femme groſſe annoncent-ils l'avortement. ? Pourquoi trouve-t-on des aphtes dans le poumon, le foye, &c. lorſqu'ils ſont corrompus ? Pourquoi le refroidiſſement des aphtes quand leur croute eſt tombée, produit-il des tumeurs, des chaleurs, des ſuffocations, des eſquinancies ? Pourquoi le délire, l'agitation, les inſomnies, les ſueurs froides ſont-elles ſi funeſtes en ce cas ?

992. La régle eſt donc que les aphtes tranſparens, blancs, tenus, épars, mols, qui tombent aiſément, qui re-

naiſſent peu, & ſont ſuperficiels, ſont bons; & qu'au contraire ceux qui ſont d'un beau blanc opaque, jaunes, bruns, noirs, denſes, épais, qui ſe réüniſſent, qui ſont durs, tenaces, ſe regenerent ſans ceſſe & corrodent, ſont mauvais.

NEPHRETIQUE.

993. ON ſçait que les reins mêmes ſont veritablement enflammés par la douleur ardente, poignante, vive, inflammatoire du lieu où ils ſont ſitués; par la fiévre aiguë continuë qui l'accompagne; par le peu d'urines qu'on rend ſouvent en petite quantité à la fois, fort rouge & enflammée, ou aqueuſe dans le fort du mal, par l'engourdiſſement de la cuiſſe voiſine; par la douleur de l'aîne, & du teſticule voiſin; par la douleur iliaque; par le vomiſſement de bile; par des rots continuels.

994. Cette inflammation (993.) vient de toutes les cauſes generales de l'inflammation determinées aux reins, & par conſequent. 1. de tout ce qui empêche les liqueurs d'être tranſmiſes

au delà des extrémités arterielles, comme bleſſure, contuſion, abcès, tumeur, être long-tems couché, de grands efforts de corps, une petite pierre. 2. de tout ce qui empêche l'urine de paſſer dans le baſſinet, dans l'uretere, dans la veſſie, comme les mêmes cauſes dont on vient de faire mention, appliquées à ces parties. 3. de ce qui pouſſe avec force les parties les plus épaiſſes du ſang dans les canaux de l'urine, comme la courſe, l'équitation forte & long-tems continuée, la grande chaleur, les efforts, la plethore, les diuretiques acres, les venins. 4. la longue contraction ſpaſmodique de tous ces petits vaiſſeaux.

995. Lorſque ces petits vaiſſeaux ſont fort enflammés, ils ſont ſouvent ſi reſſerrés qu'on ne rend point du tout, & quelquefois que fort peu d'urine tranſparente, tenuë, aqueuſe, ce qui eſt d'un très-mauvais augure. Souvent les nerfs qui ſont attachés à ces parties, & ceux qui ſont dans le voiſinage étant irrités, ce mal cauſe des douleurs & des convulſions à l'eſtomach, au meſentere, aux inteſtins, aux ureteres, ce qui donne lieu à des rots, à des nauſées, à des vomiſſemens, à des déjec-

tions par les selles, au miserere, à la suppression des urines, à l'engourdissement des cuisses, à leur immobilité, à l'ardeur des lombes.

996. Cette inflammation se guérit par la bonté de la nature & de la maladie. 1. par la résolution. 2. par une abondance d'urine rousse, épaisse, renduë sans interruption avant le septiéme, ou tout au plus avant le quatorziéme jour de la maladie. 3. par un flux hémorrhoïdal abondant au commencement de la maladie.

997. Lorsque les signes de ce mal font connoître (993. 995.) qu'il est dans l'état de l'inflammation, on le guérit. 1. par tous les remédes généraux qui sont propres à dissiper toute inflammation, tels que la saignée, la révulsion, les délayans. 2. par l'usage copieux de décoctions douces, émollientes, antiphlogistiques. 3. par des clysteres assidument réïterés, des fomentations, des bains composés des mêmes choses. 4. par un régime humectant, doux; par le repos, en évitant la chaleur du lit, & sur tout de se coucher sur le dos.

998. Si les symptômes de la douleur ou des convulsions sont pressans, on y

remédie par des opiats, après avoir pratiqué les remédes géneraux.

999. Pour le trop grand vomiſſement, qui eſt un ſymptôme de la maladie, il eſt ſouvent utile de l'aider, en buvant de l'eau tiéde miellée.

1000. Et c'eſt par cette ſeule méthode qu'on guérit sûrement la nephrétique même qui vient d'un calcul engagé dans les reins ou dans les ureteres.

1001. Si la nephrétique vient de grandes cauſes ; & que la réſolution (996.) du mal ne ſe faſſe point, & que loin de ſe guérir (997.) il dure au delà du ſeptiéme jour, il eſt à craindre qu'il ne ſe faſſe abcès. On ſçait qu'il ſe fait par la rémiſſion de la douleur, par la pulſation dans laquelle elle a dégeneré, par certaine horreur dont on eſt ſouvent ſaiſi, par le ſentiment de péſanteur & d'engourdiſſement dans la partie. On eſt sûr qu'il eſt déja formé, lorſque non ſeulement ces premiers accidens ont précedé, mais encore qu'il y a battement, ardeur, tenſion dans le lieu, que l'urine eſt purulente, fétide, comme de l'urine ſalée, putrefiée. Auſſi-tôt qu'on ſçait que cet abcès eſt formé, il faut d'abord mettre en œuvre les remédes qui ſont fort

maturatifs & émolliens ; enſuite quand on s'apperçoit que l'urine eſt purulente, uſer de diurétiques purs, tels que les eaux médicinales, le petit lait, &c. auſquels on ajoûte en même-tems les balſamiques.

1002. Si cette ſuppuration (1001.) dure long-tems, le rein dont toute la ſubſtance eſt rongée, forme un ſac qui ne ſert à aucun uſage, & ſouvent alors ſurvient la phtiſie reinale.

1003. S'il s'y fait un ſchirre, la cuiſſe du même côté devient paralytique ou boiteuſe, mal ſans remède ; ce qui produit ſouvent une conſomtion lente, l'hydropiſie, &c.

1004. Mais s'il arrive qu'une petite quantité de matiere enflammée ſe coagule & s'arrête dans le plus petit follicule de l'urine, elle forme une baze autour de laquelle la matiere ſabloneuſe de l'urine venant à s'appliquer par couches, produit le calcul reinal, & l'augmente ainſi. Nous en parlerons dans la ſuite.

1005. De plus, cette inflammation ſe termine auſſi quelquefois en gangréne, ce qu'on connoît par la vehémence de la cauſe (994.) des ſymptômes, (995.) lorſque les remédes

(997.) n'apportent aucun soulagement & lorsque la douleur cesse subitement & sans cause, avec une sueur froide, un pouls foible, intermittent, le hocquet, des urines, ou tout à fait supprimées, ou livides, noires, filamenteuses, fétides, infectées de caroncules brunes ou noires, avec une extrême & subite débilité : ou il n'est point de remédes utiles en ce cas, ou il faut suivre la méthode (902.)

1006. Il paroît par là qu'il y a une infinité d'especes & de causes de nephrétique, entre lesquelles il y en a une que le calcul produit ; que cependant elles demandent presque toute la même curation ; pourquoi la nephrétique (993.) est si fréquente dans les fiévres ; ainsi que sa crise ; (996.) on connoît aussi par là l'ischurie qui vient du vice des reins ou des ureteres, & on la guérit.

APOPLEXIE.

1007. Comme l'apoplexie est une maladie fort aiguë, souvent accompagnée d'inflammation, & la source féconde de plusieurs autres ma-

ladies qui en dépendent, l'ordre demande que nous en traitions à préſent.

1008. On dit qu'elle eſt préſente, quand l'action des cinq ſens tant externes qu'internes, & de tous les mouvemens volontaires, eſt tout à coup abolie, le pouls reſtant ordinairement fort, la reſpiration difficile, grande, & avec ronflement, & quand en même-tems le malade paroît être dans un ſommeil profond & continuel.

1009. On ſçait par un grand nombre d'obſervations très-exactes, que l'apoplexie a pour cauſes antécédentes tout ce qui peut tout à fait ou beaucoup empêcher les eſprits du cerveau d'influer dans les organes des ſens & des mouvemens volontaires, & tour à tour de refluer de ces organes au *ſenſorium commune*, tandis qu'en même-tems les eſprits du cervelet vont au cœur & aux organes naturels de la reſpiration, & peut-être en reviennent en aſſez grande quantité pour ſuffire en quelque ſorte à entretenir l'exercice de ces fonctions.

1010. Toutes ces cauſes que l'obſervation nous a tranſmiſes, peuvent ſe réduire à quelques claſſes pour la commodité de la pratique.

1. La ſtructure naturelle du corps,

la tête grande, le col court, & souvent composé seulement de six vertebres, le corps fort épais & gras, le temperament pléthorique, une grande abondance d'humeurs cacochymes, pituiteuses.

2. Tout ce qui change tellement le sang, la lymphe, la matiere des esprits, que ces liqueurs loin de traverser librement les arteres du cerveau, y restent engagées; telles sont souvent α. les concrétions polypeuses qui se forment dans les arteres carotides & vertebrales, premierement vers le cœur, ou au dedans du crâne même; elles se manifestent par la palpitation du cœur, l'inégalité du pouls, le vertige, l'obscurcissement de la vûë, très-fréquens, & qui s'augmentent par le mouvement & la chaleur. β. l'épaississement inflammatoire du sang, qu'on connoît par une fiévre aiguë continuë, par la phrénesie, par une douleur de tête, grande, inflammatoire, qui ont long-tems précedé; ainsi que par tous les signes qui paroissent, lorsque le sang ne pouvant circuler par les vaisseaux du cerveau se porte plus abondamment & avec d'autant plus d'impétuosité par les autres rameaux de la carotide, ce qui rend le

visage, le col rouges, enflés, enflammés, ainsi que les yeux qui sont larmoyans. γ. la qualité de toute la masse du sang grossiere, gluante, pituiteuse, sans action. C'est pourquoi les vieillards, ceux qui sont catharreux, froids, humides, pâles, leucophlegmatiques, sont fort sujets à cette maladie. On peut même prédire d'avance qu'ils en seront attaqués, quand on les voit oisifs, hebetés, assoupis, se remuer avec peine, parler plus lentement qu'à l'ordinaire, sujets à des tremblemens, à des ronflemens profonds, à l'incube, quand leurs yeux sont pâles, gonflés, humides, obscurcis, quand ils vomissent souvent de la pituite, ont des vertiges, sont hors d'haleine aux moindres mouvemens, ont les aîles des narines retrécies, enfin quand on remarque toutes les causes par lesquelles la viscosité gluante se forme & s'accumule. (depuis 69. jusqu'à 75.)

3. Tout ce qui comprime tellement les arteres mêmes ou les vaisseaux nerveux du cerveau, que le sang & les esprits ne peuvent les traverser. α. la plethore, une abondance d'humeurs cacochymes dont les vaisseaux sont remplis, un tempérament fort chaud, par con-

séquent sujet à ce mal, sur tout si la vélocité de la circulation vient à s'augmenter par un mouvement ou une chaleur considérable ; c'est pourquoi la bonne chere, les vins exquis, les médicamens acres & qui causent une grande agitation, comme sont les cardiaques, les volatils, les vomitifs, &c. une chaleur, un mouvement excessifs, une contention d'esprit extrême, longue & fréquente font ordinairement tomber en apoplexie. β. des tumeurs quelconques formées au dedans du crâne, inflammatoires, purulentes, sereuses, pituiteuses, stéatomateuses, schirreuses, osseuses, qui compriment ou les arteres ou les veines qui se joignent au pressoir d'Hérophile, ou l'endroit de la moëlle du cerveau où les nerfs prennent leur origine, ou cette moëlle même. γ. la trop grande velocité avec laquelle le sang se porte à la tête, ce qui arrive lorsque le sang ne peut descendre librement par les vaisseaux arteriels inférieurs, & cela par quelque cause que ce puisse être, d'une infinité qu'on pourroit alléguer. δ. tout ce qui comprime les veines externes sorties du crâne, qui rapportent le sang du cerveau. ε. des humeurs sanguines, puru-

lentes, ichoreuſes, lymphatiques, extravaſées ſur la dure ou ſur la pie mere, & qui font une compreſſion externe.

4. Tout ce qui rompt les vaiſſeaux arteriels, veineux, lymphatiques, de la ſubſtance interieure du cerveau vers ſes ventricules, en ſorte qu'il s'en épanche des liqueurs, dont l'amas comprime & bleſſe la voute médullaire de laquelle les nerfs tirent leur origine. Tel eſt l'effet de la ſeroſité acre dans l'hydropiſie & la leucophlegmatie, du ſang dans la pléthore, de l'acrimonie atrabilaire dans la mélancolie, le ſcorbut, la goutte, (cauſe qui agit communément entre quarante & ſoixante ans) toutes choſes cachées, qui venant à être excitées par des cauſes qui les mettent en mouvement, produiſent ſouvent tout à coup cette maladie. On peut par conſéquent la prévoir, quand on connoît la nature de la matiere formée auparavant, & ſes cauſes excitantes. Les plus dangereuſes ſont les fortes paſſions de l'ame & la trop grande application.

5. On peut rapporter ici certains venins, quoique leur action dépende ou de celles des trois dernieres cauſes (No. 2. 3. 4.) ou qu'ils nuiſent d'abord plutôt au poumon qu'au cerveau.

1011. On a découvert ces causes (1010.) par l'examen anatomique des cadavres morts d'apoplexie, & par l'observation historique des choses qui peuvent être observées dans le traitement même de ces maladies; & si l'on réfléchit sur les classes dont on vient de faire mention, (1010.) on conviendra que rien n'est plus propre à indiquer la curation.

1012. Ces mêmes classes apprennent que ce mal vient souvent de causes différentes & même opposées, & que par conséquent on a raison de diviser l'apoplexie en sanguine & en pituiteuse, quoique cette division ne soit pas très-exacte, puisqu'il y en a de séreuse, d'atrabilaire, de polypeuse, &c.

1013. Si le siége de l'apoplexie exquise est tout le *sensorium commune*, la parapoplexie en affecte une partie préférablement aux autres, qui sont en quelque sorte pressées, mais moins: au commencement pour l'ordinaire le cerveau n'est aucunement lesé.

1014. De là on conçoit pourquoi le pouls & la respiration persistent, tandis qu'en même-tems les sens & les mouvemens volontaires sont détruits, & même pourquoi il arrive souvent que

le pouls & la respiration augmentent, à proportion que le sentiment & le mouvement diminuent, comme on le voit aussi aux approches de la mort.

1015. On juge donc de la force de l'apoplexie par l'âge, le tempérament, la fabrique du malade, par la vehémence des symptômes, & principalement par l'entiere abolition des sens & des mouvemens, par une respiration forte avec un ronflement profond, par l'écume abondante & visqueuse qui vient à la bouche, par une petite sueur froide qui sort par gouttes, par son origine qu'elle tire tantôt d'une parapoplexie d'abord assez foible, tantôt d'une forte épilepsie, ou de toute autre cause violente connuë qui a précedé.

1016. On sçait au contraire que ce mal est de peu de conséquence, & guérissable, par la legereté des symptômes, & par l'absence de ceux qu'on vient de décrire. (1015.)

1017. La foible apoplexie se guérit par une rosée abondante de sueurs chaudes, qui sortent également par tout le corps & soulagent le malade; par une grande quantité d'urines épaisses; par un flux hémorrhoïdal abondant, & qui

dure long-tems ; par le retour du flux menſtruel ; par le cours de ventre ; par une grande fiévre.

1018. Si elle eſt un peu plus conſiderable, ſa cauſe étant diſſipée, elle ſe convertit pour l'ordinaire en paralyſie de quelque partie muſculeuſe ; de tout un côté ; (c'eſt l'émiplegie :) ou de toutes les parties qui ſont au deſſous de la tête, & alors elle prend le nom de paraplexie ; laquelle ſe guérit rarement & laiſſe toûjours après elle la mémoire, le jugement & les mouvemens leſés. C'eſt pourquoi on reſte ordinairement toute la vie aſſoupi, hebeté, tremblant, vertigineux, puſillanime, & larmoyant malgré ſoi.

1019. L'apoplexie exquiſe (1015.) ayant détruit le cerveau, corrompu ſes liquides, & propagé ſa cauſe juſqu'au cervelet, ſe termine bien-tôt par la mort du malade, qui paſſe rarement le ſeptiéme jour.

1020. On prévoit l'apoplexie future. 1. par la connoiſſance du temperament naturel (1010. N°. 1.) 2. par la matiere morbifique connuë comme cauſe proégumene (1010. N°. 2. 3.) 3. par les cauſes procatarctiques. 4. par les premiers effets que le mal produit

en ſon commencement, comme ſont le tremblement, la vacillation, le vertige, l'obſcurciſſement de la vûë, l'engourdiſſement, l'aſſoupiſſement, la memoire chancelante, le tintement des oreilles, le gonflement des parties ſuperieures, la reſpiration plus profonde qu'à l'ordinaire avec le retreciſſement des narines, l'incube.

1021. On connoît aiſément celle qui eſt préſente quand on ſçait en diſtinguer les differens dégrès.

1022. Quant à la curation de ce mal, on n'en peut donner aucune generale; car il faut non-ſeulement la varier ſelon ſes differentes cauſes (1010.) ſelon la maniere de l'appliquer, & ſelon le lieu affecté, mais on doit traiter le mal, avant qu'il ait fait des progrès.

1023. Si donc on eſt ménacé d'apoplexie par une cauſe lente, froide & ſans action, (1010. No. 2. lettre. γ.) comme on peut le prévoir par les ſignes décrits au même endroit, on doit auſſi-tôt tâcher. 1. de détourner de la tête la preſſion cauſée par la matiere glutineuſe. 2. d'attenuer la lenteur dans le cerveau & dans tout le corps.

1024. On diminuë la preſſion que ſouffrent les vaiſſeaux du cerveau. 1.

par la dérivation en d'autres lieux, en des parties oppoſées. 2. par des évacuations génerales.

1025. On parvient au premier but (1024. No. 1.) par des vapeurs, des fomentations, des bains, par le ſucement, les épiſpaſtiques, les inflammans, par les véſicatoires, les cauſtiques, les cauteres, les fétons, les frictions, les ligatures faites aux grandes veines, aux pieds, aux jambes, aux cuiſſes, les collutoires, les gargariſmes, les maſticatoires, ceux qui attirent la ſalive, les apophlegmatiſmes appliqués, à la bouche, au goſier, aux narines.

1026. On ſatisfait au ſecond (1024. No. 2.) par des vomitifs, des purgatifs forts dont l'action ſoit ſurement déterminée; par des ſcarifications; par la ſaignée; quoique ces remedes ſoient toûjours par eux-mêmes un peu incertains.

1027. Après avoir mis en uſage les dérivans, (1024. 1025. 1026.) on diſſout la lenteur par les remedes généraux décrits contre la viſcoſité, (75.) prudemment adminiſtrés & appliqués à la tête en toutes ſortes de formes. Mais parmi tous ces remedes les véſicatoires faits de cantharides & l'u-

ſage de ſemblables inſectes ſont les plus utiles.

1028. Si les mêmes cauſes (1023.) ont déja produit l'apoplexie, on la guérit rarement; on eſſaye les mêmes choſes, (depuis 1023. juſqu'à 1028.) ſi les forces le permettent : on applique aux narines, à la bouche, à la tête, tout ce qui peut réveiller les ſens; on met en œuvre les plus violens irritans quels qu'ils ſoient, on lâche le ventre par des lavemens acres.

1029. En pratiquant tout ce qui a été dit, (1028.) le mal s'augmente ſouvent, la matiere miſe en un plus mouvement s'engageant encore davantage par tous les ſtimulans, il faut cependant diminuer ſubitement les forces par les évacuans. Ainſi pour procurer la diſſolution, il faut toûjours s'attacher à l'évacuation & à la révulſion autant que la choſe le peut permettre : de-là vient l'axiome; la ſaignée tuë, ſi elle ne ſoulage pas.

1030. Mais ſi l'on prévoit par les ſignes (*1010. N°. 2. L. ε. N°. 3. L. α. L. γ.) qu'on eſt ménacé d'apoplexie, il faut ſur le champ avoir recours à des remedes qui puiſſent très promptement vuider, réſoudre, détourner. Il

faut donc. 1. tirer promptement une grande quantité de sang des veines jugulaires, & réïterer cette saignée s'il est besoin; car si le mal est de nature à pouvoir être guéri, le malade en ressent ordinairement un prompt soulagement. 2. donner un purgatif antiphlogistique en large doze, & le réïterer quelque fois, jusqu'à provoquer un cours de ventre presque continuel; si les purgatifs sont trop long-tems à operer, on en accelere l'action par des lavemens irritans. 3. ensuite pendant tout le cours de la maladie user de médicamens rafraîchissans, délayans, attenuans, qui poussent par les urines. 4. en même tems appliquer aux pieds & à l'anus de fort révulsifs qu'on y laisse jusqu'à ce qu'on soit hors de danger. 5. user d'alimens & de boisson très legere: éviter avec grand soin tout médicament fort qui irrite, mette en mouvement, échauffe; la chaleur externe; & d'être couché au lit sur le dos & en pente.

1031. Mais si cette même apoplexie (1030.) est déja formée, il n'y a presque plus aucune esperance; & elle n'est fondée que sur la même pratique. (1030.)

1032. Pour celle qui vient de liqueurs épanchées entre le crane & les membranes, entre les membranes mêmes, à l'occasion de playes, de contusions, de fractures, d'abcès. On en a déja donné la cure dans le traitement des playes de tête (voyez 262. 268. 273. jusqu'à 297.) d'où on veut la tirer.

1033. Celle qui a pour cause des fluides extravasés dans les cavités interieures du cerveau, (1010. N°. 4.) & qui se manifeste par ses signes qu'on trouve au même endroit, requiert à peine aucun traitement; ayant le plus souvent coûtume de faire promptement périr le malade. S'il y a quelque chose à tenter, c'est. 1. de répomper les liqueurs épanchées dans les veines. (279. 280.) 2. de corriger l'acrimonie dominante & en même tems la viscosité; ce qu'on ne peut jamais faire avec plus de succès que par les remedes saponaires chimiques.

1034. Celle qui vient d'une lymphe dominante, extravasée se dissipe plus aisément par l'omission de la saignée qui est en effet presque nuisible en ce cas; par les plus forts hydragogues déterminés sur le champ par les voyes inferieures; par l'application des

dissipans ; sur tout par des vésicatoires très larges, long-tems entretenus ; par un régime dessechant ; par de forts épispastiques, par des cauteres & des setons.

1035. Mais pour celle qui est produite par des venins ou des polypes, nous ne connoissons encore aucuns moyens d'y remedier.

CATALEPSIE.

1036. LA Catalepsie ou catoche est une maladie dont on est tout à coup attaqué, & où l'on demeure immobile & sans sentiment, dans la même attitude qu'on avoit au premier moment de l'attaque du mal.

1037. Sa cause prochaine est donc l'immobilité du *sensorium commune* qui reste dans le même état où il étoit au premier moment que le mal a commencé.

1038. Conséquemment un repos absolu du sang du cerveau, des glandes du cerveau & de ses émonctoires qui conservent l'état qu'ils avoient au commencement.

1039. A la verité ce mal dérange toutes les fonctions du cerveau & cel-

les qui en dépendent ; les seuls muscles conservent la même tension qu'ils avoient au commencement : au reste la respiration & le pouls persistent ; mais le plus souvent sont foibles.

1040. Des fiévres intermittentes, principalement quartes, qui durent long-tems, un temperemment mélancolique, sec, maigre, la suppression des menstruës, des hémorrhoïdes ; de grandes & subites frayeurs ; de longues & profondes méditations sur un même objet ; des fiévres fortes & ardentes dans un homme sanguin sont ordinairement les causes antécédentes de cette maladie.

1041. La dissection des cadavres a fait voir les arteres & les veines du cerveau fort gonflées & farcies de sang épais.

1042. Ce mal se guérit souvent en procurant un copieux saignement de nez.

1043. Il se convertit rarement en d'autres maladies. Cependant on l'a quelque fois vû faire place à l'épilepsie, aux convulsions, à la démence, à l'atrophie ; il finit le plus souvent par la mort.

1044. On traite ce mal differem-

ment

ment selon sa differente cause ; en excitant ; par des objets qui agissent fortement sur les organes des sens, comme la lumiere, le son, les irritans, les sels volatils acres, la douleur, les frictions, le mouvement continué ; en procurant une hémorrhagie des narines ; le flux hemorrhoïdal, ou menstruel ; en usant de sternutatoires, de vomitifs, de vesicatoires, de cauteres de setons, d'un regime humectant, de bains, de fomentations.

CARUS.

1043. LE *carus* est une apoplexie legere, mais un sommeil très-profond accompagné de fiévre, lequel vient principalement de causes qui compriment le cerveau, sans l'endommager ; (1010. N°. 3. L. *α. β. γ. δ.*) ou de causes qui y font obstruction ; mais qui se dissipent plus facilement que dans l'apoplexie ; (1010. N°. 2. L. *β. γ.*) il a dans ce mal quelque perception, mais qui ne dure qu'un instant, quelque sentiment, mais petit.

1046. Ainsi le *carus* étant dissipé on se porte bien ; si ce n'est peut-être

qu'il reſte pendant quelque tems un branlement de tête.

1047. On doit chercher la curation de ce mal dans celle de l'apoplexie décrite (depuis 1020. juſqu'à 1036.)

1048. *Coma vigil*, *coma ſomnolentum*, *cataphora* ne ſemblent être que de legeres eſpeces de *carus* (703. juſqu'à 710.)

1049. Pour la lethargie c'eſt une eſpece d'apoplexie legere qui naît de cauſes froides, lentes, aqueuſes; ainſi c'eſt dans l'hiſtoire de l'apoplexie qu'on doit puiſer l'intelligence & la cure de ce mal (1008. juſqu'à 1036.)

DES MALADIES chroniques.

1050. NOus avons traité juſqu'à preſent des principales maladies aiguës, internes & externes. Paſſons maintenant aux maladies chroniques. Or celles-ci une fois produites dans le corps viennent ou de vices qui ſe ſont peu à peu formés dans les liquides, ou de vices que des maladies aiguës mal guéries ont laiſſées après elles.

1051. Les vices de nos liquides proviennent insensiblement. 1. de ce que l'on prend, comme l'air, les alimens, les boissons, les assaisonnemens, les médicamens, les venins d'une nature differente de celle de nos humeurs, ou si forts qu'ils ne peuvent y être assimilées par le ressort des visceres & l'action des humeurs. Tels sont *α. l'acre* (60. jusqu'à 69. *β. l'austere* qui résulte de l'union de plusieurs matieres acres & terrestres, comme de fruits verds ou de sucs astringens, de vins & autres semblables qui coagulent les fluides, resserrent les vaisseaux, & causent par là de fortes obstructions (31. 36. 40. 50. 51. 113. N°. 1. 117.) on guérit alors ce mal par le long & prudent usage des délayans, des alkalis fixes, des savoneux alkalis *γ. les acres onctueux aromatiques* provenans des alimens, des boissons, des assaisonnemens chauds à l'odeur, au goût. Ces choses produisent la chaleur, l'usement, la lésion des petits vaisseaux, des douleurs chaudes, l'attenuation, la putréfaction, l'extravasation des liqueurs & plusieurs autres maux semblables qu'on guérit par des remedes aqueux, farineux, gelatineux, acides. *δ.* les huiles grossie-

res qui viennent du trop grand usage des matieres grasses tirées des animaux terrestres, des poissons, des végetaux huileux : d'où naissent l'obstruction, (117.) la rancidité bilieuse, l'inflammation, la corrosion & la plus dangereuse putréfaction. (82. 526.) On guérit par des remedes délayans, savoneux, acides. 2. une *salure* semblable à celle de la saumure faite de sel ou de choses salées; elle détruit les vaisseaux, dissout les liquides, les rend acres, produit ainsi l'atrophie, la solution des vaisseaux, l'extravasation des liqueurs qui ne se putréfient pas promtement, mais produisent des taches. On la dissipe par l'eau, les acides, l'eau de chaux vive. ζ. *l'alcali* (76. jusqu'à 91.) *n.* le *glutineux.* (69. jusqu'à 76.) 2. de la trop grande action de notre corps sur les alimens qu'on prend. (50. jusqu'à 58. 92. jusqu'à 106.) 3. des changemens vitieux spontanés de nos humeurs. (58. jusqu'à 91.)

1052. Les vices des humeurs en quelque partie du corps que ce soit, provenans de maux aigus mal guéris, sont 2. des purulences (158. N°. 5. 6. 7. 402.) qui donnent lieu à plusieurs maladies (936. N°. 4. 941.) & se guérissent,

comme il a été dit, (942.) β. des ichorosités (158. No. 4. 206.) dont l'effet est de ronger, de consumer ; on y rémedie par des choses douces, adoucissantes, épaississantes. γ. des putréfactions dont on a fait le détail. (1051. No. 1. L. γ. ζ. No. 2. No. 3.)

1053. Les maladies aiguës mal guéries dans les parties solides ou composées laissent des abcès (387. 402.) des fistules, (413.) des empiémes, (894.) des schirres, (392. 484. 485. 486.) des cancers, (492. 494.) des caries. (526.)

1054. De-là il suit que les maladies (1051. 1052. 1053.) simples ou compliquées de toutes façons entr'elles peuvent certainement en produire une infinité d'autres, comme une infinité d'effets ; & par consequent on peut facilement en puiser dans ce qui a été dit jusqu'à présent, l'intelligence & la curation.

1055. Et comme c'est de-là que dépendent toutes les maladies chroniques, comme on le verra clairement ; il en faut déduire leur doctrine generale & leur division.

1056. D'où il paroît aussi que ces maladies, quoique infiniment variées,

par rapport à leurs symptômes, ont cependant une origine, qui n'est pas fort composée & n'ont pas besoin d'une grande variété de remedes, ou de méthodes therapeutiques; on conçoit en même tems la raison pour laquelle la plûpart sont de longue durée, plusieurs incurables, comme on verra en traitant de ces maladies.

PARALYSIE.

1057. ON appelle paralysie, l'immobilité lâche d'un muscle qu'aucun effort de la volonté ou des actions vitales ne peut dompter; quelquefois le sentiment perit absolument, quelquefois il en reste un peu avec engourdissement, & comme un leger sentiment de ponction.

1058. Sa cause prochaine est toûjours le suc nerveux ou le liquide arteriel qui ne peut couler du cerveau dans le muscle paralytique.

1059. Elle peut donc venir. 1. de toute cause qui fait naître l'apoplexie, (1010.) 2. de toute celle qui rend le nerf impropre à transmettre les esprits. 3. qui empêche le sang arteriel d'en-

trer dans le muſcle: d'où l'on comprend la nature de la paraplexie, de l'émiplegie, de la paralyſie d'une partie ſeule,

1060. Ainſi l'apoplexie, la parapoplexie (1009. 1010. 1015.) l'épilepſie, les convulſions, une douleur violente & longue, toute évacuation ordinaire, ſupprimée, accompagnée enſuite du vertige, comme d'hemorrhoïdes, de menſtruës d'abcès, de fiſtules, d'excremens, d'urine, de ſalive; le tranſport d'une matiere morbifique quelle quelle ſoit, dans les maux aigus ou chroniques, tout ce qui bleſſe les nerfs comme obſtruction, ſolution, compreſſion, ligature, diſtorſion, diſtraction, conſtriction, & par conſequent les humeurs épaiſſes, les playes, l'éroſion, l'abcès, la gangrene, les tumeurs inflammatoires aux tegumens de la moëlle nerveuſe, aux ganglions, aux nerfs mêmes, les tumeurs ſereuſes, purulentes, ichoreuſes, ſchirreuſes, & autres ſemblables, les ligatures fortes & ſerrées, les fractures, les luxations, les alimens, les médicamens, les venins fort aſtringens; conſequemment un très-grand froid, un très-grand chaud, le froid joint à l'humidité, l'uſage exceſſif, continuel d'eau chaude, la va-

peur d'arsenic, d'antimoine, de chaux recente, de mercure, & d'autres venins peuvent causer la paralysie.

1061. Sa cause prochaine est (1058.) & sa cause éloignée (1059. 1060.) d'où il suit que la paralysie même produite par ces causes donne lieu à des effets fort differens, selon la difference de son siége, selon le dégré de force qu'elle y exerce, selon la variété du lieu affecté, selon qu'il est plus ou moins médiatement ou immédiatement necessaire à la vie; car c'est par là qu'on peut juger si ce mal est plus ou moins mortel, guérissable ou incurable.

1062. La paralysie du cœur, des poumons, des muscles qui servent à la respiration, à l'œsophage, cause la mort en peu de tems. Celle de l'estomach, des intestins & de la vessie venant de causes internes, est fort dangereuse. Celle des muscles du visage est mauvaise & se change aisément en apoplexie. La paraplegie est fort à craindre, elle annonce l'apoplexie, & devient mortelle quand cette derniere est formée: l'hémiplegie est de mauvaise augure, a de l'affinité avec la paraplegie & produit une apoplexie mortelle. Cel-

le qui se trouve avec le froid, l'insensibilité, l'atrophie de la partie, est mauvaise & se guérit rarement. Celle qui est accompagnée de fortes convulsions, & de chaleur dans la partie opposée, est mauvaise. On sçait par le contraire quelle paralysie est guérissable & moins à craindre, & quelle paralysie cause souvent une mort subite, tout à fait imprévûë, sans presque qu'aucun symptôme l'accompagne.

1063. Si l'on fait l'application de tout cela (1057. jusqu'à 1063.) à chaque muscle, & à ses fonctions, on connoîtra les causes d'une infinité de maladies certes très-surprenantes, & on en sçaura le diagnostic & le prognostic.

1064. La nature guérit cette maladie en attenuant & en dissipant la matiere morbifique déposée par une mauvaise crise aux parties exterieures du cerveau, dans ses ventricules, vers la moëlle allongée, spinale, vers le lieu où les nerfs partent de la moëlle, ou dans les nerfs mêmes; en excitant une fiévre assez considerable pour résoudre la matiere engagée; en la mettant en mouvement par le tremblement convulsif de la partie; en l'évacuant par de copieuses & larges diarrhées.

1065. Pour guérir ce mal, il faut ôter la cauſe (1059. 1060.) qui empêche les nerfs & les arteres de faire leurs fonctions & enſuite rétablir la liberté de la circulation.

1066. La cauſe empêchante ſe diſſipe par divers moyens qu'on applique à la cauſe premierement connuë.

1067. Si cette cauſe eſt interieure, épaiſſe & croupiſſante, il faut mettre en œuvre des remedes qui puiſſent produire les mêmes effets par leſquels la nature (1064.) a ſouvent guéri ce mal.

1068. On tente donc la curation de ce mal. 1. par les attenuans & les diſſipans. *a.* par les aromatiques, les cephaliques, les nervins, les vegetaux nommés uterins, ſous la forme de ſuc tiré par expreſſion, d'infuſion, de décoction, d'extrait, d'eſprits, de *conditum*. *ℓ.* par leurs ſels fixes tirés par le moyen du feu, par les volatils tirés par diſtillation ou par putrefaction. *γ.* par les huiles qu'on en tire par expreſſion, par coction, par infuſion, par diſtillation. *δ.* par les matieres ſavoneuſes que l'art tire de leur combinaiſon. *ε.* par l'uſage des parties genitales des animaux, par des ſucs, des eſprits, des huiles, des ſels, des teintures d'inſec-

tes. ζ. par les sels fossiles, par des cristaux métalliques, & sur tout les remedes qui en sont composés. *n*. par toutes ces choses mêlées ensemble avec prudence, pour qu'elles s'aident mutuellement : or l'effet de ces remedes est d'attenuer, de dissiper, de produire une chaleur fébrile. 2. par de forts irritans qui, en excitant des tremblemens & des convulsions dans les nerfs, les dégagent des matieres qui s'y étoient embarrassées ; tel est l'effet principalement des sternutatoires & des vomitifs forts, sur tout si on les employe plusieurs fois. 3. par des purgatifs chauds, par des dissolvans, par des aromatiques, par des vegetaux ou même des fossiles âcres, par des remedes métalliques, mercuriels, antimoniaux, & conséquemment par de forts hydragogues donnés en grande doze qu'on réïtere plusieurs jours de suite, afin d'exciter une diarrhée copieuse, & qui dure quelque tems. 4. en rempliſſant d'abord les vaisseaux du corps d'une abondante boisson composée des attenuans dont on a parlé ci-devant ; ensuite en augmentant le mouvement, & en excitant les sueurs par la vapeur d'esprits enflammés.

1065. On employe avec succès les frictions externes, seches, chaudes jusqu'à rougeur, ou faites avec des esprits pénetrans, irritans, tirés des animaux & des vegetaux, ou avec des huiles, des linimens, des baumes, des onguens nervins; les bains de vapeurs, les bains par immersion, les emplâtres acres, aromatiques, les remedes qu'on nomme attirans, les ventouses, les scarifications, les vésicatoires, la fustigation, ce qui excite de la douleur & une legere inflammation, comme l'ortie & autres choses semblables.

1070. Il faut sur tout tâcher d'appliquer, s'il est possible, tous les remedes (1068. 1069.) au siége connu de la cause; la partie lésée, plusieurs parties ensemble endommagées de la même maniere, la myologie, la nevrologie, l'union, l'origine, la distribution des muscles & des nerfs, la connoissance des fonctions qui dépendent de chacun d'eux, toutes ces choses comparées entr'elles manifestent clairement le siége caché de la maladie, & la nécessité où l'on est d'appliquer des topiques.

EPILEPSIE.

1071. UNE maladie fort opposée à la précedente est l'épilepsie, qu'on dit être presente toutes les fois qu'on est tout à coup abbattu, privé des sens externes & internes, avec une secousse violente, involontaire, reciproque de tous ou de quelques muscles, avec un répos & des paroxismes alternatifs.

1072. Cette maladie se présente souvent sous tant de faces surprenantes, & paroît si merveilleuse qu'on l'a souvent attribuée aux Dieux, aux Démons, à la colere divine, aux enchantemens, & à d'autres causes semblables surnaturelles.

1073. Il n'est point en effet de gestes, d'inflexions, ni de position qu'on ne remarque quelquefois dans les épileptiques ; il n'est point de mouvemens, de courses, de promenades qu'ils ne fassent, point de façons qu'ils n'observent de tourner, de se jetter par terre, de se coucher, de se tenir élevé, roide.

1074. Cependant toutes ces variétés ne sont que des changemens du

mouvement de quelques parties mobiles, & conſéquemment muſculaires ; elles ſuppoſent donc ſeulement diverſes contractions des muſcles ; diverſe influence du liquide nerveux d'un côté, & de l'autre une diverſe expreſſion de ce ſuc par le *ſenſorium commune* dans les nerfs ; par conſéquent enfin differentes cauſes de la variété de cette expreſſion dans la moëlle du cerveau, qu'un détail hiſtorique fait parfaitement connoître.

1075. Ces cauſes ſont. 1. héréditaires du côté du pere, de la mere, des parens, des ancêtres, & ſouvent ſans paroître chez le pere, paſſent de l'ayeul au petit-fils. 2. de naiſſance : l'imagination de la mere pendant la groſſeſſe, ayant été frappée à la vûë d'un épileptique. 3. le cerveau leſé dans ſes tégumens, dans ſa ſurface, dans ſa ſubſtance, dans ſes ventricules, par des bleſſures, des contuſions, des abcès, du pus, de la ſanie, de l'ichoroſité, du ſang ; par une lymphe acre, fétide ; par des excroiſſances oſſeuſes au dedans du crâne ; par des enfoncemens du crâne ; par la nature cartilagineuſe des ſinus veineux ; par des fragmens ou des eſquilles d'os, ou des pointes d'inſtru-

mens qui endommagent les meninges ou le cerveau ; par du vif argent qui a monté au cerveau par quelque voye que ce soit ; le même cerveau lesé par l'inflammation, la corruption, l'érosion des meninges, la carie de l'os du crâne ; par l'atrabile, par des *nodus* veneriens. Or tout ce qui augmente le cours des liqueurs au crâne aide l'action de ces causes, comme la pléthore, le mouvement, la chaleur, l'yvresse, la bonne chere, le coït, la pénétration, la profondeur de l'esprit, de profondes méditations, de violentes passions de l'ame, une grande force d'imagination, la terreur & la crainte principalement. 4. toutes les affections violentes du genre nerveux, comme sont des douleurs grandes & périodiques, la passion hysterique, l'érosion & l'irritation causées par des vers, par la difficulté qu'ont les dents à paroître, par des humeurs acres, par un lait caillé, acre, acide dans les enfans, par le méconium, par la contagion des petites véroles, par la cardialgie, par une matiere ulcereuse séjournante en quelque endroit, par la disette, la crapule, par des boissons, des alimens, des médicamens, des venins acres. 5. la suppression

de quelques évacuations auſquelles on étoit ſujet ; comme de ſalive, de pus, de menſtruës, de vidanges, d'hémorrhoïdes, d'urines. 6. le paroxiſme eſt renouvellé par des fumées dont le foyer eſt dans quelque endroit, d'où elles montent vers le cerveau comme une vapeur qui s'éleve.

1076. L'on a appris toutes ces choſes (1075.) par l'obſervation & par l'ouverture des cadavres.

1077. Tels peuvent être les effets de cette maladie. 1. le cerveau ſe trouvant endommagé par tant de convulſions violentes & réïterées, la mémoire devient chancelante, l'eſprit hebeté, extravagant ; la paralyſie, l'apoplexie & la mort ſurviennent. 2. les nerfs & les muſcles ſe trouvent leſés ; d'où naiſſent leurs contractions, leurs diſtorſions, leurs déformités, ainſi que celles des membres. 3. la violence des ſpaſmes donne lieu à l'inflammation, à la gangréne, à la noirceur des parties ſanguinolentes, principalement de celles qui ſont ſituées ſur les muſcles. 4. certaines ſecrétions ſe font avec violence dans le fort de l'accès ; on rejette par en haut les alimens, les boiſſons, la lymphe, la bile, l'écume, la mucoſité,

la salive ; on rend par les voyes inférieures des excremens verds, le sperme, l'urine ; le sang même sort par l'une & l'autre voye.

1078. On comprend par là qu'elle épilepsie est héréditaire, & pourquoi on ne peut jamais la guérir ; idiopatique, & pourquoi on peut rarement la guérir ; sympatique, & pourquoi on là guérit souvent.

1079. Il paroît aussi par là qu'il faut varier les remedes & la cure de cette maladie, selon la varieté de sa cause connuë, de la matiere peccante ; du lieu auquel on doit appliquer le remede, & par lequel on doit chasser le mal.

1080. Car la premiere & la seconde cause consistans dans une mauvaise conformation des solides, (1075. No. 1. 2.) est à peine susceptible de curation radicale. Pour celles qui renouvellent les paroxismes, comme elles renaissent sans cesse, on peut sûrement les détruire ; & comme ces dernieres sont infinies & qu'on ne peut les connoître qu'en les observant, il faut s'appliquer soigneusement à les rechercher pour y remedier ensuite selon leur nature.

1081. On connoît la troisiéme (1075. No. 3.) par d'autres symptô-

mes qui désignent en même tems que le cerveau est endommagé, comme sont la douleur, la pesanteur, la plenitude, la lésion précedente de la tête, le vertige, un tremblement universel, les étincelles des yeux, leur immobilité, le tournoyement de la tête ou même du corps. On ne peut gueres dissiper la cause solide de ce mal, parce qu'on connoît à peine celle qui est singuliere: les revulsifs, les discussifs, les dépuratifs, les remedes qui préparent les voyes, sont utiles; ainsi la saignée, les purgatifs, les vomitifs; l'ustion, les cauteres, les fontaines, les épispastiques, les blessures de la tête, le trépan, les antihysteriques, les opiats sont salutaires, parmi lesquels on sçaura choisir ceux qui conviennent, quand on aura découvert la cause prochaine du mal. (1079.)

1082. L'épilepsie qui vient de la quatriéme cause (1075. No. 4.) doit être diversement traitée selon la differente nature de sa cause prochaine; ainsi les anodyns, les parégoriques, les narcotiques, les antihysteriques, les anthelmintiques, les adouciſſans, les correctifs des acres, l'inciſion convenable des gencives, l'évacuation, la correction

des matieres ulcereuſes deviennent alors antiépileptiques.

1083. Celle qui naît de la cinquiéme cauſe (1075. N°. 5.) ſe guérit en diſſolvant la matiere fixe, en relâchant les voyes ; en l'expulſant : c'eſt pourquoi les veſicatoires, les cauſtiques, les cauteres, les fontaines, les ariſtolochiques, les emmenagogues, les remedes qui ouvrent les hémorrhoïdes, les diuretiques ſont ſi ſouvent ſalutaires dans ce genre de mal.

1084. Pour celle qui eſt produite par la ſixiéme cauſe (1075. N°. 6.) on pourra la diſſiper après avoir remedié à la foibleſſe du genre nerveux trop facile à ſe mouvoir ; ce qui ſe fait avec beaucoup de ſuccès par l'exercice du mouvement, du jeu, du cheval, de la vection : par l'uſage des aromates, de l'acier & des corroborans ; & de plus en faiſant à l'endroit de la ſource du mal une playe artificielle, profonde en coupant avec des cauſtiques, des veſicatoires, & tenuë long-tems ouverte par l'application de ſuppuratifs mêlés avec des corroſifs ; enfin en comprimant par des ligatures le nerf affecté.

1085. De là on voit le peu de cas qu'il faut faire de tous les ſpecifiques

& de toutes les méthodes qu'on vante ſans fondemennt contre ce mal.

1086. Et même il eſt clair que la cauſe prochaine de toute épilepſie exquiſe eſt toûjours la trop grande action du cerveau ſur les nerfs moteurs, tandis qu'il n'agit aucunement ſur ceux qui ſont l'organe du ſentiment.

1087. Et qu'il y a pluſieurs cauſes du retour des paroxiſmes par rapport à leur nombre & à leur varieté.

1088. Enfin l'origine, la nature, l'effet, la cure du ſpaſme d'une partie, de l'opiſthotone, de l'emproſthotone, de la convulſion de tout le corps, ſont d'eux-mêmes évidens, n'étant que des eſpeces d'attaque d'épilepſie ſinguliere.

MELANCOLIE.

1089. LEs Médecins appellent melancolie un délire long & opiniâtre ſans fiévre, & pendant lequel le malade eſt toûjours occupé preſque d'une ſeule & même penſée.

1090. Ce mal provient de cette malignité du ſang & des humeurs que les Anciens ont nommé *atrabile* : il provient auſſi de l'eſprit, & alors il pro-

duit bientôt cette atrabile dans un corps parfaitement sain.

1091. C'est pourquoi il est nécessaire de décrire ici en peu de mots cette maladie qui est si merveilleuse & si peu connuë, que l'Antiquité passe pour coupable d'un crime injuste.

1092. Lorsque les parties les plus mobiles de toute la masse du sang se dissipent & laissent les moins mobiles unies ensemble, il ne reste plus dans les vaisseaux qu'un sang noir, épais, gras & terrestre. On donnera à ce vice le nom d'humeur *atrabilaire* ou de suc *melancolique*.

1093. Il (1092.) a pour cause tout ce qui dissipe les molécules les plus fluides, & fixe les autres : l'exercice vehement de l'esprit occupé nuit & jour presque d'un seul objet, les veilles, de violentes affections de l'ame causées par des transports de joye, ou par de vives afflictions : le violent & frequent exercice du corps principalement dans un air fort sec & fort chaud : les plaisirs immoderés de l'amour : le long usage d'alimens austeres, durs, secs, terrestres, sans faire aucun exercice du corps ; de semblables boissons : des viandes, principalement d'animaux très

vieux & coriaces, endurcies par la fumée, l'air & le sel ; des fruits crûs, des matieres farineuses, qui n'ont point fermenté, des médicamens astringens ; ceux qui ont la vertu de coaguler, de fixer, de réfroidir les humeurs, des venins lents & autres choses semblables ; des fiévres chaudes qui durent longtems, ont de frequentes recidives, disparoissent sans bonne crise & sans qu'on ait usé de délayans.

1094. Lorsque ce genre de mal (1092.) produit par les causes que nous venons d'indiquer, (1093.) infecte le sang & toutes les humeurs qui circulent, il fait naître quelques maladies qui se manifestent aussi-tôt, & sont à peu près les suivantes : la couleur externe & interne, de pâle qu'elle est d'abord, devient jaune, brune, livide, noire, avec des taches semblables : le pouls est lent, le froid plus grand qu'à l'ordinaire ; la respiration lente ; le sang circule très-bien par les vaisseaux sanguins ; moins bien par les vaisseaux lateraux, parce qu'il y coule en trop petite quantité ; c'est pourquoi toutes les humeurs tant secretoires qu'excretoires sortent plus épaisses, plus lentement, en moindre quantité : il se fait

moins de dissipation, on a moins d'appetit ; on est maigre, triste, ami de la solitude. La passion dominante, quelle qu'elle soit, est forte, on la suit opiniâtrement, tandis qu'on est indifferent pour tout le reste: on a peine à se mouvoir ; cependant on est à la fois très studieux & très laborieux.

1095. La cause materielle de ce mal n'est donc que la terre & l'huile epaisse du sang étroitement unies ensemble ; & cette matiere produit des effets d'autant plus dangereux & plus difficiles à guérir, qu'elle a perdu plus de ses parties délayantes, douces, liquides, qu'elle est plus condensée, plus intimement mêlée, & qu'il y a plus de tems qu'elle est formée.

1096. On peut déduire de-là le diagnostic, le prognostic (qui seront encore plus évidens, par ce qu'on dira dans la suite) & la cure de ce mal.

1097. Dès qu'il commence (1093. 1094.) & se manifeste par ses causes ou par ses effets, il faut divertir le malade, en le faisant continuellement changer d'objet sans qu'il s'en aperçoive, & sur tout choisir ceux qui ont coûtume de causer dans le malade le contraire de sa passion dominante. On doit

lui procurer un long sommeil par l'usage des délayans, des adouciſſans, des parégoriques, des narcotiques, & par le repos; l'air qu'il reſpire doit être humide & un peu chaud : il faut uſer longtems d'alimens legers, liquides, récens, doux, d'une nature analogue à celle des humeurs ſaines, qui relâchent par une douce vertu ſavoneuſe ; les médicamens doivent être propres à délayer, à adoucir l'âcreté, à réſoudre l'huile terreſtre, à relâcher les vaiſſeaux, à évacuer doucement ; tels ſont les ſucs de fruits bien mûrs; tout ce qui eſt miellé ; les legumes, les boüillons qui en ſont faits; les eaux minerales; il n'eſt point de meilleure boiſſon qu'une ptiſane un peu miellée : enfin il faut ſoigneuſement éviter tout ce qui a pû cauſer cette maladie. (1093.)

1098. Mais ſi les mêmes cauſes (1093.) qui ont formé cette même matiere, (1092.) l'ont renduë plus denſe, plus ténace, plus immobile, elle ſera néceſſairement déterminée dans les vaiſſeaux hypocondriaques, comme nous l'apprennent la nature de cette humeur, la ſituation, la condition de ces vaiſſeaux, les loix hydrauliques, & par conſéquent s'y arrêtant & s'y accumu-

lant peu à peu, elle y croupira. Alors cette maladie s'appelle *hypocondriaque*, & afflége la rate, l'eſtomach, le pancréas, l'épiploon, le méſantere.

1099. C'eſt pourquoi elle y cauſe un ſentiment de péſanteur continuelle, d'anxieté, de repletion, principalement après avoir mangé & bû : elle fait naître une difficulté de reſpirer, parce que les viſceres de l'abdomen ſont ſurchargés ; nuit à la formation, à la ſecretion des deux eſpeces de bile, du ſuc pancréatique, ſtomachique, inteſtinal, méſenterique ; empêche toutes ces liqueurs de ſe bien mêler enſemble & de bien diſſoudre les alimens : ce qui dérange tout à fait la premiere digeſtion. Si ce qu'on mange eſt tiré des végetaux, il dégenere en acide cru ; s'il eſt tiré des animaux, il ſe convertit en alkali putride, ou en huileux rance. Voilà l'origine des vents, des rôts, des ſpaſmes, de la pareſſe du ventre, de la dureté des excremens, du changement du premier ictere (1094.) dans un plus mauvais par ſon degré, & de tous les maux (1094.) en pires.

1100. Quand on ſçait par les effets que je viens de raconter, (1099.) que ce genre de mal a fait de tels progrès,

(1098.) il faut tout mettre en œuvre pour le guérir, parce qu'autrement il deviendroit bien-tôt terrible. Or voici les principales difficultés qu'il faut soigneusement éviter. Si ce mal dure, il devient incurable & souvent mortel, comme la suite le fera voir clairement. Si on l'attaque avec des purgatifs, les humeurs saines & mobiles s'évacuent, tandis que les humeurs tenaces & vitiées restent, ce qui rend le mal plus dangereux. Si l'on a recours à de forts irritans ou à de puissans dissolvans, la matiere qui se dissout souvent tout à coup, devient acre, & se précipitant avec impetuosité dans les vaisseaux du foye qui sont d'une très grande délicatesse, elle les rompt, & les détruit aisément. D'où naissent plusieurs maux qui n'admettent aucun remede.

1101. Il faut donc. 1. commencer par rendre peu à peu la matiere mobile, en tâchant de découvrir en même tems la nature de l'acrimonie dominante. Alors on prescrit des médicamens savoneux, dans lesquels se trouve une acrimonie opposée à celle dont l'humeur est infectée, & on en continuë l'usage, jusqu'à ce que l'inégalité & la foiblesse du pouls, la nausée ou le

teneſme, l'anxieté, une petite fiévre qui ſurvient, ne nous apprennent que la matiere commence à ſe mouvoir; après quoi. 2. il faut ſur le champ l'évacuer par des remedes qui relâchent & purgent doucement, par des clyſteres qui ayent la même vertu, par l'uſage du petit lait, des eaux minerales & d'autres choſes ſemblables.

1102. Mais ſi cette même humeur (1098.) y ſéjourne depuis ſi longtems, qu'elle y ſoit devenuë compacte & y ſoit fixée, elle commence à devenir acre; & ſon croupiſſement, le mouvement des viſceres, & la chaleur des parties qui l'environnent la rendent corroſive : il s'en amaſſe ſans ceſſe de nouvelle, parce que l'obſtruction eſt déja faite, & que les mêmes cauſes ſubſiſtent. Ainſi les vaiſſeaux ſont tiraillés, rongés & corrompus, tant par la matiere qui s'eſt accumulée, que par l'acrimonie qui s'eſt formée, & le mouvement continuel; d'où il ſuit que la rate, le ventricule, le pancréas, l'épiploon, le meſentere, les inteſtins, le foye ſont pareillement détruits, & par conſéquent tous les premiers effets (1099.) deviennent beaucoup plus fâcheux; mais principalement parce

qu'il entre continuellement dans les veines des vapeurs putréfiées qui troublent toutes les fonctions, & sur tout celles du cerveau. On donne alors avec raison à ce mal le nom d'*atrabile*.

1103. Lorsqu'elle se manifeste par ses signes décrits, (1093. 1094. 1099. 1102.) il faut beaucoup d'art & de prudence pour la délayer, lui donner du mouvement & l'évacuer, à cause des difficultés (1100.) qui sont ici encore plus considerables, & de la forte acrimonie de l'humeur qu'on irrite aisément, mais dont on peut à peine ensuite appaiser la fureur. C'est pourquoi il ne faut user que d'alimens contraires à l'acrimonie qu'on sçait suivant (1051.) dominer dans l'humeur, qui d'ailleurs doivent toûjours être un peu dissolvans, irritans, laxatifs, & laisser peu d'excremens après la digestion; la boisson doit être ou une ptisane miellée, ou les sucs des fruits de saison, ou le petit lait. On doit entretenir le corps dans un mouvement doux & continuel, dans une chaleur fort temperée, dans un long sommeil. Il faut user souvent de bains, de fomentations, de lavemens, de boissons qui sans acrimonie délayent, dissolvent, trempent, liquefient la ma-

tiere, l'emportent & l'évacuent avec toute la lenteur & la précaution poſſible, par les voyes que la nature indique, ayant toûjours égard à l'eſpece d'acrimonie dominante en même tems.

1104. Mais cette matiere (1102.) parvenuë à une ſi grande acrimonie, les viſceres étant déja fort endommagés, les mêmes cauſes dont on a fait mention (1102.) ſubſiſtant long-tems, eſt enſuite agitée par le mouvement des muſcles, par la chaleur du ſoleil ou du feu, par des alimens acres & pris en grande quantité, par des médicamens acres qui augmentent beaucoup la circulation & fermentent avec l'acrimonie morbifique; par des venins qui dérangent de la même maniere l'œconomie animale; ou enfin par quelques maladies qui cauſent de grands mouvemens dans la machine; elle devient alors plus acre, ſi mobile & ſi active qu'elle rompt, corrompt, putréfie, détruit ſes vaiſſeaux, & les change avec l'atrabile même en des vomiques putréfiés; & c'eſt ce qu'on appelle *turgeſcence de l'atrabile*: ſi cette matiere déja parvenuë à ce point, fonduë dans ſes vaiſſeaux, enfilé la route du foye, & ſe porte au cœur par les petits rameaux de la veine

cave qui ſont déja détruits, elle produit ces pernicieux maux : car ſi elle participe d'un acide coagulant, elle fait naître des polypes dans le cœur, dans les poumons, dans l'aorte, dans les carotides, cauſe les maux qui s'enſuivent, & la mort. Si elle monte au cerveau, elle cauſe l'apoplexie, la paralyſie, la catalepſie, l'épilepſie, le délire, la manie de la plus mauvaiſe nature, & preſque irremediable. Elle change tout dans le genre arteriel, & occaſionne des fiévres ſi violentes qu'elles cauſent en peu de tems une putréfaction generale. Si cette même matiere participe d'un alkali putréfiant, elle produit en quelque lieu qu'elle ſe tranſporte des gangrénes qui cauſent bientôt la mort. Voilà la ſource d'une infinité de maux qui affligent tout le corps & chacune de ſes parties, & qu'on ne peut guérir, ſans détruire cette cauſe. Mais quand la matiere, s'étant fait jour au travers des vaiſſeaux rompus, des viſceres, occupe les cavités du peritoine, il ſurvient une débilité extrême & inſurmontable : la matiere acre qui s'eſt échapée hors de la cavité des vaiſſeaux, s'y putréfie, s'y accumule : alors tous les viſceres de l'abdomen ſont

infectés d'une gangréne qui les ronge ; d'où naiſſent des phénomenes ſurprenans ; la tympanite, la mort avec une puanteur épouvantable. Si cette même matiere miſe en mouvement ſe jette dans le foye, & de-là par les vaiſſeaux biliaires rongés & dilatés, dans le véſicule du fiel, par le conduit hépatique commun, dans les inteſtins ; elle produit des nauſées, des vomiſſemens, des dyſenteries atrabilaires, avec des anxietés, des efforts, des douleurs, des rongemens inſuportables ; ce qui cauſe l'inflammation, l'ulceration, la putréfaction des inteſtins, du ventricule, de l'œſophage, du goſier, de la bouche, & à la ſuite de tout cela, des convulſions terribles, la gangréne, & conſequemment l'indolence de toutes les parties, ſuivie enfin d'une mort aſſez tranquille.

1105. La matiere parvenuë à ce dégré de corruption (1104.) eſt d'une ſi grande tenacité qu'elle égale à peu près celle de la poix, & d'une acrimonie acide, brûlante, qui rongeroit les métaux & feroit fermenter la terre ; ou d'une acrimonie alkaline, ſaline, très-corroſive ; ou huileuſe, putride, la plus funeſte de toutes ; il eſt aiſé de connoî-

tre par tout ce qui a été dit ci-devant (depuis 58. jusqu'à 107. 1051. 1052.) l'origine, les causes, l'existence & la cure de toutes ces espèces.

1106. Et si l'on réflechit sur ce que nous avons dit (1100. 1103. 1104.) & en même tems sur la situation, la structure, la circulation des viscères qui servent de siége à cette humeur maligne, on doit être convaincu que la *turgescence* dont il s'agit est au dessus de toute curation. Les délayans avec les acres opposés à l'acrimonie dominante & l'opium sont les principaux remedes.

1107. Toutes ces choses (depuis 1090. jusqu'à 1107.) donnent une idée claire de la melancolie décrite (1089.) & des maux hypocondriaques; car il est clair que par une longue tristesse, les vaisseaux des viscères de l'abdomen étans retrecis donnent lieu à la stagnation, au changement de l'atrabile (1092. 1093. 1095. 1098. 1102. 1104.) & à son accumulation qui augmente insensiblement, quoique le sujet fut un peu auparavant parfaitement sain, & que le délire (1089.) peut être produit par la même atrabile née de causes corporelles.

1108. Les causes évidentes de la melancolie

lancolie (1089.) ſont donc. 1. tout ce qui fixe, épuiſe, trouble les eſprits, de grandes & ſoudaines frayeurs, de longues & profondes méditations ſur un même objet, un amour violent, les veilles, la ſolitude, la crainte, l'affection Hyſterique. 2. tout ce qui empêche la formation, la reparation, la circulation, les diverſes ſecrétions & excrétions du ſang, principalement dans la rate, l'eſtomach, l'épiploon, le pancreas, le meſentere, les inteſtins, le foye, l'uterus, les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, conſéquemment le mal hypocondriaque, des maladies aiguës mal guéries, principalement la phrénéſie & le cauſus, toutes les ſecrétions & les excrétions trop abondantes, des alimens froids, terreſtres, ténaces, auſteres, aſtringens, de ſemblables boiſſons, une chaleur qui brûle le ſang par ſa longue durée & ſa grande violence, un air ſombre, marécageux, croupiſſant. 3. la diſpoſition naturelle du corps; noir, velu, ſec, grêle, mâle; la fleur de l'âge; l'eſprit vif, pénetrant, profond.

1109. Si cette maladie dure longtems, elle fait naître la démence, l'épilepſie, l'apoplexie, la manie, des convulſions, l'aveuglement, elle pro-

duit des imaginations merveilleuſes, des ris, des pleurs, des chants, des ſoûpirs, des rôts, des vents, des anxietés, une abondance d'urines claires comme de l'eau, dans un autre tems fort épaiſſes, la retention de la lie du ſang dans les vaiſſeaux des viſceres abdominaux, ſon accumulation, & ſouvent ſon excretion ſubite, une opiniâtre conſtipation du ventre, un crachement frequent de matieres fines & tenuës, une facilité incroyable à ſupporter les veilles, le jeûne & le froid.

1110. Ces malades ont ſouvent été guéris, lorſqu'il leur eſt ſurvenu une gale horrible quelquefois ſemblable à l'élephantiaſis, ou nombre de varices conſiderables, ou lorſque des hemorrhoïdes fort tuméfiées ſont venuës à fluer, ou lorſqu'enfin l'atrabile s'eſt évacuée par le vomiſſement ou par les ſelles.

1111. Les remedes qui ſont ordinairement les plus pernicieux en ce genre de mal, ſont non ſeulement ceux qui diſſipent les forces, purgent fortement, mais encore ceux qui mettent les liqueurs dans une agitation trop violente, ſous le titre de cardiaques, ou ſous tout autre quel qu'il ſoit.

1112. D'où il suit que la meilleure méthode de traiter cette maladie est de bien observer la premiere cause, la varieté du temperament, & de prescrire des remedes qui leur soient opposés, & qui répondent à leur varieté.

1113. La premiere indication sera donc d'exciter les esprits, d'en augmenter la quantité, d'en regler le cours; ce qui se fait. α. en détournant l'esprit de son objet ordinaire vers d'autres qui lui soient contraires. β. en excitant adroitement dans l'esprit du malade une passion opposée à la mélancholique. γ. en se prêtant aux erreurs de l'imagination du malade. δ. ou souvent en les combattant avec beaucoup de force.

1114. La seconde: d'enlever les obstructions qui sont la cause ou l'effet de ces fausses imaginations, en amolissant, en attenuant, en irritant, en débouchant les vaisseaux par les eaux minerales, le petit lait, l'eau miellée, par des décoctions spleniques, hépatiques, anti-hypocondriaques, par des eaux aiguisées de sels lixiviels ou composés, par des préparations mercurielles, laxatives, par des vomitifs, par l'exercice, l'équitation, la navigation, par des mé-

dicamens uterins, aristolochiques, par ceux qui peuvent faire couler les hémorrhoïdes, enfin par les bains, les linimens, les emplâtres.

1115. La troisiéme : de calmer les symptômes par la saignée, en plongeant le corps du malade dans de l'eau froide, par les carminatifs, par les opiats.

1116. La quatriéme : de donner après les évacuations (1114. 1115.) les remedes que l'observation apprend être propres à réjoüir le malade, & à fortifier toutes les parties du corps.

1117. Tout ce que nous avons dit (depuis 1110. jusqu'à 1117.) prouve évidemment que la cure de ce mal (1089.) consiste uniquement dans celle de l'atrabile, (1097. 1100. 1101. 1103. 1106.) & par conséquent que c'est de-là qu'il faut apprendre à guérir non seulement cette atrabile, mais une infinité d'autres maladies qui passent sans raison pour incurables.

MANIE.

1118. SI la mélancolie (1089.) s'accroît jusqu'au point de mettre les liqueurs du cerveau dans une si grande agitation, qu'elle cause une fureur terrible, on la nomme manie.

1119. Elle ne differe qu'en dégrés de la mélancolie sombre, elle est produite par elle, vient des mêmes causes, & se guérit ordinairement presque par les mêmes remedes.

1120. Dans ce genre de mal les muscles ont le plus souvent une force prodigieuse, les veilles sont incroyables, on supporte l'abstinence & le froid d'une façon surprenante, on a des imaginations affreuses, on croit être lycanthrope, cynanthrope, &c.

1121. Il faut remarquer que la dissection anatomique a constamment fait voir le cerveau des maniaques, sec, dur, friable, jaune dans sa substance corticale, ses vaisseaux gonflés, varieux, distendus par un sang noir, tenace.

1122. Et que toutes les excrétions ensemble sont presque supprimées dans ce mal.

1123. Le meilleur remede eſt de précipiter le maniaque dans la mer & de l'y tenir plongé tant qu'il peut le ſupporter.

1124. Après avoir tenté en vain tous les remedes, on a remarqué que les varices, les hemorrhoïdes, la dyſenterie, l'hydropiſie, une grande hemorrhagie ſpontanée, des fiévres tierces ou quartes qui ſurviennent, ont été ſalutaires.

1125. Les corps épuiſés & affoiblis dans les fiévres intermittentes d'automne, fortes & de longue durée, tant par le mal que par les ſaignées & les purgations très-ſouvent réïterées, ſont ſujets à une eſpece de manie : & ces mêmes choſes ont auſſi coûtume de renouveller ce mal.

1126. Cette eſpece ne ſe guérit que par le long uſage des reſtaurans, de cordiaux, des fortifians & de ce qui remplit. Si au contraire on a recours aux évacuans, on donne lieu à l'atrophie, à la débilité, à une indolence inſurmontable.

1127. Mais quand des ſujets robuſtes, vigoureux, à la fleur de l'âge, plethoriques, chauds deviennent maniaques, on les guérit par les mêmes remedes que l'eſpece d'épilepſie, (1081.) par

des saignées réïterées, par de fortes purgations dans l'intervalle de chacune, ensuite le calme étant revenu, par des opiats & des cardiaques.

RAGE CANINE.

1128. IL est encore une autre maladie qu'on peut rapporter ici fort à propos, à cause de la fureur dont elle est souvent accompagnée, & qu'elle est si pernicieuse qu'on ne doit pas la passer sous silence.

1129. On l'appelle rage, & parce qu'elle vient le plus souvent de morsure de chiens, rage canine; elle prend encore d'un symptôme terrible le nom de crainte d'eau, d'hydrophobie, &c.

1130. Elle provient presque toûjours de la contagion d'autres animaux enragés. Cependant la lecture & l'observation apprennent qu'elle se forme aussi d'elle-même dans les maladies aiguës.

1131. Presque tous les animaux peuvent être affectés de ce mal, & par leur contagion infecter les autres & l'homme même.

1132. En effet, on sçait que les

chiens, les chats, les loups, les renards, les chevaux, les ânes, les mulets, les bœufs, les cochons, les singes, les coqs, les hommes, étant enragés, communiquent ce même mal aux autres.

1133. Cependant il n'eſt point d'animal qui devienne plus fréquemment enragé que le chien, le loup & le renard, & cela principalement par des cauſes internes, ſans qu'aucune contagion y ait donné lieu.

1134. Un climat brûlant, une région alternativement très-chaude & très-froide, une ſaiſon long-tems chaude & ſéche, une nourriture de chair putride, fétide, vermineuſe, le défaut de boiſſon, les vers qui ſe forment dans les reins, dans les inteſtins, dans le cerveau, dans les cavités olfactoires des narines, ſont les cauſes antécédentes de la rage dans ces animaux.

1135. Les ſignes d'une rage commençante ſont entr'autres ceux-ci, ſur leſquels on doit ſe défier d'un mal ſi cruel & s'en garantir. Les chiens deviennent triſtes, ſolitaires, ſe cachent, n'aboyans plus, murmurans ſeulement, déteſtans toutes ſortes d'alimens & de boiſſons, ſe mettans en colere contre

tous ceux qui leur ſont inconnus, ſe jettans ſur eux, reconnoiſſans encore cependant leur maître, le reſpectans, baiſſans les oreilles & la queuë, marchans comme s'ils étoient endormis : tel eſt le premier dégré de ce mal; & alors ſi l'on en eſt mordu, il y a à la verité du danger, mais il n'eſt pas des plus grands; enſuite eſſouflés, tirans la langue, jettans beaucoup d'écume, la gueule béante, marchans tantôt nonchalamment, comme s'ils étoient un peu aſſoupis, tantôt avec une promptitude ſoudaine, & ſans ſuivre toûjours le droit chemin; bientôt ne reconnoiſſans plus leur maître même, les yeux baiſſés, larmoyans, poudreux, la langue de couleur plombée, ils deviennent tout à coup maigres, fols, furieux : voilà le ſecond dégré de ce mal, qu'ils ne ſupportent gueres trente heures ſans mourir. La morſure eſt alors preſque inguériſſable : mais plus l'animal eſt furieux, plus il y a de tems qu'il eſt enragé, plus il eſt ſur le point de mourir, plus ſa morſure eſt mortelle, aiguë & prompte à créer les plus violens ſymptômes; & au contraire.

1136. A peine eſt-il aucun venin dont la contagion ſe multiplie de tant

de manieres ; car elle se communique par la plus légere morsure faite au travers des habits, qui ne fait qu'effleurer sans faire sortir du sang ; par l'haleine de l'animal, qui de sa bouche est portée au poumon de l'homme ; par l'écume récente ou même desséchée depuis long-tems, soit qu'on en prenne sur la langue, ou qu'on la touche avec les lévres ; à la faveur d'un seul baiser donné à un chien enragé, en maniant l'instrument ou la blessure dont il est mort long-tems auparavant, en mangeant de son lait ou de sa chair ; en touchant & en maniant les corps infectés par les choses précédentes.

1137. A peine encore est-il aucun venin connu si cruel, qui change si fort l'homme, qui commençant à paroître fasse en si peu de tems de si grands ravages, & qui cependant puisse en même tems se tenir si long-tems caché avant que de se manifester ; car les uns commencent à être tourmentés des maux propres à cette fureur, aussi-tôt après avoir été mordus, les autres vingt ans entiers après, & d'autres encore dans tout l'espace de tems intermédiaire. Or cette varieté dépend de la chaleur de la saison de l'année, du

different dégré de rage dans l'animal mordant, (1135.) du tempérament de l'homme mordu; (car les gens bilieux sentent plus vîte les effets de l'infection que les gens pituiteux & hydropiques;) du different régime & des remédes qu'on a faits.

1138. Voici par ordre comment cette contagion (1136.) commence à manifester ses effets après differens tems (1137.) dans un homme parfaitement sain qui en est infecté. Le lieu qui a été le premier envenimé fait douleur; il se répand des douleurs vagues en d'autres lieux, principalement aux voisins; on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculeux; on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvemens convulsifs & de tressaillemens; on est dans une inquiétude continuelle; on soupire, on est triste, on aime la solitude. C'est à peu près ainsi que ce mal fait sa premiere attaque & termine son premier dégré: alors le sang tiré des veines paroît tout à fait bien conditionné; les premiers accidens s'augmentent ensuite, survient un grand resserrement aux parties précordiales; la respiration se fait avec peine, & est entre-

coupée de ſoupirs; on eſt ſaiſi de certaine horreur, les cheveux dreſſent, on tremble à la vûë de l'eau, de liqueurs quelles qu'elles ſoient, & de choſes ou tranſparentes ou refléchiſſantes, comme le miroir; on perd l'appétit, on peut cependant avaler du pain de ſoupe quelleconque; ſi l'on vient à toucher quelque liquide que ce ſoit, ſur tout des lévres, ou avec la langue, on eſt ſaiſi de tremblement, agité de convulſions énormes, on entre preſque en fureur; on vomit une bile gluante, brune ou porracée; le corps s'échauffe, vient la fiévre; on a des inſomnies perpétuelles, le priapiſme, une foule de penſées étrangeres, extraordinaires, & ſans aucune liaiſon: tels ſont les progrès de ce mal, & c'eſt ici que ſe termine ordinairement ſon ſecond dégré. Tous les ſymptômes qu'on vient de décrire deviennent ſans ceſſe plus violens communément; enſuite la langue devient âpre, ſort de la bouche, la bouche eſt ouverte, la voix rauque, la ſoif extrême; les efforts qu'on fait pour boire, la vûë, l'attouchement des liquides mettent en fureur; la bouche ſe remplit d'écume; on tâche même malgré ſoi de la cracher ſur les autres,

on aime malgré soi à mordre tout ce qui se présente, la volonté ne peut réprimer cette envie, on déchire en écumant, le pouls & la respiration manquent, on a des sueurs froides, la rage devient extrême ; tandis qu'en même-tems, ce qui est admirable, on conserve une présence & une prudence d'esprit, qui fait qu'on craint la disposition où l'on est de faire mal aux autres : de là dans l'espace de quatre jours, depuis le premier degré, survient presque toûjours une mort convulsive, avec une respiration extrêmement serrée.

1139. Toute cette histoire (1129. jusqu'à 1139.) donne une connoissance exacte de ce mal. Pour le prognostic, il est aisé de le former, en considerant (1135. 1137. 1138.) & en se rappellant en même-tems les tristes événemens qu'on voit par tout, puisqu'en effet depuis la naissance de la Médecine jusqu'à présent, les plus grands Maîtres de l'art gémissent presque tous sur le funeste sort des gens mordus, dont ils conviennent qu'il est à peine une curation prophilactique certaine, & qu'on ne peut citer aucun exemple bien constaté de la guérison de ceux qui sont

déja hydrophobes. Mais il eſt encore bien plus fâcheux de voir qu'après tant de ſiécles écoulés, qui déplorent le mauvais ſuccès des remédes qu'on a faits juſqu'ici, on n'ait point eſſayé des méthodes differentes des premieres.

1140. La diſſection des cadavres a fait voir les organes de la déglutition le plus ſouvent un peu enflammés, diverſes eſpéces de gluë bilieuſe dans l'eſtomach, la véſicule du fiel remplie d'atrabile, le pericarde ſec, les poumons farcis d'une façon incroyable du ſang qui s'y eſt preſque tout accumulé, le cœur plein d'un ſang ſouvent preſque ſec, les arteres pleines, les veines vuides, le ſang épanché diſſous, & ſe congelant à peine à l'air, au lieu que celui qu'on tire des veines ſe congele avant l'eſpace de trois jours, tous les muſcles, les viſceres, le cerveau, le cervelet, la moëlle épiniere plus ſecs que de coûtume.

1141. Toutes les méthodes tant prophilactiques que thérapeutiques employées juſqu'à préſent, ſont, à l'exception de très peu de choſes, incertaines; la premiere cauſe de cela, c'eſt qu'on a vanté témerairement pluſieurs ſpécifiques, & qu'on a négligé de pra-

tiquer une méthode fondée sur l'histoire du mal.

1142. Autant donc qu'on peut le conclure de toute cette histoire, de sa comparaison avec d'autres maladies, & des heureux succès d'un petit nombre de cas, ce mal paroît d'abord consister dans une affection des nerfs, qu'il faut immédiatement rapporter aux convulsions, qui s'emparent des viscères & de leurs vaisseaux. De là ensuite il se forme dans le sang & dans les humeurs un vice qui approche presque de l'inflammation gangréneuse. Quant au siége de ce mal, il est d'abord vers l'estomach & les parties voisines.

1143. La curation prophylactique d'un homme mordu exige. 1. qu'on fasse aussi-tôt après avoir reçû la contagion de profondes scarifications sur l'endroit affecté & les parties voisines, pour en tirer beaucoup de sang; qu'on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou qu'on fasse une brûlure assez profonde avec un fer rouge, c'est un remède souverain : il n'y en a point de plus certain; mais il faut promptement l'apporter. On doit ensuite faire suppurer long tems la partie, en y appliquant des remédes

qui faſſent ulcere en rongeant continuellement. Pendant tout ce tems, depuis le commencement juſqu'à la fin, on doit toûjours, ſans aucune interminſſion, baſſiner l'endroit avec une ſaumure faite de ſel marin & de vinaigre, & continuer ainſi juſqu'au ſixiéme mois. 2. il faut avoir la précaution d'éloigner, d'éviter les vêtemens & les autres choſes qui ont pû toucher le venin, ou peuvent l'exhaler. 3. auſſi-tôt après l'infection, il faut ſouvent par un grand appareil effrayer le malade, le menacer, enfin le précipiter dans la mer ou dans un fleuve, l'y tenir quelque tems plongé, l'y plonger de nouveau & recommencer pluſieurs fois, en ſuivant exactement les mêmes circonſtances; car ce ſont elles qui guériſſent en troublant les eſprits, & non pas l'eau ſalée, comme on l'a appris par le funeſte ſort d'un homme qui fit naufrage après avoir été mordu, nagea pendant pluſieurs heures, fut ſouvent long-tems couvert des flots, & qui cependant devint dans la ſuite hydrophobe. Il faut enſuite purger ſouvent & fortement avec de la rhubarbe, de l'agaric, du ſuc d'écorce de ſureau. 4. tous les matins à jeun le mordu doit ſe faire ſuer

un peu en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude. 5. tous les jours se laver les pieds & les mains dans un bain d'eau, se laver la tête, se rincer la bouche & le gosier, souvent nager. 6. boire souvent de l'eau froide, la vomir souvent, prendre ensuite des liqueurs aigrelettes, observer un régime humectant, leger, relâchant, souvent pris en si grande quantité qu'on le vomisse, éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui échauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

1144. Mais si le mal est déja présent, c'est sur tout dans son premier dégré & au commencement du second (1138.) qu'on doit en tenter la guérison, puisqu'autrement la négligence ne peut avoir ici que des suites très-funestes. Il paroît très-probable & confirmé par un petit nombre d'expériences qu'on doit faire les choses suivantes. 1. aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal (1138.), il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire (890.) en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau jusqu'à défaillance ; il faut

auſſi-tôt après donner des lavemens d'eau nitrée & médiocrement ſalée, avec un peu de vinaigre : on doit réïterer ces remédes hardiment, & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres maladies. Cela étant fait, après avoir couvert les yeux du malade, on doit le mettre dans un bain froid, ou lui jetter de l'eau froide ſur le corps, & l'en arroſer juſqu'à ce qu'il ne craigne preſque plus l'eau : il faut alors auſſi-tôt le forcer de boire beaucoup d'eau, & après l'avoir ainſi tourmenté durant le jour, le ſoir on lui procure du ſommeil. Pour le régime, il doit être humectant & très-leger.

1145. Comme cette méthode eſt fondée ſur tous les caracteres de la maladie, ſur tous les preceptes de l'art, rien ne paroît plus funeſte que l'uſage des médicamens qui échauffent fortement, deſſechent, irritent le genre nerveux ; ce ſont en ce cas de vrais poiſons qui font perir les malades déja deſſechés par leur mal : & il n'eſt encore rien de plus cruel que de négliger le mal en rejettant toute curation, ou de ſuffoquer le malade.

1146. Cependant l'hiſtoire des autres venins nous apprend qu'on ne doit

point desesperer de trouver l'antidote de celui-ci.

1147. Pour jusqu'à présent, il n'en est aucun sur lequel on puisse faire assez de fond pour lui confier la vie d'un homme qui est dans un danger aussi déplorable, aucun qui soit connu par des experiences certaines : car ou ils ont tous été enfantés par la speculation, ou l'on a ajoûté foi aux descriptions que d'autres en ont données. Je n'excepte point ici, les écrevisses brûlées dont on voit dans Galien & dans Oribase qu'Eschrion faisoit un secret ; ni l'opiat de Scribonius Largus si renommée pour la rage des Siciliens ; ni la peau de l'hyene, conseillée par Peregrinus, ni la poudre d'écrevisses avec la thériaque d'Ætius, de Rufus, de Posidonius ; ni les remedes vantés par Palmarius ; ni l'étain mêlé avec du mitridate tant prôné par Mayerne, Grew, & les chasseurs ; ni la racine de cynorrhodon revelée en songes sacrés ; ou l'hépatique des bois si exaltée par d'autres, ni la pimprenelle, ni le foye de chien enragé brûlé, &c.

SCORBUT.

1148. LE scorbut est un mal auquel les habitans de la mer septentrionale sont fort sujets, qui est la source de plusieurs autres maladies, qui n'est pas nouveau & n'a point été inconnu aux Anciens, quoiqu'ils ne l'ayent pas décrit fort exactement, faute de navigations & de longs voyages dans les païs les plus froids.

1149. Comme ce mal trompe souvent par la grande varieté de ses symptômes, il n'est pas possible de le mieux connoître, qu'en commençant par en faire toute l'histoire pour découvrir ensuite quelle est sa nature.

1150. Les Anglois, les Hollandois, les Suedois, les Danois, ceux qui habitent la Norvege, la partie septentrionale ou inferieure de l'Allemagne, les peuples du nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, sur tout ceux qui sont voisins de la mer, des lieux qu'elle arrose, des lacs, des marais, ceux qui habitent une terre grasse, spongieuse, un terrain bas situé entre des lieux élevés où il y a de l'eau, sur tout les gens oisifs qui habitent des

lieux pierreux durant l'hyver, & qui par rapport à cela ſont attaqués de grands froids, les navigateurs qui ſe nourriſſent ſur mer ou ſur terre de chairs ſalées, enfumées, de biſcuit, d'eau puante & vermineuſe, ceux qui mangent trop d'oiſeaux aquatiques, de poiſſons ſalés endurcis au vent & à la fumée, de bœuf ou de cochon ſalé & enfumé, de matieres farineuſes qui n'ont point fermenté, de pois, de féves, de fromage ſalé, acre, vieux, ceux qui ſont ſujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypocondriaque, hyſterique, à des maux chroniques, & principalement ceux qui ont trop pris de quinquina, tous ceux-là ſont ſujets au ſcorbut.

1151. Voici quels ſont les phénomenes de ce mal, dans ſon commencement, dans ſes progrès, dans ſa fin.

1. On eſt extraordinairement pareſſeux, engourdi; on aime à être aſſis & couché; on ſent une laſſitude ſpontanée, & une peſanteur par toute l'habitude du corps; une douleur dans tous les muſcles, comme ſi on étoit trop fatigué, & ſur tout aux cuiſſes & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, ſur tout en montant ou en

descendant; le matin en se reveillant, on sent ses muscles & tous ses membres comme fatigués & contus.

2. On respire avec peine; on est hors d'haleine; presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se desenflent; leur pesanteur les rend immobiles; il y paroît des taches rouges, brunes, jaunes, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle; la bouche commence à sentir mal; les gencives sont gonflées avec douleur, chaleur, prurit, & saignent pour peu qu'on les presse, & parce que les gencives se retirent, les dents se déchaussent, s'ébranlent, on sent differentes douleurs vagues par toutes les parties externes & internes du corps: d'où naissent des tourmens cruels à la plevre, à l'estomach, à l'ileum, au colon, aux reins, à la vesicule du fiel, au foye, à la rate, &c. On est sujet à diverses hémorrhagies, mais qui sont de peu de conséquence.

3. Les gencives sont d'une puanteur cadavereuse, elles s'enflamment, il en sort du sang goutte à goutte, elles se gangrenent; les dents vacillent, deviennent jaunes, noires, cariées; il se forme des anneaux variqueux aux veines ra-

nines ; il se fait des hémorrhagies souvent mortelles, par la peau même exterieure, sans qu'il paroisse aucune blessure ; par les levres, les gencives, la bouche, les narines, le poumon, l'estomach, le foye, la rate, le pancreas, les intestins, la matrice, & à tout le corps, & principalement les cuisses sont parsemées d'ulceres puans très-mauvais, opiniâtres qui ne cedent à l'application d'aucun remede, & qui dégenerent aisément en gangrene ; surviennent la gale, des écailles sur la peau, une petite lepre seche ; le sang tiré des veines à sa partie fibreuse noire, grumelée, épaisse, & cependant il est dissous, quant à sa partie sereuse qui est salée, acre, & dont la surface est enduite d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de grandes douleurs rongeantes, lancinantes, qui passent promptement d'un endroit à un autre, qui augmentent durant la nuit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les visceres, les taches deviennent livides.

4. On est sujet à differentes fiévres, chaudes, malignes, intermittentes de toutes manieres, vagues, periodiques,

continuës, qui produiſent l'atrophie ; à des vomiſſemens, à des diarrhées, à des dyſenteries, à de cruelles ſtranguries ; ſurviennent la lypothimie, des anxietés ſouvent tout à coup mortelles, l'hydropiſie, la phthiſie, des convulſions, des tremblemens, la paraliſie, des crampes, des taches noires, des vomiſſemens & des ſelles de ſang ; le foye, la rate, le pancreas, le meſentere ſe putrefient & ſe conſument. Ce mal devient fort contagieux.

1152. D'où il eſt évident qu'il n'eſt pas difficile de déduire la nature, & les effets de ce mal, de ce que nous venons de dire, pourvû qu'on y faſſe attention.

1153. Et que ſa cauſe prochaine eſt un ſang de telle nature qu'il peche en ce qu'une de ſes parties eſt trop épaiſſe, quoiqu'il ſoit en même tems diſſous dans ſon autre partie qui eſt d'une acreté & d'une ſalure alkaline ou acide ; deux eſpeces qu'il faut ſur tout ſoigneuſement rechercher pour les diſtinguer l'une de l'autre.

1154. Il ſuit encore que quand on eſt parvenu à les bien diſtinguer par l'hiſtoire de la maladie, (1151.) il eſt facile d'en expliquer tous les phé-

nomenes, tous merveilleux qu'ils paroissent.

1155. Principalement si l'on fait attention aux regles thérapeutiques qui sont fondées sur le bon ou le mauvais succès de ce mal, & dont les principales sont celles-cy.

1156. Il faut avoir pour but dans cette maladie de dissoudre ce qui est épais, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

1157. Il faut aussi épaissir ce qui est trop tenu, adoucir l'acreté dans le genre, dans l'espece.

1158. Et en corrigeant l'un, (1156.) il faut toûjours avoir égard à la nature de l'autre (1157.): ainsi c'est le chef d'œuvre de l'art de guérir cette maladie.

1159. Les forts évacuans ne servent jamais qu'à la rendre plus rebelle & souvent incurable.

1160. Il faut donc dans le premier cas. (1151. No. 1.) α. commencer par un purgatif doux, attenuant, désobstructif, en petite doze souvent réïterée. β. continuer par les attenuans, & ceux qu'on nomme préparans. γ. finir par de legers specifiques dont on use

long-tems sous quelque forme que ce soit. δ. & en même tems avoir tant d'égard aux six choses non naturelles, qu'elles soient opposées aux causes. (1150.)

1161. Le second degré (1151. No. 2.) demande les mêmes remedes que le premier; (1160. α. β. γ. δ.) on doit de plus user de scorbutiques un peu plus acres sous la forme de sucs exprimés, de conserve, d'esprit, de sel volatil, de vin, de bierre médicale; les bains externes & ceux des pieds doivent être faits d'antiscorbutiques; les frictions, chaudes, seches, avec des liqueurs specifiques, la saignée est souvent utile pour emporter une partie des liqueurs acres, relâcher les vaisseaux trop tendus, en diminuer l'érosion, faire révulsion & place aux médicamens.

1162. Selon que l'acrimonie tenuë, que la chaleur & la crainte de l'hémorrhagie sont plus grandes, ou selon que l'épaississement, l'inaction, le froid, & enfin la pâleur des vaisseaux sont plus considerables, on usera de specifiques médiocrement astringens, un peu froids, ou chauds, ou acres.

1163. Pour corriger les vices de la bouche en cette espece, il faut se ser-

vir des antiphlogiſtiques & des antiſcorbutiques, qui ſoient en même tems d'une nature oppoſée à celle qui domine dans l'une ou l'autre eſpece de ſcorbut.

1164. Dans le troiſiéme cas (1151. No. 3.) on peut employer tout ce qui a été dit, ſi ce n'eſt qu'il faut uſer largement de liquides doux qui coulent aiſément, antiſeptiques, antiſcorbutiques, provoquer legerement & long-tems les ſueurs, les urines & les ſelles.

1165. Pour la quatriéme eſpece, elle ſe guérit rarement; le traitement doit ſuivre la varieté des ſymptômes; les remedes mercuriels, ainſi que ceux que nous venons de preſcrire (1164.) ſont quelquefois utiles.

Si l'on reflechit mûrement ſur tout ce qui a été dit, (1148. juſqu'à 1166.) ſi on le compare avec les phénomenes de ce mal & avec ceux qui ſe préſentent à l'ouverture des cadavres, on ſera convaincu que pour traiter ce mal avec ſuccès, il faut principalement s'attacher à rechercher avec ſoin la nature de l'humeur vitiée & de l'acrimonie particuliere qui y domine; & comme cette acrimonie eſt ſaline muriatique, acido-

auſtere, alkaline, fétide, rance, huileuſe, & comme nous avons ſouvent fait mention ci-devant de toutes ces eſpeces & de chacune en particulier, il faut voir ce qui en a été dit pour traiter ce mal avec plus d'ordre & de méthode; & on conçoit clairement pourquoi le petit lait, le lait de beure, les eaux médicinales ont tant de fois guéri les accidens déſeſperés de cette maladie, & quels accidens; pourquoi les ſucs d'orange, de citrons, de limons, de grenade, d'oſeille, de petite oſeille, le vinaigre, le vin du Rhin, de la Moſelle ſont tant de fois ſpécifiques dans ce mal, & quand; pourquoi les aſtringens auſteres, comme la rhubarbe, la patience, le tamariſe, le caprier, le vin auſtere noir ou rouge, ainſi que l'acier ſont ſouvent ſi utiles, & en quel cas; pourquoi les plus forts aromates, le cochlearia, la paſſerage, le creſſon, le pied de veau, le raifort, le poivre, le gingembre, la petite eſpece de joubarbe, les ſels alkalis, volatils, fixes, huileux, aromatiques, ſavoneux ſont ſouvent ſeuls d'un grand ſecours. Pourquoi le même remede qui eſt ſalutaire dans une eſpece de ſcorbut eſt mortel dans une autre; & par conſéquent il eſt évident

que ce n'eſt point du nom de cette maladie qu'il faut s'occuper, mais ſeulement de ſa nature particuliere qu'il faut étudier avec autant de ſoin que ſi c'étoit une autre maladie.

CACHEXIE.

1166. PAr cachexie on entend ordinairement cette diſpoſition du corps qui dépraye ſa nutrition dans toute ſon habitude à la fois.

1167. Et par conſéquent elle reconnoît pour cauſe, ou la dépravation du ſuc nourricier quelle qu'elle ſoit, ou le vice des vaiſſeaux qui doivent le recevoir, ou le défaut de la faculté qui doit l'appliquer.

1168. La dépravation du ſuc vient. 1. des alimens qui par les forces changeantes de notre corps ne peuvent être aſſimilés aux parties qui doivent être réparées: tels ſont les alimens farineux, légumineux, groſſiers, fibreux, gras, acres, aqueux, viſqueux, (69.) les corps indigeſtibles, comme motte de terre, craye, ſable, chaux, &c. 2. du défaut du mouvement animal, dans l'oiſiveté, l'engourdiſſement, le trop

long ſommeil. 3. des organes vitiés par une trop grande foibleſſe (41. 42. 43. 44.) ou par une trop grande force ; (50. 52. &c.) ou des liqueurs altérées à un tel point qu'il n'eſt pas facile d'y rémedier : (60. 69. 76. 106. 107. 406.) or ces vices naiſſent de pluſieurs cauſes, comme de toutes les ſécretions trop abondantes quelles qu'elles ſoient, de vomiſſemens, de diarrhées, de dyſenteries, d'hémorrhagies quelconques, du ſchirre cancereux, de quelque viſcere particulier, &c. de la retention quelle qu'elle ſoit, de ce dont la ſécretion doit ſe faire.

1169. Or il eſt évident que ces cauſes une fois poſées, agiſſent ou en diminuant les ſolides, ou en les farciſſant de liquides impropres à une libre circulation : d'où ſuit un double effet conſiderable de ce mal, ſçavoir la conſomption ou la leucophlegmatie, & l'hydropiſie anaſarque.

1170. De plus ſelon la diverſe couleur, épaiſſeur, tenacité, acrimonie, fluidité des liqueurs dont les vaiſſeaux ſont farcis, on voit ordinairement paroître des maladies fort differentes, qui ſont autant d'effets de la cachexie, ſçavoir la couleur blanche, pâle, jaune,

livide, rouge, verte, noire, brune de la peau; pesanteur, tumeur sous les yeux, & aux parties les plus minces, des vents, œdeme aux parties éloignées du cœur, des palpitations du cœur & des arteres qui s'augmentent beaucoup au moindre mouvement, des urines cruës, tenuës, des sueurs spontanées tout à fait aqueuses; enfin la maigreur ou la leucophlegmatie & l'hydropisie.

1171. Quant au vice des vaisseaux qui doivent recevoir le bon suc nourricier, on en peut à peine imaginer un qui soit general : cependant la trop grande vertu élastique & le trop grand relâchement, & les vices qui en dépendent peuvent être admis pour les causes de ce mal; on en a parlé ci devant (depuis 24. jusqu'à 58. (

1172. La nutrition de tout le corps est empêchée par le défaut de la faculté applicante, lorsque les humeurs circulent trop foiblement ou avec trop de violence (92. jusqu'à 107.)

1173. De-là, il est aisé de former le diagnostic de ce mal, & le prognostic est appuyé sur la consideration de la cause, de la durée, de l'effet, & du degré de cette même maladie.

1174. De plus, il eſt évident que pour la guérir il eſt toûjours neceſſaire. 1. d'adoucir quelquefois les liquides trop acres ; & d'appaiſer mediocrement ceux qui ſont trop fluides 2. de diſſoudre & de rendre coulantes celles qui ſont tenaces & engagées ; mais comme ces deux vices peuvent naître de tant de differentes cauſes (1168. 1169. 1170.) il eſt ſûr tout neceſſaire de varier, ſelon leur differente nature, & les médicamens & la façon de s'en ſervir.

1175. Il faut principalement avoir ſoin d'uſer d'un regime compoſé de choſes ſemblables aux liquides ſains, qui paſſent aiſément, ſoient oppoſées à la cauſe particuliere de la maladie, & ſoient ſur tout agreables au malade.

1176. Et pour qu'on puiſſe bien les digerer, il faut avoir recours à l'aſſaiſonnement, aux boiſſons vineuſes, à l'exercice, à l'air.

1177. On pourvoit à la bonne diſpoſition des organes des premieres coctions par les digeſtifs doux, les vomitifs, les purgatifs, les fortifians.

1178. Et lorſque les voyes auront été relachées par l'uſage de ces remedes, & que la matiere morbifique aura été

été attenuée, il faudra alors insister sur les attenuans, les diuretiques, les sudorifiques.

1179. En dernier lieu, il faudra employer les remedes chalibés, les alkalins, les savoneux, & y joindre l'exercice de la course, de la vection, le frottement & le bain.

1180. Et selon la cause prochaine connuë, on doit varier ces remedes, la façon de les préparer & de les appliquer.

1181. Mais si la trop grande acrimonie produit une consomption & une phthisie cachectique, il faut s'appliquer à découvrir l'espece de cette acrimonie, s'il est possible. 1. en recherchant la cause de la cachexie (1168.) 2. la nature de la maladie & du malade 3. des symptomes. 4. & des excretions.

1182. L'ayant bien connuë, il faut la corriger par ses contraires (voyez 1166.)

EMPYEME.

1183. L'Empyême est un amas de pus dans la cavité de la poitrine entre les poumons & la plévre.

1184. Ce mal suppose toûjours une vomique purulente, qui s'étant ouverte, s'est déchargée dans le thorax du pus qu'elle contenoit.

1185. Telles sont les vomiques. 1. du poumon, causées par l'inflammation (820. 867.) de ce viscere, par le crachement de sang, par des matieres épaisses & incapables de circuler, qui y sont embaraſſées. 2. de la plévre, produites par l'inflammation de cette membrane, (875.) par une legere bleſſure exterieurement faite, trop tôt fermée en dehors, ouverte en dedans (298.) & que la contuſion (324.) ou la rupture cachée de cette même membrane, fait suppurer. 3. du diaphragme enflammé, suppuré & rompu dans sa partie superieure (907. 910.) 4. du mediaſtin pareillement affecté. (877.) 5. du pericarde même (877.)

1186. On prévoit l'empyême futur. 1. par l'inflammation des cinq parties (1185.) qui n'a été appaiſée par aucune coction, revulſion, criſe, ni corrigée par aucuns médicamens, mais accompagnée d'une horreur vague, d'une petite fiévre qui devient aſſez conſiderable durant la nuit, d'une chaleur vague, d'un ſentiment de péſanteur

dans l'endroit de la douleur, de dyſpnée, de défaut d'appetit, & de la ceſſation de la grande ſoif. (voyez 833. 892. 910.)

1187. On connoît l'empiême préſent. 1. quand il s'eſt paſſé 21. jours depuis le commencement de l'inflammation ſans qu'il s'en ſoit fait aucune purgation. 2. quand les ſignes des vomiques formées dans les cinq parties (1185.) ont diſparu. 3. par une douleur nouvelle, par la toux, la difficulté de reſpirer, & la ſalivation qui paroiſſent & diſparoiſſent tout à coup. 4. par une toux féche, par une péſanteur ſur le diaphragme, par la neceſſité où eſt le malade de ſe coucher ſur un ſeul côté, par le bruit que fait le pus quand on ſe remuë, par la fiévre lente, la rougeur des jouës, les yeux caves, la chaleur à l'extremité des doigts, la courbure des ongles, & la tumeur du bas ventre.

1188. Voici les effets de ce mal. 1. le pus qui eſt ſorti de l'ulcere rompu n'étant point enſuite évacué s'amaſſe de plus en plus. 2. comme il eſt enfermé & continuellement agité dans un lieu chaud & humide, il s'aigrit, s'attenuë, ſe putrefie, & devient fétide. 3. il empê-

che le diaphragme de s'élever & les poumons de se dilater; c'est pourquoi ces malades sont si éssoufflés qu'ils ne peuvent respirer qu'assis, couchés, ils sont presque suffoqués; il leur est impossible d'être couchés sur la partie saine, ils ont une toux séche & une anxiété continuelles. 4. le poumon, la plévre, le diaphragme, le pericarde, le cœur même sont macerés, rongés, consumés & rendus liquides; d'où naît la fiévre hectique, avec un pouls vif, petit, la rougeur des jouës, une soif continuelle sans appetit, une foiblesse extrême & des défaillances. 5. tous les liquides ne sont plus propres à la nutrition, la circulation, la secretion & les excretions de toutes les liqueurs sont dérangées, d'où naissent la phthisie, l'atrophie, la resolution des fibres, la putréfaction des liqueurs, lesquelles consequemment sont rejettées par le poumon qui est consumé, ou évacuées par les selles sous la forme de sanie; symptôme mortel qui est accompagné de sueurs nocturnes après le sommeil, de pustules au visage, de la courbure des ongles, d'un jaune reluisant, de la face Hippocratique.

1189. La cure de ce mal est tout-

à-fait differente, ſelon la varieté de ſa cauſe & ſes divers dégrés.

1190. Car 1. quand on connoît par les ſignes propres (834. 835. 893. 910.) la vomique du poumon, de la plévre, du diaphragme, du mediaſtin & du pericarde, il faut tout mettre en œuvre pour l'ouvrir promptement & déterminer l'ouverture en dehors; ce qui ſe fait par le feu, le fer, les médicamens & un mouvement convenable.

1191. Dès que l'on connoît la rupture de l'abcès (302. 836. N°. 4. 5. 894. 910.) il faut auſſi-tôt procurer l'évacuation du pus. α. par la bouche, ſi la nature nous montre cette voye. β. par les urines, ſi l'on apperçoit en elles des marques de pus. γ. par l'ouverture du thorax au côté malade au moyen d'un inſtrument propre entre la quatriéme & la cinquiéme côte, ou entre la cinquiéme & la ſixiéme, en comptant de bas en haut, & l'on évacuëra le plus lentement & à pluſieurs repriſes; on le délayera quelquefois avec de l'eau un peu miellée; enfin on conſolidera la playe comme il convient (303.) δ. en preſcrivant à la fois des décoctions vulneraires, déterſives, an-

tiſeptiques, dont on uſera en aſſez grande quantité.

1192. Si le pus eſt blanc, uni, égal, ſans mauvaiſe odeur, & ſort ſans colorer la ſonde; ſi le malade n'a ni fiévre ni ſoif, ni flux de ventre, s'il mange bien, digere bien, & eſt fort ſain au reſte, il y a eſperance qu'il en pourra revenir, (304. 305.) pourvû qu'en même-tems on mette tout en œuvre pour empêcher l'air d'entrer dans le thorax.

1193. Si le pus eſt brun, ichoreux, parſemé de petites fibrilles, fétide, un peu mêlé de ſang, s'il donne à la ſonde une couleur de feu, s'il ſort tout d'un ſeul jet, le danger eſt extrême; on doit s'attendre à la phthiſie ou à la mort.

1194. Lorſque le médiaſtin eſt rongé, l'ouverture du thorax cauſe ſouvent une ſuffocation ſubite.

1195. Si l'empiême eſt vieux, ſi les forces du malade périſſent, ſi ſes cheveux tombent, s'il a un dévoyement colliquatif, le corps abſolument extenué, l'opération de la paracentheſe ne ſert le plus ſouvent qu'à avancer la mort du malade.

PHTHISIE PULMONAIRE.

1196. SI les poumons sont tellement rongés par un ulcere que toute l'habitude du corps en soit consumée, on appelle ce mal phthisie pulmonaire.

1197. L'origine de cet ulcere se déduit de toute cause qui peut tellement arrêter le sang dans les poumons, qu'il soit contraint de se convertir en matiere purulente.

1198. Ces causes peuvent être rapportées. 1. à cette même constitution du corps, qui fait qu'elles produisent d'abord l'hémoptisie, & ensuite un ulcere dans l'endroit rongé. Ce mal est produit. α. par la délicatesse des vaisseaux arteriels, & par l'impetuosité d'un sang un peu acre (on le connoît en voyant la délicatesse des petits vaisseaux & de tout le corps, le col long, le thorax plat & étroit, les épaules basses, le sang fort reluisant, tenu, dissous, acre, chaud, presque toûjours salé, d'un grand blanc & d'un beau rose; la peau transparente, l'esprit guay & d'une subtilité précoce.) β. par cette débilité

des viſceres, qui fait que les alimens qu'on prend étant naturellement trop tenaces, donnent lieu à des obſtructions, contractent des putréfactions, des acrimonies, leſquels vices ulcerent enſuite les vaiſſeaux, après leur éroſion & l'hémoptiſie. (Ce mal ſe manifeſte par une petite fiévre légere, par une petite toux ſéche, par une trop grande chaleur, par la rougeur des lévres, de la bouche, des joues, qui s'augmentent dans le tems qu'il entre de nouveau chyle dans le ſang, par la grande diſpoſition qu'on a aux ſueurs en dormant, par la foibleſſe, par la grande difficulté qu'on a de reſpirer au moindre mouvément.) γ. il ſe forme dans cet âge auquel les vaiſſeaux ne croiſſent plus, tandis qu'en même-tems la quantité, l'acrimonie & l'impétuoſité du ſang augmentent, & par conſéquent entre ſeize & trente-ſix ans. δ. il vient d'une diſpoſition héréditaire. Rapportez ici ce qui a été dit (24. 26. 29. 38. 39. 40. 41. 44. 45. 48. 60. 61. 64. 69. 72. 82. 84. 86. 100. 106.) car comparant ces choſes à ce qu'on vient de dire (1198. α. β. γ. δ.) on expliquera, on définira, on devinera la nature, les cauſes, les effets de l'hé-

moptisie. Mais l'hémoptisie qui est l'effet de cet état est accelerée. 1. par la suppression de toutes les évacuations ordinaires, principalement de sang, comme de flux némorrhoïdal, de menstruës, ou de lochies, d'hémorrhagie des narines, de saignée ordinaire, sur tout aux personnes pléthoriques, ou ausquelles on a fait l'amputation de quelque membre. 2. par tout état violent des poumons produit par la toux, les cris, le chant, la course, par de grands efforts de corps, par la colere, par une blessure quelconque faite par quelque cause que ce soit. 3. par des alimens acres, salins, aromatiques, par une boisson semblable, par la condition de la vie, par d'autres maladies qui augmentent la quantité, l'acrimonie, la velocité, la rarefaction, la chaleur du sang; c'est pourquoi ce mal est si fréquent dans les siévres aiguës, dans la peste, la petite verole, & le scorbut.

1199. Après cela (1198.) ce mal commence avec une douleur legere, une chaleur modique, un resserrement de poitrine; il sort avec toux & bruit du poumon, de ses fibres, des ses petites membranes, de ses petits vaisseaux

arteriels, veineux, bronchiaux, un ſang qui eſt le plus ſouvent écumeux, vermeil, rouge comme l'écarlate; le pouls eſt mol, petit, ondoyant; on eſt hors d'haleine, tout cela eſt précedé d'un goût de ſel dans la bouche.

1200. On le guérit 1. par une copieuſe ſaignée, réïterée de trois jours en trois jours juſqu'à quatre fois, ou juſqu'à ce que la croûte inflammatoire ait entierement diſparu. 2. par le long uſage de médicamens rafraîchiſſans, incraſſans, ſtiptiques, adouciſſans, auſquels il eſt bon de mêler quelquefois les plus doux balſamiques. 3. par les ſix choſes non naturelles tellement dirigées qu'elles ſoient très-contraires aux cauſes détaillées (1198.) ſur tout par un air un peu froid, en continuant toûjours un régime & un genre de vie très-doux: la diéte lactée merite ici la préférence. 4. en corrigeant la nature propre de la cauſe ou de la maladie particuliere.

1201. Lorſqu'il a une fois paru & qu'on l'a calmé (1200.) il faut pendant quelques années ſe faire tirer du ſang tous les ſix mois, en diminuant cependant peu à peu la quantité du ſang qu'on tire à chaque ſaignée.

1202. Mais si parce que le mal (1198.) est grand; si pour avoir mal à propos employé les stiptiques, ou négligé la vraye méthode de guérir, (1200.) il succéde au crachement de sang une dyspnée qui s'augmente sans cesse, un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux jouës, une petite toux séche, une petite fiévre hectique, une plus grande soif; la débilité; un sentiment de pesanteur dans le thorax; cela marque que les lévres de la playe de l'hémoptisie se sont déja réünies, & que le sang déssecché forme une croûte sous laquelle la matiere se change en pus, & forme par son amas une vomique enkistée, laquelle venant à se rompre, produit dans les poumons un ulcere ouvert.

1203. 2. Cette collection de pus, outre les causes dont on a parlé, (1198.) vient encore de quelque péripneumonie, qui s'est terminée en apostume; (832. jusqu'à 843. 867.) on la connoît par les mêmes signes. (depuis 832. jusqu'à 843. 867.)

1204. De plus, l'empiême (1185.) formé peut ronger, fondre, consumer le poumon, de sorte qu'il se fait la même maladie que s'il étoit détruit par

son propre ulcere, (1188. No. 4.) & on la connoît par les signes marqués au même endroit.

1205. On voit par-là quels sont les signes qui font connoître l'ulcere du poumon, même occulte; combien il a de diverses causes; combien il y en a de differentes especes, & combien il y a de diverses sortes de phthisie.

1206. Les effets de l'ulcere pulmonaire déja formé, mais occulte, appellé vomique, sont à peu près ceux-ci: l'acrimonie, la quantité, la putridité du pus qui s'augmentent tous les jours; la dilatation, l'érosion, la maceration de la membrane qui l'enveloppe; la conversion des vaisseaux sanguins & bronchiaux en pus; la consomption purulente de tout le poumon ou d'un de ses lobes; une toux seche presque continuelle, ou dans laquelle il ne sort que les crachats qui se détachent par les seules secousses de la toux; la conversion du sang qui aborde à l'ulcere en pus; la propagation de la vomique dans le poumon; l'ouverture de cette vomique dans les tubes du larinx, quelquefois une secretion de pus dont on est suffoqué, ou qui occasionné une toux continuelle, des crachats abondans, qui

ſe précipitent au fond de l'eau, grumelés, doux, gras, fétides, blancs, rouges, jaunes, livides, cendrés, mêlés de differentes matieres, ſentant au feu l'odeur de viande rotie fétide; la rupture de la vomique dans la cavité du thorax; ce qui rend la reſpiration très embarraſſée, donne lieu aux phénomenes de l'empiéme; (1188. No. 4.) alors ſurviennent une reſpiration très mauvaiſe, le changement de tout le ſang & de tout le chyle en pus; la perte du ſuc nourricier qui avoit été préparé, la conſomption preſqu'entiere des ſolides; la fiévre hectique avec un pouls petit, languiſſant; une chaleur vive aux parties ſuperieures, avec rougeur aux joües; un viſage hippocratique; une anxieté inexplicable le plus ſouvent vers le ſoir; une grande ſoif, des ſueurs nocturnes très-abondantes, des puſtules rouges; l'enflure des pieds & des mains du côté affecté; une extrême foibleſſe, la voix rauque, la chute des cheveux; un prurit par tout le corps, avec des puſtules aqueuſes; une diarrhée jaune, fétide, purulente, cadavereuſe, fréquente, avec teneſme, & qui affoiblit; la ſuppreſſion des crachats, la mort; d'où l'on déduit ces régles.

1207. 1. La phthisie héréditaire est la plus mauvaise de toutes, & on ne peut la guerir qu'en prévenant l'hémoptisie.

2. La phthisie qui vient d'une hémoptisie produite par une force externe, sans vice interne préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.

3. La phthisie (2.) dans laquelle il se rompt tout à coup une vomique, dans laquelle on crache aisément un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion, excrétion, est à la verité difficile à guerir; mais cependant cela n'est pas impossible.

4. La phthisie qui naît de l'empiême est incurable.

5. Quand les crachats sont pesans, solides, de mauvaise odeur, doux, avec les derniers signes (1206.) il n'y a plus d'esperance.

1208. Lorsqu'il s'est déja formé une vomique dans le poumon, l'indication médicale est de la faire venir sur le champ à maturité, de la rompre, ce qui se fait par la diéte lactée, le mouvement de l'équitation, les vapeurs tiédes, les expectorans; lors-

qu'elle s'eſt rompuë, il faut alors.

1. Garantir le ſang de l'infection du pus.

2. Evacuer le pus de l'ulcere le plus promtement, & nettoyer, conſolider ſes lévres.

3. Prendre des choſes de nature à n'exiger que très-peu de force pour pouvoir circuler & être digerées dans les poumons, cependant propres à nourrir, & impropres à refaire du pus.

1209. On ſatisfait à la premiere indication par des médicamens d'une acidité & d'une ſalure douce & agréable, par des herbes vulneraires, de doux balſamiques, dont on doit uſer en grande quantité, en toutes ſortes de formes, ſur tout en décoction.

1210. On remplit la ſeconde, en expulſant par des médicamens liquides, diuretiques, qui provoquent la toux, internes, externes, par le mouvement, l'équitation, l'exercice de la campagne, uſant en même-tems d'une diéte tenuë; enſuite en dépurant par les détergens balſamiques internes & externes, & en conſolidant par les parégoriques qui ont cette vertu.

1211. Et la troiſiéme, par les tiſanes, les boüillons, les laitages.

1212. Quant à la curation palliative de ce mal, elle regarde principalement la toux, les anxietés, le flux de ventre.

1213. Auſquels on remédie par la diéte (1211.) par des opiats prudemment appliqués, par des liquides chauds.

AUTRES PHTHISIES.

1214. UN ulcere au foye, à la rate, au pancreas, au méſentere, aux reins, à l'uterus, à la veſſie, &c. peut produire la phthiſie, comme celui du poumon; & quiconque ſera au fait des effets naturels de chaque viſcere, pourra aiſément puiſer dans les mêmes ſources les moyens de connoître, de prévoir les differentes eſpéces de phthiſie, leurs effets, leur curation radicale ou palliative.

HYDROPISIE.

1215. QUand la ſeroſité aqueuſe s'épanche hors des vaiſſeaux, & eſt reçûë dans des cavités, ou même croupiſſant en quelque endroit

droit diſtend trop ſes vaiſſeaux, c'eſt ce qu'on nomme *hydropiſie.*

1216. Elle peut donc ſe faire par tout où ſe trouvent des vaiſſeaux qui contiennent cette ſeroſité, c'eſt-à-dire, dans toute l'habitude du corps, & dans chacune de ſes parties.

1217. De-là vient l'*hydrocephale*, lorſqu'il s'eſt fait un amas de lymphe entre les tegumens mêmes exterieurs, entr'eux & le crâne, entre le crâne & les membranes du cerveau, entre les membranes mêmes & leurs duplicatures, entre celles-ci & le cerveau, entre les plis du cerveau, dans ſes cavités mêmes; cependant ſans mort ſubite.

1218. On la connoît aiſément. La derniere eſpece eſt incurable, les autres ſe gueriſſent, en faiſant lentement, avec prudence, une legere brûlure, le trepan, la ponction, & en même tems par l'uſage interne d'hydragogues, & de fortifians, ou ſe diſſipent par les reſolutifs externes.

1219. L'hydropiſie de la poitrine qui vient d'un amas d'eaux en cette partie, peut ſe connoître par les mêmes ſignes que ceux de l'empyême; mais l'obſervation de la cauſe qui a précedé en fait voir la difference; on guérit

cette hydropisie par la paracentheſe, faite dans le commencement, & en même tems par l'uſage de remedes oppoſés à la cauſe qui l'a produite.

1220. On ſçait auſſi que la lymphe accumulée, épanchée, reçûë entre les grands ſinus du poumon, y forme tantôt des hydatides, tantôt des vomiques d'eau : mal difficile ſans doute à connoître & à guérir, à moins que la préſence d'autres ſignes n'en occaſionne par haſard la guériſon.

1221. De plus la trachée artere venant à ramaſſer, par quelque cauſe que ce ſoit, dans ſa partie anterieure & viſible, une lymphe qui y croupit, repréſente ſouvent une eſpece de *bronchocele* qu'il eſt facile de connoître & de guérir par la ponction, par les remedes qui ont la vertu de reſoudre, de détourner les humeurs, ſi on l'obſerve, comme les Autheurs l'écrivent.

1222. Le follicule de chaque glande peut être affecté de la même maladie, & guéri de la même maniere.

1223. Souvent auſſi les ovaires deviennent conſiderablement hydropiques, principalement dans les femmes ſteriles & d'un âge avancé, ce mal eſt très-difficile à connoître, & on n'eſt

gueres sûr de son existence que par l'ouverture des cadavres, on ne le guerit jamais, mais il se change souvent en ascite.

1224. La cavité de la matrice, dont l'orifice interne est exactement fermé, se remplit aussi souvent d'une si grande quantité d'eau, qu'il semble que tout le bas ventre en soit inondé, & que ce soit une vraie *ascite*; cette hydropisie est encore difficile à connoître à cause des signes équivoques de grossesse qui l'accompagnent, elle se peut guérir en relâchant l'orifice de l'uterus par l'usage de fomentations, de vapeurs, de remedes uterins.

1225. Toutes les fois que la lymphe sejourne ou s'épanche dans toute l'habitude des cellules graisseuses qui sont sous la peau, c'est *l'hydropisie anasarque* ou la *leucophlegmatie*, laquelle environne aussi non-seulement l'abdomen, mais le scrotum.

1226. Si la même eau s'accumule dans la duplicature du peritoine, dans la cavité de l'abdomen, entre le peritoine & les visceres du bas ventre, ou dans les cavités des glandes dilatées, ou dans les vaisseaux contenus dans

l'abdomen, c'est l'*ascite*. Pour la *tympanite*, elle est causée par la rarefaction de matieres aqueuses, purulentes, ichoreuses, aëriennes, enfermées, échauffées, ou putrefiées dans l'abdomen.

1227. Dans l'hydropisie des testicules on comprend. 1. celle du scrotum qu'il faut rapporter à (1225.) on la connoît par le tact, par la transparence sensible, par les traces que laisse l'impression du doigt. 2. celle du sac que la production du peritoine forme dans les vraies hernies, elle arrive dans une grande ascite (1226.) on la distingue par les signes de l'ascite ou de la tympanite qui ont précedé, parce qu'elle disparoît, quand on la presse, quand on se couche sur le dos la tête en bas, quand on tire l'eau du bas ventre, & souvent par l'augmentation & la diminution subite du mal, sans cause manifeste, par la figure de la tumeur qui sort en forme de boudin du scrotum par les aînes. 3. de l'enveloppe vaginale du testicule, ce qui arrive, lorsque l'humeur qui s'y separe, n'étant point reprise par ses vaisseaux, croupit, s'accumule, & dilate sa vessie souvent d'une façon prodigieuse, ou lorsqu'elle s'y amasse, les vaisseaux étant obstrués ou

rompus ; on prend ſouvent l'inflammation, la ſuppuration, des amas de matieres ichoreuſes pour cette ſorte d'hydropiſie ; on la connoît par la tumeur qui n'a point de reſſort, qui ne cede point, qui eſt dure, & s'eſt formée peu à peu, par l'abſence des ſignes de la premiere & de la ſeconde hydropiſie des teſticules ; par la figure de la tumeur qui eſt ronde, ou du moins ovale ; par la tranſparence qu'on voit clairement, lorſqu'en tendant le ſcrotum on met le ſac hydropique vis-à-vis une bougie allumée ; mais ſi outre ces tumeurs il y en a de pareilles entre la tunique nerveuſe & la ſubſtance même du teſticule, ou dans ſa propre ſubſtance, c'eſt ce qu'on ne peut ſi bien appercevoir, on peut à peine les diſtinguer de l'eſpece précédente, & il n'y a peut-être d'autres moyens de les guérir que l'extirpation : on donne à ces maux le nom d'*hydroceles*.

1228. On a obſervé que toutes ces maladies ſont produites par toutes les cauſes qui peuvent 1. tellement retenir la ſeroſité, qu'elle ne peut revenir dans les veines, mais dilate les vaiſſeaux & y croupit, ou 2. rompt les vaiſſeaux mêmes, de ſorte qu'elle s'épan-

che entre leurs petites membranes, ou 3. bouche si bien les vaisseaux qui rapportent les liqueurs des cavités, & donne si peu de mouvement aux liquides déposés dans ces cavités, qu'ils ne peuvent ni s'exhaler ni être repris.

1229. Ces causes sont principalement une disposition de nation, une trop grande quantité d'eau froide, bûë tout à coup, & qui ne se dissipe ni par le vomissement, ni par les selles, ni par les sueurs, ni par les urines, ni par la chaleur ou le mouvement des maladies aiguës, sur tout très-ardentes, soit jointes à une soif qu'on ne peut éteindre à force de boire, soit sans cela : une dysenterie splenique de longue durée, toutes obstructions inveterées des viscères, comme schirres du foye, de la rate, du pancreas, du mesentere, des reins, de la matrice, des intestins, l'ictere, la fiévre quarte, forte & qui dure long-tems, la lienterie, la diarrhée, une longue dysenterie, la celiaque, l'empiême, l'extenuation de tout le corps; la goutte, de trop grandes évacuations quelconques, sur tout de sang arteriel, l'usage de liqueurs acres & fermentées, d'alimens tenaces, durs, une multitude de prodi-

gieuſes hydatides formées dans la capacité de l'abdomen, & pluſieurs autres ſemblables, comme la melancolie, le ſcorbut, &c.

1230. Voici à peu près les effets, & conſequemment les progrès de ce mal, les pieds s'enflent, principalement le ſoir, leur enflure s'augmente & s'acroît inſenſiblement : alors le bas ventre ſe tumefie tous les jours de plus en plus ; dans la tympanite il eſt ſi tendu qu'il rend le ſon d'un tambour, quand on le frape ; dans l'aſcite, l'eau coulant librement dans la cavité de l'abdomen, pour peu qu'on remuë le malade, on entend un bruit cauſé par la fluctuation des eaux ; ce bruit peut néanmoins tromper, en ce que les eaux peuvent être logées dans des kiſtes particuliers ; il y a de plus difficulté de reſpirer, ſoif, peſanteur, engourdiſſement, conſtipation, peu d'urines, une petite fiévre lente, point de ſueur, un amaigriſſement d'autant plus grand que la tumeur du lieu affecté eſt plus conſiderable ; enſuite hydropiſie aux cuiſes, au ſcrotum, à la peau du bas ventre, hydatides, croupiſſement de l'eau dans un lieu chaud, fermé ; d'où naiſſent ſa putrefaction & ſon acrimo-

nie, ulceres, grangrenes, hemorrhagies des narines, exomphale, sphacele des visceres, enfin la mort s'ensuit.

1231. Pour guérir ce mal, on doit d'abord songer. 1. à rendre la lymphe fluide, soit que ce soit eau, serosité bilieuse, ichoreuse ou sanguinolente. 2. à dissiper la débilité des visceres, soit qu'elle soit la cause ou l'effet de l'hydropisie.

1232. On rend la lymphe fluide, en ôtant les causes qui empêchent sa fluidité : or ces causes sont. 1. la circulation trop foible. 2. la compression, la rupture, l'obstruction des petits vaisseaux. 3. la trop grande tenacité des liqueurs.

1233. On satisfait à la premiere indication (1232.) au moyen des cardiaques, des fortifians & des irritans, & si la soif n'est pas fort pressante, on les tire de la classe des aromatiques, des salins, des huileux, & des drogues chaudes, en forme d'électuaire, de mixtion, de vin medicamenteux, de bierre medicamenteuse, de pilules, de décoctions, de syrops, de tablettes qu'il est très-facile de varier.

1234. Si l'on est tourmenté d'une

soif excessive, & que la maladie vienne de chaleur, ou soit accompagnée de fiévre chaude, ce qui a souvent coûtume d'arriver ; dans le premier cas (1232.) on donne des cordiaux fortifians, des acides agreables & un peu aromatiques.

1235. Dans l'un & l'autre cas (1233. 1234.) le frotement, le mouvement, la chaleur sont utiles.

1236. Pour remplir la seconde (1232.) il faut rechercher la cause qui resserre, obstruë ou rompt les vaisseaux, & la dissiper, s'il est possible, (1229.) ou souvent la corriger par les eaux minerales.

1237. Dans l'hydropisie chaude ou froide (1233. 1234.) on dissout les liqueurs. 1. par les mêmes remedes prescrits au même endroit. 2. par les sels forts alkalins tant volatils que fixes, sur tout. 3. par les remedes mercuriels, les antimoniaux, & ceux qui sont préparés avec le cuivre selon l'art chimique, & appliqués à propos par la sagacité du Medecin.

1238. On tire les eaux des cavités où elles se sont amassées. 1. par la paracentheſe. 2. par de nouvelles issuës que l'art peut leur donner. 3. par la

voye de l'urine. 4. par le vomiſſement. 5. par la purgation du ventre. 6. par la diſſipation.

1239. Si la cauſe de l'hydropiſie aſcite eſt récente, promptement appliquée extérieurement ; ſi le ſujet eſt jeune, plein de forces ; ſi les viſceres ſont bien conſtitués, ſans avoir été corrompus par d'autres maladies ; ſi l'eau n'eſt point encore putride, ne croupit pas depuis long-tems, il faut auſſi-tôt faire la paracentheſe.

1240. On doit faire cette opération au-deſſous de l'ombilic & à côté de la ligne blanche à la diſtance de trois pouces, (bien entendu que cette meſure eſt priſe relativement au corps ſain,) au moyen d'un inſtrument convenable armé de ſa canule. On fait avec cet inſtrument la ponction au côté oppoſé de l'endroit où eſt la ſource de l'hydropiſie ; on tire deux fois par jour une petite quantité d'eau à chaque fois, & on continuë pendant quinze jours la même manœuvre ; dans le même-tems on met en œuvre ce qui a été recommandé (1233. juſqu'à 1238.) & de plus, ſuivant la nouvelle méthode, on fait à l'abdomen un bandage de ſerviettes, on le ſerre propor-

tionnellement à l'eau qu'on a tirée, de peur que les viſceres & les vaiſſeaux ne ſe trouvent lâches & flottans dans l'abdomen, qui eſt vuide après cette évacuation.

1241. Si les conditions requiſes (1239.) ne ſe trouvent point, ou s'il s'en trouve de contraires, la paracentheſe accelere la mort.

1242. Les iſſuës procurées par des cauteres actuels, potentiels, par des véſicatoires, au moyen d'une lancette, de ſetons, dans une partie charnuë, dans un lieu qui a de la pente, ſont ſouvent fort ſalutaires, principalement ſi la nature du mal permet de les tenir ouvertes.

1243. Comme on cite un grand nombre d'exemples d'hydropiſie évacuée par les urines, nous tenterons auſſi cette voye, ſi la nature nous l'indique, par l'uſage de ſels urineux, fixes, compoſés, d'animaux ſpécifiques, de remédes vitriolés, ou de métaux diſſous, ſpécifiques aux reins.

1244. Le vomiſſement diſſout tout ce qui eſt tenace, donne des ſecouſſes aux vaiſſeaux obſtrués, expulſe les matieres qui croupiſſent; c'eſt pourquoi il a des effets merveilleux dans ce mal,

pourvû que les viſceres ne ſoient point encore corrompus.

1245. Mais c'eſt de forts vomitifs qu'il faut prendre, & réïterer ſouvent, de ſorte qu'ils ſe ſuivent d'aſſez près.

1246. Les mêmes remédes évacuënt ordinairement beaucoup par les ſelles; ainſi ils ont un double effet avantageux, & ſouvent un troiſiéme, qui eſt de pouſſer par les urines.

1247. On purge les ſéroſités par les ſelles, en uſant, en grande doſe, à diverſes repriſes fréquentes & conſécutives, de très-forts purgatifs en differentes formes, principalement liquides.

1248. On les diſſipe par la chaleur du foyer, du four, du ſable, du ſoleil, du ſel, du fumier, en excitant la ſueur ou la tranſpiration.

1249. Mais ſur tout par la longue abſtinence de toute boiſſon, par l'uſage de pain recuit avec peu de ſel & dans très-peu d'excellent vin.

1250. On ſatisfait à la troiſiéme indication, (1231.) principalement par l'uſage de vins chalibés, de l'acier, de fortifians un peu aſtringens, pris en doſe & tems convenables; par un régime ſec; par un peu de bon vin vieux pur, aſtringent, où l'on a fait

infuſer l'abſynthe, par l'exercice.

1251. La tympanite ſe guérit par les mêmes moyens, par la même méthode, lorſqu'elle eſt produite par la vapeur rarefiée d'une humeur extravaſée & putréfiée; car alors la cauſe étant ôtée, le mal ceſſe. Mais lorſqu'elle vient d'air, qui au travers des membranes percées des inteſtins putréfiés, s'eſt inſinué dans la cavité du bas-ventre, cet air ne pouvant rentrer, & la chaleur du corps le raréfiant de plus en plus, tout ſe putréfie en peu de tems, l'air contribuant à cet effet, & cette maladie provenant de la cauſe que nous venons d'établir, eſt preſque toûjours ſans remède: d'où il ſuit que l'hydropiſie ſéche eſt beaucoup plus difficile à guérir que l'humide. La ponction a ſouvent donné du ſoulagement; mais elle a rarement procuré une guériſon parfaite. Il faut faire un bandage après la ponction.

1252. La premiere eſpece d'hydrocele (1227.) ſe guérit. 1. quand l'hydropiſie anaſarque qui l'a produite, eſt guérie elle-même. (1231. juſqu'à 1238.) 2. par les remédes. (1248.) 3. par les puiſſans réſolutifs & corroborans en même-tems appliqués au

ſcrotum même, & dont on anime ſans ceſſe l'action par une chaleur externe. La curation de la ſeconde eſpece (1227.) dépend 1. de la guériſon radicale chirurgicale de l'hernie. 2. de l'évacuation de la matiere de l'aſcite (1238. juſqu'à 1252.) & de l'épuiſement de ſa ſource. 3. il ſuffit de reſſerrer le lieu de l'iſſuë par des machines faites exprès, comme par des ligatures dans les hernies. Il eſt vrai qu'il eſt rare qu'on guériſſe entierement cette hydropiſie une fois formée. Enfin la derniere (1227.) ſe guérit. 1. par l'uſage fréquent de forts hydragogues, pendant qu'on obſerve en même-tems un régime deſſechant. 2. par les plus puiſſans réſolutifs & corroborans. 3. par la paracentheſe du ſcrotum. 4. par les cauſtiques & par la ſuppuration.

1253. Selon ce qu'on vient de dire, on conçoit que ſi l'hydropiſie eſt difficile à guérir, c'eſt plutôt eu égard à la corruption d'une eau croupiſſante, que par rapport à ſes premieres cauſes; pourquoi ces eaux étant tirées, les parties qui y nageoient ſe gangrenent plus promptement; pourquoi cette eau étant tout à coup tirée du thorax ou de l'abdomen, s'enſuit la mort ou une défail-

lance extrême ; pourquoi les hydropiques ont tant de soif, & ce qu'elle dénote ; pourquoi les acides sont si souvent salutaires en ce genre de mal ; pourquoi lorsqu'on a tiré à la fois une grande quantité d'eaux par de forts évacuans, l'abdomen paroît aussi enflé & même plus, au lieu qu'il s'affaisse si l'on prend de l'opium ; pourquoi les bandages sont d'un si grand usage en ce cas, & jusqu'à quand.

GOUTTE.

1254. LA goutte est une maladie fort douloureuse qui affecte les ligamens des os du pied & leurs jointures, & qui revient sur tout au printems & à l'automne.

1255. Lorsque ce mal, qui est toûjours le même de quelque cause qu'il vienne, suit sa nature sans être troublé dans son cours, il a coûtume de paroître vers trente ans & plus, d'attaquer le sexe viril, ceux qui ont un esprit pénétrant, appliqué à de longues & sérieuses méditations, principalement durant la nuit, ceux qui font grande chere, usent de vins acides blancs, boi-

vent beaucoup de liqueurs fortes, sur tout durant la nuit, se sont livrés trop tôt aux plaisirs de l'amour ; ceux qui ont le corps grand, épais, plein, qui prennent trop d'acides ; ceux dont les pieds suans se refroidissent tout à coup, ou dont les pieds suënt dans des chaussures humides, conséquemment ceux qui vont à la chasse, à cheval, dans le froid. Ce mal est aussi héréditaire, en ce qu'il se communique aux petits enfans par la seule semence des peres, quoique souvent ceux-ci n'en soient point encore attaqués. Enfin il est contagieux.

1256. Le tems, l'âge, tout ce qui fait l'office de cause, (1255.) les phénomenes, le commencement, les progrès, les effets, la fin de cette maladie en decouvrent les causes médicales.

1257. Les paroxismes réïterés de la goutte depuis long-tems cachée sont en effet précedés de crudités, de rôts, de pésanteur, d'engourdissement flatueux, de constipation de ventre, d'une petite fiévre, d'une suppression de la sueur des pieds, de varices dans ces parties, & cela arrive sur tout au changement de saison ou de tems.

1258.

1258. Le paroxiſme eſt acceleré & vient ſans être attendu, lorſqu'on a commis dans les ſix choſes non naturelles quelque excès qui donne lieu aux crudités; c'eſt pourquoi le coït immoderé, les veilles, la crapule, les aſperges, le lard & autres choſes ſemblables, la fatigue, les paſſions de l'ame, une ſeule purgation medecinale par les felles, un air humide, froid, orageux, toutes ces choſes ſont ſi ennemies des goutteux.

1259. L'endroit d'abord regulierement affecté, eſt toûjours le pied: & principalement ces parties du pied dans leſquelles la circulation de leurs liquides ſe fait avec bien de la peine, comme les perioſtes, les tendons, les nerfs, les membranes, les ligamens; celles qui ſont les plus éloignées du cœur, & les plus comprimées.

1260. Ces parties (1259.) étant enfin obſtruées, farcies, tumefiées, bouchées par la matiere de la maladie, ou cette matiere ſe diſperſant par l'action de quelque cauſe que ce ſoit en d'autres lieux, la goutte attaque d'autres parties, ſans quitter cependant les mêmes lieux, les mêmes parties. (1259.)

1261. On ſent une douleur qui diſ-

tend, déchire, resserre, s'augmente peu à peu, diminuë ensuite, est accompagnée de moiteur, de rougeur, de tumeur, finit par la transpiration, par la chaleur du lit, par le prurit, par des écailles qui s'élevent, ou dégenere en craye, ou en chaux qui rompt les vaisseaux, les ligamens des articles, & détruit leur forme, leurs mouvemens, leurs usages, lorsque la maladie est inveterée.

1262. Toutes ces choses font clairement connoître que la cause prochaine de ce mal est le vice des plus petits vaisseaux qu'il y ait dans le corps, & conséquemment des vaisseaux nerveux, ainsi que du liquide qui arrose les parties nerveuses.

1263. Or ce même liquide peche en ce cas par son acrimonie, & par sa trop grande tenacité, & les solides, en ce que les petits vaisseaux sont trop étroits & trop rigides.

1264. C'est pourquoi ce mal se manifeste d'abord dans les parties les plus éloignées du cerveau, qui résistent le plus au mouvement, à cause de leur solidité, de leur dureté, de leur exercice, & du poids qui les comprime.

1265. Quant à la premiere origine

de cette alteration, (1262. 1263.) elle vient de l'indigestion des visceres, qui n'attenuent & n'assimilent point assez les alimens qu'on prend à la nature requise dans le suc nerveux, c'est-à-dire, dans le dernier effet de la derniere élaboration: d'où il suit que ce mal a son siége caché dans l'esprit vital, & dans la matiere essentielle de la semence prolifique.

1266. La raison de cela (1265.) se tire des causes éloignées (1255. 1258.)

1267. Il faut donc supposer que presque toutes les coctions sont vitiées pour produire ce mal, (1265.) quoique ce vice soit à peine sensible dans les grands vaisseaux & dans les principaux liquides.

1268. Et par conséquent il est impossible de guérir la goutte, si ce n'est par des medicamens qui puissent bien corriger ces vices, ainsi que la dépravation du suc nerveux; c'est pourquoi elle a passé jusqu'à présent pour presque incurable, si ce n'est chez quelques Empiriques.

1269. L'hereditaire & celle qui produit des tophus sont les plus difficiles de toutes à guerir.

1270. Des mêmes choſes on peut conclure que la ſaignée n'atteint point la matiere, le ſiége, la cauſe du mal, qu'elle eſt cependant quelquefois ſalutaire par accident, en ce qu'elle fait un peu revulſion & diminuë les forces urgentes. (1257.)

1271. Et que la purgation par les voyes ſuperieures ou inferieures n'a pas de ſi grand effets, qu'on en attend communément, qu'elle met ſouvent les eſprits dans une grande agitation, emporte les ſucs les plus liquides, affoiblit les forces expultrices.

1272. Que les ſudorifiques adminiſtrés ſelon l'art ſont plus efficaces.

1273. Mais il n'eſt rien de plus funeſte en cette maladie, que d'empêcher le cours de la matiere de la goutte déja formée depuis long-tems (1263.) & qu'on n'a point diſſipée ou corrigée par des moyens trop sûrs, vers les lieux qu'elle affecte (1259. 1260.) qui quoique douloureux ſont cependant ſans danger; car cette matiere retenuë donne lieu à des apoplexies, à des paralyſies, des délires, des foibleſſes, des aſſoupiſſemens, des tremblemens, des convulſions de tout le corps, ſi elle monte au cerveau; à l'aſthme, à la toux

à la ſuffocation, ſi elle affecte le poumon; à une pleuréſie violente & convulſive, ſi elle ſe fait ſentir aux parties intercoſtales & la plevre; à des nauſées, à des anxietés, des vomiſſemens, des rôts, des borborygmes, des ſpaſmes dans les viſceres, ſi elle ſe jette ſur ceux de l'abdomen; de ſorte qu'il eſt incroyable combien elle enfante de maladies qui ſouvent cauſent une mort ſubite & qu'on traite envain, quand la cauſe en eſt ignorée, par les meilleurs remedes & les plus excellentes méthodes: car elles ne cedent point, à moins qu'on ne faſſe revenir un nouveau & même un violent accès de goutte. Ce mal arrive par l'imprudente application de narcotiques, de rafraîchiſſans, de reſſerrans, d'incraſſans, ou par des remedes affoibliſſans, évacuans, revulſifs, ſuffoquans, & par conſéquent par la ſaignée, par les purgations, par les vomitifs, par les emplâtres, par les cataplaſmes dont on vient de parler, par tous les opiats; ainſi que par la débilité ſpontanée dont on eſt menacé dans la vieilleſſe décrepite, ou par une telle obſtruction, exſiccation, corruption, deſtruction de toutes les parties des extremités, que la matiere morbifique n'y puiſſe plus avoir

ſon cours. De-là on comprend de quelle mort, avec quels ſymptômes, & pourquoi les goutteux meurent de cette maladie.

1274. La curation appuyée ſur la théorie, & verifiée par l'experience conſiſte donc. 1. à rendre aux viſceres leur premiere vigueur. (1265.) 2. à évacuer le liquide déja corrompu qui coule dans les vaiſſeaux, ou qui croupit dans les lieux. (1262. 1263.)

1275. On remplit la premiere indication. (1274.) α. par des plantes aromatiques, ameres, antiſcorbutiques, principalement ſi on les prend telles qu'elles ſont, avec du miel ſeulement, & en obſervant une diéte tenuë. β. par le long uſage de ſels lixiviels, fixes, pris en petite doze ſouvent réïterée. γ. par des boiſſons & des alimens nourriſſans, legers, aiſés à digerer. δ. par un long & fort exercice à cheval dans un air pur, par les frictions, & le mouvement ſouvent reiteré des parties. ε. par un plein & long ſommeil.

1276. La ſeconde (1274.) par quelque ſel volatil dont on doit prendre une petite doſe pendant long-tems, le matin avant que de ſe lever, en buvant en même tems largement de quel-

que décoction douce, qui procure pendant l'espace d'une heure un peu de sueur ou de moiteur legere 2. en frotant les parties avec des linges secs, chauds 3. en prenant des purgatifs hydragogues aiguisés en même tems de remedes mercuriels, & ajoûtant vers le soir un opiat calmant en potion.

1277. Ces remedes & cette méthode therapeutique sont souvent en effet très-efficaces, même dans la goutte avec des *tophus*.

1278. Pour calmer l'extrême violence de la douleur dans la partie, dans une pressante necessité, on doit souvent avoir recours aux opiats internes, boire beaucoup de petit lait chaud ou de liquides semblables, appliquer exterieurement des émolliens, des anodyns chauds, foüetter la partie avec des orties, l'enduire de baume de soufre therebintiné, ou la brûler avec du lin.

1279. Au reste il ne faut employer ces remedes que lorsqu'on a tout lieu de craindre que la partie ne se durcisse trop-tôt & ne perde sa mobilité.

1280. Le plus grand remede en général est celui qui est contraire à la cause de la maladie (1255. 1258.

1281. Mais s'il y a des signes

(1273.) de revolution de goutte, on doit tenter sans délay de la déterminer aux jointures : qu'on applique donc aussi-tôt aux cuisses de larges vesicatoires; aux lieux où l'on avoit coûtume de sentir de la douleur, des fomentations aromatiques, salines tiédes; qu'on se promene ou qu'on se procure de grandes secousses dans quelque voiture; qu'on prenne abondamment de quelque décoction aromatique qui fasse suer, ou si cela ne suffit, de bon vin du Rhin; ensuite ces choses étant faites, & commençant à faire douleur, qu'on mette le malade dans un lit bassiné, & qu'on le couvre bien pour qu'il suë.

1282. Pour peu qu'on reflechisse sur tout cela, on n'aura pas de peine à concevoir l'extrême difficulté qu'il y a à guérir cette maladie; & pourquoi les plus grands maîtres tant en Medecine qu'en Chymie en ont cherché la guérison dans les restaurans; pour quoi le lait guérit & jusqu'où; si c'est une acrimonie particuliere du sang qui produit la goutte; pourquoi la goutte la plus cruelle est celle qui est sans tumeur; pourquoi celle qui est avec tumeur est plus douce; pourquoi les goutteux cessent enfin de souffrir de la dou

leur; pourquoi on est tranquille pendant un long espace de tems, toutes les fois qu'on est tourmenté de cruels accès; pourquoi la violence de la douleur venant à cesser, rarement le malade est tout-à-fait guéri de la goutte; s'il est aucun spécifique absorbant alkalin qui guérisse radicalement ce mal; pourquoi la Machine Statique de Sanctorius avertit si bien de ce qui doit arriver & de ce qu'on doit faire dans la goutte: au reste, la goutte qui affecte l'esprit vital, la plus fine humeur des articles, & la semence même ne se manifeste que par de violens effets.

MALADIES DES FILLES.

1283. OUtre tous ces genres de maladies aiguës & chroniques, il y en a d'autres qui sont propres aux filles, aux femmes grosses, aux femmes accouchées & aux enfans.

1284. Le corps féminin étant parvenu à son dernier degré d'accroissement fait ordinairement, s'il est bien constitué, plus de sang que les vaisseaux n'en peuvent contenir; c'est pourquoi il se sépare par les arteres de l'uterus, &

prend le nom de *flux menſtruel.*

1285. Si le ſang eſt retenu dans un corps ainſi conditionné, (1284.) la pléthore, l'engourdiſſement, la peſanteur, la pâleur, la douleur aux lombes, aux aînes, le dérangement de preſque toutes les fonctions naturelles, vitales, animales s'enſuivent; & la raiſon s'en déduit facilement de la trop grande preſſion des vaiſſeaux, de la trop grande quantité des liquides, de leur ſtagnation, de leur étranglement.

1286. Ce même ſang ainſi accumulé ſe fait ſouvent jour par des voyes rares & extraordinaires. On a vû en effet quelquefois les régles ſortir par les yeux, les oreilles, les narines, les conduits ſalivaires, l'œſophage, le ventre, la veſſie, les mammelles, la peau, les playes, les ulceres.

1287. Ou ſouvent tous les viſceres en ſont corrompus, & il naît une infinité de maux, (106.) tant de la putridité qui s'eſt formée, que de la léſion des vaiſſeaux.

1288. On connoît ce mal 1. par l'âge. 2. par l'accroiſſement parfait du corps. 3. par la pléthore. 4. par les ſignes du mal qui s'enſuit.

1289. Elle requiert pour ſa guéri-

ſon divers remédes, eu égard à ſes differentes cauſes.

1290. Parmi leſquelles la concrétion naturelle ou accidentelle des parties honteuſes demande la main du Chirurgien, qui doit préparer les voyes, en les ouvrant comme il faut avec un inſtrument convenable.

1291. Au reſte, le mal ayant pour cauſe la ſtagnation du liquide, on le met en état de circuler. 1. en trempant les pieds dans l'eau chaude, en les frottant. 2. par la ſaignée du pied. 3. par l'uſage des purgatifs uterins. 4. par les emmenagogues. 5. par des emplâtres, des fomentations, des linimens, des vapeurs, par la chaleur. 6. en fortifiant les vaiſſeaux mêmes que la pléthore a dû affoiblir, par des remédes chalybés & aſtringens.

1292. Quand on a ainſi tari la ſource du mal, preſque tous les maux (1285. 1286. 1287.) s'évanoüiſſent ordinairement d'eux-mêmes; ou on les guérit, ſuivant la nature de la maladie à laquelle elles reſſemblent le plus, & ſelon la méthode qui lui convient; ce qui ſe fait ſans peine, en mettant en pratique ce qui a été dit ci-devant.

MALADIES DES FEMMES grosses.

1293. UNe femme grosse est sujette à plusieurs maux que la seule grossesse fait naître.

1294. Dont quelques-uns viennent de ce que le sang menstruel ne peut s'évacuer, parce que l'uterus est fermé, & de ce qu'en même-tems le fétus ne peut encore l'employer tout à sa nourriture.

1295. Les autres, de la masse même & du mouvement du fétus, des enveloppes & des eaux, qui agissent avec force sur ces parties, lesquelles ont une grande sensibilité.

1296. De la premiere cause (1294.) paroissent dépendre les nausées, les vomissemens, le défaut d'appetit, ou son entiere dépravation, les défaillances, les vertiges, les vives douleurs de l'estomach, de la poitrine, des aînes, des reins, des mammelles, l'engourdissement, la pesanteur, la difficulté de respirer, l'avortement.

1297. Ces accidens étant donc produits par cette seule cause, le même

remède, la saignée les dissipe ordinairement.

1298. Cependant en la faisant, il faut avoir égard au lieu, au tems & à la quantité.

1299. On doit user de boissons & d'alimens legers, faire un exercice reglé.

1300. Les cordiaux aromatiques, les plus doux antihistériques, ou même les acides doux sont aussi d'un usage très-efficace.

1301. Il paroît que l'accroissement du fétus donne lieu non-seulement aux mêmes effets décrits, (1296.) mais encore à la difficulté des urines & des selles, aux hémorrhoïdes, aux varices, à l'enflure des pieds & des grandes lévres, à la facilité de tomber.

1302. On peut à la verité dans ces cas secourir quelquefois par la saignée (1297.) ou même en changeant pour un tems la situation du corps, ou aussi par des bandages & autres choses semblables, & enfin par des linimens doux.

1303. On regarde la perte de sang uterine comme une des plus dangereuses maladies qui arrivent dans la grossesse.

1304. Elle vient presque uniquement de ce que le placenta est détaché

de l'uterus, & que les arteres se trouvant pleines & engorgées de sang, la matrice distenduë, le sang artériel en sort souvent à plein ruisseau.

1305. On la connoît par l'orifice de l'uterus relâché, par le flux de sang douloureux, abondant, rapide, qui affoiblit beaucoup, est vif ou grumelé.

1306. La cause de ce mal sont de violentes passions de l'ame, de trop grandes agitations de corps, l'imprudent usage d'hysteriques & d'emmenagogues, des coups reçûs à la partie inférieure de l'abdomen.

1307. Les remédes sont le repos de l'esprit & du corps, un air médiocrement froid, la saignée du bras faite sans differer, les astringens, les opiats.

1308. Si tout cela n'a rien fait, il faut sur le champ tirer l'enfant suivant la meilleure méthode, qu'on change selon sa situation, & délivrer entierement la matrice du fétus, du placenta, & du sang grumelé.

1309. Et il n'importe en quel tems de la grossesse cela arrive, puisqu'il vaut mieux sauver la vie de la mere aux dépens de l'enfant, qui la perdroit autrement, que de les laisser perir à coup sûr l'un & l'autre.

ACCOUCHEMENT DIFFICILE.

1310. LA difficulté d'accoucher vient du défaut de la mere ou de l'enfant.

1311. Du défaut de la mere, quand les forces expultrices lui manquent, ou lorsque ſes parties naturelles ſont mal diſpoſées.

1312. Si les forces manquent, il faut les exciter par l'uſage des uterins, des cardiaques, des ſternutatoires.

1313. Si le col interne de la matrice eſt trop étroit ou trop dur, il faut y rémedier autant qu'il eſt poſſible par des linimens, afin de l'amollir en le lubréfiant, ou par des fomentations.

1314. S'il s'eſt formé en cet endroit, (1313.) ou dans le vagin une tumeur qui empêche la ſortie du fétus, il faut la réſoudre, la faire ſuppurer, ou l'emporter par le ſecours de la Chirurgie.

1315. Si les lévres de ces parties étant excoriés ſe ſont réünies, il faut les ouvrir & les cicatriſer promptement & avant l'accouchement, s'il eſt poſſible.

1316. Si les os trop étroitement unis empêchent le paſſage, il faut les enduire

de linimens émolliens, (1313.) de fomentations ſemblables, & ſécourir avec la main, ſelon les regles de l'Art, la femme qui eſt dans les peines de l'enfantement.

1317. Elle vient du défaut de l'enfant, lorſqu'il eſt immobile, mort, ou tellement ſitué, qu'il ſe ferme lui-même la porte.

1318. On ſçait qu'il eſt mort, quand il eſt immobile, quand on ſent que les arteres du cordon ombilical n'ont aucun battement, principalement proche le corps de l'enfant: s'il ſort des matieres fétides; ſi la malade ſent un grand poids, eſt travaillée de teneſme, tombe en ſyncope, a des friſſons, l'haleine puante, la couleur livide, n'a point encore accouché long-tems après l'écoulement des eaux; ſi l'épiderme ſe ſépare promptement de la peau du fétus, ſi ſa peau eſt flaſque, ſe détache aiſément; ſi ſes os ſont mols & mobiles.

1319. Auſſi-tôt qu'on ſçait que le fétus eſt mort, (1318.) pour obvier à la gangréne, à la ſyncope & à la mort de la mere, il faut le tirer par les pieds principalement, ſi cela ſe peut faire.

1320. Il faut mettre l'enfant dans une ſituation favorable, pour qu'on puiſſe

puisse le tirer, ou par la tête, ou par les pieds principalement.

1321. Cela se fait. 1. en mettant la mere dans une situation convenable. 2. en changeant la situation de l'enfant.

MALADIES DES FEMMES accouchées.

1322. LA lypothymie, la syncope, les convulsions sont les maux qui suivent immediatement l'accouchement; parce que le sang arteriel quitte le cerveau & le cervelet pour se précipiter dans les vaisseaux lâches de l'abdomen; ensuite on sent des douleurs qui viennent des pertes qu'on a souffertes, de la contusion faite aux parties, du sang, d'un autre fétus, ou des membranes qui restent.

1323. On remedie aux premiers maux, (1322.) en soûtenant l'abdomen qui est relâché par de larges bandages. On ôte avec la main l'autre fétus, l'arriere-faix, les grumeaux de sang.

1324. La douleur causée par le travail se dissipe par les opiats, les antiacides, les cardiaques, les délayans,

les fomentations anodynes externes.

1325. La trop grande évacuation des vuidanges eſt cauſée par la trop grande fluidité, agitation du ſang, ou le plus ſouvent par les matieres (1322.) retenuës dans l'uterus qui l'empêchent de ſe contracter.

1326. Si ce mal vient des choſes retenuës, il faut les ôter.

1327. S'il vient des paſſions de l'ame, d'un ſang trop fluide ou trop agité, il faut avoir recours aux hordeats, aux gelées, aux émuliſions, aux opiats, aux aſtringens.

1328. Dont le choix eſt indiqué par les ſignes de la maladie, du temperament & de la grandeur du peril.

1329. Pendant que la ſeroſité laiteuſe monte des vaiſſeaux de la matrice qui ſont reſſerés dans les mammelles, il s'éleve une petite fiévre qui ſupprime ſouvent tout à fait les lochies, d'où naiſſent une infinité d'accidens très-dangereux, ſelon qu'elles ſe portent ſur tel ou tel viſcere ; de-là des phréneſies, des pleureſies, des peripneumonies, des angines, des paraphreneſies, l'inflammation des mammelles, & qui pis eſt, du foye, de l'eſtomach, de l'épiploon, du méſentere, de la rate, des reins,

des intestins ; la dysenterie, la colique, la passion iliaque, l'apoplexie, la paralysie, & plusieurs autres maux de différente nature.

1330. Toutes ces maladies disparoissent d'elles-mêmes, quand on en a coupé la racine. (1329.)

1331. Il faut donc user d'anti-acides doux pour corriger l'acidité du serum, de délayans doux, d'hordeats, d'avenats, d'amandés, de boüillons, d'aperitifs spécifiques très-doux, composés de cardiaques moderés & d'uterins, d'aperitifs locaux, tels que clysteres, fomentations, cataplasmes, linimens, ventouses, pessaires, suppositoires.

1332. Il n'est permis de saigner que dans l'extrême nécessité.

1333. Et on ne doit pas traiter ces symptômes comme s'ils étoient des maladies aiguës de leur genre. (1329.)

1334. Le lait porté aux mammelles y croupit souvent, s'y coagule, y produit une douleur inflammatoire, la suppuration, un schirre, un cancer.

1335. On connoît ce mal par le frémissement, le froid & le chaud qui se succédent réciproquement, par la petite fiévre, & par les signes

d'un commencement d'inflammation.

1336. On le guérit. 1. par les antiacides doux. 2. par les délayans les plus doux. 3. par la prompte application des délayans externes.

1337. S'il tend déja à suppuration, il faut le plus promptement qu'il est possible, le faire venir à maturité, l'ouvrir, le dépurer, le consolider, comme on l'a dit dans la Chirurgie.

1338. La douleur, la fissure, l'inflammation des papilles de la femme qui allaite, se dissipent par l'application des plus doux, balsamiques & des céphaliques spiritueux.

1339. Quand le lait est trop abondant & trop tenu, on y remédie par un régime doux & sec, & par l'exercice. S'il manque, on le fait venir en observant un régime humectant, doux, nourrissant, en fomentant & en frottant la mammelle, en dissipant la cause qu'on en a recherchée.

MALADIES DES ENFANS.

1340. UN enfant nouveau né a des maladies qui lui sont propres, & sont causées. 1. par des ma-

tieres fibreuſes, glutineuſes, caſeuſes, tenaces, dont la bouche, l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins ſont remplis.

1341. Cette ſeule cauſe produit ſouvent des nauſées, des vomiſſemens, des borborygmes, des hoquets, des convulſions, & enſuite l'indigeſtion de ce qu'on prend.

1342. On guérit aiſément par un jeûne de dix ou douze heures, en prenant un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réïtère la doſe en ce tems d'abſtinence, ou en ajoûtant en même-tems quelqu'irritant qui purge très-doucement.

1343. Les épithemes un peu aromatiques & ſpiritueux ſont auſſi ſouvent utiles pour balayer cet amas de pituite muqueuſe.

1344. 2. Ordinairement les enfans ſouffrent auſſi beaucoup du méconium qui n'eſt point évacué aſſez-tôt, à cauſe de la débilité du fétus, de la dureté de la matiere, de ſa trop grande abondance, & du deſſéchement des conduits.

1345. C'eſt pourquoi cette matiere par ſon ſéjour & par l'impreſſion de l'air qui y aborde devient acrimonieuſe, acre, putride; elle s'exhale en vapeurs,

ce qui produit des coliques très-douloureuſes, des convulſions, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets, la toux, des éternuëmens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fiévre, la maigreur, la mort.

1346. On corrige le défaut des forces expultrices par un irritant qui purge doucement, par un petit ſuppoſitoire, par un cardiaque foible & très-doux.

1347. On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit lait frais, dans lequel on délaye un peu de miel; en prenant un lavement de petit lait ſavoneux ou miellé.

1348. On lubrifie les inteſtins en prenant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. en boiſſon, en lavement, & en appliquant de pareils linimens.

1349. Par cette méthode & ces médicamens on remédie avec beaucoup de ſuccès à tous ces differens & funeſtes ſymptômes, qui naiſſent de cette ſeule cauſe. (1345.)

1350. Les anti-acides, & parmi eux ſur tout les abſorbans, ſont ici d'uſage ou jamais.

1351. Il ne faut recourir aux opiats

que rarement, & avec beaucoup de circonspection.

1352. Il faut de plus éviter tous les remédes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

1353. Pour chaque mal particulier (1345.) on le guérit aisément, quand on sçait l'histoire des causes & de la curation de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

1354. 3. Ils souffrent beaucoup du lait même, lorsqu'on leur en donne trop tôt, & que se coagulant fortement dans l'estomach, il se condense en une masse acre & pesante.

1355. Car cette masse devenant peu à peu plus acre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, une odeur acide, produit des vomissemens de matiere aigre, des borborygmes, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulsions.

1356. On guérit ces maux par des anti-acides fixes, par des purgatifs mêlés avec eux, par des clysteres semblables, par de doux carminatifs, & par l'usage interne & externe de matieres huileuses douces.

1357. De la même origine viennent

encore le plus souvent des attaques d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par une acrimonie mordicante.

1358. D'où il suit que s'ils sont de nature à pouvoir être guéris, ces seuls remédes suffisent.

1359. 4. Aussi-tôt que les enfans sont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens crus, de petits fruits, de viande, de fromage, & de choses semblables, il se forme des vers.

1360. Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air ou la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

1361. Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique, y sont échauffés, y font des petits, & s'y agrandissent.

1362. C'est pourquoi il s'en forme rarement dans les adultes, si ce n'est dans ceux qui sont languissans & leucophlegmatiques.

1363. Il y en a de ronds, de larges, d'ascarides.

1364. Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances, des petitesses, des défauts, des inter-

mittences de pouls, des démangeaisons aux narines, des attaques d'épilepsie.

1365. Ils causent par la consomption du chyle la faim, la pâleur, la débilité, la constipation, d'où naissent la tumeur de l'abdomen, des rôts, des borborygmes.

1366. Ils percent souvent les intestins mêmes.

1367. C'est pourquoi on en a tant vû qui ont causé la mort.

1368. On connoît ce mal par l'âge, par les alimens qu'on prend, par le temperament, par ses effets. (1364. 1365. 1366.)

1369. On le guérit. 1. en détruisant le nid (1361.) par des alkalis fixes, par des gommes phlegmagogues, par des remédes mercuriels, antimoniaux, par des aromatiques amers.

1370. En oignant extérieurement l'abdomen de matieres balsamiques, tirées des plus forts aromatiques huileux, mêlées avec des purgatifs.

1371. 2. En tuant les vers; ce qui se fait par des remédes miellés, salins, par des choses qu'ils ne puissent digerer, par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remédes vitriolés tirés de l'acier ou du cuivre.

1372. 3. En expulsant les vers vifs ou morts par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

1373. De plus les lavemens, les suppositoires, les onguens extérieurement appliqués, sont aussi très-efficaces en ce cas.

1374. Quand les dents, sur tout les incisives, commencent à percer, la tension, la piqueure, le déchirement des gencives nerveuses & sanguinolentes produisent l'inflammation, la tumeur, la gangréne, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation, la fiévre, la mort.

1375. On démontre aisément que tous ces accidens viennent de la même cause.

1376. De plus, ils cessent d'eux-mêmes, quand on a calmé l'irritation des nerfs. (1374.)

1377. Ce qui se fait 1. en amolissant, en rafraîchissant, en adoucissant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuses, antiphlogistiques. 2. en frottant souvent contr'elles des corps durs & polis. 3. en les ouvrant avec une lancette.

1378. On donne avec succès une

petite dose d'esprit de corne de cerf dans les convulsions qui viennent de cette cause.

PETITES VEROLES.

1279. ON doit encore rapporter ici un mal auquel les enfans sont fort sujets, & qu'on nomme petites veroles; comme Sydenham en a donné une description si exacte, qu'elle merite d'être lûë dix fois, je n'ai que peu de choses à ajoûter après lui, pour faire voir qu'on peut reduire ces maladies à la même simplicité que les précedentes, & qu'il y a encore quelque chose à désirer dans leur methode therapeutique.

1280. Ce mal est le plus souvent épidemique, commence d'abord au Printems, prend des forces l'Eté, languit durant l'Autonne, disparoît presque l'Hyver suivant, & reparoît une seconde fois au Printems selon le même ordre, plus il commence promptement dans l'Hyver, plus il est violent; plus il paroît tard, plus il est doux ou benin; on voit clairement par-là en quel tems de l'année il est le plus dangereux.

1381. Il attaque tous les âges, tous les sexes, mais sur tout les enfans, & ceux qui n'en ont point encore été affectés ; plus l'âge a dissipé de l'humidité, a raffermi les solides, plus il est violent : ainsi il est moins à craindre dans les enfans, dans les femmes, dans ceux qui sont d'un temperament mol & lâche, que dans les hommes, dans ceux qui ont fait de l'exercice, dans les viellards.

1382. Ce mal, quoiqu'épidemique, se communique par la contagion d'un homme qui en a été attaqué auparavant. Ce miasme contagieux paroît passer d'abord de l'air qui en est le vehicule, dans la bouche, dans les narines, dans le poumon, dans l'œsophage, dans le ventricule, dans les intestins, & par consequent contenir en soi pour lors peu de matiere venimeuse.

1383. Cette matière contagieuse (1382.) est à peine mêlée dans nos humeurs, qu'elle produit certains effets qui se succedent mutuellement par ordre, & sont l'horripilation, le frisson, une fiévre aiguë, une grande & continuelle chaleur, les yeux brillans d'une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés, une grande douleur à la tête,

au dos, aux membres, principalement vers les parties situées sous la fossette du cœur, des vomissemens, des naufées, une grande inquiétude, l'engourdissement, l'assoupissement, & des attaques d'épilepsie dans les enfans.

1384. Le sang tiré des veines au commencement de cet état (1383.) est beau, & ressemble parfaitement au plus sain; le deuxiéme, le troisiéme ou le quatriéme jour, il paroît déja comme pleuretique & enflammé (384.) d'autant plus qu'il y a plus de tems que le mal a commencé & qu'il a été plus violent.

1385. Cet état dure, selon la differente nature de l'épidemie, la vehemence du mal, le temperament du malade, la differente saison: plus il est naturellement de longue durée, plus toute la maladie sera douce, & au contraire.

1386. D'où il paroît que ce mal en cet état (1380. jusqu'à 1386.) consiste en ce que la velocité du sang est augmentée par le miasme irritant inflammatoire qui s'est mêlé avec toute la masse des humeurs.

1387. Ce mal (1386.) a donc tant d'affinité avec toute maladie in-

flammatoire, qu'on a de la peine à l'en distinguer en cet état. La connoissance de l'épidemie dominante (1380.) du malade disposé à tomber dans cette maladie (1381.) de la contagion qui a précedé (1382.) & des symptomes qui doivent s'ensuivre (1383.) manifeste la présence de ce mal, & fait prévoir qu'il sortira des pustules dans l'autre état que nous allons décrire dans un moment.

1388. Cet état de la maladie (1380. jusqu'à 1387.) étant connu, voici d'abord l'indication qui se présente. On doit ôter l'irritant inflammatoire (1386.) pour guérir l'état présent, l'empêcher de faire de plus grands progrès, & prévenir par ce moyen la suppuration, la gangrene, &c. qui arriveroient.

1389. On peut ôter le corps irritant, en le corrigeant par des specifiques ainsi nommés, ou par une methode antiphlogistique generale.

1390. La correction specifique ne peut se faire que par un remede opposé à ce venin contagieux, lequel admis dans nos liquides, en si petite quantité, produit les effets (1382. 1383.) & le reste.

1391. Qu'un tel remede (1390.)

puisse se découvrir, c'est ce que la comparaison de l'Histoire des Antidotes, & la nature de ce mal font esperer, & ce qui engage fort à le rechercher, c'est la grande utilité qui en reviendroit au genre humain.

1392. Le chercher dans l'antimoine, & le mercure reduits par le secours de l'art à une grande penetrabilité, sans cependant qu'ils ayent une acrimonie saline trop corrosive, mais bien unis, c'est à quoi l'on est invité par quelque succès que l'usage de ces remedes a quelque fois procuré.

1393. La méthode generale qu'on peut employer ici, & qui doit se perfectionner par des experiences, est celle qu'on a trouvée assés efficace dans toute maladie inflammatoire, pour empêcher l'inflammation de dégenerer en pus ou en gangrene, puisqu'elle réüssit dans toutes les autres, que rien ne repugne ici, & qu'on voit souvent la petite verole sans petites veroles.

1294. Voici en quoi cette méthode (1393.) consiste. 1. Il faut saigner, comme il a été dit (854. No. 1. 890. No. 1, &c.) 2. relâcher toute la peau, la bouche, l'œsophage, les intestins, par des lavemens & des fomentations

frequentes. 3. boire beaucoup d'eau, legerement farineuse, aigrelette, nitrée, prendre du nitre stibié ou du sel polichreste, ou de l'hydrogale legere. 4. observer un regime leger, respirer un air un peu froid, avoir le corps bien couvert & disposé à transpirer, sans cependant jamais trop l'échauffer.

1395. Car quoi que dans cette maladie on pense rarement à cette indication, (1388.) & encore moins à cette méthode (1393. 1394.) cependant le hasard a souvent produit aux yeux du Medecin qui ignoroit la maladie des succès qui justifient une telle curation.

1396. Aussi-tôt que ce mal a fini son premier état, que j'appelle l'état de contagion, il entre dans un second, dont voici le cours. La peau de la tête & du visage premierement, aussi-tôt après des mains & des bras, ensuite du tronc & des parties inferieures se couvre de petits points rouges, semblables à la morsure d'une puce; bien-tôt après les symptomes (1383.) se calment, le nombre des pustules s'augmente à toute heure, elles grossissent, rougissent, s'élevent sans cesse de plus en plus, s'enflamment, la peau est tenduë, on sent de la douleur, de la chaleur, la circulation,

lation, la transpiration sont empêchées : de-là les humeurs sont repoussées plus fortement au dedans, succedent la fiévre, l'anxieté, la difficulté de respirer, le mal de gorge, l'esquinancie, la diarrhée, la dysenterie, le pissement de sang, l'hémoptisie ; il se fait une inflammation rouge, douloureuse, chaude, aux espaces de la peau qui sont sans boutons, ces boutons suppurent entierement après quatre, cinq, ou six jours, & se convertissent en autant de petits apostumes ; j'appelle cet état jusqu'à la suppuration, le cours de l'inflammation, il dure ordinairement quatre ou cinq jours, selon la diverse qualité de l'épidemie, le temperament, la grandeur des pustules, le regime qu'on a suivi, la differente saison où l'on est ; de sorte que la suppuration se fait le huitiéme jour, depuis le commencement de la maladie.

1397. Si l'état de la contagion est violent, (1383. jusqu'à 1386.) s'il paroît un grand nombre de pustules, proches les unes des autres, & comme confonduës ensemble, si tous les signes de l'inflammation sont violens, si le malade est d'un temperament salin, huileux, dans la vigueur de l'âge, s'il a

toûjours fait bonne chere, s'il a uſé de remedes & obſervé un regime qui ayent beaucoup augmenté la circulation, ſi l'on eſt dans un Eté très-chaud, en ce cas on voit paroître à la fin de l'inflammation de petites veſſies remplies d'une lymphe rougeâtre qui les diſtend, & annonce une diſpoſition gangreneuſe; (427. No. 5.) la peau dévenuë par-là impropre à la circulation & à la tranſpiration, fait refluer interieurement les humeurs; d'où naiſſent une ſalivation très-abondante, une enflure conſiderable des mains & des pieds.

1398. Suivant cela on connoît le diagnoſtic & le prognoſtic du ſecond état, dans lequel on trouve la raiſon de la maladie, & de tous les ſymptômes, conformément aux regles ſuivantes.

Moins l'état de la contagion eſt violent, moins celui de l'inflammation eſt de conſequence.

Plus les puſtules ſont lentes à ſortir, & par conſequent plus l'état de contagion dure long-tems, moins le mal eſt à craindre.

Moins on a de puſtules, plus elles ſont ſeparées, grandes, éloignées du viſage, blanches, & enſuite jaunes, &

plus elles ſont lentes dans leurs progrès, meilleures elles ſont.

Plus il y en a, plus elles ſont confonduës; plus elles ſont petites chacunes, plus elles ſont profondement incruſtées au viſage; plus elles ſont brunes, noires & rapides dans leurs progrès, plus elles ſont mauvaiſes.

Plus la matiere des puſtules eſt ſemblable à l'ichoroſité gangreneuſe, plus elle eſt d'un mauvais préſage.

Plus l'eſpace qui eſt entre les puſtules eſt rouge, chaud, tendu, enflé, vers le tems de la ſuppuration, plus on a d'eſperance, à cauſe de la circulation qui continuë de ſe faire en cet endroit.

Plus ce même eſpace devient pâle ou brun, plus on doit craindre, cela annonce une eſquinancie mortelle, ou la peripneumonie qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne ſurvienne une ſalivation liquide, ou une tumeur prodigieuſe aux mains ou aux pieds; & la raiſon de cela, c'eſt que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit ſont conſéquemment plus fortement repouſſées aux parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les eſpaces qui ſont entre les puſtules, c'eſt une marque de gangrene mortelle.

1399. Dans cet état (1396.) l'indication eſt differente ſelon ſes divers dégrés & le tems de ſa durée, car dès que l'inflammation commence à paroître au dehors, il faut prendre garde qu'elle ne dégenere en ſuppuration. On en a déja fait mention (1393. 1394.) ou ſi l'on s'en embaraſſe peu, il faut tâcher qu'il ne s'en faſſe qu'une très-petite, loin de la tête & avec lenteur. On réüſſit en ce cas. 1. par des alimens très-legers, & qui reſiſtent à la putrefaction. 2. par une boiſſon délayante, douce, aigrelette. 3. par des medicamens antipyiques, aperitifs, délayans, pris ſans ceſſe en grande quantité. 4. en ſe baignant les pieds deux fois par jour, en les fomentans ſans ceſſe avec de l'eau tiéde, en appliquant des épipaſtiques à la plante des pieds & ſous les jarrets. 5. en ſuivant un regime un peu froid, principalement en reſpirant un air pur & froid, pourvû qu'en même tems on ait les parties inferieures du corps à l'abri du froid; mais ces choſes doivent ſe pratiquer auſſi-tôt & dès le commencement. 6. ſi le mal eſt d'une trop grande impetuoſité, il faut uſer d'opiats qu'on prend vers les cinq ou ſix heures du ſoir, en faiſant en même

tems tout le reſte, comme on l'a preſcrit.

1400. Après qu'on a ſouffert cet état (1396.) on doit encore en ſubir un troiſiéme, qui eſt celui de la ſuppuration, par lequel étant commencée, elle a ſon increment & ſa fin; dans celui-ci les boutons qui ſuppurent déja, s'augmentent tous les jours, enſuite meuriſſent, blanchiſſent, jauniſſent, & ſe rompent le troiſiéme ou le quatriéme jour de cet état, alors toute la graiſſe & la peau ſont remplies d'un pus mobile, ſe deſſechent exterieurement, & s'enflamment dans les eſpaces vuides. De-là la circulation ſubcutanée, & la tranſpiration étant empêchée, les membranes & les nerfs irrités, le pus abſorbé dans les veines, il vient une fiévre d'un très-mauvais caractere avec les plus facheux ſymptômes; ſi cette matiere purulente mêlée avec le ſang eſt long-tems agitée, elle ſe putrefie (82. 100. 406.) ainſi ſelon les differentes parties du corps dans leſquelles elle ſe jette, elle produit de cruels effets auſquels on peut à peine remedier, des délires, des phrénelies, des eſquinancies, des peripneumonies, des pleureſies, des vomiſſemens, des dyſente-

ries, l'hepatite, des apoſtumes, des antrax, des tumeurs, des abcès aux jointures, leur immobilité, la conſomption, la phthiſie, & une infinité de maux ſemblables.

1401. Mais ſi la matiere eſt plus tenuë, plus acre, & le mal plus violent, la peau, la graiſſe & la chair ſont rongées; il s'y fait des ulceres cacoëthes, larges, très mauvais, qui pénetrent ſouvent juſqu'aux os; d'horribles cicatrices.

1402. Dans cet état il faut tâcher de chaſſer le pus du dedans, & de lui ménager une iſſuë au dehors, ce qui ſe fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tiédes, renouvellées ſans relâche, en lavant & en gargariſant ſans ceſſe la bouche & le goſier; en bûvant abondamment des liquides chauds, cardiaques, détergens, aperitifs, antiſeptiques: en prenant tous les jours des cliſteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, gardés long-tems; en faiſant uſage de boüillons de viande aſſaiſonnés de ſel & d'acide; en bûvant quelquefois du vin pur avec moderation, & en prenant en même-tems de l'opium pour réſiſter aux énormes fureurs du mal.

1403. Si la maladie eſt très violente, qu'au lieu de pus il paroiſſe une ichoroſité gangréneuſe, qui infecte preſque toute la peau, il eſt aiſé de concevoir pourquoi elle a des ſuites ſi funeſtes, & même cauſe une mort inévitable ; ſur tout ſi l'on fait attention à ce que l'Anatomie nous apprend, qui eſt que les yeux, toutes les membranes du nez, tout ce qui tapiſſe la bouche, la trachée artere, les bronches, l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins, le foye, la rate, les poumons ſont remplis de ces puſtules, comme l'exterieur de la peau : car par là on voit la raiſon de ce qui a été dit, on voit ce que la curation exige, & combien le danger de ce mal, la perte de tant de malades, après leur avoir toûjours en vain porté les ſecours ordinaires, doivent exciter l'induſtrie d'un bon Medecin à tout tenter au commencement ; car par la méthode commune aucun n'en revient, ſi ce n'eſt par la force de ſon temperamment. L'inoculation eſt une cure prophylactique qui paroît aſſez certaine & aſſez ſûre.

MALADIES épidemiques.

1404. IL faut remarquer sur toutes choses, que quoique les maladies des fluides décrites jusqu'à présent paroissent les mêmes à ceux qui n'y prennent pas bien garde, tant par le nom & la plûpart des signes, que par quelque apparence d'évenement, cependant elles different souvent prodigieusement les unes des autres par rapport à leur nature cachée, à des phénomenes qui ne peuvent être observés que par un sçavant, aux differens tems des progrès, de l'état, de la coction, de la crise, à l'effet, à l'évenement & à la méthode therapeutique qu'elles requierent.

1405. Et par conséquent qu'elles exigent un usage bien different des six choses non naturelles, un autre traitement, d'autres médicamens.

1406. La cause de cette varieté est cependant si cachée, qu'on ne peut jusqu'ici la déduire d'aucun vice sensible des six choses non naturelles.

1407. Néanmoins comme elle affli-

ge plusieurs personnes de la même maladie, qu'il est possible de l'éviter, & que le vent ou le feu nous en délivre, il paroît qu'elle réside dans l'air.

1408. Ce qui dépend plûtôt de la varieté inexplicable des exhalaisons, qui par leur mêlange ou leur irritation nuisent à notre machine, que du changement notable de ses qualités sensibles, comme l'observation l'apprend.

1409. Cependant, ce qu'il y a de surprenant, il est rare qu'il en naisse des maladies, si ce n'est par la contagion que les hommes se communiquent.

1410. Or ce sont ces maladies que nous appellons proprement épidemiques.

1411. On connoît leur nature suivant les regles prescrites. (11. 12. 13.)

1412. Mais ce qui éclaire un Medecin qui a à traiter un tel mal épidemique, lorsqu'il est inconnu & qu'il ne fait que commencer, c'est. 1. la comparaison de ce mal à l'espece connuë à laquelle il ressemble le plus. 2. l'observation de la maladie qui est alors plus frequente vers l'équinoxe du Printems ou de l'Automne. 3. l'attention aux phénomenes spontanés qui précedent,

accompagnent, suivent la mort, la santé, le meilleur ou le plus mauvais état de la maladie. 4. l'effet salutaire ou nuisible des choses qu'on ne peut se dispenser de faire, de prendre, d'évacuer. 5. la comparaison de plusieurs personnes malades à la fois dans le même tems. 6. l'omission de tous les remedes douteux, qui mettent fort en mouvement, produisent de grands changemens, & obscurcissent encore le genie caché de la maladie.

1413. C'est de l'observation exacte & faite avec attention de toutes ces choses qu'on tire l'indication.

CALCUL.

1414. Lorsqu'il se trouve en quelque endroit du corps que ce soit un corps entierement indissoluble, il s'y applique bientôt, plus ou moins, une croûte calculeuse.

1415. Si cela arrive dans les reins par le dessêchement de la partie terrestre du sang, cela forme le calcul des reins, qui naît principalement à l'extrémité des arterioles en forme de sable.

1416. Le volume de ce calcul s'augmentant insensiblement bouche le rein, suffoque sa chair, la consume, la fait sortir sous la forme de grumeaux, de pus, de caroncules, de peaux, & détruit enfin tout le rein, occasionne des pissemens de sang, de pus, fétides. De plus, après avoir enflammé les parties voisines, il y produit souvent un ulcere.

1417. Ce même corps porté par quelque cause que ce soit du lieu de son origine (1415.) dans le bassinet, & de là dans l'uretere, dans ses courbures, dans les endroits où il est le plus étroit, dans ceux par lesquels il s'insinuë intérieurement dans la vessie, ce même corps, dis-je, produit souvent une suppression d'urine, avec une douleur inflammatoire.

1418. Lorsqu'il est porté par les ureteres dans la vessie, il en est souvent chassé.

1419. S'il reste dans la vessie, il croît par couches circulairement appliquées.

1420. Le noyau reste toûjours rouge, tandis que toutes les couches sont tantôt rouges ou blanches, cendrées ou bleuës, & c'est par les nuances des

couleurs qu'on juge du dégré d'insolubilité, qu'on ne peut bien découvrir que par la Chymie.

1421. Lorsqu'il reste dans la vessie, il produit l'inflammation & ses symptômes, des pressions, des frottemens, des ulceres, des pissemens de pus, des stranguries, l'obstruction de l'urethre, l'impossibilité d'uriner; si ce n'est le corps renversé sur le dos, la fiévre hectique, la consomption, souvent il est poussé dans l'urethre où il demeure immobile.

1422. On connoît le calcul des reins par la douleur sourde qu'on y ressent, par le pissement de sang qui arrive après s'être donné des mouvemens violens de corps, dans des chemins pavés, principalement en chaise, par les pierres, les caroncules, le pus, les filamens, (1416.) que l'on rend fréquemment.

1423. Celui de la vessie, par la douleur qu'on sent en pissant, & avant & après; par l'urine qui ne sort que goutte à goutte, qui est blanche, dépose un sédiment muqueux, épais, abondant, de mauvaise odeur; par la démangeaison qu'on sent à l'extrémité du gland; par le tenesme qu'on souffre

en urinant ; en mettant un doigt de la main dans l'anus, en ſondant, & par les ſignes. (1421.)

1424. Dans le calcul des reins l'indication conſiſte à le diminuer, à le réduire au point qu'il ne puiſſe bleſſer, à l'expulſer.

1425. Le premier ſe fait en obſervant un régime humectant, doux, leger, un peu ſalé, én buvant de l'eau ou des liqueurs ſemblables ; par les forces de la nature.

1426. Le ſecond, en relâchant les vaiſſeaux par des bains, des lavemens, des linimens qui ayent cette vertu ; en lubrifiant les voyes par des médicamens humides, émolliens, doux, par des matieres huileuſes douces ; en ouvrant par des opiats & des anodyns ; en pouſſant par l'uſage prudent de médicamens diurétiques, & par un mouvement moderé.

1427. Le troiſiéme, en obviant aux ſymptômes, à l'inflammation par la ſaignée & les autres remédes convenables en ce cas ; à la douleur par des émulſions anodynes ; à l'apreté ou à l'inégalité du calcul, par des choſes huileuſes, ſavoneuſes, glutineuſes.

1428. Car on ne doit point ajoûter

foi aux prétendus lithontriptiques.

1429. Lorsqu'il s'arrête dans les lieux étroits du bassinet, il requiert les mêmes remédes (1425. jusqu'à 1428.) principalement des lavemens, des fomentations, des saignées.

1430. On sçait que la pierre est tombée du rein par les ureteres dans la vessie, par la nephretique qui a précedé, par la douleur qui a suivi le long de l'uretere, par leur cessation jointe aux signes. (1423.)

1431. On doit alors faire en sorte qu'elle en soit très-promptement tirée, de peur qu'elle n'ait des suites plus facheuses, quand son volume aura augmenté.

1432. Cela se fait presque par les mêmes moyens (1425. jusqu'à 1428.) appliqués en topiques, par un bain huileux, par des lavemens semblables, en injectant de l'huile par l'urethre, en frottant l'endroit de la vessie.

1433. Il faut alors remédier à tous les symptômes, selon qu'ils imitent telle ou telle maladie.

1434. Si elle est engagée dans l'urethre, & immobile, l'injection, les fomentations, le sucement, la sonde faite en cure-oreille, une legere pression,

ou même l'inciſion ou la ponction du perinée conviennent.

1435. Si le calcul eſt trop conſiderable pour qu'on puiſſe le tirer, il faut avoir recours à la lythotomie.

1436. Le grand appareil réformé par Raw, comme le plus certain, mérite la préference.

1437. Cependant il faut ſçavoir que toutes les ſuites de l'opération ſont incertaines, à cauſe des incidens ſinguliers, qu'il eſt difficile de prévoir, quelque ſagacité qu'on ait, & qu'aucun art ne peut guérir.

1438. Dans les femmes, il ſuffit de dilater l'urethre pour les délivrer de la pierre. Il eſt rare qu'on ſoit obligé de faire inciſion.

1439. Lorſqu'il arrive que la pierre reſtant dans le col de la veſſie empêche l'urine de paſſer, il faut la repouſſer avec la ſonde.

MALADIES VENERIENNES.

1440. LE mal venerien parut après l'an 1493. dans le Royaume de Naples; de là il ſe gliſſa bientôt dans l'armée des François, d'où il ſe ré-

pandit ensuite par toute l'Europe, où il fait encore aujourd'hui bien des ravages.

1441. La generation, l'allaitement, le maniement, la salive, la sueur, l'acte venerien, l'exhalaison sont les moyens par lesquels ce mal contagieux se communique.

1442. La partie avec laquelle on l'a gagné est celle où il a d'abord coûtume de se manifester.

1443. Et on ne l'a jamais vû provenir d'un homme ou d'une femme qui n'en fut point infectée.

1444. On connoît donc d'abord la partie infectée, (1442.) & cela en different tems, selon la diverse nature de cette partie, la varieté de la matiere contagieuse, le dégré de chaleur qui l'anime & la met en mouvement, la diversité du temperament, par le prurit, par la chaleur qu'on y sent, par une petite inflammation qui s'y fait, par une pustule blanchâtre, écailleuse, corrosive, & que les remedes ordinaires ne peuvent guérir.

1445. La contagion venant à s'augmenter infecte de pareils ulceres, d'abord les parties voisines, & le plus souvent les parties externes, ensuite les internes,

termes, les lévres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, le nez, le cerveau, le poumon, le foye, la rate, l'uterus, &c.

1446. Ces pustules rendent une sanie muqueuse, lente, verdâtre, qui corrode les chairs & s'étendent plus en largeur qu'en profondeur.

1447. Viennent ensuite des chancres à l'exterieur de la verge, la gonorrhée dans l'interieur de cette partie & dans le vagin, ce qu'on nomme flux blanc.

1448. De plus, les glandes inguinales se tumefient dans les deux sexes; il s'y forme des bubons veneriens, la contagion s'étant communiquée par les vaisseaux lymphatiques absorbans.

1449. Et dans les hommes, une violente inflammation du membre, laquelle dégenere bientôt en gangréne.

1450. L'enflure douloureuse des testicules où souvent ensuite il se fait ulcere, quand il s'est formé une tumeur inflammatoire aux vesicules seminales.

1451. Comme aussi des caroncules, une difficulté d'uriner, l'érosion de l'urethre, des prostates, du col de la vessie, des vaisseaux spermatiques; de semblables accidens arrivent dans les femmes.

De-là ce mal se transporte dans les membres au milieu desquels il produit des douleurs nocturnes, & dont il roidit la flexion.

1453. Il ronge les cartilages, principalement ceux du nez & le palais.

1454. Bientôt ayant pénetré au milieu de la substance des os, il produit des caries, sur tout au crâne.

1455. Et alors les parties situées au dessus s'élevent sous la forme d'apostumes très dangereux.

1456. De plus il s'y éleve des tumeurs topheuses, dures, qui donnent lieu à des douleurs qui de sourdes deviennent insensiblement plus vives, & corrompent alors les parties qui sont dessus.

1457. D'où il est facile de déduire les signes qui découvrent cette maladie.

1458. On guérit la gonorrhée par des bains, des fomentations, des injections, par des purgations mercurielles souvent réïterées, par des émulsions, des remédes balsamiques, en évitant tous les alimens & toutes les boissons qui excitent l'érection, en usant au contraire de boissons & d'alimens legers.

1459. Il faut continuer la cure,

jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien d'extraordinaire de la verge, ou par les urines.

1460. On dissipe l'enflure du membre viril par un cataplasme anodyn, résolutif, émollient, par de semblables fomentations, par d'amples saignées, & par ce qui a été dit. (1458.)

1461. On guérit le bubon venerien par des emplâtres résolutifs particuliers, ou s'ils ne suffisent pas, par des suppuratifs & des mondificatifs, quand il est ouvert.

1462. On fomente les testicules enflés avec des choses semblables (1460.) s'il est besoin. On saigne au bras, on laisse un emplâtre appliqué au scrotum, jusqu'à ce qu'ils ayent entierement repris leur état naturel.

1463. Les pustules & les chancres dont nous avons parlé doivent être consumés jusqu'au vif par des remedes mercuriels, ensuite on guérit par l'usage des mêmes remedes rendus plus doux par degrés.

1464. Il faut toûjours prendre interieurement à peu près les mêmes remedes qu'on a prescrits. (1458.

1465. Le flux venerien dans les femmes se guérit par les mêmes choses. (1458.)

1466. Mais principalement par des fomentations fort déterſives & des remedes mercuriels.

1467. Mais lorſqu'on eſt sûr qu'on a la vérole par des puſtules éparſes çà & là dans toute l'habitude du corps, par des douleurs dans les membres, par les fatigues de la nuit, par de grands bubons, par la torture des os, & par de fréquentes gonorrhées qu'on a euës, il faut avoir recours à la ſalivation mercurielle.

1468. Pour qu'elle ſe faſſe, quelques jours auparavant il faut remplir de tiſane le corps du malade.

1469. Après quoi on donne de deux heures en deux heures une doze convenable de mercure doux.

1470. Auſſi-tôt que l'haleine commence à ſentir mauvais, les gencives à faire mal, & que les dents paroiſſent s'élever, il faut voir ſi l'on doit continuer ou ceſſer.

1471. Il ſuffit de ſaliver chaque jour environ trois ou quatre livres.

1472. Si l'on ſalive moins, on excitera le flux par le même irritant.

1473. Si la ſalivation eſt trop abondante, pour qu'on ait la force de la ſupporter, il faudra l'arrêter par un lave-

ment doux, ou par un purgatif ou par un sudorifique.

1474. Si l'action du mercure se jette sur le ventre, on employera les opiats, les diaphoretiques.

1475. Lorsque la bouche, les gencives, le gosier sont trop enflés ou font trop de douleur, on usera d'un gargarisme ou d'un collutoire émollient, doux, liquide, ou de ce qui a été dit. (1473.)

1476. Il faut continuer jusqu'à ce que tous les symptomes soient dissipés, cela va communément à 36. jours.

1477. On se sert encore pendant trente-six autres jours d'une petite dose de mercure pour entretenir un petit crachement.

1478. Pour se bien porter, il n'est pas besoin de faire ensuite aucun autre reméde.

1479. On diminuë les tophus par les emplâtres, (1461.) ou en ratissant l'os, après avoir fait ouverture.

RACHITIS.

1480. VErs le milieu du seiziéme siécle, dans le milieu des terres de l'Angleterre, puis dans tout

ce Royaume, & enfin dans toute l'Europe Septentrionale, on vit paroître une nouvelle maladie, qui eſt aujourd'hui très-fréquente, & que l'on appelle *Rachitis*.

1481. Les enfans ne l'apportent jamais en naiſſant; elle ne ſe montre gueres avant qu'ils ſoient parvenus au neuviéme mois: quand ils en ſont préſervés juſqu'à deux ans accomplis, ils n'en ſont preſque jamais affligés dans la ſuite; mais elle leur arrive fréquemment entre ces deux tems.

1482. Elle attaque ſur tout les enfans nés de parens d'un temperament lâche & débile, oiſifs, mols, accoûtumés à faire grande chere, à vivre d'alimens gras, de ſucreries, de peu de pain, de vin très-doux, & de beaucoup d'eau chaude, épuiſés de maladies chroniques, de débauches avec les femmes, de vieilleſſe, de mal venerien principalement & de fréquentes gonorrhées, & qui enfin n'ont fourni à l'œuvre de la géneration qu'une géniture preſque ſans forces.

1483. Mais lorſqu'un enfant rachitique a une nourrice qui l'eſt auſſi, ce mal fait chez lui des progrès plus rapides.

1484. Sur tout ſi on l'entretient

trop froidement & dans une trop grande humidité ; s'il se nourrit de matieres aqueuses, muqueuses, de fruits crus, de poissons, de matieres farineuses sans levain, & de sucreries; s'il a eu long-tems des fiévres intermittentes d'Automne, des maux chroniques ou aigus ; s'il a été mal guéri de la gale, de la teigne, d'ulceres qui se sont supprimés; s'il est énervé par les bains, les fomentations, les linimens, les onguens, les vapeurs humides ; sans cesse en repos sur une chaise percée, ayant le corps inférieurement nud.

1485. Lorsque ce mal commence à attaquer ceux qui ne marchent point encore, il se manifeste. 1. par l'âge. 2. par les causes qui ont précedé. 3. par les freres, les sœurs qui ont le même mal. 4. par la tumeur flasque de la tête & du visage. 5. par le relâchement de la peau. 6. par l'enflûre de l'abdomen. 7. par la maigreur des autres parties, principalement des muscles. 8. par la protuberance des épiphyses vers les jointures du radius, du cubitus, de l'humerus, du genou, du tibia, du peroné. 9. par la grandeur des arteres & des veines du col, tandis que les autres sont plus petites.

1486. Lorsque ce mal attaque ceux qui ont déja commencé à marcher, on le connoît. 1. par toutes les choses qui ont précedé. 2. par une démarche plus lente, foible, par la chûte, par la difficulté de rester debout, qui se change en envie d'être toûjours assis, & bientôt après d'être toûjours couché, & dégenere enfin dans l'impossibilité de mouvoir aucun membre quel qu'il soit; par la flexibilité du col, le branlement de tête. 3. par une pénétration d'esprit précoce, par un libre exercice des sens; par l'appétit & la digestion qui ne sont presque point alterés.

1487. Quand la maladie a fait des progrès, la tête est grosse, a de larges sutures, le thorax lateralement comprimé s'éleve en pointe au sternum, les extrémités des côtes sont noüées, l'abdomen avance en devant, les dents sont cariées, noires; effets qui venant à s'augmenter peu à peu sont souvent toute la vie la source de maux funestes du même genre; le *spina ventosa* & la carie des os s'ensuivent principalement.

1488. Pendant tout le cours de ce mal, on est encore consumé d'une petite fiévre lente jusqu'à la mort, & alors on trouve dans le cadavre toutes

les fibres, les membranes, les vaiſſeaux, les viſceres, mols, flaſques, toutes les humeurs devenuës liquides & muqueuſes.

La cauſe prochaine du rachitis eſt donc une cacochymie ſans action, muqueuſe, froide, inſipide, infectée peut-être d'un peu de virus venerien caché, avec la fabrique lâche des parties ſolides.

1489. Cette maladie ſe traite heureuſement par des alimens legers, aiſés à digerer, plutôt ſecs que gras, aſſaiſonnés de doux aromates, & dont on doit uſer ſouvent & en petite quantité, en buvant peu, mais des boiſſons pures, ſur tout de la bierre, je ne dis pas vieille, mais qui ait long-tems fermenté & ſoit épaiſſe; en reſpirant un air ſec & un peu chaud; en portant des habits, ſur tout de laine, bien ſecs, chauffés; en couchant au plus haut étage de la maiſon, ſur des planches de bois, ſur des lits faits de plantes aromatiques, fortifiantes, deſſéchantes; en portant le malade, en lui donnant divers mouvemens de ſecouſſe, d'oſcillation; en le faiſant porter en caroſſe dans des chemins pavés; en le frottant ſouvent avec des linges ſecs & parfu-

més d'aromates, principalement sur le ventre & sur l'épine du dos; en appliquant souvent des vésicatoires; en faisant vomir quelquefois legerement & avec prudence; en donnant après cela pendant quelques jours de suite des purgatifs fortifians; ensuite en faisant user pendant long-tems de remédes fortifians, dessicatifs, antiscorbutiques, & propres à exciter les esprits. Le bain d'eau froide est-il efficace dans cette maladie? Les linimens conviennent-ils? & quels linimens?

RHEUMATISME.

1490. IL est un mal très fréquent, qui participe de l'arthritis, de la goutte & du scorbut, & qu'on appelle rheumatisme.

1491. Ses causes antécedentes sont un temperament sanguin infecté d'un vice âcre, l'âge mâle, la bonne chere, le froid succedant tout à coup au chaud, l'Automne, le dévoyement, la transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire, lente, qui se manifeste par un sang pleuretique; commençant avec fiévre continuë il cause une douleur si

énorme qu'on en eſt déchiré, qui s'augmente juſqu'au plus cruel dégré au moindre mouvement, reſte long-tems fixe dans un même endroit, s'empare des jointures de tous les membres, attaque au reſte plus fortement les genoux, les lombes, le coccix, quelquefois le cerveau, le poumon, les viſceres où elle produit de vrais tourmens, avec tumeur & rougeur à l'endroit qu'il occupe, s'en allant & revenant periodiquement.

1492. Si ce mal dure & s'augmente, ſouvent après les plus vives douleurs l'article perd ſon mouvement, il s'y fait une anchyloſe qu'aucun remede peut à peine guérir.

1493. Sa cauſe prochaine paroît être une inflammation dans les arteres lymphatiques des membrânes qui enveloppent les ligamens des jointures, laquelle inflammation n'eſt pas aſſez forte pour ſe terminer en ſuppuration. On guérit par la ſaignée, par des purgatifs antiphlogiſtiques réïterés, & dont le ſoir on calme l'effet par des narcotiques; par des bains doux, tiédes, par des fomentations antiphlogiſtiques, appliquées au lieu affecté, par de forts véſicatoires & des cautéres;

par des médicamens très délayans & en même tems très émolliens ; par un régime très leger, par le repos, par la chaleur du lit, & à la fin de la cure, par des frictions faites avec des linges ſecs, chauds, en ajoûtant l'uſage des antiſcorbutiques.

1494. S'il a ſon ſiége aux lombes, on l'appelle rheumatiſme des lombes ; au coccix il prend le nom de douleur ſciatique ou coxaire ; on le guérit par la même méthode, quoiqu'avec plus de difficulté.

1495. On voit par-là combien ce mal eſt fréquent, ſous combien de formes differentes il ſe montre, de quel danger on eſt menacé, s'il ſe jette ſur le cerveau, le poumon ; combien il eſt difficile de l'y découvrir, & dans quel peril entraînent les remedes chauds & la trop prompte adminiſtration des narcotiques.

FIN.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Aphorisme 2. à la fin. La Médecine promet la santé aux malades. Celf. 1.

21. *ligne 6.* les forces de la vie, *ajoutez*, & par une matiere aqueuse, grasse, glutineuse, fort tenuë.

23. *ligne 7.* & nécessaires, *lisez*, & que leur connoissance est nécessaire.

29. *à la fin.* En effet, le verre qui est un corps très-fragile, réduit par art en filamens plus fins & plus déliés qu'un fil d'araignée, a toutes ses parties unies ensemble, & la moindre force suffit pour le plier en tout sens suivant toutes sortes de spirales. La flexibilité croît en raison de la subtilité. Acad. R. des Sc. 1713. Hist. 11.

42 cette débilité est differente, *lisez*, ces fonctions sont differentes.

43. elle vient, *lisez*, cette débilité vient : *& à la fin ajoutez*, 4. du grand nombre de petits canaux qui se conservent trop long-tems relativement à l'âge.

55. *lign.* 8 décroît-il ? *ajoutez*, pourquoi croît-il le plus dans le ventre de la mere ?

60 *lign.* 3. de saison, *lisez*, d'Eté.

Lign 12. farineuses, *ajoutez*, tirées des grains, ou legumineuses.

64. *lign.* 5. *&* 6. des coagulations de sang, *lisez*, des coagulations dont le lait n'est que trop susceptible, & qui arrivent peut être dans le sang même.

75. *ajoutez à la fin*, Au reste, on trouve dans les parties intérieures du corps des matieres glutineuses, épaisses, caseuses, muqueuses, mucilagineuses, chasseuses, cerumineuses, pulpeuses, semblables à de la lie, calculeuses, tartareuses, sereuses, enflammées, polypeuses, melicereuses, steatomateuses, atheromateuses denses, des concrétions schirreuses. Il faut bien se donner garde de confondre avec la viscosité morbifique cette glüe naturelle & salutaire qui lubréfie, enduit, & défend les yeux, les paupieres, le nez, la bouche, le gosier, l'œsophage, l'estomach, les intestins, le bassin, les ureteres, la vessie, l'urethre, les guaines mucilagineuses des tendons, les jointures des articles, le larinx, la trachée artere, les bronches ; car ces parties n'en pourroient être privées, sans per-

dre une humeur qui leur eſt néceſſaire : erreur fatale que les ignorans & les mauvais Médecins ne commettent que trop ſouvent.

88. *lign* 8 de ſaiſon, *liſez*, d'Eté.

A la fin du No. 5. *ajoutez*, & ces excellens bols compoſés de matiere acidulée balſamique, & d'une matiere viſqueuſe fort adouciſſante.

A la fin du No 6 de reſinée aceteux.

89. *à la fin ajoutez*, quelles ſont les maladies qu'on peut proprement appeller putrides ; pourquoi elles ſemblent affecter d'attaquer les plus robuſtes, & ceux qui ſont pléthoriques ; s'il eſt vrai qu'on ait jamais trouvé aucunes humeurs réellement alkalines dans le vivant ; cela eſt en effet très-rare ; je parle pour avoir éprouvé. Que l'urine long-tems retenuë dans la veſſie, ou croupiſſante dans les cellules d'un calcul rare ou ſpongieux qui l'a abſorbée, puiſſe quelquefois être corrompuë juſqu'à un tel dégré ; cela eſt poſſible : mais autrement non, car les matieres actes détruiſent les extrémités pulpeuſes des parties vitales, & cauſe la mort avant que d'être alkalines.

93. *lign.* 4. *après* couleur rouge, *ajoutez*, de ſpheres jaunes, ſereuſes, ſix fois plus petites que les rouges, d'une liqueur tranſparente qui s'épaiſſit au feu.

106. *lign.* 4. *après* qui ſont en repos, *ajoutez*, il faut bien faire attention que l'air accelere par ſon action les corruptions ſpontanées, leſquelles autrement, l'accès de l'air étant interdit, ſe font avec plus de lenteur.

122. *lign.* 2. arteres ſanguines, *ajoutez*, une inflammation rouge par erreur de lieu dans les vaiſſeaux arteriels, ſereux, jaunes, ou une inflammation jaune propre à ces vaiſſeaux, chaude, jaune.

Lign. 4. lymphatiques, *ajoutez*, dilatées, qui ſe fait par erreur de lieu, eſt jaune, ou tranſparente, chaude, propre à ces arteres.

Lign. 4. œdeme, *ajoutez*, chaud.

Lign. 5. lymphatiques, *ajoutez*, arteriels.

145. *lign.* 4. l'action, *ajoutez*, la preſſion ou la réſiſtance.

146. *lign.* 2. & le mouvement, *liſez*, le mouvement & la réſiſtance.

147. *lign.* 3. ſanguins, *ajoutez*, ſereux.

170. *lign.* 3. pourquoi, *liſez*, c'eſt pourquoi. *d.* compoſent, *liſez*, coupent.

176. *ajoutez à la fin*, à quoi ont auſſi rapport l'a-

névrisme du cœur, son origine, ses signes & ses effets.

183. *lign.* 26. *au lieu de* l'inflammation causée par &c. *lisez*, une inflammation de sang, de lymphe & d'esprits.

200. *lign.* 1. pur, *lisez*, toûjours pur.

Lign. 3. renouvellée, *lisez*, renouvellé.

229. No. 2. sensorium commun, *lisez*, sensorium commune.

259. *lign.* 2. scapel, *lisez*, scalpel.

275. le stertor, *lisez*, par le stertor.

382. *lign.* 3. dilatées qu'elles sont, *lisez*, étant dilatées. No. 8. reporté qu'il est, *lisez*, parce qu'il est reporté.

432. *lign.* 9. promtemente, *lisez*, promtement.

517. (114.), *lisez*, (514)

529. No. 2. les queurs, *lisez*, les liqueurs.

553. *lign.* 3. sont-elles, *lisez*, sont.

571. après la mort, *lisez*, par la mort.

586. *Lisez*, comme à la trop grande agitation, &c. à la chaleur, à l'ardeur.

588 *lign.* 4. elle est dure, *lisez*, elle dure.

601. on en doit souvent user, mais, *lisez*, mais souvent, &

627. *vers la fin*, trop grande absence, *lisez*, trop longue absence.

683. l'étroitesse, *lisez*, l'étroite capacité.

772. *lign.* 16. l'autre est annoncée &c. *lis.* pour l'autre, il n'est presque point de maladies aiguës avec fièvre qui ne puissent la produire, elle est annoncée par une douleur, &c.

793. *lign.* 4. diversié, *lisez*, diversité.

827. *lign.* 1. si un mal, *lisez*, si un tel mal.

873. No. 4. suffumigations, *lisez*, fumigations.

898. *lign.* 3. la grandeur, *lisez*, le grand air.

971. *lign.* 4 & il est, *lisez*, il est

983. *vers la fin*, de stupeur, *lisez*, d'engourdissement.

1032. *à la fin*, d'où on veut, *lisez*, d'où il faut.

1033. *à la fin*, saponaires, *lisez*, savonneux.

1051. *lign.* 8. assimilées, *lisez*, assimilés.

1084. *lign.* 7. du jeu, *lisez*, des jeux.

1103. *lign.* 18. fruits de saison, *lisez*, fruits d'Eté.

1136. *lign.* 6. du sang, *lisez*, le sang.

1151. No. 4. haudes, *lisez*, chaudes.

outes, *lisez*, toutes.

1191. *lign.* 13. le plus, *lisez*, le pus.

1227. No. 3. *lisez*, celle de l'enveloppe.
1315. *lign.* 2. excoriés, *lisez*, excoriées.
1, 12. *lisez*, dans cet état. (1400.)
4. *lign.* 12. par un sçavant, *lisez*, par un homme au fait.